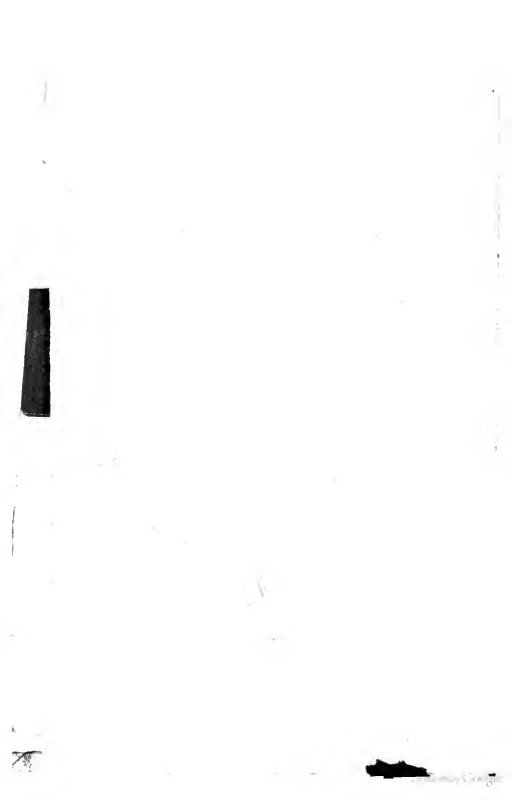



NAZIONALE
B. Prov.
COLL.
II
150
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI


BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine



COLLECTION

DES

CLASSIQUES FRANÇOIS.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE VOLTAIRE

AVEC

DES REMARQUES ET DES NOTES

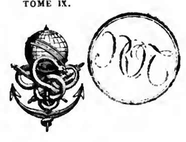
HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES, ET LITTERAIRES,

PAR MM. AUGUIS, CLOGENSON, DAUNOU,
LOUIS DU BOIS, ÉTIENNE, CHARLES NODIER, ETC.

CORRESPONDANCE.

TOME IX.





PARIS

DELANGLE FRÈRES.

MARIUS AMYOT, LIBRAIRE,

RUE SAINT-JULIEN, N° 5, DERRIÈRE L'HOTEL-DIEU.

M. DCCC. XXX.



CORRESPONDANCE.

LETTRE MMXII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 2 avril 1755.

On me mande que mon *héros* a repris son visage. Il ne pouvait mieux faire que de garder tout ce que la nature lui a donné. Vous êtes donc quitte, monseigneur, au moins je m'en flatte, de votre maladie cutanée. Il était bien injuste que votre peau fût si maltraitée, après avoir donné tant de plaisir à la peau d'autrui; mais on est quelquefois puni par où l'on a péché.

Je me mêle aussi d'avoir une dartre. On dit que j'ai l'honneur de posséder une voix aussi belle que la vôtre; si j'ai, avec cela, un érysipèle au visage, me voilà votre petite copie en laid.

Un grand acteur est venu me trouver dans ma retraite, c'est Le Kain, c'est votre protégé, c'est Orosmane, c'est d'ailleurs le meilleur enfant du monde. Il a joué à Dijon, et il a enchanté les Bourguignons; il a joué chez moi, et il a fait pleurer les Génevois. Je lui ai conseillé d'aller gagner quelque argent à Lyon, au moins pendant huit jours,

en attendant les ordres de M. le duc de Gèvres[1]. Il ne tire pas plus de deux mille livres par an de la comédie de Paris. On ne peut ni avoir plus de mérite, ni être plus pauvre. Je vous promets une tragédie nouvelle, si vous daignez le protéger dans son voyage de Lyon. Nous vous conjurons, madame Denis et moi, de lui procurer ce petit bénéfice dont il a besoin. Il vous est bien aisé de prendre sur vous cette bonne action. M. le duc de Gèvres se fera un plaisir d'être de votre avis et de vous obliger. Ayez la bonté de lui faire cette grace. Vous ne sauriez croire à quel point nous vous serons obligés. Il attendra les ordres à Lyon. Ne me refusez pas, je vous en supplie. Laissez-moi me flatter d'obtenir cette faveur que je vous demande avec la plus vive instance. Il ne s'agit que d'un mot à votre camarade. Les premiers gentilshommes de la chambre ne font qu'un. Pardon de vous tant parler d'une chose si simple et si aisée; mais j'aime à vous prier, à vous parler, à vous dire combien je vous aime, à quel point vous serez toujours mon *héros*, et avec quelle tendresse respectueuse je serai toujours à vos ordres.

[1] Le duc de Gèvres, l'un des quatre premiers gentilshommes de la chambre, était *d'année*, c'est-à-dire de service. (CLOG.)

LETTRE MMXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 2 avril.

Le Kain est parti, mon cher ange, avec un petit paquet pour vous. Ce paquet contient les quatre derniers magots; il vous sera aisé de juger du premier par les quatre; je vous l'enverrai incessamment; il y a encore quelques ongles à terminer. Vous y trouverez encore quatre[1] autres figures qui appartiennent à la chapelle de *Jeanne*, et je vous promets de temps en temps quelque petite cargaison dans ce goût, si Dieu me permet de travailler de mon métier.

Le Kain a été, je crois, bien étonné; il a cru retrouver en moi le père d'Orosmane et de Zamore, et il n'a trouvé qu'un maçon, un charpentier, et un jardinier. Cela n'a pas empêché pourtant que nous n'ayons fait pleurer presque tout le Conseil de Genève. La plupart de ces messieurs étaient venus à mes Délices; nous nous mîmes à jouer *Zaïre* pour interrompre le cercle. Je n'ai jamais vu verser plus de larmes; jamais les calvinistes n'ont été si tendres. Nos Chinois ne sont pas malheureusement dans ce

[1] Les chants VIII, IX, XVI et XVII de *la Pucelle*. (CLOG.)

goût; on n'y pleurera guère, mais nous espérons que la pièce attachera beaucoup. Nous l'avons jouée Le Kain et moi; elle nous fesait un grand effet. Le Kain réussira beaucoup dans le rôle de Gengis, aux derniers actes; mais je doute que les premiers lui fassent honneur. Ce qui n'est que noble et fier, ce qui ne demande qu'une voix sonore et assurée, périt absolument dans sa bouche. Ses organes ne se déploient que dans la passion. Il doit avoir joué fort mal Catilina. Quand il s'agira de Gengis, je me flatte que vous voudrez bien le faire souvenir que le premier mérite d'un acteur est de se faire entendre.

Vous voyez, mon cher et respectable ami, que, malgré l'absence, vous me soutenez toujours dans mes goûts. Ma première passion sera toujours l'envie de vous plaire. Je ne vous écris point de ma main; je suis un peu malade aujourd'hui, mais mon cœur vous écrit toujours. Je suis à vous pour jamais; madame Denis vous en dit autant. Mille tendres respects à toute la famille des anges.

LETTRE MMXIV.

A M. SENAC DE MEILHAN [1],

A PARIS.

Aux Délices, 5 avril.

Je n'ai guère reçu, monsieur, en ma vie, ni de lettres plus agréables que celle dont vous m'avez honoré, ni de plus jolis vers que les vôtres. Je ne suis point séduit par les louanges que vous me donnez, je ne juge de vos vers que par eux-mêmes. Ils sont faciles, pleins d'images et d'harmonie; et ce qu'il y a encore de bon, c'est que vous y joignez des plaisanteries du meilleur ton. Je vous assure qu'à votre âge [2] je n'aurais point fait de pareilles lettres.

[1]* Gabriel Senac de Meilhan, né à Paris en 1736, fils du premier médecin de Louis XV. Il devint intendant d'Aunis en 1766, et il occupait encore cette place lorsque Voltaire lui adressa, le 1er mai 1770, une lettre qui fait partie de la *Correspondance*. Ce littérateur, plus spirituel que profond, avait quelquefois des idées très bizarres. C'est ainsi qu'il fit la *Comparaison de Saint Pierre de Rome avec Catherine II*, dans ses *Considérations sur l'esprit et les mœurs ;* 1787. Cette ridicule *Comparaison* rappelait celle que Bouhours fit de saint Ignace avec César, et de François-Xavier avec Alexandre. Senac de Meilhan, grand partisan des vieilleries de l'ancien régime, quoique d'une extraction très moderne, émigra comme tant d'autres imprudents. Il est mort à Vienne en Autriche, en 1803. (CLOG.)

[2]* A vingt-quatre ans Voltaire avait fait *OEdipe* et les meilleurs vers de *la Ligue* (*la Henriade*). (CLOG.)

Si monsieur votre père est le favori d'Esculape, vous l'êtes d'Apollon. C'est une famille pour qui je me suis toujours senti un profond respect, en qualité de poëte et de malade. Ma mauvaise santé, qui me prive de l'honneur de vous écrire de ma main, m'ôte aussi la consolation de vous répondre dans votre langue.

Permettez-moi de vous dire que vous faites si bien des vers que je crains que vous ne vous attachiez trop au métier; il est séduisant, et il empêche quelquefois de s'appliquer à des choses plus utiles. Si vous continuez, je vous dirai bientôt par jalousie ce que je vous dis à présent par l'intérêt que vous m'inspirez pour vous.

Vous me parlez, monsieur, de faire un petit voyage sur les bords de mon lac; je vous en défie; et, si jamais vous allez dans le pays que j'habite, je me ferai un plaisir de vous marquer tous les sentiments que j'ai depuis long-temps pour monsieur votre père, et tous ceux que je commence à avoir pour son fils. Comptez, monsieur, que c'est avec un cœur pénétré de reconnaissance et d'estime que j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE MMXV.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

Aux Délices, près de Genève, 9 avril.

Vous avez rendez-vous, mon cher ami, avec M. de Paulmi, au mois de juillet, à Strasbourg; je vous enverrai une lettre pour lui, si je suis en vie. La meilleure manière de réussir est de vous montrer et de parler. Je vous écris au milieu de cent ouvriers qui me rompent la tête, et au milieu des maladies qui m'accablent toujours. Vous n'aurez pas de moi une longue lettre, mais une longue amitié. Vous pouvez me mettre à l'épreuve tant que mon cœur, qui est à vous, battra encore chez moi. Nous fesons mille tendres compliments, madame Denis et moi, à madame Dupont. Ne nous oubliez pas auprès de M. et de madame de Klinglin, et de M. leur fils. Bonsoir; je vous embrasse de tout mon cœur. V.

LETTRE MMXVI.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 16 avril.

Je partage votre douleur, monsieur, après avoir partagé votre joie; mais heureux ceux qui comme vous peuvent réparer leur perte au plus vite; je ne serais pas dans le même cas. Bien loin de faire d'autres individus, j'ai bien de la peine à conserver le mien, qui est toujours dans un état déplorable. En vérité je commence à craindre de n'avoir pas la force d'aller sitôt à Monrion. Soyez bien sûr, monsieur, que mes maux ne dérobent rien au tendre intérêt que je prends à tout ce qui vous touche. Je crois que madame de Brenles et vous avez été bien affligés; mais vous avez deux grandes consolations, la philosophie et du tempérament. Pour moi je n'ai que la philosophie; il en faut assurément pour supporter des souffrances continuelles qui me privent du bonheur de vous voir. Ma nièce s'intéresse à vous autant que moi; elle vous fait les plus sincères compliments, aussi bien qu'à madame de Brenles. Nous apprenons que vous avez un nouveau bailli; ce sera un nouvel ami que vous aurez.

Adieu, mon cher monsieur; je suis bien tendrement à vous pour jamais. V.

LETTRE MMXVII[1].

A M. GUIOT DE MERVILLE.

Avril.

La vengeance, monsieur, fatigue l'ame, et la mienne a besoin d'un grand calme. Mon amitié est peu de chose, et ne vaut pas les grands sacrifices que vous m'offrez. Je profiterai de tout ce qui sera juste et raisonnable dans les *quatre volumes* de critiques que vous avez faites de mes ouvrages, et je vous remercie des peines infinies que vous avez généreusement prises pour me redresser. Si les deux satires que Rousseau et Desfontaines vous suggérèrent contre moi sont agréables, le public vous applaudira. Il faut, si vous m'en croyez, le laisser juge.

La dédicace de vos ouvrages, que vous me faites l'honneur de m'offrir, n'ajouterait rien à leur mé-

[1]* Cette lettre est la réponse à celle que Guiot de Merville avait adressée, le 15 avril 1755, à Voltaire, et qui est dans le tome I de notre édition, page 292. L'auteur de *la Henriade* avait depuis longtemps à se plaindre de ce personnage. Merville, accablé de dettes, se jeta quelques jours après dans le lac Léman. Son corps fut trouvé, le 4 mai 1755, près d'Évian, sur la rive opposée à celle où est situé Prangins. (CLOG.)

rite, et vous compromettrait auprès du *gentilhomme* à qui cette dédicace est destinée. Je ne dédie les miens qu'à mes amis. Ainsi, monsieur, si vous le trouvez bon, nous en resterons là.

LETTRE MMXVIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 1er mai.

L'éternel malade, le solitaire, le planteur de choux et le barbouilleur de papier, qui croit être philosophe au pied des Alpes, a tardé bien indignement, monseigneur le maréchal, à vous remercier de vos bontés pour Le Kain; mais demandez à madame Denis si j'ai été en état d'écrire. J'ai bien peur de n'être plus en état d'avoir la consolation de vous faire ma cour. J'aurai pourtant l'honneur de vous envoyer ma petite drôlerie[1]; c'est le fruit des intervalles que mes maux me laissaient autrefois; ils ne m'en laissent plus aujourd'hui, et j'aurai plus de peine à corriger ce misérable ouvrage que je n'en ai eu à le faire. J'ai grande envie de ne le donner que dans votre année. Cette idée me fait naître l'espérance de vivre encore jusque-là. Il faut avoir un but dans la vie,

[1] *L'Orphelin de la Chine*, que Voltaire, quelques mois plus tard, dédia à Richelieu. (Clog.)

et mon but est de faire quelque chose qui vous plaise, et qui soit bien reçu sous vos auspices. Vous voilà, Dieu merci, en bonne santé, monseigneur; et les affaires, et les devoirs de la cour, et les plaisirs qui étaient en arrière par votre maudit érysipèle, vous occupent à présent que vous avez la peau nette et fraîche.

Je n'ose, dans la multitude de vos occupations, vous fatiguer d'une ancienne requête que je vous avais faite avant votre cruelle maladie; c'était de daigner me mander si certaines personnes approuvaient que je me fusse retiré auprès du fameux [médecin] Tronchin[1], et à portée des eaux d'Aix. Ce Tronchin-là a tellement établi sa réputation, qu'on vient le consulter de Lyon et de Dijon; et je crois qu'on y viendra bientôt de Paris. On inocule, ce mois-ci, trente jeunes gens à Genève. Cette méthode a ici le même cours et le même succès qu'en Angleterre. Le tour des Français vient bien tard, mais il viendra. Heureusement la nature a servi M. le duc de Fronsac, aussi bien que s'il avait été inoculé.

Il me semble que ma lettre est bien médicale; mais pardonnez à un malade qui parle à un convalescent. Si je pouvais faire jamais une petite course dans votre royaume de Cathai, vous et le soleil

[1] * Théodore Tronchin, auquel est adressée une lettre du 18 avril 1756. (Clog.)

de Languedoc, mes deux divinités bienfesantes, vous me rendriez ma gaieté, et je ne vous écrirais plus de si sottes lettres. Mais que pouvez-vous attendre du mont Jura, et d'un homme abandonné à des jardiniers savoyards et à des maçons suisses? Madame Denis est toujours, comme moi, pénétrée pour vous de l'attachement le plus tendre. Elle l'exprimerait bien mieux que moi; elle a encore tout son esprit; les Alpes ne l'ont point gâtée.

Conservez vos bontés, monseigneur, à ces deux Allobroges qui vivent à la source[1] du Rhône, et qui ne regrettent que les climats où ce fleuve coule sous votre commandement. Le Rhône n'est beau qu'en Languedoc. Je vous aimerai toujours avec bien du respect, mais avec bien de la vivacité; et je serai à vos ordres, si je vis.

[1]* Immédiatement après Genève, le Rhône, qui traverse cette ville, semble tirer sa source du lac Léman; mais c'est au contraire celui-ci qu'alimente le Rhône, dont la source prend naissance au pied du mont Furca, sur les confins du Valais, du canton de Berne et de celui d'Uri. (CLOG.)

LETTRE MMXIX.

DE LOUIS-EUGÈNE,

PRINCE DE WURTEMBERG.

A Paris, le 2 mai.

Le porteur de cette lettre, monsieur, est un garçon auquel je m'intéresse sincèrement. Il s'appelle Fierville[1], et il est attaché à la cour de son altesse royale madame la margrave de Bareuth. C'est un très bon acteur, et qui s'est sur-tout appliqué à remplir les rôles principaux de vos tragédies. Il vous a étudié avec beaucoup de soin, et il m'a demandé une lettre pour vous, que je lui ai accordée avec bien du plaisir.

Je suis dans la douleur la plus profonde. Naguère que d'Han...[2], par sa mauvaise conduite, s'est montré indigne de l'opinion que j'avais conçue de lui; je dis mauvaise conduite pour n'en pas dire plus; et aujourd'hui je viens de perdre un ami qui était le vôtre; un homme dont les connaissances étaient aussi étendues, le génie aussi élevé que son ame était simple. M. de Lironcourt est mort. Je l'ai toujours regardé comme une machine merveilleuse; toute la nature était rassemblée dans sa tête. O vous qui êtes sensible, jugez de mon affliction! il est mort le moment après m'avoir rendu les plus grands services. Il laisse une famille nombreuse, sans bien, désolée, et son malheur serait affreux, si elle n'était appuyée du plus noble, du plus géné-

[1] Lettre CCXXXVIII. (CLOG.)

[2] *Sage*, qui venait de voler la vaisselle d'argent du prince de Wurtemberg. — Lettre MMLXVII. (CLOG.)

reux, du plus aimable des hommes. Quand je vous dirai que ce protecteur est M. le duc de Nivernais, vous cesserez de la plaindre. Oui, les soins officieux qu'il daigne prendre pour elle m'attachent à lui pour toujours. Il est digne d'être aimé de vous; mais je finis, car la douleur et l'admiration m'empêchent également de vous en dire davantage.

Je vous aime du fond de mon cœur.

LOUIS-EUGÈNE, duc de Wurtemberg.

LETTRE MMXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 mai.

Chœur des anges, prenez patience; je suis entre les mains des médecins et des ouvriers, et le peu de moments libres que mes maux et les arrangements de ma cabane me laissent, sont nécessairement consacrés à cet *Essai sur l'Histoire générale*, qui est devenu pour moi un devoir indispensable et accablant, depuis le tort qu'on m'a fait d'imprimer une esquisse si informe d'un tableau qui sera peut-être un jour digne de la galerie de mes anges. Laissez-moi quelque temps à mes remèdes, à mes jardins, et à mon *Histoire*.

Dès que je me sentirai une petite étincelle de génie, je me remettrai à mes magots de la Chine. Il ne faut fatiguer ni son imagination ni le public. Laissons attendre le démon de la poésie et le dé-

mon du public, et prenons bien le temps de l'un et de l'autre. Je veux chasser toute idée de la tragédie, pour y revenir avec des yeux tout frais et un esprit tout neuf. On ne peut jamais bien corriger son ouvrage qu'après l'avoir oublié. Quand je m'y remettrai, je vous parlerai alors de toutes vos critiques, auxquelles je me soumettrai autant que j'en aurai la force. Ce n'est pas assez de vouloir se corriger, il faut le pouvoir.

Permettez-moi cependant, mon cher et respectable ami, de vous demander si M. de Ximenès était chez vous quand on lut ces quatre actes. Nous sommes bien plus embarrassés, madame Denis et moi, de ce que nous mande M. de Ximenès que de Gengis-kan et d'Idamé. Si ce n'est pas chez vous qu'il a lu la pièce, c'est donc Le Kain qui la lui a confiée; mais comment Le Kain aurait-il pu lui faire cette confidence, puisque la pièce était dans un paquet à votre adresse, très bien cacheté? Si, par quelque accident que je ne prévois pas, M. de Ximenès avait eu, sans votre aveu, communication de cet ouvrage, il serait évident qu'on lui aurait aussi confié les quatre chants [1] que je vous ai envoyés. Tirez-moi, je vous prie, de cet embarras.

Je ne sais, mon cher ange, à quoi appliquer ce

[1] * De *la Pucelle*. (Clog.)

que vous me dites à propos de ces quatre derniers chants. Il n'y a, ce me semble, aucune personnalité, si ce n'est celle de l'âne. Je sais que, malheureusement, il se glissa dans les chants précédents quelques plaisanteries qui offenseraient les intéressés. Je les ai bien soigneusement supprimées; mais puis-je empêcher qu'elles ne soient depuis long-temps entre les mains de mademoiselle du Thil? C'est là le plus cruel de mes chagrins; c'est ce qui m'a déterminé à m'ensevelir dans la retraite où je suis. Je prévois que, tôt ou tard, l'infidélité qu'on m'a faite deviendra publique, et alors il vaudra mieux mourir dans ma solitude qu'à Paris. Je n'ai pu imaginer d'autre remède au malheur qui me menace que de faire proposer à mademoiselle du Thil le sacrifice de l'exemplaire imparfait qu'elle possède, et de lui en donner un plus correct et plus complet; mais comment et par qui lui faire cette proposition? Peut-être M. de La Motte, qui a pris ma maison [1], et qui est le plus officieux des hommes, voudrait bien se charger de cette négociation; mais voilà de ces choses qui exigent qu'on soit à Paris. Ma tendre amitié pour vous l'exige bien davantage, et cependant je reste au bord de mon lac, et je ne me console que par les bontés de mes anges. Mon cœur en est pénétré.

[1] Celle de la *rue Traversière*. (Clog.)

LETTRE MMXXI.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 9 mai.

Je maudis bien mes ouvriers, mon cher et ancien ami, puisqu'ils vous empêchent de suivre ce beau projet si consolant que vous aviez de venir recueillir mes derniers ouvrages et mes dernières volontés.

Je plante et je bâtis, sans espérer de voir croître mes arbres, ni de voir ma cabane finie. Je construis à présent un petit appartement pour madame de Fontaine, qui ne sera prêt que l'année qui vient. C'est une de mes plus grandes peines de ne pouvoir la loger cette année; mais vous, qui pouvez vous passer d'un cabinet de toilette et d'une femme de chambre, vous pourriez encore, si le cœur vous en disait, venir habiter un petit grenier meublé de toile peinte, appartement digne d'un philosophe, et que votre amitié embellirait. Nous ne sommes pas loin de Genève; vous verriez M. de Montpéroux[1], le résident, que vous connaissez; vous auriez assez de livres pour vous amu-

[1] Montpéroux, ou Montpeiroux, mort au commencement de septembre 1765. P. M. Hennin fut son successeur, à Genève. (Clog.)

ser, une très belle campagne pour vous promener; nous irions ensemble à Monrion; nous nous arrêterions en chemin à Prangins; vous verriez un très beau et très singulier pays; et, s'il venait faute de votre ancien ami, vous vous chargeriez de son héritage littéraire, et vous lui composeriez une honnête épitaphe; mais je ne compte point sur cette consolation. Paris a bien des charmes, le chemin est bien long, et vous n'êtes pas probablement désœuvré.

Vous m'avez parlé de cet ancien poëme, fait il y a vingt-cinq ans, dont il court des lambeaux très informes et très falsifiés; c'est ma destinée d'être défiguré en vers et en prose, et d'essuyer de cruelles infidélités. J'aurais voulu pouvoir réparer au moins le tort qu'on m'a fait par cette infame falsification de cette *Histoire* prétendue *universelle;* c'était là un beau projet d'ouvrage, et je vous avoue que je serais bien fâché de mourir sans l'avoir achevé, mais encore plus sans vous avoir vu.

Madame la duchesse d'Aiguillon m'a commandé quatre vers pour M. de Montesquieu, comme on commande des petits pâtés; mais mon four n'est point chaud, et je suis plutôt sujet d'épitaphes que feseur d'épitaphes. D'ailleurs, notre langue, avec ses maudits verbes auxiliaires, est fort peu propre au style lapidaire. Enfin l'*Esprit des Lois* en vaudra-t-il mieux avec quatre mauvais vers à la

tête? Il faut que je sois bien baissé, puisque l'envie de plaire à madame d'Aiguillon n'a pu encore m'inspirer.

Adieu, mon ancien ami. Si madame la comtesse de Sandwich daigne se souvenir de moi, *I pray you to present her with my most humble respect.* Vous voyez que je dicte jusqu'à de l'anglais; j'ai les doigts enflés, l'esprit aminci, et je ne peux plus écrire.

LETTRE MMXXII.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Aux Délices, 21 mai.

Ce n'est pas dégoût, c'est désespoir et impuissance. Comment voulez-vous que je polisse des magots de la Chine quand on m'écorche, moi, quand on me déchire, quand cette maudite *Pucelle* passe toute défigurée de maison en maison, que quiconque se mêle de rimailler remplit les lacunes à sa fantaisie, qu'on y insère des morceaux tout entiers qui sont la honte de la poésie et de l'humanité? Ma pauvre *Pucelle* devient une p..... infame, à qui on fait dire des grossièretés insupportables. On y mêle encore de la satire; on glisse, pour la commodité de la rime, des vers scandaleux contre les

personnes[1] à qui je suis le plus attaché. Cette persécution d'une espèce si nouvelle, que j'essuie dans ma retraite, m'accable d'une douleur contre laquelle je n'ai point de ressource. Je m'attends chaque jour à voir cet indigne ouvrage imprimé. On m'égorge, et on m'accuse de m'égorger moi-même. Cet avorton d'*Histoire universelle*, tronqué et plein d'erreurs à chaque page, ne m'a-t-il pas été imputé? et ne suis-je pas à-la-fois la victime du larcin et de la calomnie? Je m'étais retiré dans une solitude profonde, et j'y travaillais en paix à réparer tant d'injustices et d'impostures. J'aurais pu, en conservant la liberté d'esprit que donne la retraite, travailler à l'ouvrage[2] que vous aimez, et auquel vous voulez bien donner quelque attention; mais cette liberté d'esprit est détruite par toutes les nouvelles affligeantes que je reçois. Je ne me sens pas le courage de travailler à une tragédie quand je succombe moi-même très tragiquement.

Il faudrait, mon cher Catilina, me donner la sérénité de votre ame et celle de M. d'Argental, pour me remettre à l'ouvrage.

Soit que je sois en état d'achever mes Chinois et

[1]* Le nom même de Thibouville se trouvait dans un de ces vers terminé par le nom du duc de *Villars*, pour rimer avec *le premier des Césars*. (Clog.)

[2]* *Zulime*. (Clog.)

mes Tartares, soit que je sois forcé de les abandonner, je vous supplie de remercier pour moi M. Richelet de ses offres obligeantes. Plus je suis sensible à son attention, plus je le prie de ne pas manquer de donner au public l'Eroe cinese, *di Metastasio.* La circonstance sera favorable au débit de son ouvrage, et ce ne sera pas ce qui fera tort au mien. Je n'ai de commun avec Metastasio que le titre. On ne se douterait pas que la scène soit, chez lui, à la Chine; elle peut être où l'on veut; c'est une intrigue d'opéra ordinaire. Point de mœurs étrangères, point de caractères semblables aux miens; un tout autre sujet et un tout autre pinceau. Son ouvrage peut valoir infiniment mieux que le mien, mais il n'y a aucun rapport. J'ai encore à vous prier, aimable ami, de dire à M. Sonning combien je le remercie d'avoir favorisé de ses graces mon parterre et mon potager. Je lui épargne une lettre inutile; mes remerciements ne peuvent mieux être présentés que par vous.

LETTRE MMXXIII.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

Aux Délices, 23 mai.

Il faut casser mes magots de la Chine, ma chère enfant; l'infidélité qu'on m'a faite sur cette ancienne plaisanterie de *la Pucelle d'Orléans* empoisonne la fin de mes jours. On m'a envoyé quelques morceaux de cet ouvrage; tout est défiguré, tout est plein de sottises atroces. Il n'y a ni rime, ni raison, ni bienséance. Cependant on m'imputera cette indigne rapsodie, et il m'arrivera la même chose que dans l'aventure de l'*Histoire générale;* on imprimera ce que je n'ai pas fait, à la faveur de ce que j'ai fait. Le contraste de cet ouvrage avec mon âge et avec mes travaux me fait sentir la plus vive douleur. Je suis très incapable de songer à une tragédie; il faut de la liberté d'esprit, et ce dernier coup m'étourdit. Si, par hasard, vous savez quelques nouvelles, si vous pouvez voir d'Arget[1] et m'instruire, vous me ferez grand plaisir. J'aimerais mieux vous voir ici; vous feriez ma consola-

[1] Le nom de d'Arget se trouvait aussi dans les copies informes de *la Pucelle*, avec ceux de d'Argens, de d'Olivet, de Richelieu, etc., et de Louis XV même. (Clog.)

tion avec votre sœur. Comment vont les bénéfices de votre frère? Si Jeanne d'Arc avait fondé quelque bon prieuré, il serait juste qu'il le desservît; je lui souhaite des pucelles et des abbayes. Les scélérats d'Europe me font plus de peine que les *héros* de la Chine. Un fripon nommé Grasset[1], que M. d'Argental m'avait heureusement indiqué, est venu ici pour imprimer un détestable ouvrage sous le même titre que celui auquel je travaillai il y a trente ans, et que vous avez entre les mains. Vous savez que cet ouvrage de jeunesse n'est qu'une gaieté très innocente. Deux fripons de Paris, qui en ont eu des fragments, ont rempli les vides, comme ils l'ont pu, contre tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré. Grasset, leur émissaire, est venu m'offrir le manuscrit pour cinquante louis d'or, et m'en a donné un échantillon aussi absurde que scandaleux; ce sont des sottises des halles, mais qui font dresser les cheveux à la tête. Je courus sur-le-champ de ma campagne à la ville, et, aidé du résident de France, je déférai le coquin; il fut mis en prison et banni, son bel échantillon lacéré et brûlé; et le Conseil m'a écrit pour me remercier de ma dénonciation. Voilà comme il faudrait par-tout traiter les calomniateurs. Je ne les crains point ici; je ne les crains qu'en France.

[1]* Voyez plus bas la lettre MMXXV. (CLOG.)

Il me semble, ma chère nièce, que vous n'avez pas votre part entière, et M. d'Argental a encore trois guenilles pour vous. Je vous demande pardon d'avoir imaginé que vous eussiez pu adopter l'idée que M. d'Argental a eue un moment; j'espère qu'il ne l'a plus. Ayez soin de votre santé, et aimez deux solitaires qui vous aiment tendrement. Je vous embrasse, ma chère enfant, du fond de mon cœur.

LETTRE MMXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 mai.

Comptez, mon cher ange, que, tant que j'aurai des mains et un petit fourneau encore allumé, je les emploierai à recuire vos cinq magots de la Chine. Soyez bien sûr qu'il n'y a que vous et les vôtres qui me ranimiez; mais je vous avoue que mes mains sont paralytiques, et que ma terre de la Chine est à la glace. Par tout ce que j'apprends des infidélités de ce monde, il y a un maudit *âne*[1] qui me désespère. Vous l'avez, cet âne, et vous savez qu'il est bien plus poli et plus honnête

[1] * C'était alors le chant XIX de *la Pucelle*. Voyez les *Variantes* du chant XXI, v. 462. (CLOG.)

que celui qui court. J'ai relu le chant onzième; il y a depuis long-temps:

En fait de guerre, on peut bien se méprendre,
Ainsi qu'ailleurs; mal voir et mal entendre
De l'héroïne était souvent le cas,
Et saint Denis ne l'en corrigea pas.
Ch. XII, v. 51.

Vous auriez eu la vraie leçon, si vous aviez apporté la défectueuse à Plombières.

Il y a dans le chant onzième:

Ce que César sans pudeur soumettait
A Nicomède, en sa belle jeunesse;
Ce que jadis le héros de la Grèce
Admira tant dans son Éphestion;
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon:
Que les héros, ô ciel, ont de faiblesse!
Ch. XII, v. 371.

Enfin je n'ai rien vu dans la bonne leçon que de fort poli et de fort honnête; mais il arrivera sans doute que quelqu'une des détestables copies qui courent sera imprimée. Vous ne sauriez croire à quel point je suis affligé. L'ouvrage, tel que je l'ai fait il y a plus de vingt ans, est aujourd'hui un contraste bien désagréable avec mon état et mon âge; et, tel qu'il court le monde, il est horrible à tout âge. Les lambeaux qu'on m'a envoyés sont pleins de sottises et d'impudence; il y a de quoi faire frémir le bon goût et l'honnêteté; c'est

le comble de l'opprobre de voir mon nom à la tête d'un tel ouvrage. Madame Denis écrit à M. d'Argenson, et le supplie de se servir de son autorité pour empêcher l'impression de ce scandale. Elle écrit à M. de Malesherbes; et nous vous conjurons tous deux, mon cher et respectable ami, de lui en parler fortement: c'est ma seule ressource. M. de Malesherbes est seul à portée d'y veiller. Enfin ayez la bonté de me mander ce qu'il y a à craindre, à espérer, et à faire. Veillez sur notre retraite; mettez-moi l'esprit en repos. Ne puis-je au moins savoir qui est ce possesseur du manuscrit, qui l'a lu à Vincennes tout entier? si je le connaissais, ne pourrais-je pas lui écrire? ma démarche auprès de lui ne me justifierait-elle pas un jour? ne dois-je pas faire tout au monde pour prouver combien cet ouvrage est falsifié, et pour détruire les soupçons qu'on pourrait former un jour que j'ai eu part à sa publication? Enfin il faut que je sois tranquille pour penser à la Chine; et je ne songerai à Gengis-kan que lorsque vous m'aurez éclairé, au moins sur ce qui me trouble, et que je me serai résigné. Adieu, mon cher ange. Jamais pucelle n'a tant fait enrager un vieillard; mais j'ai peur que nos Chinois ne soient un peu froids: ce serait bien pis.

Parlez à M. de Malesherbes; échauffez-moi, et aimez-moi.

LETTRE MMXXV.

A M. GRASSET[1].

Aux Délices, le 26 mai.

On m'a renvoyé de Paris, monsieur, une lettre que vous avez écrite au sieur Corbi. Vous lui mandez que vous allez faire une édition d'un poëme intitulé *la Pucelle d'Orléans*, dont vous me croyez l'auteur, et vous le priez de la débiter à Paris. On m'a envoyé, en même temps, des lambeaux du manuscrit que vous achetez. Je dois vous avertir que vous ne pouvez faire un plus mauvais marché; que ce manuscrit n'est point de moi, que c'est une infame rapsodie aussi plate, aussi grossière qu'indécente; qu'elle a été fabriquée sur l'ancien plan d'un ouvrage que j'avais ébauché il y a trente ans; que c'est l'ouvrage d'un homme qui ne connait ni la poésie, ni le bon sens, ni les mœurs; que vous n'en vendriez jamais cent exemplaires; et qu'il ne vous resterait, après avoir perdu votre argent, que la honte et le danger d'avoir imprimé un ouvrage

[1]* François Grasset, né à Lausanne, où il fut libraire, est souvent nommé dans la *Correspondance*, de 1755 à 1760; il est cité encore, ainsi que son frère, dans une lettre à d'Argental, du 4 février 1773. Quant à Corbi, digne correspondant de Grasset, son nom est écrit tantôt *Corbo*, *Corbie*, et tantôt *Corbier*, dans les lettres originales de Voltaire. C'était un facteur en librairie, à Paris. (CLOG.)

scandaleux. J'espère que vous profiterez de l'avis que je vous donne; je serai d'ailleurs aussi empressé à vous rendre service qu'à vous instruire du mauvais marché qu'on vous propose. Si vous voulez m'informer de ce que vous savez sur cette affaire, comme je vous informe de ce que je sais positivement, vous me ferez un plaisir que je reconnaîtrai, étant tout à vous.

VOLTAIRE, gentilhomme ordinaire du roi.

LETTRE MMXXVI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 26 mai.

Est-il possible, monseigneur, que votre santé soit si long-temps à revenir! Comment avez-vous pu soutenir tant de douleurs et tant de privations? A quoi donc avez-vous passé le temps, dans ce désœuvrement si triste et si étranger pour vous? Une tragédie chinoise ne vaut pas la belle porcelaine de la Chine. Vous vous connaissez à merveille à ces deux curiosités-là, et vous avez dû bien sentir que la tragédie n'était point encore digne de paraître sous vos auspices. Ces cinq magots de la Chine ne sont encore ni cuits ni peints comme je le voudrais. Il faut attendre l'année[1] de votre con-

[1] Richelieu ne dut être *d'année*, ou de service, qu'en 1757.

sulat pour les présenter, et employer beaucoup de temps pour les finir.

Mais je suis actuellement très incapable de cuire et de peindre. Ce maudit ouvrage d'une autre espèce, dont on vous a régalé pendant votre maladie, me rend bien malade. On m'en a envoyé des morceaux indignement falsifiés, qui font frémir le bon goût et la décence. Ces rapsodies courent; on veut les imprimer sous mon nom. L'avidité et la malignité se joignent pour me tuer. Je vous conjure de parler à ceux qui vous ont fait lire ces misères, ils sont à portée d'empêcher qu'on ne les publie. J'aurai l'honneur de vous faire tenir le véritable manuscrit; il vous amusera; il n'en vaut que mieux pour être plus décent; un peu de gaze sied bien, même à un *âne*.

Un nommé Corbi est fort au fait de toute cette horreur. Si vous daignez l'envoyer chercher, il renoncera au projet d'imprimer quelque chose d'aussi détestable et de si dangereux, dans l'espérance de faire des profits plus honnêtes.

Madame Denis et moi nous nous mettons entre vos mains, et nous espérons tout de vos bontés.

comme premier gentilhomme de la chambre; mais *l'Orphelin* fut joué le 20 auguste 1755. (CLOG.)

LETTRE MMXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 28 mai.

Pardon, mon cher ange, nous ne savons pas précisément la demeure de Corbi, et nous vous supplions de lui faire tenir cette lettre.

Il est très certain que Grasset n'est qu'un prête-nom; que c'est à Paris qu'on a fabriqué les additions à cet ancien poëme; que c'est à Paris qu'elles courent, et qu'on veut les imprimer; que des protecteurs de Corbi les ont eues; que Corbi ne les a obtenues que par eux, et que, en un mot, Corbi peut faire beaucoup de mal, en les publiant, et beaucoup de bien, en s'opposant à l'édition.

Vous devez avoir reçu un paquet par M. Bouret[1]. Je vous prie de donner à M. de Thibouville cet *âne* honnête, en attendant que je sois en état de refaire la fin du quatrième acte et le commencement du cinquième. La pièce tomberait, dans l'état où elle est. Il faut qu'elle soit digne de votre goût et de votre amitié; mais, pour cela, il me faut santé et repos d'esprit. Je n'ai ni l'un ni l'autre.

[1] * Intendant ou fermier-général des postes, auquel est adressée, dans la *Correspondance*, une lettre du 13 auguste 1768. (Clog.)

Si vous avez quelques gros paquets à me faire tenir, je vous prie de les adresser chez M. Bouret.

Le vieux hibou des Alpes.

LETTRE MMXXVIII.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 28 mai.

Vous me disiez, dans votre dernière lettre, mon cher et ancien ami, que je devrais bien vous envoyer quelques chants de *la Pucelle*. Je vous assure que je vous ferai tenir, de grand cœur, tout ce que j'en ai fait. Ne m'en ayez pas d'obligation; je suis intéressé à remettre le véritable ouvrage entre vos mains. Les lambeaux défigurés qui courent dans Paris achèvent de me désespérer. On s'est avisé de remplir les lacunes de toutes les grossièretés qui peuvent déshonorer un ouvrage. On y a ajouté des personnalités odieuses et ridicules contre moi, contre mes amis, et contre des personnes très respectables[1]. C'est un nouveau brigandage introduit depuis peu dans la littérature, ou plutôt dans la librairie. La Beaumelle est le premier, je crois, qui ait osé faire imprimer l'ouvrage d'un homme, de

[1] * Une de ces personnes *très respectables* était la Pompadour, que Marie-Thérèse appela un peu plus tard *ma chère amie*, et qui voulut faire de Voltaire un cardinal. (Clog.)

son vivant, avec des commentaires chargés d'injures et de calomnies. Ce malheureux Érostrate du *Siècle de Louis XIV* a trouvé le secret de changer, pour quinze ducats, en un libelle abominable un livre entrepris pour la gloire de la nation.

On en a fait à-peu-près autant des matériaux de l'*Histoire générale*, et enfin on traite de même ce petit poëme fait il y a environ vingt-cinq ans. On fait une gueuse abominable de cette *Pucelle* qui n'avait qu'une gaieté innocente. Corbi prétend qu'un nommé Grasset a acheté mille écus un de ces détestables exemplaires.

Je sais quel est ce Grasset; il n'est point du tout en état de donner mille écus. Corbi ferait à-la-fois une très mauvaise action et un très mauvais marché d'imprimer cette détestable rapsodie. Les morceaux qu'on m'en a envoyés sont faits par la canaille et pour la canaille. Si vous rencontrez Corbi, dites-lui qu'on le trompe bien indignement. Songez que, quand on falsifie mes ouvrages, c'est votre bien qu'on vole, et que vous devriez venir ici arranger votre héritage.

LETTRE MMXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices attristées, 4 juin.

Mon divin ange, nos cinq actes, notre Idamé, notre Gengis, iront bien mal tant que je serai dans les angoisses de la crainte qu'on n'imprime ce malheureux vieux rogaton si défiguré, si imparfait, si tronqué, si désespérant. Je voudrais du moins que vous en eussiez un exemplaire au net, bien complet, bien corrigé, bien gai (puisqu'il fut autrefois si gai), bien honnête, ou moins malhonnête. Je voudrais que M. de Thibouville l'eût de cette façon. Je voudrais vous l'envoyer, soit par M. de Chauvelin [1], soit par quelque autre voie, telle qu'il vous plairait. Il me semble que la seule ressource est de faire un peu connaître la véritable copie, pour étouffer l'autre. Encore une fois, de deux maux il faut éviter le pire; et le plus grand des maux est la crainte. Non, il y en a un encore plus grand, c'est de voir mes amis offensés par des rapsodies qui courent sous mon nom. Votre dernière lettre à madame Denis, et toutes celles que nous recevons, nous confirment le danger. Je suis réduit à

[1] L'intendant des finances. (CLOG.)

souhaiter que cette plaisanterie de trente années soit connue, tout opposée qu'elle est aujourd'hui à mon âge et à ma situation. Elle n'est guère que plaisanterie; et, quand on rit, on ne trouve rien mauvais. Adieu, mon divin ange; je suis entre l'enclume et le marteau, entre la Chiue et Grisbourdon; et je me mets en tremblant sous les ailes de mes anges.

LETTRE MMXXX.

A M. POLIER DE BOTTENS.

Aux Délices, le 4 juin[1].

Il y a bien des façons d'être malheureux, mon cher monsieur; la plus belle est de l'être comme vous, par la générosité et la bonté de votre cœur, et de ne souffrir que pour les autres. La plus cruelle est de souffrir par soi-même, de devenir tous les jours inutile à la société, et de voir périr son ame en détail dans le délabrement du corps. Voilà mon état, monsieur, et voilà ce qui m'a empêché jus-

[1] C'est par erreur que cette lettre et celles qui suivent, à l'adresse de Polier de Bottens et de Clavel de Brenles, année 1755, sont datées de 1756, dans les *Lettres* recueillies en Suisse (Genève, J. J. Paschoud, 1821). Les originaux sont en partie datés de 1755, et en partie sans indication d'année. (Clog.)

qu'ici de venir à Monrion. Si monsieur votre frère[1] vous ressemblait, c'est une très grande perte, et je vous assure que je la sens très vivement. Le monde a besoin de gens comme vous.

Cette petite bagatelle[2] dont vous me parlez a été imprimée sur d'assez mauvaises copies qui en ont couru; il n'y a pas grand mal. Un nommé Grasset, qui est actuellement à Lausanne, a été sur le point de me jouer un tour plus cruel. M. de Brenles a dû vous en instruire, et je suis persuadé que vous aurez en ce cas prêché la vertu à ce Grasset. On dit qu'il avait besoin de vos leçons. Je voudrais déja être à Monrion et vous y embrasser; mais je ne pourrai faire ce voyage, après lequel je soupire, qu'après le passage de M. le marquis de Paulmi. Ce n'est pas que mon ame républicaine veuille faire sa cour à des secrétaires d'état; mais je suis attaché à M. de Paulmi. Il a eu la bonté, dès qu'il a su mon séjour en Suisse, de m'envoyer des lettres de recommandation pour messieurs les avoyers de Berne.

Je serai encore plus aise de voir votre ami M. Bertrand[3], après quoi il ne me manquera plus

[1] * C'était probablement un capitaine d'infanterie, gendre du général comte de Zastrow. (Clog.)

[2] * L'*Épître sur le lac de Genève*, citée dans la lettre MMXXXIII. (Clog.)

[3] * Voyez la lettre MMCCCCXCII à Élie Bertraud. (Clog.)

que la consolation de venir vous dire combien je vous aime, de philosopher un peu avec vous, et de vous renouveler mon tendre et respectueux dévouement. VOLTAIRE.

LETTRE MMXXXI.

DE LOUIS-EUGÈNE,

PRINCE DE WURTEMBERG.

A Paris, ce 4 juin.

J'ai reçu les deux lettres[1], monsieur, que vous m'avez écrites, la première concernant notre calculateur, et la seconde dans laquelle vous me parlez de *la Pucelle*.

D'abord, je vous promets de ne me plus rapporter au calcul des autres, et de laisser pendus[2] ceux que leur mérite a élevés à ce sublime degré d'honneur; secondement, je vous assure de ne me plus livrer aux apparences, et d'approfondir le caractère de ceux qui voudront bien s'attacher à moi.

Pour ce qui est de *la Pucelle*, je croirais vous manquer si j'acceptais vos offres, et j'ose vous engager ma parole d'honneur que je n'en ai pas le moindre lambeau. Soyez sûr que je vous l'aurais envoyée, et que je préfère infiniment votre tranquillité au plaisir que je pourrais goûter. J'en connais, à la vérité, quelques copies, mais elles sont dans des mains qui ne me permettent pas de les soupçonner. Rassurez-vous, et soyez bien persuadé que je conserverai votre

[1] * Ces lettres nous sont inconnues. (CLOG.)

[2] * Allusion à d'Han..., nommé à demi, plus haut, dans la lettre MMXIX. (CLOG.)

lettre pour l'opposer à tout ce qu'on pourrait faire de contraire à vos intentions.

Puissé-je trouver des occasions propres à vous témoigner la tendre amitié avec laquelle je suis, monsieur, etc.

Louis, duc de Wurtemberg.

LETTRE MMXXXII.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

Aux Délices, près de Genève, 6 juin.

Mon cher ami, est-il bien vrai que vous pourrez venir, pendant vos vacances, dans ce pays de la liberté, où vous trouverez plus de philosophes que dans le vôtre? vous y verrez du moins deux solitaires qui vous aiment de tout leur cœur. Soit que nous vous recevions dans la cabane de Monrion, soit que nous jouissions de votre charmant commerce dans notre habitation des Délices, vous contribuerez également à notre bonheur; on s'accoutume bien vite à une belle vue, à une galerie, à des jardins. Ce sont des plaisirs muets qui deviennent bientôt insipides. Il n'y a que la société d'un ami, et d'un ami philosophe, qui donne des plaisirs toujours nouveaux. Je mène à-peu-près la même vie aux Délices qu'à Colmar. Point de visites, point de devoirs, nulle gêne, de quelque espèce qu'elle

puisse être. On vient chez moi, on se promène, on boit, on lit, on est en liberté, et moi aussi, on s'est accoutumé tout d'un coup à la vie que je mène. Plût à Dieu que vous pussiez la partager quelque temps, et que madame votre femme pût vous accompagner! Vos enfants, votre fortune, vous fixent à Colmar, et nous en sommes bien fâchés. V. et D.

LETTRE MMXXXIII.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 6 juin.

Le plus triste effet de la perte de la santé, mon cher et aimable philosophe, n'est pas de prendre tous les jours de la casse, et de la manne délayée dans de l'huile, par ordre de M. Tronchin; c'est de ne point voir ses amis, c'est de ne leur point écrire. Le découragement est venu combler mes maux. J'aurais dû être ranimé par des traverses que le bon pays de Paris m'a envoyées dans ma solitude; mais je ne sens plus que la privation de la santé et la vôtre. Je fais un peu ajuster cette maison qui est trop loin de vous pour être appelée les *Délices*. Je fais aussi accommoder notre Monrion, et je ne jouis ni de l'un ni de l'autre. Il faudrait au moins être débarrassé des ouvriers qui m'accablent ici, pour venir dans votre voisinage,

et j'ai bien peur d'en avoir encore pour long-temps. Notre ami Dupont m'a mandé qu'il viendrait nous voir en septembre; c'est à Monrion qu'il faudra nous rassembler.

Il y a actuellement un nommé Grasset à Lausanne; il se mêle de librairie et est lié avec M. Bousquet[1]. Cet homme vient de Paris, et je suis informé qu'on l'a pressé de faire imprimer des ouvrages qu'on m'impute. Je n'ose vous prier d'envoyer chercher le sieur Grasset; mais si par hasard il vous tombait sous la main, vous me feriez plaisir de l'engager à s'adresser directement à moi; il trouverait probablement plus d'avantage à mériter ma reconnaissance par une conduite honnête, qu'il n'aurait de profit à imprimer de mauvais ouvrages.

Il est vrai que je me suis amusé à faire quelques vers[2] sur votre beau lac, et à chanter votre liberté. Ce sont deux beaux sujets; mais je n'ai plus de voix et je détonne. Quand j'aurai le bonheur de vous voir, je vous montrerai ce petit ouvrage; je n'en suis pas encore content.

Adieu, mon cher philosophe; vivez heureux avec celle qui partage votre philosophie; augmentez votre famille et conservez-la. Mille tendres com-

[1] Imprimeur. (Clog.)

[2] L'*Épître* (LXXXVI) *sur le lac de Genève; Poésies*, t. III. On en trouve, dans la *Correspondance littéraire* de Grimm, t. I, p. 341, une critique qui sent beaucoup plus le Zoïle que l'Aristarque. (Clog.)

pliments, je vous en prie, à M. Polier, quand vous le verrez. Adieu; aimez toujours un peu ce solitaire qui vous aime tendrement. V.

LETTRE MMXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, par Genève, 13 juin.

Je n'ai de termes ni en vers, ni en prose, ni en français, ni en chinois, mon cher et respectable ami, pour vous dire à quel point vos bontés tendres et attentives pénètrent mon cœur. Vous êtes le saint Denis qui vient au secours de Jeanne. J'ai reçu votre lettre par M. Mallet, mais les choses sont pires que vous ne les croyez. M. le duc de La Vallière me mande qu'on lui a offert un exemplaire pour mille écus; le beau-frère de d'Arget en a donné une ou deux copies. Je ne sais pas ce que ce d'Arget a fait, mais je sais que, dans tous les pays où il y a des libraires, on cherche à imprimer cette détestable et scandaleuse copie. Il faut, de toute nécessité, que je fasse transcrire la véritable. Je suivrai votre conseil; je l'enverrai à M. de La Vallière, et à la personne dont vous me parlez. Vous l'aurez sans doute; mais que de temps demande cette opération! Je me donnerai bien de la peine, et, pendant ce temps-là, l'ouvrage pa-

raitra tronqué, défiguré, et dans toute son abomination. Au reste, vous avez trop de goût pour ne pas penser que les grossièretés ne conviennent pas même aux ouvrages les plus libres; il y en a très peu dans l'Arioste. Deux ou trois coups, dit-elle, est fort plat; et rien du tout, lui dit-elle[1], est plaisant. Tous les gros mots sont horribles dans un poëme, de quelque nature qu'il soit. Il faut encore de l'art et de la conduite jusque dans l'ivresse de la plaisanterie, et la folie même doit être conduite par la sagesse. Le résident de France et un magistrat sont venus chez moi lire la véritable leçon. Ils ont été intéressés en pouffant de rire; ils ont dit qu'il faudrait être un sot pour être scandalisé. Voilà où j'en suis, c'est-à-dire au désespoir; car, malgré l'indulgence de deux hommes graves, je suis plus grave qu'eux. Une vieille plaisanterie de trente ans jure trop avec mon âge et ma situation. Dieu veuille me rendre ma raison tragique, et m'envoyer à Pékin!

On dit qu'il est venu à Paris un nouvel acteur égal à Le Kain; ce serait bien là notre affaire. Adieu, mon ange; je ferai ce que je pourrai. Dieu a donc béni *Mahomet!* Est-il possible que *Rome sauvée* ait été mal jouée et plus mal imprimée, et qu'on ne puisse pas reprendre sa revanche? Il faut

[1] *La Pucelle*, ch. II, v. 413. (CLOG.)

bien du temps pour faire revenir les hommes. Les talents ne sont point faits pour rendre heureux; il n'y a que votre amitié qui ait ce privilége. Adieu; mille tendres respects à tous les anges. Madame Denis vous dit toutes les mêmes choses que moi.

LETTRE MMXXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 juin.

Mon cher ange, je vous demande toujours en grace de montrer ce dernier chant à M. de Thibouville, afin qu'il voie que les sottises qu'on y a insérées ne sont pas de moi. C'est un de mes plus violents chagrins qu'un homme que j'aime puisse avoir quelque chose à me reprocher; et il n'y a certainement d'autre remède que de lui faire voir le manuscrit que vous avez. Tout cela est horrible. Comment puis-je, encore une fois, travailler à mes Chinois et à mes Tartares, dans cette crainte perpétuelle, dans les soins qu'il me faut prendre pour prévenir cette malheureuse édition, et dans la douleur de voir que mes soins seront inutiles? La personne* qui m'avait juré que la copie qu'elle avait ne sortirait jamais de ses mains l'a pourtant con-

* Le roi de Prusse.

fiée à d'Arget, dans le temps que j'étais en France, croyant que d'Arget ne manquerait pas de l'imprimer, et qu'alors je serais forcé de lui demander un asile; voilà sa conduite, voilà le nœud de tout. D'Arget m'a avoué lui-même, dans la lettre qu'il vient de m'écrire, que cette personne lui avait donné ce malheureux manuscrit. Il l'a lu publiquement à Vincennes, et aurait fait tout aussi bien de ne le pas lire; d'autant plus que, si cet ouvrage est jamais imprimé, on serait en droit de s'en prendre à lui. M. l'abbé de Chauvelin voit quelquefois d'Arget; je ne doute pas qu'il ne l'affermisse dans le dessein où il paraît être de n'en point donner de copie. Je vous supplie d'engager M. l'abbé de Chauvelin à faire cette bonne œuvre; il est si accoutumé à en faire! Mais, en prenant cette précaution, en défendant un côté de la place, empêcherons-nous qu'elle ne soit prise dans d'autres attaques? Les copies se multiplient, les lettres de M. de Malesherbes et du président Hénault me font trembler; tous les libraires de l'Europe sont aux aguets. Je vous jure que, si j'avais du temps et encore un peu de génie, je me remettrais à cet ouvrage; j'en ferais quelque chose dans le goût de l'Arioste, quelque chose d'amusant, de gai, et d'assez innocent. J'empêcherais du moins par-là le tort qu'on fera un jour à ma mémoire; j'anéantirais les détestables copies qui courent, et un poëme

agréable résulterait de tout ce fracas. Mais je sens bien que vous demanderez la préférence pour nos cinq actes. Dieu veuille que je sois assez recueilli, assez tranquille pour vous bien obéir! Nous verrons ce que je pourrai tirer d'une tête un peu embarrassée, et si je pourrai conduire à-la-fois mes ouvriers, *la Pucelle*, l'*Histoire générale*, et mes Tartares. Je ne vous réponds que de ma sensibilité pour vos bontés. Vous aimer de tout mon cœur est la seule chose que je fasse bien. Adieu, mon cher et respectable ami.

LETTRE MMXXXVI.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 18 juin.

J'attends votre prose[1], mon cher ami, et je vous envoie des vers[2]. Ils ne sont pas trop bons, mais c'est l'éloge de votre pays; je le louerais de bien meilleur cœur, si j'étais à Monrion avec vous. Je compte y aller dès que j'aurai arrangé quelques affaires que j'ai ici. Nous parlerons de l'affaire de Grasset, mais je n'aurai point de termes pour vous exprimer ma reconnaissance.

[1] L'*Éloge* de M. de Bochat. — Lettre du 6 juillet 1755 à de Brenles. (CLOG.)

[2] L'*Épître sur le lac de Genève*, citée plus haut. (CLOG.)

Mille tendres respects à la philosophie qui vous rend heureux et qui vous doit son bonheur. V.

LETTRE MMXXXVII.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

18 juin.

Vraiment, ma chère nièce, vos ouvrages me consoleront bien des miens; nous les attendons avec impatience par M. Tronchin[1]. Plût à Dieu que vous eussiez pu les apporter vous-même! Vous ornez notre solitude, en attendant que vous nous y rendiez heureux.

Nous avons béni Dieu, et fait notre compliment au digne bénéficier[2]. L'Église est sa vraie mère. elle lui donne plus qu'il n'a de patrimoine; mais je ne serai point content qu'il ne soit évêque.

Pour moi, je vois bien que je ne serai que damné. Cela est injuste, car je le suis un peu dans ce monde. Quelle étrange idée a passé dans la tête de notre ami[3]! Je suis bien loin du dessein qu'il

[1]* Banquier à Lyon. (CLOG.)

[2]* L'abbé Mignot, qui venait d'être nommé abbé de Scellières. (CLOG.)

[3]* Le marquis de Florian, oncle du chevalier de Florian, qui était alors au berceau. Le marquis de Florian, appelé par Voltaire *grand-*

m'attribue; mais je voudrais vous envoyer la véritable copie. Il est vrai qu'il n'y a pas tant de draperie que dans vos portraits; mais aussi ce ne sont pas les figures de l'Arétin. D'Arget ne devrait pas avoir cet ouvrage. Il n'en est possesseur que par une infidélité atroce. Les exemplaires qui courent ne viennent que de lui. On en a offert un pour mille écus à M. de La Vallière, et c'est M. le duc de La Vallière lui-même qui me l'a mandé. Tout cela est fort triste; mais ce qui l'est bien davantage, c'est ce que vous me dites de votre santé. Il est bien rare que le lait convienne à des tempéraments un peu desséchés comme les nôtres. Il arrive que nos estomacs font de mauvais fromages qui restent dans notre pauvre corps, et qui y sont un poids insupportable. Cela porte à la tête; les maudites fonctions animales vont mal, et on est dans un état déplorable. Je connais tous les maux, je les ai éprouvés, je les éprouve tous les jours, et je sens tous les vôtres. Dieu vous préserve de joindre les tourments de l'esprit à ceux du corps! Si vous voyez notre ami, je vous supplie de le bien relancer sur la belle idée qu'il a eue; c'est précisément le contraire qui m'occupe. Je cherche à désarmer les mains qui veulent me couper la gorge, et je n'ai nulle envie de me la couper moi-même.

ecuyer de Cyrus, dans plusieurs lettres, épousa madame de Fontaine en 1762. (Clog.)

D'Argct m'écrit, à la vérité, que son exemplaire ne paraîtra pas; mais peut-il empêcher que les copies qu'il a données ne se multiplient? Adieu; je tâcherai de ne pas mourir de douleur, malgré la belle occasion qui s'en présente. Je vous embrasse, vous et votre fils, de tout mon cœur.

LETTRE MMXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 juin.

Mon très cher ange, j'ai reçu toutes vos lettres à la Chine. Je suis enfoncé dans le pays où vous m'avez envoyé. Je recuis vos magots, et vous les aurez incessamment. Soyez bien sûr que cette porcelaine-là est bien difficile à faire. La fin du quatrième acte et le commencement du cinquième étaient intolérables, et beaucoup de choses manquaient aux trois autres. Il est bon d'avoir abandonné entièrement son ouvrage pendant quelques mois; c'est la seule manière de dissiper cette malheureuse séduction, et ce nuage qui fait voir trouble quand on regarde les enfants qu'on vient de faire. Je ne vous réponds pas d'avoir substitué des beautés aux défauts qui m'ont frappé, je ne vous réponds que de mon envie de vous plaire, et de l'ardeur avec laquelle j'ai travaillé. Vous verrez si

mes maçons d'un côté, et de sèches histoires de l'autre, m'ont encore laissé quelques faibles étincelles d'un talent que tout[1] doit avoir détruit. Ce que vous me dites de *Mahomet* m'engage à vous parler d'*Oreste*. Croiriez-vous que c'est la pièce dont les gens de lettres sont le plus contents dans les pays étrangers? Relisez-la, je vous en prie, et voyez si on ne pourrait pas la faire rejouer. Votre crédit, mon cher ange, pourrait-il s'étendre jusque-là? Je sais que les comédiens sont gens un peu difficiles; mais enfin, s'ils veulent que je fasse quelque chose pour eux, ne feront-ils rien pour moi? J'ai chez moi actuellement le fils de Fierville[2]. Il y a de quoi faire un excellent comédien; et, s'il ne veut pas jouer tous les mots, il jouera très bien. Il a de la figure, de l'intelligence, du sentiment, surtout de la voix, et un amour prodigieux pour ce malheureux métier si méprisé et si difficile. Je vous prie, mon cher ange, de m'écrire par M. Tronchin, banquier à Lyon. Je vous conjure de ne pas

[1]* Depuis le commencement de juin 1753 jusqu'à la fin de 1755, c'est-à-dire depuis l'aventure de Francfort jusqu'à la publication mutilée et subreptice de *la Pucelle*, l'ame de Voltaire fut en proie, dans un corps souffrant, à une suite presque continuelle de chagrins et d'inquiétudes. (CLOG.)

[2]* Fierville père débuta à la Comédie Française, le 18 mai 1733, dans le rôle de *Palamède*, de l'*Électre* de Crébillon; il fut reçu en 1734. Congédié le 24 janvier 1741, avec une pension, il joua ensuite en province : il remplissait les rôles de *paysan*. — Voyez plus haut la lettre MMXIX, relativement à Fierville fils. (CLOG.)

imaginer que je songe à ce que vous savez[1]; on n'y songe que trop pour moi. Ce Grasset a apporté un exemplaire de Paris. Un magistrat de Lausanne l'a vu, l'a lu, et me l'a mandé. L'Allemagne est pleine de copies. Vous savez qu'il y en a dans Paris. Vous n'ignorez pas que M. le duc de La Vallière en a marchandé une. Il n'y a point, encore une fois, de libraire qui ne s'attende à l'imprimer, et peut-être actuellement ce coquin de Grasset fait-il mettre sous presse la copie infame et détestable qu'il a apportée. Je ne me fie point du tout à ses serments. J'ai sujet de tout craindre. En vérité, je me remercie de pouvoir travailler à notre *Orphelin*, dans des circonstances aussi cruelles; mais vous m'aimez, vous me consolez; il n'y a rien que vous ne fassiez de moi. Madame Denis vous fait mille tendres compliments. Elle mérite le petit mot par lequel j'ai terminé mon lac[2]. Adieu, mon cher ange; mes respects à toute la société angélique.

[1]* A publier *la Pucelle*. — La première édition, que Voltaire fut obligé d'en donner pour prouver combien son ouvrage était différent de la rapsodie mise au jour par ses ennemis, ne parut qu'en 1762. (CLOG.)

[2]* Voltaire désigne sa nièce sous le nom de *l'Amitié*, dans le 116[e] vers de l'*Épître sur le lac de Genève*; mais l'espoir d'hériter d'un oncle toujours mourant (espoir long-temps trompé) fut le sentiment dominant qui retint madame Denis aux bords du lac. (CLOG.)

LETTRE MMXXXIX.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

Aux Délices, 2 juillet.

Je vous écris, ma très chère nièce, en fesant clouer au chevet de mon lit votre portrait et celui de votre fils. En vérité, voilà trois chefs-d'œuvre de votre façon qui me sont bien chers, vous, le petit d'Hornoi[1], et son pastel. Vous ne pouviez faire ni un plus joli enfant ni un plus joli portrait. Le vôtre est parfaitement ressemblant. Vous êtes un excellent peintre, et vous me consolez bien du portrait détestable que nous avions de vous. Je vous remercie bien tendrement de tous vos beaux ouvrages.

Quand viendrez-vous donc voir les lieux que vous avez déja embellis? Dieu merci, les vaches vous sont plus favorables que les ânesses. Pour moi, j'ai un *âne* qui me fait bien de la peine; car mon *âne* tient un grand rang dans l'ouvrage que vous savez, et on lui a fait de terribles oreilles dans les maudites copies qui courent. Je vous enverrai cer-

[1] * Mort au commencement de 1828. — Hornoi est le nom d'une commune à huit lieues d'Amiens. (Clog.)

tainement la véritable leçon, et vous en ferez tout ce qu'il vous plaira. Je vous enverrai aussi notre *Orphelin de la Chine*. Mais, en vérité, nous n'avons guère le temps de nous reconnaître, et je ne sais pas trop comment je peux suffire à toutes les sottises que j'ai entreprises. Il s'en faut bien que j'aie la santé que M. Tronchin me donne si libéralement. Il s'imagine que quiconque a eu le bonheur de le voir et de lui parler doit se bien porter; il est comme les magiciens, qui croyaient guérir avec des paroles. Il a raison, car personne ne parle mieux que lui, et n'a plus d'esprit[1]; mais je ne m'en porte pas mieux.

A propos, Thieriot a douze chants de ce que vous savez; demandez-les-lui sur-le-champ. Faites-les copier; cela vous amusera, vous et votre frère, quand il sera las de lire son bréviaire et de rapporter des procès. Je voudrais bien que mon abbaye fût aussi sur les bords de la Seine[2]; mais j'ai bien l'air d'avoir planté le piquet pour jamais sur les bords du lac de Genève. Les malades ne se trans-

[1]* Voltaire parla toujours de Théodore Tronchin en termes très favorables; on n'en pourrait pas dire autant de cet illustre médecin, par rapport à Voltaire, comme l'a fait remarquer M. Musset (auquel nous devons les meilleures éditions des Œuvres de J. J. Rousseau) à propos d'une lettre de Tronchin à Jean-Jacques, du 1er septembre 1756. (CLOG.)

[2]* L'abbaye de Scellières, où Voltaire fut inhumé en 1778, était située dans la commune de Romilli-sur-Seine. (CLOG.)

portent guère, à moins que ce ne soit aux eaux de Plombières, lorsque vous irez.

Ma chère enfant, il fait bien chaud pour montrer cinq magots de la Chine à cinq cents Parisiens; et la plupart des acteurs sont d'autres magots. Il est impossible que la pièce réussisse; mais il est encore plus triste que tout le monde dispose de mon bien comme si j'étais mort. J'écris à M. d'Argenson et à madame de Pompadour [1], touchant le nommé Prieur, qui a imprimé un manuscrit volé chez l'un ou chez l'autre. Ce manuscrit ne contient que des Mémoires informes. Ce libraire est un sot, et le vendeur un fripon. Je n'ai à craindre que d'être défiguré; cela est toujours fort désagréable.

Adieu, ma chère nièce, votre sœur vous embrasse; j'en fais autant. Nous vous aimons à la folie.

[1] Ces deux lettres n'ont pas été retrouvées. Il s'agissait de l'*Histoire de la guerre de* 1741, dont un manuscrit informe avait été volé par un *jeune marquis*. (Clog.)

LETTRE MMXL.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 6 juillet.

Mon cher ange, gardez-vous de penser que le quatrième et le cinquième magot soient supportables; ils ne sont ni bien cuits ni bien peints. L'Orphelin était trop oublié. Zamti, qui avait joué un rôle principal dans les premiers actes, ne paraissait plus qu'à la fin de la pièce; on ne s'intéressait plus à lui, et alors la proposition que sa femme lui fait de deux coups de poignard, un pour lui et un autre pour elle, ne pouvant faire un effet tragique, en fesait un ridicule. En un mot, ces deux derniers actes n'étaient ni assez pleins, ni assez forts, ni assez bien écrits. Madame Denis et moi nous n'étions point du tout contents. Nous espérons enfin que vous le serez. Il faut commencer par vous plaire pour plaire au public. Je vais vous envoyer la pièce. Elle ne sera peut-être pas trop bien transcrite, mais elle sera lisible. Le roi de Prusse m'a repris un de mes petits clercs pour en faire son copiste; c'était un jeune homme de Potsdam. J'ai rendu à César ce qui appartient à César, et il ne me reste plus qu'un scribe[1]

[1] * Ce *scribe* était peut-être Wagnière, alors âgé d'environ quinze

qui a bien de la besogne en vers et en prose. Ce n'est pas une petite entreprise pour un malade de corriger tous ses ouvrages, et de faire cinq actes chinois. Mais, mon cher ange, quel temps prendrez-vous pour faire jouer la pièce? Pour moi je vous avoue que mon idée est de laisser passer tous ceux qui se présentent, et sur-tout de ne rien disputer à M. de Châteaubrun[1]. Il ne faut pas que deux vieillards se battent à qui donnera une tragédie, et il vaut mieux se faire desirer que de se jeter à la tête. J'imagine qu'il faudrait laisser l'hiver à ceux qui veulent être joués l'hiver. En ce cas, il faudrait attendre Pâques prochain, ou jouer à pré sent nos Chinois. Il y aurait un avantage pour moi à les donner à présent. Ce serait d'en faire la galanterie à madame de Pompadour, pour le voyage de Fontainebleau. Il ne m'importe pas que *l'Orphelin* ait beaucoup de représentations. J'en laisse tout le profit aux comédiens[2] et au libraire, et je

ans. — Au reste, Voltaire ne dut se trouver sans secrétaire que le 27 juillet, jour où Collini partit de Genève pour Paris, afin d'assister aux premières représentations de *l'Orphelin*, et sur-tout de faire supprimer l'édition subreptice que le libraire Prieur voulait donner de l'*Histoire de la guerre de* 1741. (CLOG.)

[1]* Reçu à l'Académie française le 5 mai précédent, après avoir donné une tragédie de *Philoctète* en cinq actes (mars 1755). (CLOG.)

[2]* Collini eut part à la rétribution que l'auteur de *l'Orphelin* était en droit d'exiger, et Lambert, *paresseux* correspondant de Voltaire, fut le libraire à qui cet écrivain donna sa pièce. « C'est donc à tort,

ne me réserve que l'espérance de ne pas déplaire. Si cette pièce avait le même succès qu'*Alzire*, à qui madame Denis la compare, elle servirait de contre-poison à cette héroïne d'Orléans, qui peut paraître au premier jour; elle disposerait les esprits en ma faveur. Voilà sur-tout l'effet le plus favorable que j'en peux attendre. Je crois donc, dans cette idée, que le temps qui précède le voyage de Fontainebleau est celui qu'il faut prendre; mais je soumets toutes mes idées aux vôtres.

J'envoie l'ouvrage sous l'enveloppe de M. de Chauvelin. Je vous prie, mon divin ange, de le donner à M. le maréchal de Richelieu. Qu'il le fasse transcrire, s'il veut, pour lui et pour madame de Pompadour, si cela peut les amuser.

J'ai cru devoir envoyer à Thieriot, en qualité de *trompette*[1], cet autre ancien ouvrage dont nous avons tant parlé. J'aime bien mieux qu'il coure habillé d'un peu de gaze que dans une vilaine nudité et tout estropié. On le trouve ici très joli, très gai, et point scandaleux. On dit que les *Contes* de La Fontaine sont cent fois moins honnêtes. Il y a bien de la poésie, bien de la plaisanterie, et, quand on rit, on ne se fâche point; sur-tout nulle per-

« dit Collini dans ses Mémoires, que l'on a dit que Voltaire vendait « deux ou trois fois le même ouvrage, et fesait payer chèrement les « productions de son génie. » (CLOG.)

[1] Thieriot-*Trompette*. (CLOG.)

sonnalité. Enfin on sait qu'il y a trente ans que cette plaisanterie court le monde. La seule chose désagréable qu'il y aurait à craindre, ce serait la liberté que bien des gens se sont donnée de remplir les lacunes comme ils ont pu, et d'y fourrer beaucoup de sottises qu'ils ont ajoutées aux miennes.

Mon cher ange, je suis bien bon de songer à tout cela. Tout le monde me dit ici que je dois jouir en paix de mon charmant ermitage; il est bien nommé *les Délices;* mais il n'y a point de délices si loin de vous. Mille tendres respects à tous les anges.

LETTRE MMXLI.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 6 juillet.

M. de Bochat est bien heureux; il y a plaisir à être mort, quand on a son tombeau couvert de vos fleurs. J'ai lu, monsieur, avec un plaisir extrême, cet *Éloge*[1] qui fait le vôtre. Vous trouvez donc que je suis trop poli avec ma patrie. Il n'y avait pas moyen de reprocher des fers à des escla-

[1] * *Éloge historique de M. Charles-Guillaume Loys de Bochat* (né à Lausanne en 1695, mort en 1754); Lausanne, 1755, in-8°. (Clog.)

ves[1] si gais, qui dansent avec leurs chaînes. J'ai mis le bonnet de la *Liberté* sur ma tête; mais je l'ôte honnêtement à de jolis esclaves que j'aime. Eh bien! mon cher philosophe, vous voulez donc aussi vous mêler d'être malade, et vous avez en accident ce que j'ai en habitude. Guérissez vite; pour moi, je ne guérirai jamais; je suis né pour souffrir. Votre amitié et un peu de casse me soulagent.

J'ai chez moi M. Bertrand[2], de Berne, et je m'en vante. M. le banneret Freudenreich[3] me paraît un homme bien estimable; mais mes maladies ne me permettent pas de jouir de leur société autant que je le voudrais. Je ne sais si j'aurai la force d'aller jusqu'à Berne, mais vous me donnerez celle d'aller à Monrion.

On dit que les douze chants dont vous m'avez parlé sont une rapsodie abominable. Ce n'est point là, Dieu merci, mon ouvrage; il est en vingt chants,

[1]* Allusion à quelques vers de l'*Épître sur le lac de Genève*, dans lesquels Voltaire parlait des *bourgeois* de Paris *rampant dans l'esclavage*. (CLOG.)

[2]* Élie Bertrand. (CLOG.)

[3]* Le banneret (ou banderet) Freudenreich est souvent nommé, ainsi que sa femme, dans la correspondance de Voltaire avec le pasteur Bertrand. Voltaire lui écrivit même plusieurs fois, mais je ne connais encore (1829) aucune de ses lettres à cet ami de Bertrand et de Clavel de Brenles. Freudenreich, né en 1692, mourut en 1773. Il fut un de ceux que Voltaire alla voir à Berne, au mois de mai 1756. (CLOG.)

et il y a vingt ans que j'avais oublié cette triste plaisanterie, qui me fait aujourd'hui bien de la peine. *Vale, amice.* V.

LETTRE MMXLII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 juillet.

Vous devez, mon cher ange, avoir reçu et avoir jugé notre *Orphelin*. Je n'étais point du tout content de la première façon, je ne le suis guère de la seconde. Je pense que le petit morceau ci-joint est moins mauvais que celui auquel je le substitue, et voici mes raisons. Le sujet de la pièce est l'Orphelin; plus on en parle, mieux l'unité s'en trouve. La scène m'en paraît mieux filée, et les sentiments plus forts. Il me semble que c'était un très grand défaut que Zamti et Idamé eussent des choses si embarrassantes à se dire, et ne se parlassent point.

Plus la proposition du divorce est délicate, plus le spectateur desire un éclaircissement entre la femme et le mari. Cet éclaircissement produit une action et un nœud; cette scène prépare celle du poignard, au cinquième acte. Si Zamti et Idamé ne s'étaient point vus au quatrième acte, ils ne feraient nul effet au cinquième; on oublie les gens

qu'on a perdus de vue. Le parterre n'est pas comme vous, mon cher ange; il ne fait nul cas des *absents*. Zamti, ne reparaissant qu'à la fin seulement, pour donner à Gengis occasion de faire une belle action, serait très insipide; il en résulterait du froid sur la scène du poignard, et ce froid la rendrait ridicule. Toutes ces raisons me font croire que la fin du quatrième acte est incomparablement moins mauvaise qu'elle n'était, et je crois la troisième façon préférable à la seconde, parceque cette troisième est plus approfondie. Après ce petit plaidoyer, je me soumets à votre arrêt. Vous êtes le maître de l'ouvrage, du temps, et de la façon dont on le donnera. C'est vous qui avez commandé cinq actes, ils vous appartiennent. Notre ami Le Kain doit avoir un habit. Il faudra aussi que Lambert ait le privilége, pour les injures que nous lui avons dites madame Denis et moi, et pour l'avoir appelé si souvent paresseux.

Thieriot-*Trompette* me mande que M. Bouret ne lui a point encore fait remettre son paquet. Il soupçonne que les commis en prennent[1] préalablement copie.

[1] Ce n'est pas absolument pour des infidélités du même genre que le comte de Mallarme, l'un des anciens commis de M. Vaulchier, a été exposé au carcan le 21 septembre 1829.

« Lettres de change étaient ses billets doux. »

(CLOG.)

J'en bénis Dieu, et je souhaite qu'il y ait beaucoup de ces copies moins malhonnêtes que l'original défiguré et tronqué qui court le monde. Je suis toujours réduit à la maxime qu'un petit mal vaut mieux qu'un grand. A propos de nouveaux maux, pourriez-vous me dire si un certain livre édifiant contre les Buffon, Pope, Diderot, moi indigne, *et ejusdem farinæ homines*, a un grand succès, et s'il y a quelques profits à faire? Il serait bien doux de pouvoir se convertir sur cette lecture, et de devoir son salut à l'auteur. Adieu, mon cher et respectable ami, je vous dois ma consolation en ce monde.

Je dois vous mander que M. de Paulmi et M. de Lavalette[1], intendant de Bourgogne, ont pleuré tous deux à notre *Orphelin*. M. de Paulmi n'a pas mal lu le quatrième acte. Nous le jouerons dans ma cabane des Délices; nous y bâtissons un petit théâtre de marionnettes. Genève aura la comédie, malgré Calvin. J'ai envoyé à M. le maréchal de Richelieu, par M. de Paulmi, quinze chants honnêtes de ce grave poëme épique. Je lui ai promis que vous lui communiqueriez *l'Orphelin*. Voilà un compte très exact des affaires de la province. Donnez-nous vos ordres, et aimez-nous.

M. le maréchal de Richelieu nous apprend le

[1] Aucun intendant ne portait ce nom, de 1754 à 1756. L'intendant de Tours, à cette époque, se nommait *Savalète*. (Clog.)

bruit cruel qui court que je fais imprimer à Genève cet ouvrage qu'on vend manuscrit à Paris à tout le monde, et que je le gâte. Il n'y a rien de plus faux, ni de plus dangereux, ni de plus funeste pour moi, qu'un pareil bruit.

LETTRE MMXLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 21 juillet.

Mon cher ange, vous avez dû recevoir les cinq Chinois par M. de Chauvelin, et une petite correction au quatrième acte, par la poste. Il est juste que je vous rende compte des moindres particularités de la Chine. Celles qui regardent l'ouvrage que d'Arget et bien d'autres personnes ont entre les mains sont bien tristes. Il n'est que trop vrai que ce Grasset, dont vous aviez eu la bonté de me parler, en avait un exemplaire; mais ce qu'il y a de plus cruel, c'est le bruit qui court, et dont M. le maréchal de Richelieu m'a instruit. Cette idée est aussi funeste qu'elle est mal fondée. Comment avez-vous pu croire que je songeasse à me priver de l'asile que j'ai choisi, et qui m'a tant coûté? comment avez-vous pensé que je voulusse publier moi-même ce que j'ai envoyé à madame de Pompadour, et perdre ainsi tout d'un coup le mé-

rite de ma petite confiance? J'ai embelli assurément l'ouvrage, au lieu de le gâter; et je suis d'autant plus en droit de condamner les éditions défigurées qui pourraient paraître de l'ancienne leçon. J'ai soigné cet ouvrage; je l'ai regardé comme un pendant de l'Arioste; j'ai songé à la postérité; et je fais l'impossible pour écarter les dangers du temps présent. Je vous conjure, mon cher et respectable ami, de détruire de toutes vos forces le bruit affreux qui n'est point du tout fondé, et qui m'achèverait. Vous avez confié vos craintes à M. de Richelieu et à madame de Fontaine. L'un et l'autre ont pris pour certain l'événement que votre amitié redoutait. Ils l'ont dit; la chose est devenue publique; mais c'est le contraire qui doit être public. Ma consolation sera à la Chine. Je ne vois plus que ce pays où l'on puisse me rendre un peu de justice. Adieu, mon cher ange.

LETTRE MMXLIV.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices, 22 juillet.

Votre *Traité d'Optique*, monsieur, ne peut devenir meilleur que par des augmentations, et ne peut l'être par des changements.

Je vous renouvelle mes remerciements pour cet ouvrage, et je vous en dois de nouveaux pour la bonté que vous avez de vous intéresser aux vérités historiques qui peuvent se trouver dans le *Siècle de Louis XIV*. Ces vérités ne sont pas du genre des démonstrations. Tout ce que je peux faire, c'est de croire ce que m'a assuré M. de Fénelon, neveu et élève de l'archevêque de Cambrai, que les vers[1] imputés à madame Guyon étaient de l'auteur du *Télémaque*, et qu'il les lui avait vu faire; ce peut être la matière d'une note.

A l'égard de la poudre de diamant, comme cette question est du ressort de la physique expérimentale, elle peut mieux s'éclaircir. Le verre et le diamant n'étant que du sable, il redevient sable fin quand il est réduit en poudre impalpable, et cette poudre n'est pas plus nuisible que la poudre de corail. De là vient que tant d'ivrognes ont été dans l'habitude d'avaler leur verre après l'avoir vidé.

J'ai eu le malheur de souper quelquefois, dans ma jeunesse, avec ces messieurs; ils brisaient leurs verres sous leurs dents, et ni le vin ni le verre ne leur fesaient mal. Si les fragments de verre ou de diamant n'étaient pas assez broyés, assez pilés, on ne pourrait les avaler, ou du moins on sentirait au passage un petit déchirement, une douleur qui

[1] * Voyez à la fin du troisième volume du *Siècle de Louis XIV*, le n° 1 des fragments. (CLOG.)

avertirait. Je n'ai point sous les yeux l'article où Boerhaave parle des poisons; j'ai celui d'Allen qui dit en effet que la poudre de diamant est un poison. Mais le docteur Mead [1] disait : « Qu'on me « donne deux gros diamants à condition que j'en « avalerai un en poudre, et je ferai le marché. » En un mot, il est très certain que la poudre de diamant impalpable ne peut faire de mal, et que, grossière, on ne l'avalerait pas. Du verre pilé tue quelquefois des souris, et souvent les manque; mais une princesse, dont le palais est délicat, n'avalerait point du verre mal pilé.

Je viens de parler de tout cela à M. Tronchin, qui est entièrement de mon avis; ce peut encore être l'objet d'une note.

Je vous aurai obligation, monsieur, d'éclaircir ces deux faits dont vous me faites l'honneur de me parler.

La prédiction des tremblements de terre sera un peu plus difficile à constater. Je me suis un peu mêlé du passé, mais j'avoue en général ma profonde ignorance sur l'avenir [2].

[1] * Richard Mead, mort le 16 février 1754, à Londres, où Voltaire l'avait connu en 1726. Mead figure à la fin de l'*Histoire de Jenni*. (Clog.)

[2] * Aussi Voltaire ne disait-il rien, en juillet 1755, du tremblement de terre qui, le 1er novembre suivant, causa de si grands ravages à Lisbonne, et au sujet duquel il composa son *Poëme sur le désastre de Lisbonne*. (Clog.)

Tout ce dont je suis bien sûr, pour le présent, c'est de la sensibilité que vos attentions obligeantes m'inspirent, et de l'estime infinie avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE MMXLV.

A M. THIERIOT.

Genève, le 22 juillet.

Les curieux, mon ancien ami, se sont saisis, à ce que je vois, de votre paquet, et ma toile cirée est perdue. J'apprends que l'ancien manuscrit, tronqué et défiguré, court tout Paris. Qui m'aurait dit qu'au bout de trente ans cette pauvre madame du Châtelet me jouerait ce tour[1]? Pour comble de bénédiction, on dit que je vous envoyais l'ouvrage afin de l'imprimer; c'est bien assurément tout le contraire. Je ne sais plus comment m'y prendre. Ce n'est pas l'affaire d'un jour de faire copier tout cela. Tous mes scribes sont occupés à *l'Orphelin de la Chine*. Je tâche de faire ma cour à sa majesté tartaro-chinoise; on dit que c'est un très bon prince, et dont je serai fort content.

[1]* Mademoiselle du Thil, attachée jadis au service de madame du Châtelet, avait trouvé une copie de *la Pucelle* chez la marquise. Lettre du 2 décembre à d'Argental. (CLOG.)

Je voudrais vous écrire de longues lettres, mais un pauvre malade, avec une *Histoire générale* sur les bras, et trente ouvriers qui lui rompent la tête, n'est guère en état de parler long-temps à ses amis. C'est aux gens tranquilles, et qui ont un heureux loisir, à assister ceux qui n'en ont pas.

Écrivez-moi, et aimez-moi; je vous embrasse.

LETTRE MMXLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 juillet.

Voici encore, mon cher ange, une petite correction pour nos amis de la Chine. Vous savez que je suis sujet, depuis long-temps, à envoyer de petits papiers à coller. Les nouvelles de *Jeanne* ne sont pas bonnes; on l'a offerte pour cinq louis à M. de Ximenès, et à deux autres personnes. Thieriot-*Trompette* n'a point reçu l'exemplaire raisonnable que je lui avais adressé, et les détestables courent le monde; la volonté du diable soit faite! Je me recommande toujours à mes saints anges pour nos Chinois. Madame Denis vous fait les plus tendres compliments. Je vous embrasse tristement et tendrement.

LETTRE MMXLVII.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

26 juillet.

J'ai eu l'honneur, mon cher ami, de voir M. le marquis de Paulmi, et le plaisir de lui parler de vous. Il a trop de mérite pour ne pas favoriser les gens qui en ont; il aime les beaux-arts autant que vous. Si vous étiez assez heureux pour l'entretenir, il verrait bientôt que vous êtes fait pour l'agréable et pour l'utile; et s'il affectionne la province d'Alsace, s'il veut qu'il y ait beaucoup d'esprit dans le pays, il faut qu'il y vienne souvent, et qu'il vous y donne quelque place. Je regrette ce pays-là, puisqu'il en a le département, et que vous y êtes. Je ne me flatte pas d'avoir un grand crédit auprès de lui, mais vous en aurez quand il vous connaîtra. Présentez-vous à lui hardiment. Qu'il fasse ou qu'il ne fasse pas quelque chose pour vous, vous aurez toujours le bonheur de l'avoir vu. On est peu accoutumé en France à des secrétaires d'état si aimables. Plût à Dieu que vous fussiez attaché particulièrement à lui! Il vaudrait encore mieux lui plaire qu'au sénat de Colmar. Je vous embrasse de tout mon cœur. V.

LETTRE MMXLVIII.

A M. DEVAUX.

Aux Délices, 26 juillet.

Mon très cher Panpan, votre souvenir ajoute un nouvel agrément à la douceur de ma retraite. Je vous prie de remercier de ma part la très bonne compagnie que vous dites ne m'avoir pas oublié. Si j'étais d'une assez bonne santé pour voyager encore, je sens que je ferais bien volontiers un tour en Lorraine; mais je prendrais trop mal mon temps, lorsque vous en partez.

Je suis bien loin actuellement de songer à des comédies, mais faites-moi savoir le titre de la vôtre; j'écrirai un petit mot à l'aréopage, et je tâcherai de vous faire avoir votre entrée[1]: trop heureux de vous procurer des plaisirs que je ne peux partager.

Je vous embrasse tendrement. V.

[1]* Voyez plus bas la lettre MMLXXXVI. (CLOG.)

LETTRE MMXLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 juillet.

Je ne suis pas excessivement dans les *délices*, mon cher et respectable ami; toute cette aventure de *Jeanne d'Arc* est bien cruelle. Le porteur vous remettra mon ancienne copie. Vous la trouverez assurément plus honnête, plus correcte, plus agréable, que les manuscrits qu'on vend publiquement. Je vous supplie d'en faire tirer une copie pour madame de Fontaine, d'en laisser prendre une à Thieriot, et de permettre à vos amis qu'ils la fassent aussi copier pour eux. C'est le seul moyen de prévenir le péril dont je suis menacé. On s'est avisé de remplir toutes les lacunes de cet ouvrage, commencé il y a plus de trente années. On y a ajouté des tirades affreuses. Il y en a une contre le roi; je l'ai vue. Cela est, à la vérité, composé par de la canaille, et fait pour être lu par la canaille. C'est:

> . . . . Dormir
> A la Bourbon, la grasse matinée;

c'est:

> . . . Saint-Louis, là haut, ce bon apôtre,

A ses Bourbons en pardonne bien d'autre.

. . . .

Les Richelieu le nomment maquereau [1].

Figurez-vous tout ce que les halles pourraient mettre en rimes. Enfin on y a fourré plus de cent vers contre la religion qui semblent faits par le laquais d'un athée.

Ce coquin de Grasset, dont je vous dois la connaissance, a apporté ce manuscrit à Lausanne. J'ai profité de vos avis, mon cher ange, et les magistrats de Lausanne l'ont intimidé. Il est venu à Genève; et là, ne pouvant faire imprimer cet ouvrage, il est venu chez moi me proposer de me le donner pour cinquante louis d'or. Je savais qu'il en avait déja vendu plus de six copies manuscrites. Il en a envoyé une à M. de Bernstorf[2], premier ministre en Danemarck. Il m'a présenté un échantillon, et c'était tout juste un de ces endroits abominables, une vingtaine de vers horribles contre Jésus-Christ. Ils étaient écrits de sa main. Je les ai portés sur-le-champ au résident de France. Si le malheureux est encore à Genève, il sera mis en prison; mais cela n'empêchera pas qu'on ne débite ces infamies dans Paris, et qu'elles ne soient bientôt imprimées en Hollande. Ce Grasset m'a dit que cet exemplaire

[1] * Voyez les Variantes du chant I de *la Pucelle*. (CLOG.)

[2] * L'une des lettres du 4 février 1767 est adressée à ce ministre. (CLOG.)

venait d'un homme qui avait été secrétaire[1] ou copiste du roi de Prusse, et qui avait vendu le manuscrit cent ducats. Ma seule ressource, à présent, mon cher ange, est qu'on connaisse le véritable manuscrit, composé il y a plus de trente ans, tel que je l'ai donné à madame de Pompadour, à M. de Richelieu, à M. de La Valliere; tel que je vous l'envoie. Je vous demande en grace ou de le faire copier, ou de le donner à madame de Fontaine pour le faire copier. Je vous prie qu'on n'épargne point la dépense. J'enverrai à madame de Fontaine de quoi payer les scribes. Si vous avez cet infame chant de l'*Ane* qu'on m'attribue, il n'y a qu'à le brûler. Cela est d'une grossièreté odieuse, et indigne d'être dans votre bibliothèque. En un mot, mon cher ange, le plus grand service que vous puissiez me rendre est de faire connaître l'ouvrage tel qu'il est, et de détruire les impressions que donne à tout le monde l'ouvrage supposé. Je vous embrasse tendrement, et je me recommande à vos bontés avec la plus vive instance.

P. S. On vient de mettre ce coquin de Grasset en prison à Genève. On devrait traiter ainsi à Paris ceux qui vendent cet ouvrage abominable.

[1] * D'Arget avait été secrétaire de Frédéric. (CLOG.)

LETTRE MML.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 29 juillet [1].

Vous m'aviez mandé, mon cher philosophe, que l'infame manuscrit en question était à Lausanne; vous aviez bien raison. Grasset est venu de Lausanne me proposer de l'acheter pour cinquante louis; et, pour me mettre en goût, il m'en a montré une feuille. Je n'ai jamais rien vu de plus plat et de plus horrible; cela est fait par le laquais d'un athée. Mon indignation ne m'a pas permis de différer un moment à envoyer la feuille aux magistrats de Genève. On a mis sur-le-champ Grasset en prison; il a dit qu'il tenait cette feuille d'un honnête homme, nommé Maubert [2], ci-devant capucin, et arrivé depuis peu à Lausanne. Ce capucin était apparemment l'aumônier de Mandrin. On l'a

[1] * Cette lettre, datée du 29 juin dans les *Lettres* recueillies en Suisse (Genève, 1821), l'est du 29 juillet dans l'original autographe. (CLOG.)

[2] * J. H. Maubert, soi-disant chevalier de Gouvest, né à Rouen en 1721; capucin défroqué, officier d'artillerie, écrivain aux gages des libraires. Voltaire lui impute les falsifications dont sont souillées les éditions de *la Pucelle* qui parurent à Francfort en 1755 et en 1756. — Maubert, qui avait déja écrit contre Voltaire, mourut à Altena le 21 novembre 1767. (CLOG.)

arrêté, on a visité ses papiers, on n'a rien trouvé; mais on lui a dit que si l'ouvrage paraissait, en quelque lieu que ce fût, on s'en prendrait à lui. Le Conseil de Genève ne pouvait me marquer ni plus de bonté, ni plus de justice. Grasset a été chassé de la ville, en sortant de prison. Il serait bon que M. Bousquet connût cet homme, qui est ici très connu, et absolument décrié. J'ai cru devoir, mon cher philosophe, ces détails à votre amitié. Cette affaire et ma mauvaise santé reculent encore mon voyage de Monrion. Vous voyez quels chagrins viennent encore m'assiéger dans ma retraite. Il faut souffrir jusqu'à la fin de sa vie; mais on souffre avec patience, quand on a des amis tels que vous.

Madame Denis et moi, nous présentons nos obéissances aux deux philosophes. Je vous embrasse tendrement.

Madame Goll est à Colmar dans une situation bien triste. Je vous embrasse. V.

LETTRE MMLI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 30 juillet.

Mon très divin ange, 1° celui qui a écrit les *animaux* sauvages est un animal; il doit y avoir *assassins* sauvages[1].

2° Je crois avoir prévenu vos ordres dans le quatrième acte. Vous devez avoir reçu mes chiffons.

3° Je vous demande, avec la plus vive instance, qu'on ne retranche rien au couplet de mademoiselle Clairon, au troisième, qui commence par ces mots :

Eh bien! mon fils l'emporte; et si, dans mon malheur, etc.
Scène III.

Madame Denis, qui joue Idamé sur notre petit théâtre, serait bien fâchée que cette tirade fût plus courte.

4° M. de Paulmi, qui est un peu du métier, et M. l'intendant de Dijon[2] qui a bien de l'esprit et du goût, trouvent que la pièce finit par un beau mot: *Vos vertus*. Ils disent que tout serait froid après ce mot; c'est le sentiment de madame Denis;

[1] * *L'Orphelin*, acte IV, sc. III. (Clog.)

[2] * L'intendant de Bourgogne, de 1749 à 1760, fut J. F. Joli de Fleuri, à qui est adressée, dans la *Correspondance*, une lettre du 4 février 1771; mais Voltaire entend sans doute parler ici de M. *Lavalette*, ou *Savalète*, nommé plus haut, dans la lettre MMXLII. (Clog.)

et, quand ils seraient tous contre moi, je ne céderais pas; il m'est impossible de finir plus heureusement. Le Kain aura assez d'esprit pour ne pas dire ce mot comme un compliment. Il le dira après un temps; il le dira avec un enthousiasme d'attendrissement, et il fera cent fois plus d'effet qu'avec une péroraison inutile.

Mon cher ange, il est bien important que mes magots soient montrés à Fontainebleau. Il en court d'autres qui sont bien vilains. Votre Grasset, dont vous aviez eu la bonté de me parler, est venu ces jours-ci à Genève. Il m'a apporté une feuille manuscrite de *la Pucelle d'Orléans* qu'on m'attribue, et il m'a offert de me vendre le manuscrit pour cinquante louis, après m'avoir dit qu'il en connaissait six autres copies. J'ai envoyé sur-le-champ sa feuille au résident de France. Le Conseil s'est assemblé. On a mis en prison mon Grasset, et on vient de le chasser de la ville. Il se vante de la protection de M. Berrier, et il m'en a montré des lettres[1]. Je vous ai déja dit un petit mot de cette aventure, dans une lettre[2] que mon secrétaire doit vous apporter.

[1]* Voyez la lettre MMLXVII. — Berrier, lieutenant-général de police, de 1747 à 1758, et ensuite ministre de la marine et garde des sceaux, était ce que sont aujourd'hui (octobre 1829) plusieurs ministres, qui se croient propres à tout, mais qui ne sont bons à rien. — *Correspondance*, lettre MCCCCXIX. (CLOG.)

[2]* Sans doute la lettre MMXLIX. (CLOG.)

Je compte avoir l'honneur d'envoyer, dans quelques jours, *l'Orphelin de la Chine* à madame de Pompadour. Je vous prie que ce soit là son titre. C'est sous ce nom qu'il y a déja une tragédie chinoise[1]. Le public y sera tout accoutumé. Mon cher ange, je ne m'accoutume guère à vivre loin de vous. Je me crois à la Chine. Adieu, homme adorable. V.

P. S. Il faut vous dire que les copistes qui sont ici n'écrivent pas trop bien; mon secrétaire Collini écrit très lisiblement; son écriture est agréable. Il connaît la pièce; il doit être las de l'avoir copiée; mais si vous voulez avoir la bonté de la lui faire copier chez vous, il prendra volontiers cette peine, quoiqu'il soit fort occupé auprès d'une jolie Italienne[2] avec laquelle il fait le voyage de Paris. Alors nous enverrons cette copie bien musquée à madame de Pompadour, avec de la jolie nonpareille; et j'aurai l'honneur de lui écrire un petit mot dans le temps que vous choisirez pour lui envoyer la pièce.

Votre amitié ne se rebute point de toutes les peines que je lui donne, et de toutes les libertés

[1] *Théâtre*, tome IV, Épître dédicatoire de *l'Orphelin de la Chine*. (CLOG.)

[2] Collini, parti de Genève, le 27 (ou le 29) juillet, avec cette *jolie Italienne*, amie de son compatriote Vestris, *lé Diou dé la danse*, parle d'elle dans ses Mémoires, mais sans la nommer. (CLOG.)

que je prends. Elle est constante et courageuse. Mille tendres respects à tous les anges. V.

LETTRE MMLII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

31 juillet.

Je reçois, mon *héros*, votre lettre du 26 de juillet. Or voyez, mon *héros*, comme vous avez raison sur tous les points.

Premièrement ce qui court dans Paris et ailleurs est l'ouvrage de la plus vile canaille, aidée par des gens qui méritent un châtiment exemplaire. Voici ce qu'on y trouve :

Et qu'à la ville, et sur-tout en province,
Les Richelieu[1] ont nommé maquereau.
. . . .
Dort en Bourbon, la grasse matinée....
Et que Louis, ce saint et bon apôtre,
A ses Bourbons en pardonne bien d'autre.

Ce n'est pas là apparemment l'ouvrage que vous voulez. Les La Beaumelle, les Fréron, et les autres espèces qui vendent sous le manteau cette abomi-

[1]* Dans le chant XIV de *la Pucelle* il y a deux vers (264 et 265) qui ne riment pas l'un avec l'autre; mais je ne connais d'*hiatus* ni dans ce poëme, ni dans tous les autres vers de Voltaire. Le capucin Maubert et Grasset n'y regardaient pas de si près. (CLOG.)

nable rapsodie, sont prêts, dit-on, de la faire imprimer. Un nommé Grasset, qui en avait un exemplaire, est venu me proposer à Genève de me le vendre cinquante louis. Il m'en a montré des morceaux écrits de sa main; je les ai portés sur-le-champ au résident de France. J'ai fait mettre ce malheureux en prison, et enfin on n'a point trouvé son manuscrit. J'ai cru dans ces circonstances devoir vous envoyer, aussi bien qu'à madame de Pompadour et à M. le duc de La Vallière, mon véritable ouvrage, qui est à la vérité très libre, mais qui n'est ni ne peut être rempli de pareilles horreurs. Ils ont reçu leur paquet. Vous n'avez point le vôtre; apparemment que M. de Paulmi a voulu préalablement en prendre copie. Vous pourriez bien en demander des nouvelles à M. Dumesnil, en présence de qui je donnai le paquet cacheté sans armes, pour être cacheté avec les armes de M. de Paulmi, contre-signé par lui, et vous être dépêché le lendemain.

Vous sentez, monseigneur, le désespoir où tout cela me réduit. La canaille de la littérature m'avait fait sortir de France, et me poursuit jusque dans mon asile.

Le second point est le rôle de Gengis donné à Le Kain. Je ne me suis mêlé de rien que de faire comme j'ai pu *l'Orphelin de la Chine*, et de le mettre sous votre protection. Zamti le Chinois et Gengis

le Tartare sont deux beaux rôles. Que Grandval et Le Kain[1] prennent celui qui leur conviendra; que tous deux n'aient d'autre ambition que de vous plaire; que M. d'Argental vous donne la pièce; que vous donniez vos ordres; voilà toute ma requête. Je me borne à vous amuser; et, si par hasard l'ouvrage réussissait, si on le trouvait digne de paraître sous vos auspices, je vous demanderais la permission de vous le dédier[2] à ma façon, c'est-à-dire avec un ennuyeux discours sur la littérature chinoise et sur la nôtre. Vous savez que je suis un bavard, et vous me passeriez mon rabâchage sur votre personne et sur les Chinois. Je vous supplierais, en ce cas, d'empêcher, en vertu de votre autorité, que monsieur le souffleur ne fît imprimer ma pièce et ne la défigurât, comme cela lui est arrivé souvent. Tout le monde me pille comme il peut. Adieu, monseigneur. Si vous commandez une armée, je veux aller vous voir dans votre gloire, au lieu d'aller aux eaux de Plombières.

[1] Le Kain obtint beaucoup moins de succès, dans le rôle de *Gengis*, que mademoiselle Clairon dans celui d'*Idamé*. (CLOG.)

[2] Voyez l'Épître dédicatoire de *l'Orphelin de la Chine*; *Théâtre*, IV. (CLOG.)

LETTRE MMLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 juillet.

Mon cher ange, votre lettre du 25 juillet m'apprend que vous avez reçu la petite correction du quatrième acte, conformément à vos desirs et à vos ordres. Je ne doute pas que vous n'ayez reçu aussi celle du deuxième acte. Le violent chagrin que me cause cet abominable ouvrage qu'on fait courir sous mon nom me met hors d'état d'embellir, comme je le voudrais, une tragédie que vous approuvez. Pourquoi M. de Richelieu imagine-t-il que je lui envoyais un exemplaire rapetassé?

Je lui envoyais, comme à vous, quelque chose de bien meilleur que la rapsodie qui court. Il n'a point reçu son paquet. Apparemment que M. de Paulmi a voulu en prendre copie pour son droit de transit; à la bonne heure. M. de Richelieu me gronde sur la distribution des rôles; je ne m'en mêle point; c'est à vous, mon cher ange, à tout ordonner avec lui. Gengis et Zamti sont deux rôles que Grandval et Le Kain peuvent jouer. Faites tout comme il vous plaira; mon unique occupation est de tâcher de vous plaire; mais le pucelage

de *Jeanne* me tue. Je vous embrasse mille fois, mon ange.

Je rouvre ma lettre. J'apprends dans l'instant qu'on a encore volé le manuscrit de la *Guerre de 1741*, qui était dans les mains de M. d'Argenson, de M. de Richelieu, et de madame de Pompadour. On[1] a porté tout simplement le manuscrit à M. de Malesherbes, qui donne aussi tout simplement un privilége. Je vous conjure de lui en parler, et de l'engager à ne pas favoriser ce nouveau larcin. On dit que cela presse. Je n'ai d'espérance qu'en vous.

Revenons aux Chinois. Grandval, à qui j'ai donné cinquante louis pour *le Duc de Foix*, refuserait-il[2] de jouer dans *l'Orphelin?* Au nom du Tien, arrangez cela avec M. le maréchal.

LETTRE MMLIV.

A M. LE PREMIER SYNDIC[3]

DU CONSEIL DE GENÈVE.

Le 2 auguste.

Monsieur, vos bontés et celles du magnifique Conseil m'ayant déterminé à m'établir ici sous sa

[1]* Le Prieur, imprimeur du roi. (CLOG.)

[2]* Oui; et ce fut Sarrasin qui joua le rôle de Zamti, avec *l'air d'un vieux sacristain de pagode*. (CLOG.)

[3]* Sans doute M. Chouet, nommé dans les *Confessions* (part. II,

protection, il ne me reste, en vous renouvelant mes remerciements, que d'assurer mon repos en ayant recours à la justice et à la prudence du Conseil.

Je suis obligé de l'informer que, le 17 du mois de juin, un conseiller d'état de France m'écrivit qu'un nommé Grasset était parti de Paris, chargé d'un manuscrit abominable qu'il voulait imprimer sous mon nom, croyant mal-à-propos que mon nom servirait à le faire vendre; on m'envoya de plus la teneur de la lettre écrite de Lausanne par ce Grasset à un facteur de librairie de Paris. J'écrivis incontinent à des magistrats de Lausanne, et je les suppliai d'éclaircir ce fait. On intimida Grasset à Lausanne.

Le 22 juillet, une femme nommée Dubret, qui demeure à Genève dans la même maison que le sieur Grasset, vint me proposer de me vendre cet ouvrage manuscrit quarante louis.

Le 26 juillet, Grasset, arrivé de Lausanne, vint

liv. VIII) de J. J. Rousseau, vers l'endroit où ce sauvage républicain dit, en parlant des motifs qui le firent renoncer au séjour de sa patrie: « Une chose qui aida beaucoup à me déterminer fut l'établissement de Voltaire auprès de Genève. Je compris que cet *homme* y « ferait révolution; que j'irais retrouver dans ma patrie le ton, les « airs, les mœurs qui me chassaient de Paris, etc. » Voilà l'*homme* (pour me servir du terme de Rousseau) que Voltaire appelle *mon cher philosophe* au commencement de la lettre qu'il lui adressa le 12 septembre 1756. (CLOG.)

lui-même me proposer ce manuscrit pour cinquante louis, en présence de madame Denis et de M. Cathala[1], et me dit que si je ne l'achetais pas, il le vendrait à d'autres. Pour me faire connaître le prix de ce qu'il voulait me vendre, il m'en montra une feuille écrite de sa main; il me pria de la faire transcrire, et de lui rendre son original.

Je fus saisi d'horreur à la vue de cette feuille, qui insulte, avec autant d'insolence que de platitude, à tout ce qu'il y a de plus sacré. Je lui dis, en présence de M. Cathala, que ni moi ni personne de ma maison ne transcririons jamais des choses si infames, et que si un de mes laquais en copiait une ligne, je le chasserais sur-le-champ.

Ma juste indignation m'a déterminé à faire remettre dans les mains d'un magistrat cette feuille punissable, qui ne peut avoir été composée que par un scélérat insensé et imbécile.

J'ignore ce qui s'est passé depuis, j'ignore de qui Grasset tient ce manuscrit odieux; mais ce que je sais certainement, c'est que ni vous, monsieur, ni le magnifique Conseil, ni aucun membre de cette république, ne permettra des ouvrages et des calomnies si horribles, et que, en quelque lieu que soit Grasset, j'informerai les magistrats de son

[1] Négociant de Genève, en faveur duquel Voltaire écrivit à La Chalotais le 21 juillet 1762. (Clog.)

entreprise, qui outrage également la religion et le repos des hommes. Mais il n'y a aucun lieu sur la terre où j'attende une justice plus éclairée qu'à Genève.

Je vous supplie, monsieur, de communiquer ma lettre au magnifique Conseil, et de me croire avec un profond respect, etc.

LETTRE MMLV.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

3 auguste.

Oui, vraiment, vous seriez un beau Gengis, et nous n'en aurons point comme vous. Je vous sais bien bon gré d'être du métier, mon très aimable marquis. Le travail console. Il paraît, par votre lettre à ma nièce, que vous avez besoin d'être consolé comme un autre. C'est un sort bien commun. On souffre même à Neuilli, même aux Délices. Qui croirait qu'à mon âge une *Pucelle* fît mon malheur, et me persécutât au bout de trente ans? L'ouvrage court par-tout, accompagné de toutes les bêtises, de toutes les horreurs, que de sots méchants ont pu imaginer, de vers abominables contre tous mes amis, à commencer par M. le maréchal de Richelieu. J'ai bien fait de ne songer qu'à des Chinois; vos Français sont trop méchants, et, sans

vous et sans M. d'Argental, ces Chinois ne seraient pas pour Paris. Je bénis ma retraite, je vous regrette, et je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE MMLVI.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 4 auguste.

Ce que vous avez est presque aussi ancien que notre amitié. Il y a trente ans que cela est fait, et vous voyez combien cela est différent des plates grossièretés et des scandales odieux qui courent. Vous aurez le reste; vous verrez que le bâtard de l'Arioste n'est pas le bâtard de l'Arétin. Un scélérat, nommé Grasset, est venu dans ce pays-ci, dépêché par des coquins de Paris, pour faire imprimer sous mon nom, à Lausanne, les abominations qu'ils ont fabriquées. Je l'ai fait guetter à Lausanne; il est venu à Genève, je l'ai fait mettre en prison. J'ai ici quelques amis, et on n'y troublera point mon repos impunément.

Adieu, mon ancien ami; vous auriez trouvé ma retraite charmante l'été, et l'hiver il ne faut pas quitter le coin de son feu. Tous les lieux sont égaux quand il gèle; mais dans les beaux jours je ne connais rien qui approche de ma situation. Je ne connaissais ni ce nouveau plaisir, ni celui de se-

mer, de planter, et de bâtir. Je vous aurais voulu dans ce petit coin de terre. J'y suis très heureux; et si les calomnies de Paris venaient m'y poursuivre, je serais heureux ailleurs.

Je vous embrasse. *Quid novi?*

LETTRE MMLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 auguste.

Mon cher ange, je voudrais encore vernir mes Magots; mais tout ce qui arrive à *Jeanne* gâte mes pinceaux chinois. C'est ma destinée que la calomnie me poursuive au bout du monde. Elle vient me tourmenter au pied des Alpes. Vous ai-je mandé que ce coquin de Grasset était venu dans ce pays-ci, chargé de cet impertinent ouvrage, avec des vers contre la France, contre la maison régnante, contre M. de Richelieu? Ceux qui l'ont envoyé, sachant que j'étais auprès de Genève, n'ont pas manqué de faire paraître Calvin [1] dans cette rapsodie; cela fait un bel effet du temps de Charles VII. Il

[1] Variantes du chant v. — Au reste, et sérieusement parlant, si Voltaire se fût proposé une grande exactitude chronologique dans son poëme, il n'y eût pas fait entrer, dix ans plus tard, en forme de *capilotade*, les noms de Chaumeix, Gauchat, Grisel, La Beaumelle, Fréron, etc. (CLOG.)

est très certain que ce Chévrier, qui avait annoncé l'ouvrage dans les feuilles de Fréron, y a travaillé, et il est très probable que Grasset s'entend toujours avec Corbi.

Vous voyez combien il est nécessaire que les cinq Magots soient joués vite et bien; mais comment Sarrasin peut-il se charger de Zamti? est-ce là le rôle d'un vieillard? On n'entendra pas Le Kain. Sarrasin joue en capucin. Serai-je la victime de l'orgueil de Grandval, qui ne veut pas s'abaisser à jouer Zamti? Mon divin ange, je m'en remets à vous; mais, si mes Magots tombent, je suis enterré.

Je vois enfin que vous avez perdu ces malheureux soupçons que vous aviez de moi sur un *pucelage*[1]; Dieu soit béni! Thieriot-*Trompette* me mande qu'il y avait, dans le seul premier chant qui court à Paris, cent vingt-quatre vers falsifiés. Tout ce qu'on m'en a envoyé est de la plus grande platitude. Gare que ces sottes horreurs ne paraissent sous mon nom! ce manant de Fréron en fera un bel extrait.

Je vous demande en grace, au moins, qu'on ne falsifie pas mon pauvre *Orphelin*. Je vous conjure qu'on le joue tel que je l'ai fait.

Nous venons d'en faire une répétition. Un Tron-

[1] Allusion au chant de l'*Ane*. Voyez les Variantes du chant XXI. (CLOG.)

chin[1], conseiller d'état de Genève, auteur d'une certaine *Marie Stuart*, a joué, ou plutôt lu, sur notre petit théâtre, le rôle de Gengis passablement; il a fort bien dit *vos vertus*[2]; et tout le monde a conclu que c'était un solécisme épouvantable de dire quelque chose après ce mot. Ce serait tout gâter; la seule idée m'en fait frémir.

La scène du poignard a bien réussi; des cœurs durs ont été attendris.

Je vous embrasse; je me recommande à vos bontés.

LETTRE MMLVIII.

A M. POLIER DE BOTTENS.

Aux Délices, 5 auguste.

J'ose attendre de votre amitié, mon cher monsieur, que vous voudrez bien me mettre au fait de la manœuvre du sieur Maubert, et que vous entrerez dans la juste indignation où je suis contre ceux qui ont apporté ici le plat et abominable ouvrage que Grasset m'a voulu vendre cinquante louis d'or. Quel échantillon affreux il m'en pré-

[1] * François Tronchin, qui travaillait alors à une tragédie dont Nicéphore III (ou Botoniate) était le principal personnage. — *Marie Stuart* avait été imprimée à Paris en 1735. (Clog.)

[2] * Derniers mots de *l'Orphelin de la Chine*. (Clog.)

senta! cela fait frémir l'honneur et le bon sens. Quel monstre insensé et imbécile a pu fabriquer des horreurs pareilles? Et comment ai-je pu me dispenser de déférer à la justice ce scandaleux avorton? Le Conseil a fait tout ce que j'ai demandé à ma réquisition, et contre les distributeurs et contre la feuille qu'ils étalaient pour vendre le reste de l'ouvrage. Grasset, au sortir de prison, a été admonété vertement, et conseillé de vider la ville. Il est regardé ici comme un voleur public; mais, encore une fois, comment peut-il être lié avec Maubert? et comment Maubert a-t-il avoué que c'est lui qui avait donné la feuille à Grasset? Il y a là-dedans un tissu d'horreurs et d'iniquités dont le fond était le dessein d'escamoter cinquante louis d'or. Je suis obligé de poursuivre cette affaire; mais, n'ayant nulles lumières, il faut que je l'abandonne. Cela, joint aux maladies qui m'accablent, exerce un peu la patience; mais, si votre amitié me console, je me croirai heureux. Je vous embrasse tendrement, et je voudrais bien vous embrasser à Monrion. J'espère vous y renouveler mon tendre attachement au mois de septembre. V.

LETTRE MMLIX.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 5 auguste.

Mais dites-moi donc, mon cher philosophe, comment les hommes peuvent être si méchants; comment on a pu faire un tissu de tant de bêtises et de tant d'horreurs; et comment Maubert a pu s'unir avec Grasset pour un aussi affreux scandale. Dès que Grasset vint me montrer l'échantillon de la pièce, tous mes amis me conseillèrent de déférer cette plate infamie à la justice. Grasset ne s'est tiré d'affaire qu'en disant qu'il tenait la feuille de Maubert; et Maubert a répondu qu'il la tenait de Lausanne. Si tout le reste est comme ce que j'ai vu, c'est l'ouvrage d'un laquais. J'ai rempli mon devoir en me plaignant juridiquement; mais je ne goûte de consolations qu'en déposant mes plaintes dans le sein de votre amitié. Je vous embrasse de tout mon cœur. Quand pourrai-je vous voir à Monrion? V.

LETTRE MMLX.

A M. POLIER DE BOTTENS.

Aux Délices, 8 auguste[1].

Vous verrez, mon cher monsieur, quel homme est ce Grasset par la copie[2] ci-jointe. Le dessein de m'escamoter est le moindre de ses crimes; mais quiconque a inséré, dans le manuscrit qu'il voulait me vendre, les morceaux aussi plats qu'abominables dont je me suis plaint, est cent fois plus criminel que lui. Bousquet se plaint qu'on a mis en prison son associé; qu'il juge à quel associé il a affaire! Il l'envoie à Marseille; Dieu veuille que ceux qui s'intéressent au commerce de Bousquet n'aient pas à s'en repentir!

Voilà un tissu d'horreurs qui me ferait croire que J. J. Rousseau a raison. Si les belles-lettres ne corrompent pas les mœurs, elles n'ont pas, au moins, rectifié celles des misérables qui ont voulu me perdre par de si infames imputations.

[1]* Cette lettre, les précédentes, et celles qui suivent, adressées à Polier et à de Brenles, sont datées d'*aoust* dans les originaux autographes. Voyez, sur le mot *auguste*, substitué à celui d'*aoust*, la lettre du 11 auguste 1760 à Thieriot. (CLOG.)

[2]* C'était sans doute quelque certificat de probité, relatif à Grasset, dans le genre de celui qui accompagne la lettre du 12 février 1759 à de Brenles. (CLOG.)

On dit que La Beaumelle, et un nommé Tinois, ont fabriqué toutes les plates indignités qui sont dans l'ouvrage que vous avez vu. Faut-il que je sois la victime de ces canailles! Quand pourrai-je avoir le bonheur de vous voir?

LETTRE MMLXI.

A M. POLIER DE BOTTENS.

Aux Délices, 12 auguste.

Vous m'avez fait venir sur votre lac, mon cher monsieur, et, malgré toutes les horreurs qui m'environnent, je ne me jetterai pas dans le lac[1]. Sachez les faits, et voyez mon cœur.

1° Quiconque viendra m'apporter un écrit tel que Grasset m'en a présenté un, je le mettrai entre les mains de la justice, parceque je veux bien qu'on rie de saint Denis, et que je ne veux pas qu'on insulte Dieu.

[1] Comme avait fait, dans les premiers jours de mai précédent, Guyot de Merville, dont M. Auger a suivi l'exemple au commencement de 1829. — Voltaire, quelque persécuté qu'il fût, devait avoir le courage de vivre, lui qui fesait dire à Zamti, dans le Ier acte de *l'Orphelin*, en parlant de *la mort*, qu'il attendit encore vingt-trois ans:

« Le coupable la craint, le malheureux l'appelle;
« Le brave la défie, et marche au-devant d'elle;
« Le sage, qui l'attend, la reçoit sans regrets. »

(Clog.)

2° Corbi n'est point un être de raison; c'est un homme très connu; c'est un facteur de librairie à Paris. Grasset lui offrit, au mois de mai, quatre mille exemplaires d'un manuscrit qu'il devait acheter à Lausanne.

3° Un conseiller d'état de France m'envoya la lettre de Grasset à Corbi, et Grasset intimidé n'imprima rien à Lausanne.

4° Une femme nommée Dubret, qui demeure à Genève, dans la même maison que Grasset, vint, il y a un mois, me proposer de me vendre ledit manuscrit pour quarante louis d'or.

5° Grasset, le 26 juillet, vint me l'offrir pour cinquante louis; et, pour m'engager, il me montra un échantillon fait par le laquais d'un athée, échantillon écrit de sa main, et dont il avait eu soin de faire trois copies.

6° Je le fis mettre en prison; il est banni, et, s'il revient à Genève, il sera pendu.

7° A l'interrogatoire, il a décelé un capucin défroqué, nommé Maubert.

8° Le capucin Maubert a répondu à la justice qu'il tenait le manuscrit de M. de Montolieu [1], et lui et Grasset ont dit que M. de Montolieu l'avait acheté cent ducats, et voulait le vendre cent du-

[1] Nommé dans le quatrième alinéa de la lettre MCCCLXXIV. (Clog.)

cats, soit à moi, soit à madame de Pompadour, par le canal de M. de Chavigni[1].

9° Il est faux que M. de Montolieu ait acheté ce manuscrit cent ducats, puisqu'il dit à Lausanne qu'il le tient de son fils, lequel le tient, dit-il, de madame la margrave de Bareuth.

10° J'instruis M. de Montolieu de tout ce que dessus.

11° Je vais écrire au roi de Prusse, au prince Henri, à madame la margrave; tous les trois savent bien que mon véritable ouvrage, fait il y a trente ans, et qu'ils ont depuis dix ans, ne contient rien de semblable, ni aux platitudes de laquais dont le manuscrit de M. de Montolieu est farci, ni aux horreurs punissables dont on vient de l'infecter.

12° Si on veut le vendre à madame de Pompadour, on s'y prend tard; il y a long-temps que je le lui ai donné.

13° Ce n'est point madame la margrave de Bareuth qui a donné au fils de M. de Montolieu les fragments ridicules qu'il possède, c'est un fou nommé Tinois[2].

14° Tout le Conseil de Genève a approuvé unanimement ma conduite, et m'a fait l'honneur de m'écrire en conséquence.

[1] * Ambassadeur en Suisse. (Clog.)

[2] * Ancien secrétaire de Voltaire, prédécesseur de Collini. (Clog.)

15° M. de Montolieu n'a autre chose à faire qu'à détester le jour où il a connu Maubert, lequel Maubert, tout savant qu'il est, s'est avisé de placer le portrait de Calvin dans un poëme qui a pour époque le quatorzième siècle; lequel Maubert, enfin, est le plus scélérat renégat que la Normandie ait produit.

Que d'horreurs pour m'escroquer cinquante louis! En voilà beaucoup, mon cher monsieur; je commence à croire que Rousseau pourrait avoir raison, et qu'il y a des gens que les belles-lettres rendent encore plus méchants qu'ils n'étaient; mais cela ne regarde que les ex-capucins. Maubert est ici aussi connu qu'à Lausanne; mais la justice n'a pu le punir, puisqu'il a montré qu'il était l'agent d'un autre.

Adieu, mon cher ami; je suis las de dicter des choses si tristes[1].

Somme totale, qu'y a-t-il à faire maintenant? Rien. Puisse M. de Montolieu jeter au feu son damnable manuscrit, faire pendre Maubert s'il le rencontre, l'oublier s'il ne le rencontre pas, et n'avoir jamais de commerce avec lui!

[1] Ce qui suit est de la main de Voltaire. (Clog.)

Adieu; madame Denis et moi, nous sommes malades; nous viendrons à Monrion quand nous pourrons; nous vous embrassons tendrement.

LETTRE MMLXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 auguste.

Mon cher ange, je ne suis pas en état de songer à une tragédie; je suis dans les horreurs de la persécution que la canaille littéraire me fait depuis quarante ans. Vous m'aviez assurément donné un très bon avis. Ce Grasset était venu de Paris tout exprès pour consommer son iniquité. Il n'est que trop vrai que Chévrier était très instruit de ce maudit ouvrage et de toute cette manœuvre. Fréron n'en avait parlé dans sa feuille que pour préparer cette belle entreprise. Vous savez de quelles abominations on a farci ce poëme. On a voulu me perdre, et gagner de l'argent[1]. Je n'y sais autre chose que de déférer moi-même tout scandale qu'on voudra mettre sous mon nom, en quelque

[1] * Voltaire aurait pu dire avec La Fontaine (liv. IX, fab. XVII), en parlant de Grasset, Corbi, et Maubert :

« *Mes fripons* y voyaient double profit à faire;
« Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui. »

(Clog.)

lieu que je sois. Pour comble de douleurs, on m'apprend que Lyon est infecté d'un premier chant aussi plat que criminel, dans lequel il n'y a pas quarante vers de moi. Mon malheur veut que monsieur votre oncle, que je n'ai jamais offensé, ait depuis un an écrit au roi plusieurs fois contre moi, et ait même montré les réponses. Il a trop d'esprit et trop de probité pour m'imputer les misères indignes qui courent; mais il peut, sans les avoir vues, écouter la calomnie. L'abbé Pernetti m'a écrit de Lyon qu'on me forcerait à quitter mon asile, qui m'a déja coûté plus de quarante mille écus. Madame Denis se meurt de douleur, et moi de la colique.

J'écris un mot[1] à madame de Pompadour au sujet des cinq pagodes que vous lui faites tenir de ma part.

Je me flatte qu'elle ne trouvera rien dans la pièce qui ne plaise aux honnêtes gens, et qui ne déplaise à Crébillon. Je me flatte que, si elle l'approuve, elle sera jouée malgré le radoteur Lycophron. Adieu, mon très cher ange, qui me consolez.

[1] Cette lettre manque. (Clog.)

LETTRE MMLXIII.

A MADAME DE FONTAINE.

13 auguste.

Ma chère nièce, vous êtes charmante. Vous courez, avec votre mauvaise santé, aux Invalides pour des Chinois. Tout Pékin est à vos pieds. Je me flatte qu'on jouera la pièce telle que je l'ai faite, et qu'on n'y changera pas un mot. J'aime infiniment mieux la savoir supprimée qu'altérée.

Les scélérats d'Europe me font plus de peine que *les héros de la Chine*[1]. Un fripon, nommé Grasset, que M. d'Argental m'avait heureusement indiqué, est venu ici pour imprimer un détestable ouvrage, sous le même titre que celui auquel je travaillai il y a trente ans, et que vous avez entre les mains. Vous savez que cet ouvrage de jeunesse n'est qu'une gaieté très innocente. Deux fripons de Paris, qui en ont eu des fragments, ont rempli les vides comme ils ont pu, contre tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré. Grasset, leur émissaire, est venu m'offrir le manuscrit pour cinquante louis d'or, et m'en a donné un échantillon aussi absurde que scandaleux. Ce sont

[1] Un drame de Métastase est intitulé l'*Eroe cinese*. (Clog.)

des sottises des halles, mais qui font dresser les cheveux sur la tête. Je courus sur-le-champ de ma campagne à la ville, et, aidé du résident de France, je déférai le coquin; il fut mis en prison, et banni, son bel échantillon lacéré et brûlé, et le Conseil m'a écrit pour me remercier de ma dénonciation. Voilà comme il faudrait par-tout traiter les calomniateurs. Je ne les crains point ici; je ne les crains qu'en France.

Ayez soin de votre santé, et aimez les deux solitaires qui vous aiment tendrement. Je vous embrasse, ma chère enfant, du fond de mon cœur.

LETTRE MMLXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 auguste.

Vraiment, mon cher ange, il ne manquait plus à mes peines que celle de vous voir affligé. Je ne m'embarrasse guère de vos gronderies, mais je souffre beaucoup de l'embarras que vous donnent les bateleurs de Paris. Mon divin ange, grondez-moi tant qu'il vous plaira, mais ne vous affligez pas. M. de Richelieu me mande qu'il faut que Grandval joue dans la pièce: « Très volontiers, lui « dis-je, je ne me mêle de rien; que Le Kain et

« Grandval s'étudient à vous plaire, c'est leur de-
« voir. »

La Comédie est aussi mal conduite que les pièces qu'on y donne depuis si long-temps. Le siècle où nous vivons est, en tous sens, celui de la décadence; il faut l'abandonner à son sens réprouvé. J'ai desiré, mon cher et respectable ami, qu'on donnât mes Magots à Fontainebleau, puisqu'on doit les donner; et je l'ai desiré afin de pouvoir détruire dans une préface[1] les calomnies qui viennent m'assaillir au pied des Alpes. Vous savez une partie des horreurs que j'éprouve, et je dois à votre amitié le premier avis que j'en ai eu. La députation de Grasset est le résultat d'un complot formé de me perdre, par-tout où je serai. Jugez si je suis en état de chanter le dieu des jardins. J'en dirai pourtant un petit mot, quand je pourrai être tranquille, mais je le dirai honnêtement. Toute grossièreté rebute, et vous devez vous en appercevoir par la différence qui est entre la copie que je vous ai envoyée et l'autre exemplaire. Je vous supplie de répandre cette copie le plus que vous pourrez, et sur-tout de la faire lire à M. de Thibouville; je vous en conjure. Ah! mon cher et respectable ami, quel temps avez-vous pris pour me gronder! Celui que votre oncle prend pour m'achever. Je

[1] L'Épître dédicatoire de *l'Orphelin* est une espèce de préface. (CLOG.)

vous embrasse tendrement. Les hommes sont bien méchants; mais vous me raccommodez avec l'espèce humaine.

LETTRE MMLXV[1].

A M. COLLINI,

A PARIS.

Des Délices, 17 auguste.

. . . .

Faites, je vous prie, mille compliments à M. Le Kain; je suis sûre qu'il jouera Gengis à merveille; mais Sarrasin est bien vieux pour Zamti. Ne doutez pas de l'amitié que j'aurai pour vous toute ma vie.

Je vous en dis autant. Divertissez-vous; voyez siffler mon *Orphelin;* sifflez les Parisiens, *e ritornate a noi quando sareta stanco di piaceri, di donne*[2], *e di Parigi.*

J'envoie cette lettre à l'adresse que vous me donnez. V.

[1]* Le premier alinéa de cette lettre est de madame Denis, et ce qui suit est de son oncle. (Clog.)

[2]* Madame Denis, beaucoup plus indulgente pour l'humeur très galante de Collini que pour la sage économie de Voltaire, écrivait un jour à l'avocat Dupont, en lui parlant du jeune Florentin qu'elle avait fait congédier par son oncle : « Il aime les femmes comme un « fou, *et il n'y a pas de mal à cela.* » (Clog.)

LETTRE MMLXVI.

DE CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN

Manheim, ce 17 auguste.

S'il était aussi facile, monsieur, de faire un bel édifice, qu'il vous est aisé de faire une belle tragédie, je ne serais pas en peine de la réussite des bâtiments que j'ai commencés. Les deux ailes[1] que vous avez ajoutées au vôtre n'ont fait que donner de nouveaux ornements à votre ouvrage. Par le plaisir que j'ai de lire ce que vous faites, jugez de celui que j'aurai de vous revoir ici. Je me suis beaucoup entretenu de vous, il y a peu de temps, avec un Anglais nommé Garden[2], qui m'a paru un homme d'esprit et de savoir. Il m'a dit vous avoir beaucoup fréquenté, pendant son séjour à Lausanne.

J'espère que votre médecin suisse rétablira bientôt votre santé, pour que l'Europe jouisse plus long-temps de vos écrits, et moi du plaisir de vous revoir. Vous me feriez, entretemps[3], un vrai plaisir de me mander quelle sorte d'habillement vous trouvez le plus convenable pour les acteurs. Je m'imagine que vous ne voulez pas une tête et une moustache chinoises pour Zamti, ni de petites pantoufles de métal pour sa femme, quoique ce ne soit pas

[1] Les quatrième et cinquième actes de *l'Orphelin*. (CLOG.)

[2] Probablement François Garden, lord Gardenston, né en 1721, auteur de trois volumes intitulés *Travelling Memorandum*; 1791-92. (CLOG.)

[3] Cette expression, très peu usitée, signifie ici *en attendant*, *dans l'intervalle*. (CLOG.)

ce à quoi l'on prendrait garde, en écoutant de si beaux vers.

Je suis avec beaucoup d'estime, etc.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

LETTRE MMLXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENSON,

MINISTRE DE LA GUERRE.

Aux Délices, 20 auguste[1].

Il m'est impossible, monseigneur, de vous envoyer votre contre-seing. Celui qui en a si indignement abusé est à Marseille. C'est un intrigant fort dangereux. Ce Grasset m'a montré des contre-seings chancelier[2] et Berrier avec les vôtres. Il écrit souvent à M. Berrier, qui est fort poli, car il signe un grand *votre très humble* à ce valet de libraire. On dit qu'il fait imprimer des horreurs à Marseille. J'oubliais de vous dire qu'il est *réfugié*, et qu'il est de moitié avec un capucin défroqué, auteur du *Testament politique du cardinal Alberoni*. Ce capucin, appelé ici Maubert, est à Genève, avec

[1] Cette lettre est de 1755, et c'est par erreur qu'on lui a donné la date de 1756 dans les *Mémoires* du marquis d'Argenson (1825). (CLOG.)

[2] C'est-à-dire des contre-seings de Guillaume de Lamoignon, chancelier de France de 1750 à 1763; père de Malesherbes, à la famille duquel était allié Berrier. (CLOG.)

des Anglais, et il outrage impunément, dans ses livres, le roi, le ministère, et la nation. Voilà de bons citoyens dans ce siècle philosophe et calculateur!

Le prince de Wurtemberg avait auprès de lui un philosophe de cette espèce, qu'il me vantait fort, et qu'il mettait au-dessus de Platon; ce sage[1] a fini par lui voler sa vaisselle d'argent.

Je ne vis plus qu'avec des Chinois. Madame Denis, du fond de la Tartarie, vous présente ses respects, et moi les miens. Je vous serai bien tendrement attaché, tant que je vivrai. V.

LETTRE MMLXVIII.

A M. THIERIOT.

Le 23 auguste.

Mon ancien ami, amusez-vous tant que vous pourrez avec une *Pucelle*; cela est beau à votre âge. Il y a trente ans que je fis cette folie. Je vous ai envoyé la copie que j'avais depuis dix ans. Je ne puis songer à tout cela que pour en rougir. Dites aux gens qui sont assez bons pour éplucher cet ouvrage qu'ils commencent par critiquer sérieusement frère Jean des Entomures et Gargantua.

[1] Nommé *d'Han*..., dans la lettre MMXIX. (CLOG.)

Quant à mes cinq magots de la Chine, je les crois très mal placés sur le théâtre de Paris, et je n'en attends pas plus de succès que je n'attends de reconnaissance des comédiens[1], à qui j'ai fait présent de la pièce. Il y a long-temps que j'ai affaire à l'ingratitude et à l'envie. Je fuis les hommes, et je m'en trouve bien; j'aime mes amis, et je m'en trouve encore mieux. Je voudrais vous revoir avant d'aller voir Pascal et Rameau, *e tutti quanti*, dans l'autre monde.

Puisque vous voyez M. d'Argenson le philosophe[2], présentez-lui, je vous prie, mes respects.

[1] * Il paraît, d'après la lettre de Voltaire à d'Argental du 26 février 1756, que les comédiens, à cette époque, n'avaient pas encore remercié l'auteur de *l'Orphelin de la Chine*, représenté le 20 auguste 1755 avec le plus brillant succès. Mademoiselle Clairon, qui osa jouer le rôle d'Idamé *sans panier*, y mit tant d'expression et de sensibilité, dit Collini, « qu'elle partagea avec Voltaire le triomphe de cette journée, » malgré la cabale. (CLOG.)

[2] * Le marquis d'Argenson, qui portait encore le titre de *ministre*, mais qui ne l'était plus des affaires étrangères depuis le commencement de 1747. C'était un homme probe en politique; aussi les courtisans de Louis XV lui donnèrent-ils le surnom de *la bête*, mot synonyme de *niais* employé par les courtisans d'aujourd'hui. (CLOG.)

LETTRE MMLXIX.

A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE [1].

Aux Délices, le 23 auguste.

On vous lit des choses bien édifiantes *, madame, dans le couvent de carmélites que vous habitez. Je ne doute pas qu'elles ne servent à entretenir votre dévotion. Si vous n'êtes pas encore convaincue du pouvoir de la grace, vous devez l'être de celui de la destinée. Elle m'a fait quitter Cirei, après l'avoir embelli; elle vous a fait quitter votre terre, lorsque vous en rendiez la demeure plus agréable que jamais; elle a fait mourir madame du Châtelet en Lorraine; elle m'a relégué sur les bords du lac de Genève; elle vous a campée aux Carmélites. C'est ainsi qu'elle se joue des hommes, qui ne sont que des atomes en mouvement,

[1] * J'ai entre les mains une copie de cette lettre, datée du 8 *mars* 1756, et adressée à la *marquise de La Vieuville*. Dans la *Correspondance litteraire de Grimm* (I, 389, éd. de 1829) cette même lettre est adressée a *madame de Montrevel*, à laquelle fut écrite celle du 14 novembre 1749 Madame de Montrevel, selon Grimm, se fit carmélite en 1754, elle était sœur du marquis du Châtelet. Quant à la comtesse de La Neuville-a-Remi, qui possédait une terre dans la commune de ce nom, à cinq quarts de lieue de Champbonin et de Vassi, voyez la lettre du 1er juillet 1734, écrite à cette ancienne voisine de Cirei. (Clog.)

* *La Pucelle*. K.

soumis à la loi générale qui les éparpille dans le grand choc des événements du monde, qu'ils ne peuvent ni prévoir, ni prévenir, ni comprendre, et dont ils croient quelquefois être les maîtres. Je bénis cette destinée de ce que messieurs vos enfants sont placés.

Je vous souhaite, madame, du bonheur, s'il y en a; de la tranquillité, au moins, tout insipide qu'elle est; de la santé, qui est le vrai bien, et qui cependant est un bien trop peu senti. Conservez-moi de l'amitié. Les roues de la machine de ce monde sont engrenées de façon à ne pas me laisser l'espérance de vous revoir; mais mon tendre respect pour vous sera toujours dans mon cœur.

LETTRE MMLXX.

A M. COLLINI,

A PARIS.

Aux Délices, 23 auguste.

Mon cher Collini, je ne connais point ce Prieur; dites-lui que, s'il est sage, il doit m'écrire.

Il fait trop chaud pour montrer cinq magots de la Chine à quinze cents badauds. Ils doivent avoir été fort mal reçus; cette marchandise n'était bonne que pour Pékin.

On m'a volé à Berlin, en Hollande, à Genève,

à Paris, on s'empare de mon bien comme si j'étais mort, et on le dénature, pour le mieux vendre*. Il faudrait traiter tous ces fripons de libraires comme j'ai fait traiter Grasset, qu'on a mis en prison et qu'on a chassé de la ville; et il est bon qu'on le sache.

Je vous embrasse.

Si vous m'aviez instruit plus tôt du nom de ce Prieur[2], il aurait eu déja affaire avec les *supérieurs.* J'ai perdu votre adresse, envoyez-la-moi. V.

LETTRE MMLXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux tristes Délices, 29 auguste.

Mon divin ange, je reçois votre lettre du 21; je commence par les pieds de madame d'Argental, et je les baise, avec votre permission, enflés ou non. J'espère même qu'ils pourront la conduire à la Chine, et qu'elle entendra Le Kain; ce qui est, dit-on, très difficile. On prétend qu'il a joué un beau rôle muet; mais, mon cher et respectable

* Voltaire disait, en voyant ces recueils de ses OEuvres dans lesquels se trouvaient des morceaux qui n'étaient pas de lui : « On fait « mon inventaire, et chacun y fourre ses meubles pour les mieux « vendre. » (Note des Mémoires de Collini.)

[2] Prieur, ou Le Prieur, imprimeur du roi, est nommé, plus haut, dans la lettre MMXXXIX. (Clog.)

ami, je ne suis touché que de vos bontés; je les sens mille fois plus vivement que je ne sentirais le succès le plus complet. Les Magots chinois iront comme ils pourront; on les brisera, ou les cassera, on les mettra sur sa cheminée ou dans sa garde-robe, on en fera ce qu'on voudra; mon cœur est flétri, mon esprit lassé, ma tête épuisée. Je ne puis, dans mes violents chagrins[1], que vous faire les plus tendres remerciements. C'est vous qui avez prévenu le mal. Vous avez été à cent lieues mon véritable ange gardien. Ce Grasset, ce maudit Grasset, est un des plus insignes fripons qui infectent la littérature. J'ai essuyé un tissu d'horreurs. Enfin ce misérable, chassé d'ici, s'en est allé avec son manuscrit infame, et on ne sait plus où le prendre. Je n'ai jamais vu de plus artificieux et de plus effronté coquin.

A l'égard de cet autre animal de Prieur, qui dis-

[1] * Que des hommes d'une piété sincère et d'une morale rigoureuse regrettent que *la Pucelle* ait vu le jour, je le conçuis; que des hommes d'un autre caractère insultent *d'en bas* à la renommée de Voltaire, en se fesant les champions de la religion et de la vertu, comme autrefois Ignace se fit le chevalier de la Vierge, je le conçois encore très facilement, puisque M. Pardessus en donna un exemple, dans le sein même de la Chambre des Députés, le 22 février 1827; mais que l'on accuse l'auteur de *la Pucelle* comme coupable d'avoir publié ce poeme de son plein gré, sur-tout avant 1762, c'est ce que je démens en présence des lecteurs de bonne foi qui auront parcouru seulement la *Correspondance* de 1754 à 1757, ainsi que quelques lettres comme celle du 27 (juin) 1734 à Formont. (Clog.)

pose insolemment de mon bien, sans daigner seulement m'en avertir, j'ai écrit à madame de Pompadour et à M. d'Argenson. L'un ou l'autre a été volé, et il leur doit importer de savoir par qui; d'ailleurs il s'agit de la gloire du roi, et ni l'un ni l'autre ne seront indifférents. Enfin, mon cher ange, je suis vexé de tous côtés depuis un mois. La rapine et la calomnie me sont venues assaillir au pied des Alpes dans ma solitude. Où fuir? il faudra donc aller trouver l'empereur de la Chine. Encore trouverai-je là des jésuites qui me joueront quelque mauvais tour. Ma santé n'a pas résisté à toutes ces secousses. Il ne me reste de sentiment que pour vous aimer; je suis abasourdi sur tout le reste. Adieu; pardonnez-moi, je ne sais plus où j'en suis. Adieu; votre amitié sera toujours ma consolation la plus chère. Je baise très douloureusement les ailes de tous les anges.

LETTRE MMLXXII.

A M. COLLINI,

A PARIS.

Aux Délices, 29 auguste.

Laissez là Le Prieur et toutes ses pauvretés; et quand vous serez rassasié de Paris, mandez-le-moi, mon cher Collini, je vous enverrai un petit man-

dement[1]. Vous ne m'avez point parlé de votre Florentine; je ne sais comment elle en a usé avec vous. Vous ne me parlez que de *Chinois;* je souhaite qu'ils vous amusent; mais je crois que vous avez trouvé, à Paris, de quoi vous amuser davantage, et que vous trouvez à présent mes Délices assez peu délicieuses, et la solitude fort triste pour un Florentin de votre âge. Prenez votre provision de plaisir, et revenez quand vous n'aurez rien de mieux à faire.

Je vous embrasse. V.

Un *Scarselli* m'a envoyé un gros tome de ses tragédies; aviez-vous entendu parler de ce *Scarselli?*

[1]* Ce *mandement* de Voltaire valait bien ceux des évêques d'alors; c'était un mandat que l'auteur de *l'Orphelin* offrait à son secrétaire, sur son notaire, ou quelque banquier, à Paris. — Ce billet, au surplus, est-il d'*un philosophe le plus dur et le plus fier des hommes,* auquel Collini, dans une lettre de novembre 1754 à l'avocat Dupont, reprochait si durement d'être *sec, pâle, hideux, et, qui pis est, toujours mourant?* (Clog..)

LETTRE MMLXXIII[1].

A M. J. J. ROUSSEAU,

A PARIS.

30 auguste.

J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre* contre le genre humain; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes, à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes[2], quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure

[1]* Cette lettre, dont la réponse est plus bas, à la date du 10 septembre, parut à la fin de la première édition de *l'Orphelin*, publiée par Cramer. L'approbation de l'édition donnée par Michel Lambert, quelques semaines plus tard, est datée du 19 septembre 1755, et signée Coquelei. (Clog.)

* Le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*. K.

[2]* C'est ainsi que Palissot fit marcher Rousseau dans la comédie des *Philosophes*. — Lettres du 1er décembre 1755 et du 4 juin 1760, à Palissot. (Clog.)

naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada; premièrement, parceque les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris; secondement, parceque la guerre est portée dans ce pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous devriez être.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons, à soixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Dès que vos amis eurent commencé le *Dictionnaire encyclopédique*, ceux qui osèrent être leurs rivaux les traitèrent de *déistes*, d'*athées*, et même de *jansénistes*[1].

Si j'osais me compter parmi ceux dont les tra-

[1] Variante : « Vous savez quelles traverses vos amis essuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage aussi utile qu'immense de l'*Encyclopédie*, auquel vous avez tant contribué. » (CLOG.)

vaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre du jour que je donnai la tragédie d'*OEdipe;* une bibliothèque de calomnies ridicules imprimées contre moi; un prêtre ex-jésuite[1], que j'avais sauvé du dernier supplice, me payant par des libelles diffamatoires du service que je lui avais rendu; un homme[2], plus coupable encore, fesant imprimer mon propre ouvrage du *Siècle de Louis XIV* avec des *notes* dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infames impostures; un autre, qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue *Histoire universelle,* sous mon nom; le libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits et de noms estropiés; et enfin des hommes assez lâches et assez méchants pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la société infectée de ce genre d'hommes inconnu à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, et sachant malheureusement lire et écrire, se font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent, et les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragments d'une plaisanterie faite, il y a près de trente ans, sur le

[1]* L'abbé Desfontaines. (CLOG.)

[2]* La Beaumelle. (CLOG.)

même sujet que Chapelain eut la bêtise de traiter sérieusement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité et l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossièretés à ce badinage, qui en ont rempli les vides avec autant de sottise que de malice, et qui enfin, au bout de trente ans, vendent par-tout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux, et qui n'est digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on[1] a volé une partie des matériaux que j'avais rassemblés dans les archives publiques pour servir à l'*Histoire de la Guerre de* 1741, lorsque j'étais historiographe de France; qu'on a vendu à mon libraire de Paris ce fruit de mon travail; qu'on se saisit à l'envi de mon bien, comme si j'étais déja mort, et qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture et la rapine, me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? Que je ne dois pas me plaindre; que Pope, Descartes, Bayle, le Camoens, et cent autres, ont essuyé les mêmes injustices, et de plus grandes; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez en effet, monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers dont à peine la société

[1]* Le *jeune marquis de Chimène*. Voyez plus bas les lettres MMLXXIV, MMLXXVIII et MMLXXIX. (CLOG.)

8.

s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles, le reste du monde ou les ignore ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui, de tout temps, ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace, n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius était un ignorant; le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécile Lépide, lisaient peu Platon et Sophocle; et pour ce tyran sans courage, Octave-Cépias, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin que dans le temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque et Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie; avouez que le *badinage* de Marot n'a pas produit la Saint-Barthélemi, et que la tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas Kouli-kan, qui ne

savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane, qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'ame, la rectifient, la consolent[1]; elles vous servent, monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles: vous êtes comme Achille, qui s'emporte contre la gloire, et comme le père Malebranche, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque, dans tous les temps et dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter; mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie; comme il faut aimer et servir l'Être suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

M. Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes.

Je suis très philosophiquement et avec la plus tendre estime, etc.

[1] * Voltaire parlait comme Cicéron. (Cloc.)

LETTRE MMLXXIV.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 6 septembre.

Je suis pénétré de tout ce que vous faites, ma très chère nièce. On a travaillé, pendant mon absence, à rendre la pièce moins indigne du public; on a pu la raccommoder, on a pu la gâter; cela prouve qu'il ne faut jamais donner des tragédies de si loin, et que *les absents ont tort*. Il est certain que, si l'on imprimait la pièce dans l'état où elle est aux représentations, on la sifflerait à la lecture; mais c'est le moindre des chagrins qu'il faut que j'essuie. Ils sont bien adoucis par vos soins, par vos bontés, par votre amitié. M. Delaleu paiera, sur vos ordres, les copies[1] que vous faites faire pour moi.

Tout ce que je demande, c'est qu'on me laisse mourir tranquille dans l'asile que j'ai choisi, et que je puisse vous y embrasser avant de mourir.

Nous avons ici un médecin[2] beau comme Apollon et savant comme Esculape. Il ne fait point la

[1]* De *la Pucelle*, telle que Voltaire l'avait composée. (Clog.)

[2]* Tronchin, dont Voltaire parla toujours avec le langage de l'amitié. On n'en peut pas dire autant de Tronchin par rapport à Voltaire. (Clog.)

médecine comme les autres. On vient de cinquante lieues à la ronde le consulter. Les petits estomacs ont grande confiance en lui. Ce sera, je crois, votre affaire, si jamais vous avez le courage et la force de passer nos montagnes.

Votre sœur ne m'a avoué qu'aujourd'hui sa tracasserie avec *Chimène*[1]. Cette nouvelle horreur d'elle me plonge dans un embarras dont je ne peux plus me tirer. Je suis trop malade et trop accablé pour travailler à notre *Orphelin;* je me résigne à ma triste destinée, et je vous aime de tout mon cœur.

Votre frère a écrit une lettre charmante à sa

[1] J'ai dit, dans une note de la lettre MDCXII, que le nom du *marquis* de Ximenès se prononce *Chimène*. Ceci explique quel était *l'homme de condition*, *le jeune marquis*, dont Voltaire parle plus bas, dans sa lettre du 10 septembre à Thieriot. Il paraît certain que le marquis de Ximenès avait très indiscrètement disposé d'un manuscrit informe de l'*Histoire de la guerre de* 1741; mais il est très probable aussi qu'il y avait été autorisé, directement ou indirectement, par madame Denis, *amie intime* de la mère du marquis, lequel pourrait bien avoir été lui-même *l'ami* encore plus *intime* de madame Denis. L'*embarras* dont se plaint ici Voltaire ne fut pas le seul que cette dame causa à son oncle avec ses *amis intimes*; voyez, à ce sujet, une lettre de Voltaire à P. Rousseau, du 31 mars 1768 : il y est question de La Harpe qui venait alors de s'emparer, sans le consentement de l'auteur, du second chant de *la Guerre civile de Genève*. — La lettre MDXCVII, adressée à Ximenès, et classée, par approximation, parmi celles de janvier 1751, est imprimée deux fois dans l'édition de M. Lequien, sous les numéros 617 et 3572, années 1739 et 1769. (CLOG.)

sœur; il a bien de l'esprit, et l'esprit bien fait. J'embrasse votre fils, qui sera tout comme lui.

LETTRE MMLXXV.

A M. J. J. ROUSSEAU,

A PARIS.

Septembre.

M. Rousseau a dû recevoir de moi une lettre[1] de remerciement. Je lui ai parlé, dans cette lettre, des dangers attachés à la littérature; je suis dans le cas d'essuyer ces dangers. On fait courir dans Paris des ouvrages sous mon nom. Je dois saisir l'occasion la plus favorable de les désavouer. On m'a conseillé de faire imprimer la lettre que j'ai écrite à M. Rousseau, et de m'étendre un peu sur l'injustice qu'on me fait, et qui peut m'être très préjudiciable. Je lui en demande la permission. Je ne peux mieux m'adresser, en parlant des injustices des hommes, qu'à celui qui les connaît si bien.

[1]* La lettre MMLXXIII. (Clog.)

LETTRE MMLXXVI[1].

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Les *Pucelles* me font plus de mal, mon cher Catilina, que les *Chinoises* ne me font de plaisir. Ma vie est celle d'Hercule; je n'en ai ni la taille ni la force, mais il me faut, comme lui, combattre des monstres jusqu'au dernier moment. Si on en croyait la calomnie, je finirais par être brûlé comme lui. On applaudit mademoiselle Clairon, et on a grande raison; mais on me persécute jusqu'au tombeau et jusqu'au pied des Alpes, et, en vérité, on a grand tort. Puisque nos Chinois ont été assez bien reçus à Paris, dites donc à M. d'Argental qu'il vous donne *la Pucelle* à lire pour la petite pièce. Quand verrons-nous votre tragédie[2], votre roman? Ces amusements-là valent assurément mieux que les riens sérieux dans lesquels les oisifs de Paris passent leur vie. Ils oublient qu'ils ont une ame, et vous cultivez la vôtre; qu'elle ne

[1] Imprimée parmi celles de décembre 1755, dans l'édition en 42 volumes. (CLOG.)

[2] Celle de *Ramire*, citée indirectement dans la lettre du 27 auguste 1754 à Thibouville. On connaît deux romans de ce marquis, sous les titres de *l'École de l'Amitié*, et du *Danger des Passions, ou Anecdotes syriennes et égyptiennes*. Ce dernier parut en 1758, et Voltaire en parle à Thibouville dans la lettre du 20 novembre de la même année. (CLOG.)

perde jamais ses sentiments pour madame Denis et pour moi. Vous n'avez point d'amis plus tendres.

LETTRE MMLXXVII[1].

DE J. J. ROUSSEAU.

Paris, le 10 septembre.

C'est à moi, monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir et vous rendre un hommage que nous vous devons tous comme à notre chef. Sensible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnaissance de mes concitoyens; et j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore, lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asile que vous avez choisi; éclairez un peuple digne de vos leçons; et, vous qui savez si bien peindre les vertus et la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, monsieur, ce retour serait un miracle si grand à-la-fois et si nuisible, qu'il n'appartiendrait qu'à Dieu de le faire, et qu'au diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes; per-

[1] * Cette réponse à la lettre MMLXXIII dut rencontrer en route celle qui porte le n° MMLXXV, à laquelle Rousseau répondit le 20 septembre. (CLOG.)

sonne au monde n'y réussirait moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds, pour cesser de vous tenir sur les vôtres.

Je conviens de toutes les disgraces qui poursuivent les hommes célèbres dans les lettres; je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité, et qui semblent indépendants de nos vaines connaissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de misères, que, quand le hasard en détourne quelqu'une, ils n'en sont guère moins inondés. D'ailleurs il y a, dans le progrès des choses, des liaisons cachées que le vulgaire n'aperçoit pas, mais qui n'échapperont point à l'œil du sage quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Térence, ni Cicéron, ni Virgile, ni Sénèque, ni Tacite; ce ne sont ni les savants ni les poëtes qui ont produit les malheurs de Rome et les crimes des Romains : mais sans le poison lent et secret qui corrompit peu à peu le plus vigoureux gouvernement dont l'histoire ait fait mention, Cicéron, ni Lucrèce, ni Salluste, n'eussent point existé, ou n'eussent point écrit. Le siècle aimable de Lélius et de Térence amenait de loin le siècle brillant d'Auguste et d'Horace, et enfin les siècles horribles de Sénèque et de Néron, de Domitien et de Martial. Le goût des lettres et des arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente; et s'il est vrai que tous les progrès humains sont pernicieux à l'espèce, ceux de l'esprit et des connaissances qui augmentent notre orgueil et multiplient nos égarements accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un temps où le mal est tel, que les causes mêmes qui l'ont fait naître sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter; c'est le fer qu'il faut laisser dans la plaie, de peur que le blessé n'expire en l'arrachant.

Quant à moi, si j'avais suivi ma première vocation, et que je n'eusse ni lu ni écrit, j'en aurais sans doute été plus heureux. Cependant, si les lettres étaient maintenant anéan-

ties, je serais privé du seul plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux ; c'est parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié, et que j'apprends à jouir de la vie sans craindre la mort. Je leur dois le peu que je suis; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous. Mais consultons l'intérêt dans nos affaires, et la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des philosophes, des historiens, des savants, pour éclairer le monde et conduire ses aveugles habitants; si le sage Memnon m'a dit vrai, je ne connais rien de si fou qu'un peuple de sages.

Convenez-en, monsieur, s'il est bon que les grands génies instruisent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions: si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir? « Les boiteux, dit Montaigne, sont mal propres « aux exercices du corps; et aux exercices de l'esprit, les « ames boiteuses. » Mais, en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres.

Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger, non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de Dandins: le théâtre en fourmille, les cafés retentissent de leurs sentences, ils les affichent dans les journaux, les quais sont couverts de leurs écrits; et j'entends critiquer *l'Orphelin*, parcequ'on l'applaudit, à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts, qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source des désordres de la société, nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance, et que ce que nous ne savons point nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs, que la fureur de savoir tout? Si l'on n'eût prétendu savoir que la terre ne tournait pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournait. Si les seuls philosophes en eussent réclamé le titre, l'*Encyclopédie* n'eût point eu de persécuteurs. Si cent mirmidons n'aspi-

raient à la gloire, vous jouiriez en paix de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talents. Les injures de vos ennemis sont les acclamations satiriques qui suivent le cortége des triomphateurs : c'est l'empressement du public pour tous vos écrits qui produit les vols dont vous vous plaignez ; mais les falsifications n'y sont pas faciles, car le fer ni le plomb ne s'allient pas avec l'or. Permettez-moi de vous le dire, par l'intérêt que je prends à votre repos et à notre instruction ; méprisez de vaines clameurs par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à des injures imprimées ; et qui vous oserait attribuer des écrits que vous n'aurez point faits, tant que vous n'en ferez que d'inimitables ?

Je suis sensible à votre invitation ; et si cet hiver me laisse en état d'aller, au printemps, habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aimerais mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches ; et quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y en trouver d'autres que le lotos, qui n'est pas la pâture des bêtes, et le moly, qui empêche les hommes de le devenir*.

Je suis de tout mon cœur et avec respect, etc.

* Le *lotos* et le *moly* sont célébrés par Homère dans l'*Odyssée*. Le premier offrait une nourriture digne des dieux, et qui parut si délicieuse aux compagnons d'Ulysse qu'il fallut user de violence pour les faire rentrer dans leurs vaisseaux. Mercure donna le second à Ulysse comme propre à le préserver des enchantements de la magicienne Circé.

LETTRE MMLXXVIII.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 10 septembre.

Non, assurément, mon ancien ami, je ne peux ni ne veux retoucher à une plaisanterie faite il y a trente ans, qui ne convient ni à mon âge, ni à ma façon présente de penser, ni à mes études. Je connais toutes les fautes de cet ouvrage; il y en a d'aussi grandes dans l'Arioste; je l'abandonne à son sort. Tout ce que je peux faire, c'est de désavouer et de flétrir les vers infames que la canaille de la littérature a insérés dans cet ouvrage. Ne vous ai-je pas fait part de quelques unes de ces belles interpolations?

Qui, des Valois rompant la destinée,
A la gard'Dieu laisse aller son armée,
Chasse le jour, le soir est en festin,
Toute la nuit fait encor pire train;
Car saint Louis, là haut, ce bon apôtre,
A ses Bourbons en pardonne bien d'autre!

Eh bien! croiriez-vous que, dans le siècle où nous sommes, on m'impute de pareilles bêtises, qu'on appelle des vers? On m'avertit que l'on imprime l'ouvrage en Hollande[1], avec toutes ces ad-

[1] * Les deux premières éditions subreptices, de 1755 et de 1756,

ditions; cela est digne de la presse hollandaise, et du goût de la gent réfugiée.

Je fais imprimer *l'Orphelin de la Chine*, avec une Lettre* dans laquelle je traite les marauds qui débitent ces horreurs comme ils le méritent.

Plût à Dieu qu'on eût saisi *la Pucelle*, l'infame prostituée de *la Pucelle*, à Paris, comme vous me l'écrivez, et comme je l'ai demandé! mais ce n'est point sur elle qu'est tombée l'équité du ministère; c'est, à ma réquisition, sur une édition de la *Guerre de* 1741. Un homme de condition avait, à ce qu'on prétend, volé chez madame Denis les minutes très informes des matériaux de cette Histoire, et les avait vendues vingt-cinq louis d'or à un libraire nommé Prieur, par les mains du chevalier de La Morlière, dont ce Prieur a la quittance. Je ne crois point du tout que le jeune marquis[1] qu'on accuse de s'être servi de ce chevalier soit capable d'une si infame action. Je suis très loin de l'en soupçonner, et je suis persuadé qu'il se lavera, devant le public,

semblent avoir été imprimées dans les Pays-Bas; mais il faut lire *Francfort* au lieu de *Louvain*, qui est sur leur titre. (CLOG.)

* La lettre MMLXXIII à J. J. Rousseau. K.

[1] Ximenès, né en 1726, était encore *jeune* en 1755; il était *marquis*, et la *marquise* sa mère, *amie intime* de madame Denis, vivait aussi à cette dernière époque. Voyez la seconde note de la lettre suivanta, la lettre du 19 janvier 1755 à Ximenès, celle du 6 septembre suivant à madame de Fontaine, et le troisième alinéa de la lettre du 7 février 1756 à Richelieu, où il est nommé. (CLOG.)

d'une accusation si odieuse. Je me suis borné à empêcher qu'on imprimât malgré moi une Histoire du roi imparfaite, et qu'on abusât de mes manuscrits. Cette Histoire ne doit paraître que de mon aveu, et de celui du ministère, après le travail le plus assidu et l'examen le plus sévère.

Vous me feriez un très grand plaisir de faire lire le manuscrit que vous avez à M. de Thibouville.

Adieu, mon ancien ami. Le ministre[1] philosophe aura bientôt les remerciements que mon cœur lui doit.

LETTRE MMLXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 10 septembre.

Voilà ce que causent, mon cher ange, les persécutions, les procédés infames, les injustices. Tout cela m'a empêché de donner la dernière main à mon ouvrage, et m'a forcé de le faire imprimer en hâte, afin de donner au moins quelque petit préservatif contre la crédulité qui adopte les calomnies dont je suis accablé depuis si long-temps.

[1] * Le marquis d'Argenson. — Je ne connais aucune lettre de Voltaire au marquis d'Argenson entre celles du 13 mars 1750 et du commencement de janvier 1757. (Clog.)

C'était une occasion de faire voir dans tout son jour tout ce que j'essuie, sans pourtant paraître trop m'en plaindre; car à quoi servent les plaintes?

Ce n'est que dans votre sein, mon cher et respectable ami, qu'il faut déposer sa douleur. Je n'ai su que depuis quelques jours tout ce qui s'est passé entre madame Denis et M. de Malesherbes. Elle m'avait tout caché, pendant un assez violent accès de ma maladie. Il me paraît qu'elle s'est conduite avec le zèle et la fermeté de l'amitié. Elle devait dire la vérité à madame de Pompadour. Il était très dangereux que des minutes informes, des papiers de rebut, qui contenaient l'Histoire du roi, fussent imprimés sans l'aveu du roi. Il est indubitable que ***[1] les a volés, que La Morlière les a vendus, de sa part, au libraire Prieur, et que ce La Morlière est encore, en dernier lieu, allé à Rouen les vendre une seconde fois. C'est une chose dont Lambert peut vous instruire. J'ai dû moi-même écrire à

[1]* Le *jeune marquis* de *Chimène* (ou Ximenès). Quelques personnes ont dit qu'il avait songé à épouser madame Denis; d'autres ont été beaucoup moins charitables envers cette dame, chez laquelle Ximenès jouissait de la plus grande liberté, quand elle habitait, à Paris, la maison de son oncle, rue *Traversière*. — Quant à La Morlière, chevalier de l'ordre du Christ, et le premier homme de lettres qui, plus tard, encensa les *vertus* de la Du Barri (*Cotillon III*), il est cité comme un escroc dans les *Mémoires* de Bachaumont. Né à Grenoble en 1701, mort à Paris en 1785, il est auteur de *Réflexions sur la tragédie d'Oreste*, d'*Observations* sur celle d'*Amélie, ou le Duc de Foix*, et d'une *Analyse de l'Orphelin de la Chine*. Clog.

madame de Pompadour, dès que j'ai été instruit. Elle m'a mandé sur-le-champ qu'on saisirait l'édition. On l'a saisie, à Paris, chez Prieur; mais la pourra-t-on saisir à Rouen? c'est ce que j'ignore. Tout ce que je sais bien certainement, par la réponse de madame de Pompadour et par sa démarche, c'est qu'il ne fallait pas que l'ouvrage parût.

Pour le procédé de ***, qu'en dites-vous? Consolez-vous, pardonnez à la race humaine. Il y a un homme de condition[1], dans ce pays-ci, qui en fesait autant, et qui fesait vendre un autre manuscrit par ce fripon de Grasset dont vos bontés pour moi avaient découvert les manœuvres.

Et que pensez-vous de la belle lettre de ***[2] à madame Denis, et de la manière dont ce misérable[3] ose parler de vous? Toutes ces horreurs, toutes ces bassesses, toutes ces insolences, sont-elles concevables? Je ne conçois pas M. de Malesherbes; il est fâché contre ma nièce, pourquoi? parcequ'elle a fait son devoir. Il est trop juste pour lui en savoir

[1]* Nommé dans le paragraphe 8 de la lettre MMLXI. (CLOG.)

[2]* Madame Denis écrivait à Collini, le 15 auguste 1755, en parlant du manuscrit dérobé chez elle : « Je ne reviens pas encore d'un « homme qui vole chez moi une parcelle de brouillon pour la vendre! « moi, amie intime de sa mère, et lui venant très souvent me voir! J'ai « caché cette horreur à mon oncle, et je ne la lui dirai que lorsque « nous aurons réparé le mal. » Il résulte, du troisième alinéa de la lettre MMLXXIV, qu'il croyait madame Denis coupable d'une partie de ce *mal*. (CLOG.)

[3]* Le *marquis* traitait d'Argental d'*espèce*. (CLOG.)

long-temps mauvais gré. Je suis persuadé que vous lui ferez sentir la raison. Il s'y rendra, il verra que l'action infame de*** et de La Morlière exigeait un prompt remède. En quoi M. de Malesherbes est-il compromis? je ne le vois pas. Aurait-il voulu protéger une mauvaise action, pour me perdre? Mon cher ange, mon cher ange, la vie d'un homme de lettres n'est bonne qu'après sa mort.

Voilà ce que je vous écrivais, mon cher ange, et je devais vous envoyer cette lettre, dans quelques jours, avec la pièce imprimée, lorsque je reçois la vôtre du 3 du courant. Moi corriger cet *Orphelin!* moi y retravailler, mon cher ange, dans l'état où je suis! cela m'est impossible. Je suis anéanti. La douleur m'a tué. J'ai voulu absolument imprimer la pièce pour avoir une occasion de confondre, à la face du public, tout ce que la calomnie m'impute. Cent copies abominables de *la Pucelle d'Orléans* se débitent en manuscrit, sous mes yeux, dans un pays qui se croit recommandable par la sévérité des mœurs. On farcit cet ouvrage de vers diffamatoires contre les puissances, de vers impies. Voulez-vous que je me taise ici, que je sois en exécration, que je laisse courir ces scandales sans les réfuter? J'ai pris l'occasion de la célébrité de *l'Orphelin*; j'ai fait imprimer la pièce, avec une Lettre[1] où je vais au-devant du mal qu'on veut me

[1] * La lettre MMLXXIII. (Clog.)

faire. Mon asile me coûte assez cher pour que je cherche à y achever en paix des jours si malheureux. Que m'importe, dans cet état cruel, qu'on rejoue ou non une tragédie? Je me vois dans une situation à n'être ni flatté du succès, ni sensible à la chute. Les grands maux absorbent tout.

J'ai envoyé à Lambert les trois premiers actes un peu corrigés. Il aura incessamment le reste, avec l'*Épître* à M. de Richelieu, et une à Jean-Jacques. Les Cramer ont la pièce pour les pays étrangers, Lambert l'a pour Paris. Je leur en fais présent à ces conditions. Il ne me manque plus que de les avoir pour ennemis, parceque je les gratifie les uns et les autres. Je vous le répète, les talents sont damnés dans ce monde.

Je vous conjure de faire entendre raison à M. de Malesherbes; il n'a ni bien agi ni bien parlé. Il a bien des torts, mais il est digne qu'on lui dise ses torts; c'est le plus grand éloge que je puisse faire de lui. Je vous embrasse mille fois.

LETTRE MMLXXX.

A M. BERTRAND.

Aux Délices, 12 septembre.

Je vous envoie, mon cher monsieur, le premier exemplaire[1] qui sort de la presse. Je vous prie de vouloir bien en faire parvenir un à M. le banderet Freudenreich, aussi bien qu'à M. l'avoyer Steiger et à M. l'avoyer Tiller. Je vous demande bien pardon de la peine que je vous donne, mais j'ai cru que ces petits hommages ne pouvaient pas ser par de meilleures mains. Il y a aussi, si vous le permettez, un exemplaire pour M. Tshifeli, secrétaire de votre consistoire. Il m'a écrit une lettre qui fait voir beaucoup de savoir, un bon esprit et un bon cœur. Je le crois votre ami à tous ces titres. J'ai cru devoir imprimer ma lettre à Jean-Jacques dans les circonstances présentes. Vous savez peut-être, monsieur, que le Conseil de Genève a engagé celui de Lausanne à faire rendre, par Bousquet, l'original du Mémoire calomnieux de Grasset. Il me paraît nécessaire qu'on en soit informé à Berne. Maubert, son complice, est parti,

[1] De *l'Orphelin de la Chine*, édition des Cramer. (CLOG.)

dit-on, pour aller faire imprimer la rapsodie infame dont il espère de l'argent. Quel capucin!

Je me recommande à vos bontés. V.

Je crois enfin que, malgré tous mes maux, je partirai dans quelques jours pour Monrion. Puissé-je avoir assez de santé pour venir vous embrasser!

LETTRE MMLXXXI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 12 septembre.

Je vous envoie, monseigneur, à la hâte, et comme je peux, votre filleul *l'Orphelin*, dont vous voulez bien être le parrain; ce sont les premiers exemplaires qui sortent de la presse. Je crois que vous joindrez à toutes vos bontés celle de me pardonner la dissertation que je m'avise toujours de coudre à mes dédicaces. J'aime un peu l'antique; cette façon en a du moins quelque air. Les épîtres dédicatoires des anciens n'étaient pas faites comme une lettre qu'on met à la poste, et qui se termine par une vaine formule; c'étaient des discours instructifs. Un simple compliment n'est guère lu, s'il n'est soutenu par des choses utiles.

Il y a, à la fin de la pièce, une Lettre à Jean-Jacques Rousseau, que j'ai cru nécessaire de publier dans la position où je me trouve.

Je suis honteux de vous entretenir de ces bagatelles, lorsque je ne devrais vous parler que du chagrin sensible que m'a causé la perte de votre procès. Je ne sais pas si une pareille décision se trouve dans l'*Esprit des Lois*. J'ignore la matière des substitutions; j'avais seulement toujours entendu dire que les droits des mineurs étaient inviolables; et, à moins qu'il n'y ait une loi formelle qui déroge à ces droits, il me paraît qu'il y a eu beaucoup d'arbitraire dans ce jugement. Je ne puis croire sur-tout qu'on vous ait condamné aux dépens, et je regarde cette clause comme une fausse nouvelle. Je n'ose vous demander ce qui en est. Vous devez être surchargé d'affaires extrêmement désagréables. Il est bien triste de succomber, après tant d'années de peines et de frais, dans une cause qui, au sentiment de Cochin, était indubitable, et ne fesait pas même de question.

Vous êtes bien bon de me parler de tragédies et de dédicaces, quand vous êtes dans une crise si importante; c'est une nouvelle épreuve où l'on a mis votre courage. Vous soutenez cette perte comme une colonne anglaise; mais les *canons*[1] ne peuvent rien ici, et ce n'est que dans votre belle ame que

[1] Voltaire, trompé par des relations inexactes, et aveuglé par sa partialité pour son *héros*, croyait que celui-ci, à la bataille de Fontenoi, avait donné le premier l'avis de faire avancer *quatre canons* contre le front de la colonne anglaise. — *Siècle de Louis XV*, [illegible]

vous trouvez des ressources. C'est à cette ame noble et tendre que je serai attaché toute ma vie avec les sentiments les plus inviolables et les plus respectueux. Vous savez que ma niéce pense comme moi.

Permettez que je revienne à la pièce qui est sous votre protection. Je vous demande en grace qu'on la joue à Fontainebleau, telle que je l'ai faite, telle que madame de Pompadour l'a lue et approuvée, telle que j'ai l'honneur de vous l'envoyer, et non telle qu'elle a été défigurée à Paris. En vérité, je ne puis concevoir comment elle a pu avoir quelque succès avec tant d'incongruités. Il faut que mademoiselle Clairon soit une grande enchanteresse.

LETTRE MMLXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 septembre.

Je vous ai déja mandé, mon cher ange, que j'ai envoyé la pièce à Lambert; que la seule chose importante pour moi, dans le triste état où je suis, c'est qu'elle paraisse avec les petits boucliers qui repoussent les coups qu'on me porte.

J'ai pris, sur les occupations cruelles, sur les maux qui m'accablent, sur le sommeil que je ne

connais guère, un peu de temps à la hâte, pour corriger, pour arrondir ce que j'ai pu.

Si la pièce était malheureusement imprimée de la manière dont les comédiens la jouent, elle me ferait d'autant plus de peine que les copies en seraient très incorrectes, et c'est ce que j'ai craint; c'est ce qui est arrivé à *Rome sauvée*, transcrite aux représentations. Il n'y a nulle liaison dans les choses qu'on a été obligé de substituer pour faire taire des critiques très injustes. Ces critiques disparaissent bientôt, et il ne faut pas qu'il reste de vestige de la précipitation avec laquelle on a été forcé d'adoucir les ennemis d'un ouvrage passable, avec des vers nécessairement faibles, par lesquels on a cru les désarmer.

S'il reste quelques longueurs, si l'impatience française ne veut pas que le dialogue ait sa juste étendue, on peut, aux représentations, sacrifier des vers; mais les yeux jugent autrement. Le lecteur exige que tout ait sa proportion, que rien ne soit tronqué, que le dialogue ait toute sa justesse. Je ne parle point de certains vers énergiques, tels que:

> Les lois vivent encore, et l'emportent sur vous [1].
>
> Act. IV, sc. IV

[1] La crainte que la police ne vît une allusion dans ce beau vers avait engagé un des amis de Voltaire à y substituer un vers insignifiant. Voyez plus bas, lettre MMXCV. (Clog.)

vers que madame de Pompadour a approuvés, vers qui donnent quelque prix à mon ouvrage. Me les ôter sans aucune raison, c'est jeter une bouteille d'encre sur le tableau d'un peintre. Ne joignez pas, je vous en conjure, aux désagréments qui m'environnent, celui de laisser paraître mon ouvrage défiguré. Je serai peut-être dans la nécessité d'employer plus de soins à faire jouer ma pièce à Fontainebleau, comme elle doit l'être, qu'on n'en a mis à satisfaire les murmures inévitables à une première représentation dans Paris. Un peu de fermeté, quelques vers retranchés, suffiront pour faire passer la pièce au tribunal de ce parterre si indocile; mais, au nom de Dieu, que mon ouvrage soit imprimé comme je l'ai fait. Mon cher ange, j'exige cette justice de votre amitié.

Quant à M. de Malesherbes, il a tort, et il faut avoir le courage de lui faire sentir qu'il a tort; il n'y a que votre esprit aimable et conciliant qui puisse réussir dans cette affaire. N'y êtes-vous pas intéressé? Quoi! un *** vole des manuscrits, et ce lâche insulte! et il vous traite d'*espèce*[1]! et M. de Malesherbes a protégé ce vol! Contre qui? contre celui que ce vol pouvait perdre. Parlez, parlez avec le courage de votre probité, de votre hon-

[1] * Ximenès, qui traitait si lestement le meilleur ami de Voltaire, fit plus tard sa paix avec celui-ci, et alla même *philosopher*, en 1761, aux Délices. (Clog.)

neur, de votre amitié. Les hommes sont bien méchants! Vous avez le droit de vous élever contre eux; c'est à la vertu d'être intrepide. Je voüs embrasse mille fois. Comment va lè pied de madame d'Argental? Je vous envoie, par M. de Malesherbes même, l'édition de Genève. Prault n'aura rien, Lambert aura la France, les comédiens auront mon travail. Il ne me reste que les tracasseries, mon cher ange; vos bontés l'emportent sur tout.

LETTRE MMLXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENSON.

Aux Délices, ou *prétendues* Délices, comme on dit *pretendus* réformés, 12 septembre.

Les ministres n'ont guère le temps d'examiner les *Magots de la Chine;* mais si le plus aimable de tous les ministres a le temps de voir, à Fontainebleau, la morale de Confucius, en cinq actes; si l'auteur chinois peut amuser une heure et demie celui qui, depuis quarante ans en çà, l'honore de ses bontés, il sera plus fier qu'un conquérant tartare.

Est-il permis de glisser dans ce paquêt cinquante *Magots* pour le président Hénault?

LETTRE MMLXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 septembre.

Je fais passer par vos mains, mon cher et respectable ami, ma réponse[1] à M. le comte de Choiseul, ne sachant pas son adresse. Collini vient d'arriver, et je reçois trop tard vos avis et ceux des anges. On vend déja dans Paris, en manuscrit, *l'Orphelin* comme *la Pucelle*, et tout aussi défiguré. L'état cruel où les nouvelles infidélités touchant l'*Histoire* de la guerre dernière avaient réduit ma santé, et les dangers où me mettaient les copies abominables de *la Pucelle*, ne me permettaient pas de travailler; il s'en fallait beaucoup. Tout ce que j'ai pu faire a été de prévenir, par une prompte édition, le mal que m'allait faire une édition subreptice dont j'étais menacé tous les jours. Tout le mal vient de donner des tragédies à Paris, quand on est au pied des Alpes; cela n'est arrivé qu'à moi. Je ne crois pas avoir mérité qu'on me forçât à fuir ma patrie. Je m'aperçois seulement qu'il faut être auprès de vous pour faire quelque chose de passable, et que, si on veut tirer parti des talents, il

[1] La lettre qui suit celle-ci. (Clog.)

ne faut pas les persécuter. Je compte sur quelque souvenir de la part de madame de Pompadour et de M. d'Argenson ; mais je perdais absolument leurs bonnes graces, si on avait publié cette *Guerre de* 1741, que l'un et l'autre m'avaient recommandé de ne pas donner au public[1]; et le roi m'en aurait su très mauvais gré, malgré les justes louanges que je lui donne. Je risquais d'être écrasé par le monument même que j'érigeais à sa gloire.

Jugez du chagrin que m'a causé la conduite de M. de Malesherbes, et son ressentiment injuste contre mes très justes démarches.

Enfin voilà la pièce imprimée avec tous ses defauts, qui sont très grands. Il n'y a autre chose à faire qu'à la supprimer au théâtre, et attendre un temps favorable pour en redonner deux ou trois représentations. Comptez que je suis très affligé de ne m'être pas livré à tout ce qu'un tel sujet pouvait me fournir; c'était une occasion de dompter l'esprit de préjugé, qui rend parmi nous l'art dramatique encore bien faible. Nos mœurs sont trop molles. J'aurais dû peindre, avec des traits plus caractérisés, la fierté sauvage des Tartares, et la morale des Chinois. Il fallait que la scène fût dans une salle de Confucius, que Zamti

[1]* L'*Histoire de la guerre de* 1741, malgré toutes les précautions de Voltaire, fut imprimée quelques mois plus tard, non à Paris, mais à Amsterdam. (CLOG.)

fût un descendant de ce législateur, qu'il parlât comme Confucius même, que tout fût neuf et hardi, que rien ne se ressentît de ces misérables bienséances françaises, et de ces petitesses d'un peuple qui est assez ignorant et assez fou pour vouloir qu'on pense à Pékin comme à Paris. J'aurais accoutumé peut-être la nation à voir, sans s'étonner, des mœurs plus fortes que les siennes; j'aurais préparé les esprits à un ouvrage[1] plus fort que je médite, et que je ne pourrai probablement exécuter. Il faudra me réduire à planter des marroniers et des pêchers; cela est plus aisé, et n'est pas sujet aux revers que les talents attirent. Il faut enfin vivre pour soi, et mourir pour soi, puisque je ne peux vivre pour vous et avec vous. Je vous embrasse bien tendrement, mon très cher ange.

LETTRE MMLXXXV.

A M. LE COMTE DE CHOISEUL[2].

Aux Délices, 17 septembre.

Je crois, monsieur, avoir reçu deux lettres de vous. Les bontés dont vous m'honorez redoublent la douleur que je porterai jusqu'au tombeau d'être

[1] *L'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.* (CLOG.)
[2] Duc de Praslin en novembre 1762. (CLOG.)

éloigné pour jamais de vous et de la maison * où vous passez votre vie. J'aurais dû mériter ces bontés par des soins plus assidus pour cet *Orphelin* que vous avez pris sous votre protection. Plus d'une circonstance très triste m'a empêché de songer à perfectionner un ouvrage auquel je devais retoucher, et m'a forcé de livrer trop tôt à l'impression ce que j'avais trop tôt livré au théâtre. Des traverses cruelles ont toujours été le fruit de mes travaux. S'il plaisait enfin à la destinée de me laisser des jours tranquilles, si la persécution me laissait respirer dans mon asile, peut-être aurais-je encore la force de faire quelque chose qui me rappellerait à votre souvenir, et qui vous marquerait au moins l'envie extrême que j'ai de mériter votre suffrage. J'explique plus en détail à M. d'Argental tous les contre-temps qui m'ont jeté hors de mes mesures; mais je n'ai point d'expression, monsieur, pour vous exprimer ma tendre et respectueuse reconnaissance. V.

* Celle de M. d'Argental, dont il était voisin. (CLOG.)

LETTRE MMLXXXVI.

A M. DEVAUX.

Aux Délices, 18.

Je peux, mon cher *Panpan*, vous prêter quelque triste élégie, quelque épitre chagrine; cela convient à un malade; mais pour des comédies, faites-en, vous qui parlez bien et qui êtes jeune et gai. Voyez si vous vous contenterez d'un billet aux comédiens, pour vous donner votre entrée. Il se peut faire qu'ils aient cette complaisance pour moi, et je risquerais volontiers ma requête pour vous obliger. Comme je leur ai donné quelques pièces gratis, et, en dernier lieu, des *magots chinois*, j'ai quelque droit de leur demander des faveurs, surtout quand ce sera pour un homme aussi aimable que vous.

Mille respects, je vous prie, à madame de Boufflers, et à quiconque daigne se souvenir de moi à Lunéville. V.

LETTRE MMLXXXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 19 septembre.

Oui, ma muse est trop libertine;
Elle a trop changé d'horizon;
Elle a voyagé sans raison
Du Pérou jusques à la Chine.
Je n'ai jamais pu limiter
L'essor de cette vagabonde;
J'ai plus mal fait de l'imiter;
J'ai, comme elle, couru le monde.
Les gironettes ne tournent plus,
Lorsque la rouille les arrête;
Après cent travaux superflus,
Il en est ainsi de ma tête.
Je suis fixé, je suis lié,
Mais par la plus tendre amitié,
Mais dans l'heureuse indépendance,
Dans la tranquille jouissance
De la fortune et de la paix,
Ne pouvant regretter la France,
Et vous regrettant à jamais.

Voilà à-peu-près mon sort, mon cher et ancien ami; je ne lui pardonne pas de nous avoir presque toujours séparés, et je suis très affligé si nous avons l'air d'être heureux si loin l'un de l'autre, vous sur les bords de la Seine, et moi sur ceux de mon lac. J'ai renoncé de grand cœur à toutes les illusions

de la vie; mais non pas aux consolations solides, qu'on ne trouve qu'avec ses anciens amis. Madame Denis me fait bien sentir combien cette consolation est nécessaire. Elle s'est consacrée à me tenir compagnie dans ma retraite. Sans elle mon jardin serait pour moi un vilain désert, et l'aspect admirable de ma maison perdrait toute sa beauté. J'ai été absolument insensible à ce succès passager de la tragédie* dont vous me parlez. Peut-être cette insensibilité vient de l'éloignement des lieux. On n'est guère touché d'un applaudissement dont le bruit vient à peine jusqu'à nous; et on voit seulement les défauts de son ouvrage, qu'on a sous les yeux. Je sens tout ce qui manque à la pièce, et je me dis :

« Solve senescentem . . . . »
Hor., lib. I, ep. I.

Je me le dis aujourd'hui; et peut-être demain je serai assez fou pour recommencer! Qui peut répondre de soi? Je ne réponds bien positivement que de la sincère et inviolable amitié qui m'attache à vous pour toute ma vie. V.

* *L'Orphelin de la Chine.*

LETTRE MMLXXXVIII.

DE J. J. ROUSSEAU.

Paris, le 20 septembre.

En arrivant, monsieur, de la campagne, où j'ai passé cinq ou six jours, je trouve votre billet, qui me tire d'une grande perplexité; car, ayant communiqué à M. de Gauffecourt, notre ami commun, votre lettre[1] et ma réponse, j'apprends à l'instant qu'il les a lui-même communiquées à d'autres, et qu'elles sont tombées entre les mains de quelqu'un qui travaille à me réfuter, et qui se propose, dit-on, de les insérer à la fin de sa critique. M. Bouchaud[2], agrégé en droit, qui vient de m'apprendre cela, n'a pas voulu m'en dire davantage; de sorte que je suis hors d'état de prévenir les suites d'une indiscrétion que, vu le contenu de votre lettre, je n'avais eue que pour une bonne fin.

Heureusement, monsieur, je vois par votre projet que le mal est moins grand que je n'avais craint. En approuvant une publication qui me fait honneur, et qui peut vous être utile, il me reste une excuse à vous faire sur ce qu'il peut y avoir eu de ma faute dans la promptitude avec laquelle ces lettres ont couru sans votre consentement ni le mien.

Je suis avec les sentiments du plus sincère de vos admirateurs, monsieur, etc.

Je suppose que vous avez reçu ma réponse du 10 de ce mois.

[1] La lettre MMLXXIII, à laquelle Rousseau avait répondu le 10 septembre. (CLOG.)

[2] Auteur d'un *Commentaire sur la Loi des douze Tables;* mort en 1804. Bouchaud aimait beaucoup la musique, et ce fut sans doute ce qui le mit en relation avec l'auteur du *Devin du village*. (CLOG.)

LETTRE MMLXXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 septembre.

Mon cher ange, tout malade que je suis, j'ai lu avec attention le grand Mémoire sur *l'Orphelin*. J'en fais les plus sincères remercîments au chœur des anges; mais les forces et le temps me manquent pour donner à cet ouvrage la perfection que vous croyez qu'il mérite, et, du moins, les soins que je lui dois après ceux que vous en avez daigné prendre. Je crois que le mieux serait de ne pas reprendre la pièce après Fontainebleau, de gagner du temps, de me laisser celui de me reconnaître. Songez que je n'ai ni santé ni recueillement d'esprit. Cette cruelle aventure de l'*Histoire de* 1741, l'injustice de M. de Malesherbes, ses discours offensants et si peu mérités, six mille copies répandues dans Paris d'un ouvrage tout falsifié et qui me fait grand tort, tant de tribulations jointes aux souffrances du corps; des ouvriers de toute espèce qu'il faut conduire, un voyage à mon autre ermitage[1] qu'il faut faire; tout m'arrache à présent à *l'Orphelin*, mais rien ne m'ôtera jamais à vous. Tâchez, je vous

[1]* Celui de Monrion, où Voltaire n'alla pour la première fois que le 16 décembre 1755. (Clog.)

en prie, que les comédiens oublient *l'Orphelin* cet hiver; mais ne m'oubliez pas. Vous ne m'aimez que comme feseur de tragédies, et je ne veux pas être aimé ainsi. Vous ne me parlez point de vous, de votre vie, de vos amusements; vous ne me dites point si vous êtes aussi mécontent que moi de Cadix[1]; si vous avez été à la campagne cet été. Vous ne savez pas que vos minuties sont pour moi essentielles. Il faut que vous me parliez de vous davantage, si vous voulez que je sois mieux avec moi-même. Adieu; je vous demande toujours en grace de faire lire à M. de Thibouville ce que vous savez[2].

LETTRE MMXC.

A M. BERTRAND.

Aux Délices, 26 septembre.

De nouveaux contre-temps très tristes, mon cher monsieur, me privent, cette année, du plaisir que je me préparais de venir vous embrasser à Berne. Je partais pour Monrion, lorsqu'un courrier, dépêché par madame de Giez, femme de mon banquier, vint m'apprendre que son mari[3] était à la mort, dans ma maison que je lui ai prêtée, et

[1]* Lettre MCCCCIII, note [2]*. (CLOG.)
[2]* *La Pucelle*, telle que Voltaire l'avait composée. (CLOG.)
[3]* Lettre MDCCCCLXXXI. (CLOG.)

où je venais d'envoyer tout mon petit bagage. Ce M. de Giez est non seulement mon banquier, mais mon ami. Je n'ai senti que l'affliction que me cause son triste état. S'il en réchappe, sa convalescence sera longue, et je lui laisse de grand cœur ma maison, où il est avec toute sa famille. Si nous le perdons, ce seront encore de très grands embarras joints à ma douleur. La vie est remplie de ces traverses, jusqu'au dernier moment. Ma santé est toujours très languissante; il n'y a de consolation que dans une résignation entière à la volonté d'un Être suprême. Quel cruel contraste entre ces réflexions et la gaieté un peu indécente de ces anciens fragments de *la Pucelle*, qu'on assure être imprimés! Cette nouvelle achève de me désespérer. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien présenter mes respects à M. le colonel Jenner, aussi bien qu'à M. le banderet de Freudenreich.

Vous ignorez peut-être que le Conseil de Genève a fait un réquisitoire à celui de Lausanne, pour se faire représenter le Mémoire scandaleux et calomnieux du nommé Grasset. Le libraire Bousquet a été obligé de donner l'original de ce Mémoire, sur la lecture duquel le Conseil de Genève a décerné un décret de prise de corps contre Grasset. Je ne pouvais, ce me semble, avoir une meilleure réfutation; mais enfin cette affaire est toujours désagréable. Oserais-je vous supplier de faire

parvenir cette nouvelle à monsieur le secrétaire[1] de votre consistoire, qui m'a paru être informé du Mémoire de Grasset et de l'effet dangereux qu'il pouvait produire? Madame Denis vous fait mille compliments. Je vous suis tendrement attaché, à la vie et à la mort.

LETTRE MMXCI.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 26 septembre.

J'allais à Monrion, mon cher philosophe; je venais vous embrasser, je jouissais par avance des consolations de votre commerce aussi sûr que délicieux; j'étais déja en route, j'avais couché à Prangins, lorsque madame de Giez m'apprend par un courrier le danger où est son mari. J'aime M. de Giez véritablement; je lui ai confié une partie de mes affaires; il m'a paru avoir toute la bonne foi de votre pays; je serais inconsolable de sa perte. Il est dans ma maison avec toute sa famille; je ne regrette point d'en être privé, s'il peut y retrouver sa santé; je ne voudrais y être que pour lui donner mes secours; mais je suis retombé dans mes maux ordinaires, et me voici malade auprès de Genève, tandis que tout mon petit bagage est auprès de

[1] * Tshifeli, cité plus haut, lettre MMLXXX. (CLOG.)

Lausanne. La vie n'est qu'un contre-temps perpétuel; heureuse encore, quand elle n'est qu'un contre-temps.

Vous avez dû recevoir, mon cher ami, un exemplaire de *l'Orphelin de la Chine* par la voie de M. Gallatin[1], directeur des postes de Genève, qui s'est chargé de vous le faire parvenir. Il est bien triste que cette maudite *Pucelle* paraisse, après trente ans, dans le monde, à côté d'ouvrages sérieux et pleins de morale; c'est un contraste qui afflige ma vieillesse.

Vous savez que, sur le réquisitoire du Conseil de Genève, Bousquet a été obligé de donner l'original de ce Mémoire scandaleux et calomnieux de Grasset, qu'il avait répandu dans Lausanne. Le Conseil de Genève vient de donner un décret de prise de corps contre Grasset. C'est là une réfutation assez authentique; mais il est triste d'en avoir eu besoin.

Je me flatte que Bousquet sera assez sage pour ne plus se servir d'un pareil homme.

Adieu, jusqu'au moment où je pourrai enfin jouir de Monrion et de votre société. Adieu, mon

[1] La famille Gallatin (et non Galatin) est fort connue à Genève. Un de ses membres, J. L. Gallatin, mort en 1783, fut, comme médecin, l'un des disciples les plus distingués de Tronchin. Ce fut aussi une demoiselle de cette famille qu'épousa, en secondes noces, Samuel Constant de Rebecque (mort en 1800), l'un des oncles de M. Benjamin Constant, député. (Clog.)

cher philosophe; madame Denis et moi nous présentons nos obéissances à celle qui fait la douceur de votre vie, et à qui vous le rendez si bien.

LETTRE MMXCII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 27 septembre.

Vous devez, monseigneur, avoir reçu mes *magots*, depuis la lettre dont vous m'avez honoré. J'avais adressé le premier exemplaire sortant de la presse, à M. Pallu [1], sous l'enveloppe de M. Rouillé. Je ne crois pas qu'il y ait aucune négociation avec la Chine qui ait pu empêcher que le paquet vous ait été rendu. Tout a été fait un peu à la hâte, de ma part, et je vous demande très sérieusement pardon de vous offrir une pièce que j'aurais pu rendre, avec le temps, moins indigne de vous; mais on ne fait pas toujours tout ce qu'on voudrait. Je ne vous parlerai plus de votre procès, puisque vous l'avez oublié; mais vous ne m'empêcherez pas d'être surpris et affligé. Je voudrais que l'injustice opiniâtre des Anglais me donnât un sujet plus ample pour parler de vous selon mon cœur. Vous m'inspirez du goût pour l'historiographerie, depuis

[1] * Conseiller d'état depuis 1749, beau-frère de Rouillé, alors ministre et secrétaire d'état. (CLOG.)

que je ne suis plus historiographe. L'*Histoire de la guerre de* 1741, où vous êtes tout du long, paraîtra un jour; mais c'est un fruit qu'il faut laisser mûrir. Madame Denis jure toujours qu'elle vous remit l'exemplaire que je lui avais envoyé pour vous; mais voici ce qui est arrivé. Un libraire de Paris, nommé Prieur, acheta vingt-cinq louis, il y a quelque temps, une partie de ce manuscrit, qui n'allait que jusqu'à la bataille de Fontenoi; et chose étrange, c'est que ce libraire dit l'avoir acheté de M. de ***. Manger six cent mille francs, et vendre six cents francs un manuscrit dérobé, voilà un singulier exemple de ce que la ruine traîne après elle. M. de Malesherbes eut la faiblesse de permettre cette édition sans me consulter. J'en fus instruit; j'ignorais ce qu'on avait imprimé; je savais seulement qu'une partie de l'Histoire du roi allait paraître sous mon nom, sans mon aveu, sans qu'on m'eût rien communiqué. J'écrivis à madame de Pompadour et à M. d'Argenson, et j'obtins sur-le-champ qu'on fit saisir l'ouvrage. Une des plus fortes raisons qui m'ont déterminé à prendre ce parti, c'est la crainte qu'on ne m'accusât de flatterie dans cette histoire. J'aurais passé pour l'avoir publiée moi-même, et pour avoir voulu m'attirer quelque grace par des louanges. Ces louanges ne peuvent jamais être bien reçues que quand elles paraissent entièrement désintéressées. D'ailleurs

je n'avais point revu cette histoire, et il y a toute apparence qu'on n'en avait publié que des fragments fort imparfaits. Madame de Pompadour et M. d'Argenson ont pensé comme moi, et madame de Pompadour m'a fait l'honneur de m'écrire, aussi bien que M. d'Argenson, qu'elle approuvait ma conduite. Je me flatte que vous daignez lui donner la même approbation. Vous voyez combien ceux qui ont parlé de cette affaire ont été peu instruits; mais l'est-on jamais bien sur les grandes choses et sur les petites? A propos de petites, vous avez lu, sans doute, madame de Staal[1]. Je m'aperçois que mon bavardage n'est pas petit. Recevez mon tendre respect.

LETTRE MMXCIII.

A M. BERTRAND.

30 septembre.

Voici, mon cher monsieur, une petite anecdote littéraire assez singulière. M. le conseiller de Bonstetten et moi, nous sommes les seuls qui ayons eu l'idée de parler de Confucius dans *l'Orphelin de la Chine,* d'étonner et de confondre un Tartare (et il y a beaucoup de Tartares en ce monde), par

[1]* Les *Mémoires* de cette dame paraissaient, pour la première fois, depuis le commencement d'auguste 1755. (Clog.)

l'exposition de la doctrine aussi simple qu'admirable de cet ancien législateur. Il était impossible de faire paraître Confucius lui-même, du temps de Gengis-kan, puisque ce philosophe vivait six cents ans avant Jésus-Christ; mais ma première intention avait été de représenter Zamti comme un de ses descendants, et de faire parler Confucius en lui. On me fit craindre le ridicule que le parterre de Paris attache presque toujours aux choses extraordinaires, et sur-tout à la sagesse. Je me privai de cette source de vraies beautés dans une pièce qui, étant pleine de morale et dénuée de galanterie, courait grand risque de déplaire à ma nation. La faveur qu'elle a obtenue m'enhardit, mais m'enhardit trop tard. Je vis tout ce qui manquait à cet ouvrage quand il fut imprimé; je repris mes anciennes idées, et j'y travaillais quand je reçus votre lettre du 26 septembre. J'ai déja corrigé tant de choses à la pièce, que je ne craindrais point de la refondre pour professer hardiment la morale de Confucius dans mon sermon chinois. Tous ceux à qui j'ai fait part de cette entreprise, l'ont approuvée avec transport. Mais M. de Bonstetten est le seul qui ait eu le mérite de l'invention. Je ne peux m'empêcher d'admirer la justesse et la force de l'esprit d'un homme qui, occupé de choses si différentes, trouve tout d'un coup, à la seule lecture d'une tragédie, la beauté essentielle qui

devait caractériser la pièce. Voilà bien un nouveau motif qui m'attache à Berne, et qui me donne de nouveaux regrets. Je ne peux aller à Monrion, que j'ai cédé pour long-temps à M. de Giez et à sa famille. Qu'il y rétablisse sa santé; qu'il y demeure tant qu'il voudra, ma maison est à lui. Je suis d'ailleurs plus malade que jamais à mes prétendues Délices; et, depuis quelques jours, je me trouve dans l'impuissance totale de travailler.

Il est vrai, mon cher philosophe, que je badinais à trente ans; j'avais traduit le commencement de cet *Hudibras*[1], et peut-être cela était-il plus plaisant que celui dont vous me parlez. Pour cette *Pucelle d'Orléans*, je vous assure que je fais bien pénitence de ce péché de jeunesse. Je vous enverrais mon péché, si j'en avais une copie. Je n'en ai aucune; mais j'en ferai venir de Paris incessamment, et uniquement pour vous. Vous la lirez à votre loisir, avec des amis philosophes.

« Dulce est desipere in loco. »
Hor., lib. IV, od. XII, v. 28.

Je vous remercie tendrement d'avoir fait connaître à M. de Tressan la vérité. Bousquet n'est pas digne d'avoir affaire à un homme comme vous, et d'imprimer vos ouvrages. Ne pourrais-je trouver à Genève un libraire qui me convînt? N'avez-vous

[1] * Voltaire a donné un échantillon du poëme de Butler dans la *Lettre* XXII *sur les Anglais*. (CLOG.)

pas une imprimerie à Berne? Il faut du stoïcisme dans plus d'une occurrence; mais je n'adopte des stoïques que les principes qui laissent l'ame sensible aux douceurs de l'amitié, et qui avouent que la douleur est un mal. Passer sa vie entre la calomnie et la colique est un peu dur; mais l'étude et l'amitié consolent. Adieu, monsieur; vous faites une de mes plus grandes consolations. Conservez-moi les bontés que vous m'avez acquises de M. et de madame de Freudenreich; vous sentez que je suis déja bien attaché à M. de Bonstetten, par estime et par amour-propre. Mes respects, je vous en prie, à ces messieurs, à M. l'avoyer, à M. le colonel Jenner. Je suis à vous tendrement pour ma vie.

LETTRE MMXCIV.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 1er octobre.

Je n'ai point répondu, mon ancien ami, aux belles exhortations que vous me faites sur cette vieille folie de trente années, que vous voulez que je rajeunisse. J'attends que je sois à l'âge auquel Fontenelle a fait des comédies. Il n'est permis qu'à un jeune homme, ou à un radoteur, de s'occuper d'une *Pucelle*. Colonne[1], à l'âge de soixante et

[1] * Voltaire veut-il parler ici de Fr.-Marie-Pompée Colonne mort

quinze ans, commenta l'*Aloïsia;* mais il y a peu de ces grandes ames qui conservent si long-temps le feu sacré de Prométhée. Il y a d'ailleurs un petit obstacle à l'entreprise que vous me proposez, c'est que l'ouvrage n'est plus entre mes mains; je m'en suis défait comme d'une tentation. Je me suis mis gravement à juger les *nations*[1], dans une espèce de tableau du genre humain, auquel je travaille depuis long-temps, et je ne me sens pas l'agilité de passer de la salle de Confucius à la maison de madame Pâris. J'ai lu les *Mémoires de madame de Staal;* elle paraît plus occupée des événements de la femme de chambre que de la conspiration du prince de Cellamare. On dit que nous aurons bientôt les mémoires de mademoiselle Rondet, fille suivante de madame de Staal.

Vous ne pouviez vous défaire de vos Anglais et de vos Italiens en de meilleures mains qu'en celles de M. le comte de Lauraguais[2]. Le vieux Protagoras, ou Diagoras-Dumarsais, m'a répondu de lui.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

âgé de quatre-vingt-deux ans, à Paris, en 1726? On ne connaît pourtant de cet écrivain aucun commentaire sur l'ouvrage de Nicolas Chorier, où, pour s'exprimer comme Boileau,

« Le latin dans les mots brave l'honnêteté. »

Peut-être Voltaire, qui avait pu connaître les mœurs du vieillard, fait-il allusion à un commentaire *en action*. (CLOG.)

[1] Allusion à l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. (CLOG.)

[2] L. L. Félicité, duc de Brancas, comte de Lauraguais, cité plus

LETTRE MMXCV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 8 octobre.

J'ai beaucoup d'obligations, mademoiselle, à M. et à madame d'Argental; mais la plus grande est la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. J'ai fait ce que j'ai pu pour mériter leur indulgence, et je voudrais bien n'être pas tout-à-fait indigne de l'intérêt qu'ils ont daigné prendre à un faible ouvrage, et des beautés que vous lui avez prêtées; mais, à mon âge, on ne fait pas tout ce qu'on veut. Vous avez affaire, dans cette pièce, à un vieil auteur et à un vieux mari, et vous ne pouvez échauffer ni l'un ni l'autre. J'ai envoyé à M. d'Argental quelques mouches cantharides pour la dernière scène du quatrième acte, entre votre mari et vous; et comme j'ai, selon l'usage de mes confrères les barbouilleurs de papier, autant d'amour-propre que d'impuissance, je suis persuadé que cette scène serait assez bien reçue, sur-tout si vous vouliez réchauffer le vieux mandarin[1] par

bas dans la lettre MMXCVI à Dumarsais, auquel il fesait une pension de mille livres. (CLOG.)

[1] * Sarrasin jouait très froidement le rôle de Zamti. Voltaire l'eût

quelques caresses dont les gens de notre âge ont besoin, et l'engager à faire, dans cette occasion, un petit effort de mémoire et de poitrine.

Au reste, mademoiselle, je vous supplie instamment de vouloir bien conserver, sans scrupule, ces deux vers au premier acte :

> Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
> Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.
> Sc. 1.

Vous pouvez être très sûre que les sanglots n'ont pas d'autre passage que celui de la voix; et, si on n'est pas accoutumé à cette expression, il faudra bien qu'on s'y accoutume.

Je vous demande grace aussi pour ces vers :

> Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser;
> Je n'ai que trop connu leurs larmes infidèles.
> Act. III, sc. 1.

Le parterre ne hait pas ces petites excursions sur vous autres, mesdames.

Je prie Gengis de vouloir bien dire, quand vous paraissez :

> Que vois-je ? est-il possible ? O ciel ! ô destinée !
> Ne me trompé-je point ? est-ce un songe, une erreur ?
> C'est Idamé, c'est elle ; et mes sens, etc.
> Act. III, sc. 1.

mis volontiers *trois mois au soleil, en espalier,* comme il voulait y mettre La Noue en juillet 1751. (Clog.)

Je suppose que vous ménagez votre entrée de façon que Gengis-kan a le temps de prononcer tout ce bavardage.

Je demande instamment qu'on rétablisse la dernière scène du quatrième acte, telle que je l'ai envoyée à M. d'Argental; elle doit faire quelque effet si elle est jouée avec chaleur; du moins elle en fesait lorsque je la récitais, quoique j'aie perdu mes dents au pied des Alpes.

Je ne peux pas concevoir comment on a pu ôter de votre rôle ce vers au quatrième acte :

> Les lois vivent encore, et l'emportent sur vous.

C'est assurément un des moins mauvais de la pièce, et un de ceux que votre art ferait le plus valoir. Il n'est pas possible de soutenir le vers qu'on a mis à la place :

> Mon devoir et ma loi sont au-dessus de vous ;
> Je vous l'ai déja dit[1].

Vous sentez qu'*un devoir au-dessus de quelqu'un* n'est pas une expression française, et ce malheureux *Je vous l'ai déja dit* ne semble être là que pour avertir le public que vous ne devriez pas le redire encore.

La dernière scène du quatrième acte est entre

[1] * Ces vers ont disparu de la scène IVe du IVe acte. (L. D. B.)

les mains de M. d'Argental, *je vous l'ai déja dit;* et dans cette dernière scène que, par parenthèse, je trouve très bonne, je voudrais que Zamti eût l'honneur de vous dire :

> Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune, etc.
> Sc. VI.

Je voudrais que le cinquième acte fût joué tel qu'il est imprimé. J'ai de fortes raisons pour croire que votre scène avec Octar ne doit point être tronquée, et que vous disiez :

> Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,
> Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître.
> Sc. II.

Une de ces raisons, c'est qu'il me paraît très convenable qu'Idamé, qui a son projet de mourir avec son mari, veuille l'exécuter sans voir Gengis, et que, remplie de cette idée, elle hasarde sa prière à Octar. D'ailleurs j'aime fort ce brutal d'Octar, et je voudrais qu'il parlât encore davantage.

Je vous demande pardon, mademoiselle, de tous ces détails. Maintenant, si M. de Crébillon ou M. de Châteaubrun, ou quelques autres jeunes têtes de mon âge, n'ont ni tragédies ni comédies nouvelles à vous donner pour votre Saint-Martin, et si votre malheur vous force à reproduire encore au théâtre les cinq *magots chinois*, je vous enverrais la pièce avec le plus de changements que je pour-

rais. J'attendrais sur cela vos ordres; mais voici ce que je vous conseillerais, ce serait de jouer *Mariamne* à la rentrée de votre parlement. Ce rôle est trop long pour mademoiselle Gaussin, qui ne doit pas d'ailleurs en être jalouse. Vous feriez réussir cette pièce avec M. Le Kain, qui joue, dit-on, très bien Hérode: vous joueriez après cela Idamé, si le public redemandait la pièce; j'aurais le temps de la rendre moins indigne de vous.

Je vous demande pardon d'une si longue lettre, que le triste état de ma santé m'a obligé de dicter. Je vous présente mes très sincères remerciements, etc.

LETTRE MMXCVI.

A M. DUMARSAIS[1],

A PARIS.

Aux Délices, le 12 octobre.

Je bénis les Chinois, et je brûle des pastilles à

[1] * Mort le 11 juin 1756. — Voltaire, après la mort de l'auteur des *Tropes*, lui consacra un article dans le *Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV*. Dumarsais, le premier grammairien de son siècle, disait un jour à Grimm, ou à Diderot, avec la simplicité de son esprit d'ailleurs excellent, « qu'il avait découvert vingt-cinq nullités dans la résurrection du Lazare. Il allégua, pour première, que « *les morts ne ressuscitaient point.* » Il fut dispensé d'énumérer les vingt quatre autres nullités. (Clog.)

Confucius, mon cher philosophe, puisque mon étoffe de Pékin vous a encore attiré dans le magasin d'Adrienne*. Nous l'avons vue mourir, et le comte de Saxe devenu depuis un héros, et presque tous ses amis. Tout a passé; et nous restons encore quelques minutes sur ce tas de boue, où la raison et le bon goût sont un peu rares.

Si les Français n'étaient pas si Français, mes Chinois auraient été plus Chinois, et Gengis encore plus Tartare. Il a fallu appauvrir mes idées, et me gêner dans le costume, pour ne pas effaroucher une nation frivole qui rit sottement et qui croit rire gaiement de tout ce qui n'est pas dans ses mœurs, ou plutôt dans ses modes.

M. le comte de Lauraguais [1] me paraît au-dessus des préjugés, et c'est alors qu'on est bien. Il m'a écrit une lettre dont je tire presque autant de vanité que de la vôtre. Il a dû recevoir ma réponse, adressée à l'hôtel de Brancas. Il pense, puisqu'il vous aime. Cultivez de cet esprit-là tout ce que vous pourrez; c'est un service que vous rendez à la nation. Vivez, inspirez la philosophie.

Nous ne nous verrons plus; mais se voit-on

* M. Dumarsais avait enseigné la déclamation à mademoiselle Le Couvreur. K.

[1] * Petit-fils du duc de Brancas auquel la lettre XIX est adressée. — Ce fut au comte de Lauraguais, né le 3 juillet 1733, mort le 9 octobre 1824, que Voltaire dédia *l'Écossaise*, en 1760. — *La réponse*

dans Paris? Nous voilà morts l'un pour l'autre; j'en suis bien fâché. Je trouve quelques philosophes au pied des Alpes; toute la terre n'est pas corrompue.

Vous vivez sans doute avec les encyclopédistes; ce ne sont pas des bêtes que ces gens-là; faites-leur mes compliments, je vous en prie. Conservez-moi votre amitié jusqu'à ce que notre machine végétante et pensante retourne aux éléments dont elle est faite.

Je vous embrasse en Confucius; je m'unis à vos pensées; je vous aime toujours au bord de mon lac, comme lorsque nous soupions ensemble. Adieu. On n'écrivait ni à Platon ni à Socrate: *Votre très humble serviteur.*

LETTRE MMXCVII.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, le 14 octobre.

Je profite d'un petit moment de santé, ou plutôt de relâchement de mes maux, pour présenter mes tendres respects à monsieur et à madame de Brenles. La maladie de M. de Giez m'a empêché, il y a un mois, d'aller à Monrion, et la mienne mainte-

de Voltaire au comte de Lauraguais (nommé pair de France par Louis XVIII, avec le titre de duc de Brancas) nous est inconnue. (CLOG.)

nant me retient auprès de Genève. Je vois bien que nous retournerons à-peu-près dans le même temps à Lausanne; ce sera là que je remercierai madame de Brenles. Ses vers[1] sont le prix le plus flatteur de *l'Orphelin de la Chine*. Je suis actuellement dans l'incapacité de répondre, même en prose : il ne me reste plus que le sentiment; mais ce n'est pas assez, il faudrait l'exprimer, et ce n'est pas une besogne de malade.

M. Dupont devait venir à Monrion cet automne ; voilà les choses furieusement dérangées. On n'éprouve dans la vie que des contradictions, bien heureux encore quand on s'en tient là. J'ai à soutenir tous les maux du corps et de l'ame; l'espérance de revoir monsieur et madame de Brenles me soutient. Nous leur renouvelons, madame Denis et moi, les plus sincères amitiés.

Adieu, couple respectable et aimable, jusqu'au moment où Monrion nous rassemblera. V.

[1]* Madame de Brenles composait des poésies fugitives assez agréables; elle traduisit même le *Caton* d'Addison, en fesant usage des rimes croisées, à l'exemple de Voltaire dans *Tancrède*. Ayant eu envie, en 1765, de proposer sa pièce au Théâtre français, madame Necker, son amie intime, l'engagea à renoncer à ce dessein, en lui écrivant, le 24 juillet de la même année, *que l'esprit de liberté et de patriotisme, qui fait le principal mérite de la pièce anglaise*, toucherait peu à Paris, où l'on ne voulait plus *de pathétique*. Madame de Brenles, Étiennette Chavanes, devint veuve vers le commencement de novembre 1771 et mourut en 1775. L'un de ses frères est nommé dans la lettre de Voltaire au pasteur Bertrand, du 30 janvier 1759. (CLOG.)

LETTRE MMXCVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 octobre.

Mon cher ange, vous commencez donc à être un peu content. Vous le seriez davantage sans trois terribles empêchements : la maladie, l'éloignement, et une *Histoire générale*[1] qui me tue. Puis-je songer au seul Gengis quand je me mêle du gouvernement de toute la terre? Les Japonais et les Anglais, les jésuites et les talapoins, les chrétiens et les musulmans, me demandent audience. J'ai la tête pleine du procès de tous ces gens-là. Vous avez beau me dire que la cause de Gengis doit passer la première, vous connaissez trop bien la faiblesse humaine pour ne pas savoir que nous ne sommes les maîtres de rien. Dites à vos fleurs de s'épanouir, à vos blés de germer, ils vous répondront : Attendez; cela dépend de la terre et du soleil. Mon cher ange, ma pauvre tête dépend de tout. Je fais ce que je peux, quand je peux; plus je vais en avant, plus je me tiens machine griffonnante.

[1] L'*Essai sur l'Histoire générale* (ou *universelle*) parut à la fin de 1756, en 7 vol. in-8°. La première et principale partie de cet *Essai* se composait de l'important ouvrage si connu sous le titre d'*Essai sur les mœurs*. (Clog.)

Pour vous, messieurs de Paris, faites suivant vos volontés : ordonnez, coupez, taillez, rognez, faites jouer mes *magots* devant les marionnettes de Fontainebleau, et qu'on y déchire l'auteur au sortir de la pièce, tandis que je languis malade dans mon ermitage, entre de la casse et des livres ennuyeux. J'ai mandé à Lambert que je serais peut-être assez fou pour lui donner, en son temps, une nouvelle tragédie à imprimer ; mais ce n'est pas du pain cuit pour Lambert. Il faut que les *nations* soient jugées, et que le génie me dise : Travaille. En attendant, mon divin ange, j'ai recours à vous auprès de Lambert ; il s'avise d'imprimer un recueil de toutes mes sottises, et il n'a encore aucune des corrections, aucun des changements sans nombre que j'y ai faits. C'est encore un travail assez grand de mettre tout cela en ordre. Dites-lui, je vous en conjure, qu'il ne fasse rien avant que je lui aie fait tenir tous mes papiers. Ce paresseux est bien ardent quand il croit qu'il y va de son intérêt ; mais son intérêt véritable est de ne rien faire sans mes avis et sans mes secours. De quoi se mêle-t-il de commencer, sans me le dire, une édition de mes œuvres lorsqu'il sait que j'en fais une à Genève, et lorsqu'il a passé une année entière sans vouloir profiter des dons que je lui offrais ? Il m'envoya, il y a un an, une feuille de *la Henriade*, et s'en tint là ; et point de nouvelles. Je lui mandai

enfin que je paierais la feuille, et qu'il s'allât promener. Je donnai mes guenilles à d'autres, et, à présent, le voilà qui travaille, et sans m'avoir averti. Je vous prie, mon cher ange, de lui laver la tête en passant, si vous le rencontrez en allant à la Comédie, si vous vous en souvenez, si vous voulez bien avoir cette bonté. Je vous demande bien pardon de mon importunité; mais encore faut-il être imprimé à sa fantaisie[1]. Adieu; je voudrais travailler à la vôtre, et réussir autant que j'ai envie de vous plaire.

LETTRE MMXCIX.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

Octobre.

Mon cher ami, les maladies découragent à la fin; il y a trois mois que j'ai cessé tout commerce[2]

[1]* Les Œuvres complètes de Voltaire ne devaient être imprimées d'une manière digne de ses talents qu'après sa mort; mais il n'y a plus de *fantaisie* pour l'homme qui cesse de vivre. (Clog.)

[2]* La *Correspondance* entre le 15 juillet et le 15 octobre 1755 contient une cinquantaine de lettres dans notre édition, et il y en avait sans doute autant, pour le moins, qui ont été égarées; mais Voltaire, doué d'une activité inconcevable, et qui eût pu dire comme son Mahomet: *Ma vie est un combat*, se croyait isolé du *genre humain* après quelques semaines de repos forcé. (Clog.)

avec le genre humain. Mes amis de Paris ont fait jouer cet *Orphelin*, sans que je m'en sois mêlé. Je serais plus sensible au plaisir de vous revoir, que je ne l'ai été à ce petit succès passager. Je comptais aller à Monrion près de Lausanne; je vous aurais envoyé un carrosse sur la route pour vous enlever; nous aurions philosophé quelque temps avec notre ami M. de Brenles; mais un homme de Lausanne, à qui j'avais prêté ma maison, s'est avisé d'y tomber malade, et d'y être à la mort six semaines; il y est encore, tandis que je languis dans mes prétendues *Délices*.

J'ai ouï dire que des gens de Strasbourg, qui ont été un peu effarouchés d'un certain mémoire, vous ont plus nui que je n'ai pu vous servir. M. de Paulmi, en vous disant que je suis votre ami, vous a fait voir à quoi mon amitié est bonne; elle est en vérité aussi sincère qu'inutile. Je compte cette inutilité parmi mes plus grands malheurs; je vis toujours dans l'espérance de vous revoir. Madame Denis vous fait mille compliments, aussi bien qu'à madame Dupont. Je me joins à elle; je vous embrasse de tout mon cœur. Voulez-vous bien présenter mes respects à M. et à madame de Klinglin?

V.

Si vous voyez le conseiller[1] de la maison de Li-

[1] * Schœpflin le jeune, qui avait imprimé les *Annales de l'Empire*. (CLOG.)

nange, je vous supplie de lui recommander de faire honneur à ma lettre de change.

LETTRE MMC.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux prétendues Délices, octobre.

Tout va de travers dans ce monde, mon cher ange. Il m'est mort un petit Suisse[1] charmant, qui m'avait fait avoir une maison assez agréable auprès de Lausanne, me l'avait meublée, ajustée, et qui m'y attendait avec sa femme. J'allais à cette maison, où j'avais fait porter mes livres; je comptais y travailler à votre *Orphelin*. Mon Suisse est mort dans ma maison; ses effets étaient confondus avec les miens. J'ai été très affligé, très dérangé, je n'ai pas pu faire un vers. Vous ne savez pas, vous autres conseillers d'honneur, ce que c'est que de faire bâtir en Suisse, en deux endroits à-la-fois, de planter et de changer des vignes en pré, et de faire venir de l'eau dans un terrain sec, pendant qu'on a une *Histoire générale* sur les bras, et une maudite *Pucelle* qui court le monde en dévergondée, et un petit Suisse qui s'avise de mourir chez vous. Faites comme il vous plaira avec votre *Orphelin*, il

[1] De Giez, banquier à Lausanne. (CLOG.)

n'a de père que vous; il me faudrait un peu de temps pour le retoucher à ma fantaisie. Je suis toujours dans l'idée qu'il faut parler de Confucius dans une pièce chinoise. Les petits changements que je ferais à présent ne produiraient pas un grand effet. C'est mademoiselle Clairon qui établit tout le succès de la pièce. On dit que Le Kain a joué à Fontainebleau plus en goujat qu'en Tartare, qu'il n'est ni noble, ni amoureux, ni terrible, ni tendre, et que Sarrasin a l'air d'un vieux sacristain de pagode. J'aurais beau mettre dans leur bouche les vers de *Cinna* et d'*Athalie*, on ne s'en apercevrait pas. J'ai besoin d'une inspiration de quinze jours pour rapiécer ou rapiéceter mon drame; nos histrions seraient quinze autres jours à remettre le tout au théâtre, et je ne serais pas sûr du succès. Vous avez fait réussir mes *magots* avec tous leurs défauts, mon cher et respectable ami; vous les ferez supporter de même. Je ne les ai imprimés que pour aller au-devant de *la Pucelle*, qu'on vend par-tout. Il fallait absolument désavouer ces abominables copies qui courent dans l'Europe. J'ai besoin d'un peu de repos dans ma vieillesse, et dans une vieillesse infirme qui ne résisterait pas à des chagrins nouveaux. Ma Lettre[1] à Jean-Jacques a fait un assez bon effet, du moins

[1] Lettre MMLXXIII. (CLOG.)

dans les pays étrangers; mais je crains toujours les langues médisantes du vôtre. Comptez, mon divin ange, que le génie poétique ne s'accommode pas de toutes ces tribulations. Ce maudit Lambert parle toujours de réimprimer *presto, presto*, mes sottises non corrigées. Il ne veut point attendre; il a grand tort de toutes façons; c'est encore là une de mes peines. Encore si on pouvait bien digérer! mais avoir toujours mal à l'estomac, craindre les rois, et les libraires, et les *Pucelles!* on n'y résiste pas. Êtes-vous content de Cadix[1]? Pour moi, j'en suis horriblement mécontent.

Le roi de Prusse m'a fait *mille compliments*, et me demande de nouveaux chants de *la Pucelle;* il a le diable au corps. Comment va le pied de madame d'Argental? Je suis à ses pieds. Adieu, divin ange.

[1]* Nous avons déja vu (lettres MCCCCIII et MMLXXXIX) que Voltaire avait, ainsi que son ami, des fonds placés sur le commerce de Cadix; or les Anglais avaient préludé à des hostilités contre la France dès le mois de juin 1755, en s'emparant de quelques vaisseaux, et le commerce, qui florissait antérieurement, *de Pétersbourg jusqu'à Cadix* (*Siècle de Louis XV*, chap. XXXI), commençait à souffrir. (CLOG.)

LETTRE MMCI.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 24 octobre.

Qu'est-ce que la vie, mon cher philosophe? Voilà ce Giez si frais, si vigoureux, mort dans mon pauvre Monrion; cela me rend cette maison bien désagréable. J'aimais Giez de tout mon cœur, je comptais sur lui; il m'avait arrangé ma maison de son mieux; j'espérais vous y voir incessamment. Sa pauvre veuve mourra peut-être de douleur. Giez était sur le point de faire une fortune considérable; sa famille sera probablement ruinée; voilà comme toutes les espérances sont confondues. Je n'ai que deux jours à vivre, en passerai-je un avec vous? Quand revenez-vous à Lausanne? Vous seul serez capable de me déterminer à habiter Monrion. Je suis bien incapable de répondre aux vers flatteurs de madame de Brenles; le chagrin étouffe le génie. On me mande de tous côtés que *la Pucelle* est imprimée, mais on ne me dit point où; tout ce que je sais, c'est que ce galant homme de capucin [1] en a proposé treize chants à Francfort à un libraire nommé Esslinger; mais il

[1] * Maubert de Gouvest, alors calviniste. (Clog.)

voulait les vendre si cher que le libraire a refusé le marché; il est allé les faire imprimer ailleurs. Saint François d'Assise vous a envoyé là un bien vilain homme.

Madame Denis et moi nous vous assurons de notre tendre attachement; nous en disons autant à madame de Brenles. V.

LETTRE MMCII.

A M. BERTRAND.

24 octobre.

La mort de M. de Giez me pénètre de douleur; me voilà banni pour quelque temps de ma maison, où il est mort. Ah! mon cher monsieur, qui peut compter sur un moment de vie! Je n'ai jamais vu une santé plus brillante que celle de ce pauvre Giez; il laisse une veuve désolée, un enfant de six ans, et peut-être une fortune délabrée, car il commençait. Il avait semé, et il meurt sans recueillir; nous sommes environnés tous les jours de ces exemples. On dit: Il est mort, et puis, serre la file; et on est oublié pour jamais. Je n'oublierai point mon pauvre Giez, ni sa famille. Il m'était attaché; il m'avait rendu mille petits services; je ne retrouverai, à Lausanne, personne qui le remplace. Je vois qu'il faudra remettre au printemps mon voyage de

Berne; c'est être bien hardi que de compter sur un printemps.

Ce capucin, *digne* ou *indigne*, a été proposer à Francfort son manuscrit de *la Pucelle*, à un libraire nommé Esslinger; mais il en a demandé un prix si exorbitant, que le libraire n'a point accepté le marché; il est allé faire imprimer sa drogue ailleurs. Je crois qu'il la dédiera à saint François.

Une grande dame d'Allemagne m'a mandé qu'elle avait un exemplaire imprimé de cette ancienne rapsodie. Il faut que ce ne soit pas celle de Maubert, car elle prétend que l'ouvrage n'est pas trop malhonnête, et qu'il n'y a que les ames dévotes à saint Denis, à saint George, et à saint Dominique, qui en puissent être scandalisées. Dieu le veuille! Cet ouvrage, quel qu'il soit, jure bien avec l'état présent de mon ame.

« Singula de nobis anni prædantur euntes. »
Hor., lib. II, ep. II, v. 55.

Je ne connais plus que la retraite et l'amitié. Que ne puis-je jouir avec vous de l'une et de l'autre! Je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE MMCIII.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, 25 octobre.

On me mande qu'on rejoue à Paris cette pièce dont vous faites tout le succès. Le triste état de ma santé m'a empêché de travailler à rendre cet ouvrage moins indigne de vous. Je ne peux rien faire, mais vous pouvez retrancher. On m'a parlé de quatre vers que vous récitez à la fin du quatrième acte :

Cependant de Gengis j'irrite la furie ;
Je te laisse en ses mains, je lui livre ta vie ;
Mais, mon devoir rempli, je m'immole après toi ;
Cher époux, en partant, je t'en donne ma foi.

Je vous demande en grace, mademoiselle, de supprimer ces vers. Ce n'est pas que je sois fâché qu'on ait inséré des vers étrangers dans mon ouvrage; au contraire, je suis très obligé à ceux qui ont bien voulu me donner leurs secours pendant mon absence; mais le public ne peut être content de ces vers; ils ressemblent à ceux que dit Chimène[1]

[1] Dans *le Cid* (act. III, sc. IV) Chimène dit :

« . . . . Je t'engage ma foi
« De ne respirer pas un moment après toi. »

(L. D. B.)

à Rodrigue; mais ils ne sont ni si heureux ni si bien placés.

Rien n'est plus froid que des scènes où l'un répète qu'on mourra, et où un autre acteur conjure l'actrice de vivre. Ces lieux communs doivent être bannis; il faut des choses plus neuves. Je vais écrire à M. d'Argental pour le supplier, avec la plus vive instance, de s'unir avec moi pour remettre les choses comme elles étaient. Je peux vous assurer que la scène ne sera pas mal reçue si vous la récitez comme je l'ai faite en dernier lieu.

Je n'ai que le temps, mademoiselle, de vous demander pardon de ces minuties, et de vous assurer de tous les sentiments que je vous dois.

LETTRE MMCIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 25 octobre.

Sur des lettres que je reçois de Paris, je suis obligé, mon cher ange, de vous supplier très instamment de me faire réciter la scène dernière du quatrième acte, comme je l'ai imprimée, en conservant les corrections que j'ai envoyées, et dont on a fait usage à Fontainebleau. Je sais bien, et je l'ai mandé plusieurs fois, qu'il faut dire :

« Nous mourrons, je le sais. . . . . »
Act. IV, sc. VI.

au lieu de

« Tu mourras, je le sais. . . . . »

mais on me mande que les vers :

« Cependant du tyran j'irrite la furie;
« Je te laisse en ses mains, je lui livre ta vie[1]; »

et

« . . . . Je m'immole après toi;
« . . . . Je t'en donne ma foi, etc. »

jettent un froid mortel sur cette scène. *Je te donne ma foi de mourir après toi* est pris de Chimène, est touchant dans Chimène, et à la glace dans Idamé. C'est bien cela dont il s'agit! Il n'y a pas là d'amourette. *Je veux mourir, cher époux; vis, ma chère femme;* tout cela est au-dessous d'Idamé et de Zamti. Au nom de Dieu, faites jouer cette scène comme je l'ai faite, en mettant seulement *nous mourrons*, au lieu de *tu mourras*. Point de lieux communs sur la promesse de mourir, sur des prières de vivre.

« . . . . . . Non erat his locus. . . . . . »
De Art poet., v. 19.

La vie n'est rien pour ces gens-là. Je vous en

[1] * Ces vers sont dans les variantes du IVe acte. (Cloc.)

supplie, mon cher ange, ayez la bonté de penser comme moi pour cette fin du quatrième acte. Otez-moi

« Cependant du tyran j'irrite la furie. »

Je vous écris en hâte, la poste part; cette maudite *Pucelle d'Orléans* est imprimée, et je suis bien loin d'être en état de refaire mes Chinois. Ils iront comme ils pourront; mais ne refroidissons point cette fin du quatrième acte. Pardon, pardon.

LETTRE MMCV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 29 octobre.

Mon cher ange, je vous ai envoyé deux exemplaires de votre *Orphelin*. Je vous prie de pardonner à ma misère; je devrais avoir mieux répondu aux soins dont vous avez honoré mes Chinois, vous et madame d'Argental. J'ai rendu compte, autant que je l'ai pu, de ce qui s'est passé entre le quatrième et le cinquième acte; mais je ne sais si j'en ai rendu bon compte. Je vous demande en grace de donner un exemplaire de cette nouvelle fabrique au négligent de Lambert, qui devient si impatient quand il s'agit de me faire enrager. Qu'il fasse au moins usage de cet exemplaire, si je ne

peux lui en procurer un meilleur. Je vous avoue que l'aventure de *la Pucelle* m'a mis hors d'état de travailler. Je suis parfaitement instruit qu'elle est imprimée; elle inondera bientôt tout Paris, et je serai à mon âge l'occasion d'un grand scandale. Me conseillez-vous de renouveler mes protestations dans quelque journal? Permettez que j'insère sous votre enveloppe un petit mot[1] à M. le comte de Choiseul; je ne sais point sa demeure, et je crains que ma lettre n'aille à quelqu'un de son nom qui n'aurait pas pour moi la même indulgence que lui. J'ai reçu de mon mieux les deux pélerins[2] que vous m'avez annoncés. Les deux exemplaires de *l'Orphelin de la Chine* sont partis à l'adresse de M. Dupin, secrétaire de M. d'Argenson; mais j'ai bien peur que Jeanne ne fasse plus de bruit qu'Idamé. Mon cher ange, priez Dieu pour moi.

LETTRE MMCVI.

A M. LE COMTE DE CHOISEUL.

Aux Délices, ou soi-disant telles, 29 octobre.

Je vous remercie, monsieur, de M. Palissot[3], et

[1]* La lettre suivante. (CLOG.)

[2]* Palissot et Patu. (CLOG.)

[3]* Voyez plus bas la lettre MMCXIX; c'est la première adressée à

de toutes vos autres bontés. J'en suis un peu indigne. Je n'ai point verni mes cinq Magots chinois comme je l'aurais voulu. Je viens d'envoyer à M. d'Argental ce que j'ai pu; quoique j'aie à présent l'esprit assez triste, je ne l'ai pourtant point tragique. Cette maudite *Pucelle*, qui m'a souvent fait rire, me rend trop sérieux. Je crains que les ames dévotes ne m'imputent ce scandale, et la crainte glace la poésie. *La Pucelle* de Chapelain n'a jamais fait tant de bruit. Me voilà, avec mes quatre cheveux gris, chargé d'une fille qui embarrasserait un jeune homme. Il arrivera malheur. Vous ne sauriez croire quel tort *Jeanne d'Arc* a fait à *l'Orphelin de la Chine*.

Je ne manquerai pas de vous envoyer, monsieur, le recueil de mes rêveries, dès qu'il sera imprimé. Je conviens que Lambert a négligé *l'Orphelin* autant que moi. N'aurait-il point aussi quelque *Pucelle* à craindre? Je ne sais plus à quel saint me vouer. Je trouverai toujours dans mon chemin saint Denis, qui me redemandera son oreille, saint Georges, à qui j'ai coupé le bout du nez[1], et sur-tout saint Dominique; cela est horrible. Les mahométans ne me pardonneront pas ce que j'ai

Palissot dans la *Correspondance*, et il est nommé ici pour la première fois. (CLOG.)

[1]* *La Pucelle*, ch. XI, v. 317. — Quant à saint Dominique, Voltaire l'a placé (ch. V, v. 145) en enfer; qu'il y reste. (CLOG.)

dit de Mahomet. Il me reste la cour de Pékin; mais c'est encore la famille des conquérants tartares. Je vois qu'il faudra pousser jusqu'au Japon. En attendant, monsieur, conservez-moi à Paris des bontés qui me sont plus précieuses que les faveurs d'Agnès et le pucelage de Jeanne.

LETTRE MMCVII.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

1er novembre.

Madame Denis vient de me communiquer votre lettre, mon cher marquis; je suis plus affligé et plus indigné que vous. Je n'ignore pas absolument qui sont les misérables dont la fureur a mêlé le nom de mes amis et des hommes les plus respectables dans je ne sais quelle plaisanterie qu'on a fait revivre si cruellement depuis quelques années. On m'en a envoyé des fragments où j'ai trouvé M. le maréchal de Richelieu traité de maquereau; M. d'Argental, de protecteur des mauvais poëtes. Le succès de *l'Orphelin de la Chine* a ranimé la rage de ceux qui gagnent leur pain à écrire. Ils ont été fourrer Calvin[1] dans cet ancien ouvrage dont il est question, parceque je suis dans un pays calvi-

[1] Variantes des ch. V et XX. (Clog.)

niste. Enfin ils ont poussé leur imbécile insolence jusqu'à oser profaner le nom du roi[1]. Voyez, s'il vous plaît, les beaux vers dans lesquels ils ont exprimé ce panégyrique:

> Lui, des Bourbons trompant la destinée,
> A la gard'Dieu laisse aller son armée, etc.

Je n'ose poursuivre, tant le reste est exécrable. J'ai vu dans un de ces malheureux exemplaires saint Louis en enfer[2]. Il y a sept ou huit petits grimauds qui brochent continuellement des chants de ce prétendu poëme. Ils le vendent six francs le chant, c'est un prix fait; il y en a déja vingt-deux, et ils mettent mon nom hardiment à la tête de l'ouvrage. Je n'ai pas manqué d'avertir M. le maréchal de Richelieu. On m'avait écrit que vous étiez fourré dans cette rapsodie[3], avec M. d'Argental; mais je n'avais point vu ce qui pouvait vous regarder; c'est une abomination qu'il faut oublier; elle me ferait mourir de douleur. Adieu; madame Denis est aussi affligée que moi. Oublions les horreurs de la société humaine. Amusez-vous dans de jolis ouvrages conformes à la douceur de vos mœurs et aux graces de votre esprit. Nous attendons votre roman avec impatience; cela sera plus

[1]* Variantes des ch. XII et XIV. (CLOG.)
[2]* Variantes du ch. V. (CLOG.)
[3]* Variantes du ch. XXI. (CLOG.)

agreable que l'histoire de tout ce qui se fait aujourd'hui. Vous devriez venir prendre du lait ici, pour punir les scélérats qui abusent de votre nom et du mien d'une manière si misérable.

Pardonnez à un pauvre malade obligé de dicter, et qui a dicté cette lettre très douloureusement.

LETTRE MMCVIII.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 8 novembre.

Mon ancien ami, j'ai vu M. Patu [1]; il a de l'esprit, il est naturel, il est aimable. J'ai été très fâché que son séjour ait été si court, et encore plus fâché qu'il ne soit pas venu avec vous; mais la saison était encore rude, et ma cabane était pleine d'ouvriers. Il s'en allait, tous les soirs, coucher au

[1] * Cl. P. Patu, né à Paris en 1729, auteur, avec Portelance (mort en 1821), de la petite comédie des *Adieux du Goût*, jouée, pour la première fois, à la Comédie-Française, le 13 février 1754; auteur lui seul d'une traduction estimée de *petites pièces du Théâtre anglais*: 1756, 2 vol. in-12. — Outre le pèlerinage que Patu fit, en 1755, aux Délices, avec Palissot, il en fit un autre chez le philosophe-ermite, au mois d'auguste 1756, avec d'Alembert. Il alla ensuite en Italie; mais, fatigué de ce voyage, le jeune littérateur voulut s'en revenir en France: il serait sans doute encore passé par les Délices, s'il ne fût mort, le 20 auguste 1757, en Savoie, à Saint-Jean de Maurienne. (CLOG.)

couvent[1] de Genève, avec M. Palissot, autre enfant d'Apollon. Ces deux pèlerins d'Emmaüs sont remplis du feu poétique; ils sont venus me réchauffer un peu, mais je suis plus glacé que jamais par les nouvelles que j'apprends du *pucelage* de *Jeanne*. Il est très sûr que des fripons l'ont violée, qu'elle en est toute défigurée, et qu'on la vend en Hollande et en Allemagne, sans pudeur. Pour moi, je la renonce, et je la déshérite; ce n'est point là ma fille; je ne veux pas entendre parler de *catins*, quand je suis sérieusement occupé de l'Histoire du genre humain. Cependant je ne vois que *catins* dans cette histoire; elles se rencontrent par-tout, de quelque côté qu'on se tourne. Il faut bien prendre patience.

Avez-vous toute l'*Histoire* d'Ottieri[2]? En ce cas, voulez-vous vous en défaire en ma faveur? Si vous avez quelques bons livres anglais et italiens, ayez la bonté de m'en faire un petit catalogue. Je vous demanderai la préférence pour les livres dont j'aurai besoin, et vous serez payé sur-le-champ. Adieu, mon ancien ami.

[1]* Les portes de Genève s'ouvrirent à Voltaire le soir du 12 décembre 1754; mais Palissot et Patu, en y arrivant trop tard, les eussent trouvées fermées, comme cela arriva à ce pauvre Jean-Jacques en 1728. (CLOG.)

[2]* Fr. Mar. Ottieri, né à Florence en 1665, mort en 1742, auteur de l'*Istoria delle guerre avvenute in Europa*, etc. (CLOG.)

LETTRE MMCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 novembre.

Mon cher ange, je suis toujours pénétré de vos bontés pour les Chinois. Vous devez avoir reçu deux exemplaires un peu corrigés, mais non autant que vous et moi le voudrions. J'ai dérobé quelques moments à mes travaux historiques, à mes maladies, à mes chagrins, pour faire cette petite besogne. La malignité qu'on a eue de placer M. de Thibouville dans cet impertinent manuscrit qui court, et de lui montrer cette infamie, m'a mis au désespoir. Il est vrai qu'on l'a mis en grande compagnie. Les polissons qui défigurent et qui vendent l'ouvrage n'épargnent personne; ils fourrent tout le monde dans leurs caquets. Je me flatte que vous ferez avec M. de Thibouville votre ministère d'ange consolateur.

J'ai vu, pendant neuf jours, vos deux pèlerins d'Emmaüs. C'est véritablement une neuvaine qu'ils ont faite. Ils m'ont paru avoir beaucoup d'esprit et de goût, et je crois qu'ils feront de bonnes choses[1].

[1] * M. Patu n'eut pas le temps d'en faire de bonnes; Palissot en fit de bonnes et de mauvaises. Voyez la lettre de Voltaire à celui-ci du 4 juin 1760, sur la comédie des *Philosophes*. (CLOG.)

Pour moi, mon cher ange, je suis réduit à planter. J'achève cette maudite *Histoire générale*, qui est un vaste tableau fesant peu d'honneur au genre humain. Plus j'envisage tout ce qui s'est passé sur la terre, plus je serais content de ma retraite, si elle n'était pas si éloignée de vous. Si madame d'Argental a si long-temps mal au pied, il faut que M. de Châteaubrun lui dédie son *Philoctète* [1]; mais ce pied m'alarme. Je reçois, dans ce moment, une *Ode sur la Mort*, intitulée: *de main de maître* [2]; elle m'arrive d'Allemagne, et il y a des vers pour moi. Tout cela est bien plaisant, et la vie est un drôle de songe. Je ne rêve pourtant pas en vous aimant de tout mon cœur. Mille tendres respects à tous les anges.

[1] Tragédie médiocre, jouée pour la première fois le 1er mars 1755, avec *le plus grand succès*, *et le plus inconcevable pour moi*, dit Grimm (I, 277). (CLOG.)

[2] Cette ode de Frédéric II à Voltaire commence ainsi:

« Soutien du goût, des arts, de l'éloquence,
« Fils d'Apollon, Homère de la France, . . . »

Voyez la note de la lettre MDCCCXXV, de (mai) 1753. (CLOG.)

LETTRE MMCX.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

Aux Délices, 11 novembre.

Je vous avoue, mon cher ami, que je suis indigné du procédé de Schœpflin ; vous savez que je lui ai prêté, pour deux ans, 10,000 livres, sans intérêt. Il a, sur ces 10,000 livres, dépensé quatre louis pour un Moréri, et a fourni quatre autres louis que j'ai prêtés ou donnés à cette comtesse de Linange. C'est resté à 9808 livres que j'ai tirées sur lui par une lettre de change, il y a deux mois, très inutilement. Cette lettre est entre les mains de M. Turckeim, marchand de fer, qui demeure à Colmar, et qui est frère du banquier de Strasbourg. Vous avez en main l'obligation ; je vous prie, mon cher ami, d'instrumenter sur-le-champ, et de me faire payer. Schœpflin n'a pas seulement répondu à une lettre de Collini ; et ni son procédé ni mes dépenses dans ma nouvelle acquisition ne me permettent d'attendre. Je vous demande pardon, tout avocat que vous êtes, de ne vous parler que de procès. Mille compliments à madame Dupont ; je vous embrasse. V.

LETTRE MMCXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 novembre.

Mon cher ange, je prends la liberté de vous adresser une lettre[1] pour l'Académie française, et pour monsieur son secrétaire, dont j'ignore le nom. J'envoie ma lettre sous l'enveloppe de M. Dupin, secrétaire de M. le comte d'Argenson. Je me suis déja servi de cette voie pour vous faire tenir deux exemplaires corrigés de *l'Orphelin de la Chine*, et je me flatte que vous les avez reçus. La lettre pour l'Académie et celle au secrétaire sont à cachet volant, dans la même enveloppe. Pardonnez encore, mon cher et respectable ami, à cette importunité. La démarche que je fais est nécessaire, et il faut qu'elle soit publique. Elle est mesurée, elle est décente, elle est bien consultée, bien approuvée, et j'ose croire que vous ne la condamnerez pas. C'est un très grand malheur que la publicité de ce manuscrit qui inonde l'Europe, sous le nom

[1]* Cette lettre a été imprimée en note, au bas des premières pages de la Préface de *la Pucelle*, avec la réponse de l'Académie, signée Duclos, son secrétaire perpétuel récemment nommé. Le 21 décembre suivant, Voltaire écrivit encore à l'Académie; voyez plus bas la lettre MMCXXIX. (CLOG.)

de *la Pucelle d'Orléans.* Un désaveu modeste est le seul palliatif que je puisse appliquer à un mal sans remède. Je vous supplie donc de vouloir bien faire rendre au secrétaire de l'Académie le paquet que M. Dupin vous fera tenir, et qui part le même jour que cette lettre.

Cette maudite *Jeanne d'Arc* a fait grand tort à notre *Orphelin ;* il vaudrait bien mieux sans elle ; mais vous pouvez compter que ma vie est empoisonnée, et mon ame accablée depuis six mois. Je suis si honteux qu'à mon âge on réveille ces plaisanteries indécentes, que mes montagnes ne me paraissent pas avoir assez de cavernes pour me cacher. Aidez-moi, mon cher ange, et je vous promets encore une tragédie[1], quand j'aurai de la santé et de la liberté d'esprit. En attendant, laissez-moi pleurer sur *Jeanne,* qui cependant fait rire beaucoup d'honnêtes gens. Comment va le pied de madame d'Argental ? et pourquoi a-t-elle mal au pied ? Le Kain m'a mandé que notre *Orphelin* n'allait pas mal. Vous êtes le père de *l'Orphelin ;* je voudrais bien lui donner un frère, mais seulement pour vous plaire. Madame Denis vous fait les plus tendres compliments. Je baise les ailes de tous les anges.

[1] Après *l'Orphelin*, Voltaire composa *Tancrède ;* mais il ne commença cette tragédie que le 22 avril 1759. (CLOG.)

LETTRE MMCXII.

A M. POLIER DE BOTTENS.

Aux Délices, 14 novembre.

J'aurais bien voulu, mon cher monsieur, que vous eussiez repassé par Genève, au lieu de prendre la route des Petits-Cantons. Vous auriez trouvé un vieux malade qui vous aime de tout son cœur, et qui vous aurait fait les honneurs d'une cabane assez jolie que je préfère assurément au palais de Turin, et à tous les palais. Dans la belle description que vous me faites de la Lombardie, je ne regrette que les îles Borromées, parcequ'elles sont solitaires et qu'on y a chaud. Il ne me faut que la retraite, du soleil, et un ami. J'en ai perdu un dans M. de Giez; je le connaissais depuis fort peu de temps. La seule bonté de cœur m'avait procuré son amitié et ses services; il s'était fait un plaisir d'arranger cette autre petite cabane de Monrion. J'ai été touché sensiblement de sa perte, et je suis tout étonné d'être toujours à moitié en vie, et de traîner mes maux et mes souffrances, quand je vois périr au milieu de leur carrière des hommes si robustes. Vraiment, monsieur, je ferai de grand cœur le même marché avec vous qu'avec lui; il

jouissait de Monrion comme moi, il y avait passé une partie de l'été, il était le maître de la maison: daignez l'être, elle vous appartient à meilleur titre qu'à moi; je ne l'ai acquise que pour vous et pour M. de Brenles. C'est vous qui le premier m'avez invité à venir me retirer sur les bords de votre lac. La maison auprès de Genève m'a séduit; il faut avouer que les jardins sont délicieux et l'aspect enchanteur; je m'y suis ruiné; mais je préférerai Monrion, si vous voulez bien regarder cet ermitage comme le vôtre. Venez-y quand je n'y serai pas; mais venez-y sur-tout quand j'y serai; consolez-y un malade, et éclairez un être pensant. J'y ai actuellement deux domestiques qui arrangent mon petit ménage, ou plutôt le vôtre. Comptez que cette retraite me tiendra lieu avec vous des îles Borromées. Je compte m'y établir incessamment pour l'hiver; je n'en sortirai point. Il m'est impossible de quitter le coin de mon feu dès que le mauvais temps est venu. J'aurai une chambre pour vous, une pour notre ami M. de Brenles, de bon vin, un cuisinier assez passable, quelques livres qui n'en sortiront point, et qui pourront amuser mes hôtes; voilà mon petit établissement d'hiver, que je vous prie encore une fois de regarder comme votre maison toute l'année.

Je ne sais pas si M. de Brenles est revenu de la campagne, mais je me flatte qu'il sera de retour

quand ma santé me permettra de me transporter à Monrion.

J'ai appris, depuis quelques jours, que *la Pucelle* est imprimée. Votre honnête capucin proposa dans Francfort à un nommé Esslinger, libraire, de faire cette édition; il voulut vendre son manuscrit trop cher. Esslinger ne put conclure avec lui; il faut que ce bon capucin l'ait vendu à un autre. Les magistrats de Genève m'ont promis qu'ils empêcheraient cette capucinade effrontée d'entrer dans leur petit district; je ne sais comment faire pour en obtenir autant à Lausanne. On dit l'édition très mauvaise et pleine de fautes. Je ne ferai pas le moindre reproche à M*** [1] de son goût pour les capucins, et je resterai tranquille.

Savez-vous que le Conseil de Genève s'est fait représenter la belle lettre de Grasset à Bousquet, et que Grasset est décrété de prise de corps?

Le papier me manque, je finis; *tuus in æternum*.

[1] * Sans doute M. de Montolieu. Lettre du 12 auguste précédent à Polier. — Je n'ai pas vu l'original de la lettre ci-dessus, datée de 1756, par erreur, dans le recueil de *Lettres* publié à Genève en 1821. (CLOG.)

LETTRE MMCXIII.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

Aux Délices, 22 novembre.

Les lettres de change, mon cher monsieur, se traitent plus sérieusement que les almanachs du *Courrier boiteux*. Schœpflin n'a aucune raison ni aucun prétexte valable pour refuser le paiement d'un argent que j'ai bien voulu lui prêter, et que nul que moi ne lui aurait prêté. C'est trop abuser de mes bienfaits; ils méritaient un autre retour. L'état de mes affaires ne me permet pas d'attendre; j'ai compté sur cet argent. Le sieur Schœpflin a promis de le rendre; rien ne doit le faire manquer à sa parole. Je vous prie donc très instamment de faire toutes les diligences nécessaires sans aucun délai, et de vouloir bien agir avec toute la promptitude que j'attends de votre amitié. Je vous aurai une très grande obligation. Je ne vous répéterai pas que les dépenses qui étaient indispensables dans ma nouvelle acquisition me mettent dans un besoin pressant de mon argent. Schœpflin n'a pas seulement daigné répondre à une lettre de Collini: son procédé est insoutenable. En un mot, faites-moi payer par justice, je vous en prie, puisque

le sieur Schœpflin ne veut pas me payer par devoir. Je vous demande encore en grace d'agir à la réception de ma lettre. Je me moque des *pucelles*, et je veux poursuivre les mauvais débiteurs et les ingrats.

Je vous embrasse sans cérémonie. VOLTAIRE.

LETTRE MMCXIV.

DE LOUIS-EUGÈNE,

PRINCE DE WURTEMBERG.

A Paris, le 27 novembre.

Je viens de recevoir dans le moment, monsieur, cet exemplaire imprimé de *la Pucelle*. Je me fais un scrupule de l'avoir autrement que par vous. Ainsi, je vous l'envoie tel qu'on me l'a apporté, sans l'avoir fait couper, et, par conséquent, sans l'avoir lu.

Je crois que vous serez convaincu maintenant qu'on vous trompait en vous assurant que j'en avais sept chants. Je ne veux vos ouvrages que par vos mains, et non par celles de vos ennemis, qui ont intérêt à les falsifier.

Je vous prie de m'aimer toujours un peu, et d'être persuadé de la tendre amitié avec laquelle je serai toujours, monsieur, votre très humble et très dévoué serviteur, LOUIS-EUGÈNE, duc de Wurtemberg.

LETTRE MMCXV.

A M. BERTRAND.

Aux Délices, 28 novembre.

J'envoie, mon cher patron, à M. de Morancour la réponse[1] de l'Académie française. L'édition que j'ai vue est l'ouvrage de la canaille. On a, dans Paris, le plus profond mépris pour ces manœuvres dont je me suis trop inquiété ici. Je crois qu'il faut laisser tomber ces misères dans l'oubli qu'elles méritent.

Voici la triste confirmation du désastre de Lisbonne[2] et de vingt autres villes. C'est cela qui est sérieux. Si Pope avait été à Lisbonne, aurait-il osé dire *tout est bien?* Matthieu Garo ne le disait que quand il ne lui tombait qu'un gland sur le nez. Adieu, encore une fois; aimez un peu le pauvre malade, et tout sera bien pour lui.

[1] * Signée de Duclos, au sujet de *la Pucelle*. (Clog.)
[2] * Le 1er novembre. — *Siècle de Louis XV*, chap. xxxi. (Clog.)

LETTRE MMCXVI.

A M. BERTRAND.

Aux Délices, 30 novembre.

Mes peines d'esprit, mon cher monsieur, sont aussi grandes que celles dont mon cœur est tourmenté. M. Polier de Bottens, instruit des chagrins que me donne l'édition de ce malheureux ouvrage si falsifié et si défiguré, me mande qu'il m'a prévenu par ses bons offices, et qu'il a assemblé le corps académique pour empêcher le débit de cette œuvre de ténèbres dans Lausanne. Il me mande aussi qu'il a écrit d'office à M. E..., membre du conseil souverain de Berne, pour le prier de faire à Berne les mêmes démarches qu'il a faites à Lausanne. On me confirme que l'édition qui paraît est celle de Maubert. Je ne puis rien savoir de positif sur tout cela dans ma solitude, et dans mes quatre rideaux, au milieu de mes souffrances. J'aurais souhaité, en effet, qu'on eût pu prévenir le débit de cette rapsodie à Berne, comme on l'a fait à Genève; mais ce que je souhaite encore, c'est qu'il n'y ait point d'éclat. Je m'en rapporte, monsieur, avec confiance à votre amitié et aux bontés de leurs excellences à qui M. de Paulmi[1] m'a recommandé.

[1]* Le marquis de Paulmi, depuis la fin de 1748 jusqu'à celle de 1751, avait été ambassadeur en Suisse. (Clog.)

Il est certain que l'ouvrage, tel qu'il est, n'est pas le mien; mais comme il y a, en effet, quelques morceaux qui m'appartiennent, tout estropiés qu'ils sont, et que j'ai fait à la vérité quelque chose sur ce sujet, il y a près de trente ans, vous sentez que le contre-coup retombe sur moi.

Vous savez l'horrible événement de Lisbonne, de Séville, et de Cadix. La ville de Lisbonne engloutie par un tremblement de terre, cent[1] mille ames ensevelies sous les ruines, Séville endommagé, Cadix submergé pendant quelques minutes par le même tremblement; voilà un terrible argument contre *l'Optimisme*. Il est honteux, dans des événements aussi épouvantables, de songer à ses affaires particulières.

Je vous embrasse tendrement.

[1]* Lisez *quinze* mille, un peu plus ou un peu moins. Les relations furent d'abord exagérées, comme cela arrive presque toujours en pareilles circonstances. — Le fils unique de L. Racine, se trouvant sur la chaussée de Cadix au moment de son inondation, fut englouti dans les flots. De si déplorables événements, pris en masse par Voltaire, lui fournirent aussitôt le sujet de son *Poëme sur le Désastre de Lisbonne*, qu'il appelait un *sermon;* et quelques scènes de ce grand fléau, qui se fit ressentir jusqu'en Amérique, inspirèrent de belles strophes à Le Franc (de Pompignan), et à Lebrun, auquel est adressée une lettre du 9 décembre 1760. CLOG.)

LETTRE MMCXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 1er décembre.

Je dicte, mon cher ange, mes très humbles et très tendres remerciements, car il y a bien des jours que je ne peux pas écrire. Je vous avais envoyé le paquet pour l'Académie avant d'avoir reçu la lettre par laquelle vous m'avertissiez de la noble et scrupuleuse attention de *messieurs des postes*[1]; je profiterai dorénavant de votre avis. Je vous assure qu'on vous en a donné un bien faux, quand on vous a dit que je fesais une nouvelle tragédie. Le fait est que madame Denis avait promis *Zulime* à messieurs de Lyon; mais, comme M. le cardinal votre oncle ne va pas au spectacle, la grosse madame Destouches[2] se passera de *Zulime*.

[1]* Voltaire et ses correspondants intimes avaient souvent à se plaindre de la curiosité de *messieurs des postes*. C'est cette turpitude, encouragée par les rois de France et de Prusse, qui fesait dire à Voltaire, dans une de ses lettres de juin 1758 : « Quand je lis les *Lettres* « de Cicéron, et que je vois avec quelle liberté il s'explique au milieu « des guerres civiles, et sous la domination de César, je conclus qu'on « disait plus librement sa pensée du temps des Romains que du temps « des postes. » (CLOG.)

[2]* Cette *grosse madame* n'était-elle pas la veuve du père de d'Alembert? (CLOG.)

Ceux qui ont imprimé la rapsodie[1] dont vous avez la bonté de me parler ont bien mal pris leur temps. L'Europe est dans la consternation du jugement dernier arrivé dans le Portugal. Genève, ma voisine, y a plus de part qu'aucune ville de France; elle avait à Lisbonne une grande partie de son commerce. Cette aventure est assurément plus tragique que les *Orphelin* et les *Mérope*. Le *tout est bien* de Matthieu Garo[2] et de Pope est un peu dérangé. Je n'ose plus me plaindre de mes coliques depuis cet accident. Il n'est pas permis à un particulier de songer à soi dans une désolation si générale. Portez-vous bien, vous, madame d'Argental, et tous les anges, et tâchez de tirer parti, si vous pouvez, de cette courte et misérable vie; je suis bien fâché de passer les restes de la mienne loin de vous. S'il y a quelques nouvelles sur *Jeanne*, je vous supplie de ne me laisser rien ignorer.

Je vous embrasse bien tendrement.

[1]* *La Pucelle d'Orléans*, poëme en quinze livres, avec les vers séraphiques de Maubert. (Clog.)

[2]* Allusion à la fable IV (liv. IX) de La Fontaine, *le Gland et la Citrouille*. (Clog.)

LETTRE MMCXVIII[1].

A M. PICTET,

PROFESSEUR EN DROIT.

Oui, les Anglais prennent tout, la France souffre tout, les volcans engloutissent tout. Beaumont, qui a échappé, mande qu'il ne reste pas une maison dans Lisbonne; c'est *l'Optimisme*. Madame Denis vient demain au soir.

Nous sommes, l'un et l'autre, très tendrement attachés à nos voisins.

LETTRE MMCXIX.

A M. PALISSOT[2].

Aux Délices, près de Genève, 1er décembre.

On ne peut vous connaître, monsieur, sans s'in-

[1]* Ce billet sans date, mais qui doit être du 1er décembre 1755, est adressé à Pierre Pictet, membre d'une famille génevoise ancienne et distinguée, à laquelle appartenait Marc-Auguste Pictet, principal rédacteur de la *Bibliothèque britannique*, mort en 1825. Le professeur en droit Pictet devint, par la suite, beau-père de Samuel Constant de Rebecque, frère puîné de Constant d'Hermenches, et oncle du grand publiciste M. Benjamin Constant. — Voyez plus bas les lettres MMCXVII, MMCLI et, MMCLXXXVI. (CLOG.)

[2]* Charles Palissot de Montenoi, qui ajouta à son nom de famille celui d'une commune à trois lieues de Nanci, ville où il naquit le 3

téresser vivement à vous. J'ai appris votre maladie avec un véritable chagrin. Je n'ai pas besoin du

« Non ignara mali, miseris succurrere disco, »
VIRG., *Æneid.*, I, v. 630.

pour être touché de ce que vous avez souffert. Je

janvier 1730, était d'une extraction *noble*, selon le *Dictionnaire de la noblesse*, ou plutôt fils d'un *homme d'affaires* du duc de Choiseul-Stainville, selon Voltaire, dont le nom ne figure pas dans le même *Dictionnaire*. Palissot, presque aussi précoce que Voltaire, qui fit une tragédie dès l'âge de douze ans, en avait dix-huit lorsqu'il s'exerça pour la première fois en ce genre. Son second essai fut *Zarès*, tragédie dont Voltaire ne dit qu'un mot dans la lettre MDCXLVII, et qu'il eût louée s'il eût su que l'auteur n'était alors âgé que de vingt-un ans. Le premier ouvrage où se révéla son invincible manie de satire personnelle, dans laquelle il fut si souvent l'agresseur, est sa comédie du *Cercle*, jouée en présence du bon et pieux roi Stanislas, à Nanci, le 26 novembre 1755, c'est-à-dire quelques semaines après son retour des Délices et de Genève. J. J. Rousseau, qui, plus tard, devait être le plus illustre citoyen de cette illustre cité, était lâchement voué au ridicule, comme *philosophe*, dans cette comédie, espèce d'embryon de celle qu'il intitula *les Philosophes*, et qu'il fit jouer le 2 mai 1760. — On a dit, avec raison, que Demoustier s'est peint, sans y penser, dans *le Conciliateur*; on en pourrait dire autant de l'auteur de *la Dunciade* française, relativement à sa comédie intitulée *le Satirique*, jouée en 1782. M. l'abbé de Féletz, rédacteur de l'article *Palissot*, dans la *Biographie universelle*, prétend que Voltaire, *vieux soldat de la philosophie*, craignait d'*armer contre lui ce jeune athlète plein d'ardeur, de vivacité, et de malice*; mais, en admettant comme vrai ce qui est à peine vraisemblable, Voltaire n'aurait pu le craindre que comme un aigle craint un vautour. Le fait est que Palissot, qui avait le sentiment de ses forces et de celles d'un adversaire comme Voltaire, le ménagea toujours avec soin, même dans *la Dunciade*, et que Voltaire, dont la malice était beaucoup plus défensive qu'offensive, évita de rompre violemment avec un critique qui ne l'at-

suis beaucoup plus languissant que vous ne m'avez vu, et je n'ai pas même la force de vous écrire de ma main. Si vous écrivez à madame la comtesse de La Marck, je vous supplie de lui dire combien je suis touché de l'honneur de son souvenir; je le préfère à ma belle situation et à la vue du lac et du Rhône. Ayez la bonté, je vous en prie, de lui présenter mon profond respect.

On ne sait que trop à Genève le désastre de Lisbonne et du Portugal. Plusieurs familles de négociants y sont intéressées. Il ne reste pas actuelle-

taqua jamais de front, et sans avoir le chapeau à la main. Palissot, avec beaucoup plus de mérite qu'il n'en fallait alors, comme aujourd'hui, pour entrer à l'Académie française, n'y fut pourtant pas admis, ainsi que le fait remarquer M. l'abbé de Féletz, plus heureux que lui sous ce rapport. Cependant, en 1760, année de triomphe pour Palissot, il y avait à l'Académie plus de *prêtres* que de *philosophes*, et, pour le moins, autant de *nobles* que de *roturiers*. Si l'auteur de la comédie des *Philosophes* se montra l'ennemi déclaré de ceux-ci, l'auteur de *la Dunciade* fut encore plus impitoyable avec les sots ou les *pauvres d'esprit*; aussi fut-il, pendant toute sa vie, aussi longue que celle de Voltaire, un fort douteux catholique. Enfin, le 15 juin 1814, n'espérant plus faire sa paix avec les hommes, il se réconcilia du moins avec Dieu, et mourut en montrant *de grands sentiments de religion*, dit encore M. l'abbé de Féletz, qui l'assista sans doute à ses derniers moments. — Palissot, ayant conçu l'idée de retrancher du *gros bagage* de Voltaire ce qui lui semblait moins digne de la gloire de ce grand homme, en donna, de 1792 à 1802, une édition en 55 vol. in-8°; mais cette édition, trop complète pour les ennemis de Voltaire, et trop abrégée pour ses amis, n'obtint pas le succès qu'un éditeur aussi judicieux était en droit d'espérer en commençant une telle entreprise. (Clog.)

ment une maison dans Lisbonne; tout est englouti, ou embrasé. Vingt villes ont péri; Cadix a été quelques moments submergé par la mer; la petite ville de Conil, à quelques lieues de Cadix, détruite de fond en comble. C'est le *jugement dernier* pour ce pays-là; il n'y a manqué que la *trompette*. A l'égard des Anglais, ils y gagneront plus à la longue qu'ils n'y perdront; ils vendront chèrement tout ce qui sera nécessaire pour le rétablissement du Portugal.

Je n'ai point de nouvelles de M. Patu, votre compaguon de voyage. Il m'a paru fort aimable, et digne d'être votre ami. J'espère que vous ne m'oublierez pas quand vous le verrez, ou quand vous lui écrirez. Madame Denis sera très sensible à votre souvenir. Elle est actuellement à ma petite cabane de Monrion, auprès de Lausanne, où elle fait tout ajuster pour m'y établir l'hiver, en cas que mes maladies m'en laissent la force. Si jamais vous repassiez près de notre lac, j'aurais l'honneur de vous recevoir un peu mieux que je n'ai fait. Nous commençons à être arrangés. M. de Gauffecourt est ici depuis quelques jours; je crois que vous l'avez vu à Lyon. Il fait pour le sel à-peu-près ce que vous faites pour le tabac; mais il ne fait pas de beaux vers comme vous.

J'ai l'honneur, etc.

LETTRE MMCXX.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

Aux Délices, 2 décembre.

Mon cher ami, on ne parle plus que de tremblements de terre; on s'imagine à Genève que Lyon est englouti, parceque le courrier des lettres manqua hier. S'il n'y a point eu de tremblement à Strasbourg et à Colmar, je vous prie de me faire payer de Schœpflin. C'est un mauvais plaisant; je vous jure que je n'ai pas entendu parler de lui; il est juste qu'il entende parler de vous, à moins qu'il n'ait payé à M. Turckeim de Strasbourg. Mais M. Turckeim ne m'a point écrit. Vraiment oui, Jeanne d'Arc est imprimée, elle est par-tout. La pauvre diablesse est horriblement défigurée. Les Anglais, les Chapelain[1], les libraires, et moi, nous

[1]* Dans quelque oubli que dût être tombée l'œuvre de Chapelain, fils d'un notaire au Châtelet, comme Voltaire, il parut, de 1755 à 1757 inclusivement, trois éditions de la vieille *Pucelle*, non pas en douze chants, de même que les premières, mais en quinze, dix-huit, et vingt chants. Caux de Cappeval, auteur d'une traduction latine de *la Henriade*, publiée en 1772, s'avisa aussi, vers la fin de janvier 1757, de proposer par souscription *la Pucelle* de Chapelain, revue et corrigée. J'ignore s'il eût publié les vingt-quatre chaots; le public en fut quitte, heureusement, pour le prospectus. (CLOG.)

avons bien maltraité Jeanne. On prend fort bien la chose à Paris et en Suisse, mais les faquins de libraires ont très mal pris leur temps. Ce n'était pas le temps de rire, quand la moitié d'un royaume est engloutie sous la terre, et que chacun tremble dans son lit. Le *Tout est bien* et *l'Optimisme* en ont dans l'aile. Je présente mes respects à monsieur et à madame de Klinglin.

Comment se porte madame Dupont? Ma nièce et moi nous sommes à vous. V.

LETTRE MMCXXI.

A M. POLIER DE BOTTENS.

Aux Délices, 2 décembre.

Madame Denis, mon cher monsieur, est revenue enchantée de vous, et pénétrée de la bonté de votre cœur. Elle ne me parle que de vous et de notre cher ami, M. de Brenles. Il n'y a ni maladie, ni ordonnance du docteur Tronchin qui tienne, il faut venir à Monrion se mettre entre les mains du docteur Tissot[1], dussé-je être disséqué comme

[1] * Né le 20 mars 1728, au village de Granci, entre Lausanne et le Jura, d'un père qui était commissaire-arpenteur. Ce célèbre médecin acheta Monrion vers 1774; ce fut lui qui y fit construire l'escalier à double rampe formant une espèce de terrasse du côté du lac. Voltaire adressa plus tard quelques lettres à Tissot, mais elles sont

mon pauvre ami Giez. Je compte écrire à M. de Brenles en vous écrivant; je m'imagine que vous êtes assez heureux l'un et l'autre pour vous voir tous les jours. Quand pourrai-je en faire autant, et venir enfin dans la petite retraite où mon cœur m'appelait depuis si long-temps!

Croyez-vous qu'on imagine à Genève qu'il y a eu un tremblement de terre en France comme en Portugal, parceque le courrier des lettres a manqué aujourd'hui? Dieu nous en préserve; les Alpes sont un bon contre-poids aux secousses, elles sont en tous sens l'asile du repos.

Les protestants sauvés à Lisbonne, et l'inquisition engloutie, ne sont pas l'effet des prières de saint Dominique. Adieu, monsieur; adieu, homme aimable et essentiel, jusqu'au moment où je pourrai vous renouveler à M. de Brenles et à vous, mes deux parrains dans ma régénération de Pays de Vaud, combien je vous aime et vous respecte.

V.

restées inconnues jusqu'à présent. Voyez ce qui concerne ce docteur dans la note ** de la lettre MDCCCCLXXXI. (CLOG.)

LETTRE MMCXXII.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

Aux Délices, près de Genève, 3 décembre.

Je reçois dans le moment, mon cher monsieur, une lettre de M. Turckeim par laquelle il me mande que le sieur Schœpflin a satisfait à sa dette. Je n'ai donc autre chose à faire qu'à vous prier de rengaîner, et à vous marquer, comme je pourrai, ma reconnaissance. Nous allons passer l'hiver à Monrion, madame Denis et moi. Je vous assure que je serais bien tenté de faire un petit tour à Colmar, s'il n'y avait pas de *jésuites*[1]. Je crois qu'il me faudrait auprès d'eux une sauvegarde de Nicolas Ier.

Dites, je vous prie, à madame de Klinglin qu'elle m'a joué un tour affreux ; elle a été à Saint-Claude, à six lieues de mes Délices. Si elle m'en avait informé, je serais venu lui faire ma cour; elle sera cause que je ferai un voyage à Colmar.

Sur la nouvelle de l'anéantissement du Portu-

[1] * Voltaire n'avait garde d'oublier les intrigues des jésuites Kroust et Merat, émissaires des confesseurs de la dauphine et du roi Stanislas. — Quant à Nicolas Ier, le philosophe savait bien qu'il n'y avait pas de roi du Paraguai de ce nom, malgré le bruit qui en avait couru. Voyez la lettre du 12 avril 1756 à madame de Lutzelbourg, et le chap. CLIV de l'*Essai sur les mœurs*. (CLOG.)

gal, on se prépare à de nouveaux opera en Italie, on va donner de nouvelles comédies à Paris et on y fait une loterie de trente millions. Je vous souhaite le trentième, mon cher ami.

LETTRE MMCXXIII.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 6 décembre[1]

Mon cher ami, les *pucelles*, les tremblements de terre, et la colique, me mettent aux abois. Les petits maux me persécutent, et je suis encore sensible à ceux de la fourmilière sur laquelle nous végétons avec autant de tristesse que de danger. On n'est pas sûr de coucher dans son lit, et quand on y couche on y est malade; du moins c'est mon état, et c'est ce qui m'empêche de venir faire avec vous des jérémiades à Monrion. J'ai encore, pour surcroît de malheur, un cheval encloué dans *le meilleur des mondes possibles*[2]. Je suis prêt à partir; j'ai encore envoyé de petits bagages à l'ermitage de Monrion, et, dès que mon cheval et moi nous

[1] L'original autographe de cette lettre est daté de 1755 ; je ne sais pourquoi le comte Fédor Golowkin a substitué à cette date celle de 1756, admise sans examen dans les éditions de MM. Renouard et Lequien. (Cloc.)

[2] Expression souvent répétée dans le roman de *Candide*, qui ne parut qu'en 1759. (Clog.)

serons purgés, je prendrai sûrement un parti; en attendant, je n'en peux plus. Si je suis confiné à mes prétendues *Délices*, il faudra que je vous envoie madame Denis, qui me paraît enchantée de vous et de Lausanne; mais le mieux sera de l'accompagner, et, somme totale, je viendrai vif ou mort. Il y a un docteur Tissot qui dissèque proprement son monde, c'est une consolation; je ne me console point pourtant de mon ami Giez. Mille respects à madame de Brenles; je vous embrasse du meilleur de mon cœur. V.

LETTRE MMCXXIV.

A M. D'ALEMBERT.

Aux Délices, près Genève, 9 décembre.

Le célèbre M. Tronchin, qui guérit tout le monde hors moi, m'avait parlé des articles *Goût*[1] et *Génie;* mais si on en a chargé d'autres, ces articles en vaudront mieux. Si personne n'a encore cette besogne, je tâcherai de la remplir. J'enverrai mes idées, et on les rectifiera comme on jugera à propos. Je me chargerais encore volontiers de l'ar-

[1] * La section Ire de l'article Goût, du *Dictionnaire philosophique*, parut en 1757, dans le t. VII de l'*Encyclopédie*, pour laquelle Diderot et Jaucourt rédigèrent l'article *Génie*. (Clog.)

ticle *Histoire*[1]; et je crois que je pourrais fournir des choses assez curieuses sur cette partie, sans pourtant entrer dans des détails trop longs ou trop dangereux. Je demande si l'article *Facile*[2] (style) doit être restreint à la seule facilité du style, ou si on a entendu seulement qu'en traitant le mot *Facile* dans toute son étendue, on n'oubliât pas le style facile.

Je demande le même éclaircissement sur *Fausseté*[3] (morale), *Feu*, *Finesse*, *Faiblesse*, *Force* dans les ouvrages. Je demande si, en traitant l'article *Français* sous l'acception de peuple, on ne doit pas aussi parler des autres significations de ce mot.

A l'égard de *Fornication*, je suis d'autant plus en droit d'approfondir cette matière, que j'y suis malheureusement très désintéressé.

Tant que j'aurai un souffle de vie, je suis au service des illustres auteurs de l'*Encyclopédie*. Je me tiendrai très honoré de pouvoir contribuer, quoi-

1* Cet article, tel qu'il fut inséré dans le t. VIII de l'*Encyclopédie* (1765), se composait, outre quelques morceaux disséminés dans les Œuvres de Voltaire, de la section I et d'une partie des sections III et IV qu'on lit dans le *Dictionnaire philosophique*. (Clog.)

2* Cet article parut, en 1756, dans le t. VI de l'*Encyclopédie*. Il est dans le *Dictionnaire philosophique*. (Clog.)

3* Les articles Fausseté, Finesse, et la section II de celui de Feu, parurent aussi dans le t. VI de l'*Encyclopédie*; les articles Foible, Force, Fornication, et François, firent partie du t. VII: ils sont dans le *Dictionnaire philosophique*. (Clog.)

que faiblement, au plus grand et au plus beau monument de la nation et de la littérature. Je fais mes très sincères compliments à tous ceux qui y travaillent. On m'a fort alarmé sur la santé de M. Rousseau[1]; je voudrais bien en savoir des nouvelles.

A propos de l'article *Fornication*, il y a encore un autre *f* qui a son mérite, mais je ne crois pas qu'il m'appartienne d'en parler.

Adieu, mon cher confrère; donnez-moi vos ordres. Je vous suis tendrement dévoué à plus d'un titre. *Le malingre* V.

LETTRE MMCXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 10 décembre.

Je vous envoie, mon cher ange, une tragédie[2] que vous recevrez par une occasion. Ne vous alarmez pas; cette tragédie n'est pas de moi; je ne suis pas un homme à combattre le lendemain d'une bataille. La pièce est d'un de mes amis, à qui je

[1]* J. J. Rousseau, après avoir été malade, avait éprouvé une rechute dans l'été de 1755: il se porta très bien dans l'automne, mais les approches de l'hiver lui étaient *cruelles*. (Clog.)

[2]* *Nicéphore*, tragédie de Tronchin, conseiller d'état à Genève. (Deuxième alinéa de la lettre de Voltaire à d'Argental du 3 mai 1756.) (Clog.)

voudrais bien ressembler. Je crois qu'elle peut avoir du succès, et je crains que l'amitié ne me fasse illusion. Je soumets l'ouvrage à vos lumières; l'auteur et moi nous nous en rapportons à vous avec confiance. Soyez le maître de cette tragédie comme des miennes; vous pouvez la faire donner secrètement aux comédiens. Mon cher ange, pendant que vous vous amuserez à faire jouer celle-là, je vous en mettrai une autre sur le métier, afin que vous ne chômiez pas; car ce serait conscience. Est-il vrai qu'il paraît dans Paris deux ou trois éditions d'une pauvre héroïne nommée *Jeanne*, et qu'il y en a d'aussi indécentes que fautives et défigurées? C'est Thieriot qui me mande cette chienne de nouvelle. Mettez-moi au fait, je vous en supplie, de mes enfants bâtards qu'on expose ainsi dans les rues. Il faut que les gens aient le cœur bien dur pour s'occuper de ces bagatelles, pendant qu'une partie du continent est abymée et que nous sommes à la veille du jugement dernier.

Je vais d'Alpe en Alpe passer une partie de l'hiver dans un petit ermitage appelé Monrion, au pied de Lausanne, à l'abri du cruel vent du nord. Adressez-moi toujours vos ordres à Lyon. Mille tendres respects à tous les anges.

LETTRE MMCXXVI.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

A Monrion, 16 décembre.

Il faut que je dicte une lettre pour vous, ma chère nièce, en arrivant dans notre solitude de Monrion [1]. Je ne vous ai point écrit depuis longtemps, mais je ne vous ai jamais oubliée. Tantôt malade, tantôt profondément occupé de bagatelles, j'ai été trop paresseux d'écrire. Si je vous avais écrit autant que j'ai parlé de vous, vous auriez eu de mes lettres tous les jours.

Je vais faire chercher les meilleurs pastels de Lausanne; vous en faites un si bel usage, que j'irais vous en déterrer au bout du monde. Toutes nos petites Délices sont ornées de vos œuvres. Vous êtes déja admirée à Genève, et vous l'emportez sur Liotard [2]. Remerciez la nature, qui donne tout, de vous avoir donné le goût et le talent de faire des choses si agréables.

C'est assurément un grand bonheur de s'être

[1] * Voltaire n'était pas encore allé à Monrion, et, par conséquent, à Lausanne, depuis le 12 décembre 1754, jour de son arrivée en Suisse. (Clog.)

[2] * J. Ét. Liotard, peintre, né à Genève en 1702. (Clog.)

procuré pour toute sa vie un amusement qui satisfait à-la-fois l'amour-propre et le goût, et qui fait qu'on vit souvent avec soi-même, sans être obligé d'aller chercher à perdre son temps en assez mauvaise compagnie, comme font la plupart de tous les hommes, et même de vous autres dames. L'ennui et l'insipidité sont un poison froid contre lequel bien peu de gens trouvent un antidote.

Votre sœur et moi nous cherchons aussi à peindre. On me reproche un peu de nudités dans notre pauvre *Jeanne d'Arc;* on dit que les éditeurs l'ont étrangement défigurée. J'ai tiré mon épingle du jeu du mieux que j'ai pu; et, grace à vos bontés, nous avons évité le grand scandale.

Je me mets à présent au régime du repos; mais j'ai peur qu'il ne me vaille rien, et que je ne sois obligé d'y renoncer. Madame Denis se donne actuellement le tourment d'arranger notre retraite de Monrion. Nous avons eu aujourd'hui presque tout Lausanne. Je me flatte que les autres jours seront un peu plus à moi; je ne suis pas venu ici pour chercher du monde. La seule compagnie que je desire ici c'est la vôtre. Peut-être que le docteur Tronchin ne sera pas inutile à votre santé; vous êtes dans l'âge où les estomacs se raccommodent, et moi dans celui où l'on ne raccommode rien. Sans doute vous trouverez bien le moyen d'ame-

ner votre enfant avec vous. Si ma pauvre santé me permettait de lui servir de précepteur, je prendrais de bon cœur cet emploi; mais la meilleure éducation qu'il puisse avoir, c'est d'être auprès de vous.

Ma chère nièce, mille compliments à tout ce que vous aimez.

LETTRE MMCXXVII.

A M. PICTET,

PROFESSEUR EN DROIT.

A Monrion, près Lausanne, 21 décembre.

J'ai mille graces à vous rendre, mon très cher et très aimable professeur, aussi bien qu'à madame Pictet. Elle a écrit à madame Denis une lettre charmante, et j'ai reçu de vous un billet très savant. La science et les graces sont dans votre famille. Le sieur Falconnet a fait à Paris la même remarque que vous. Le Portugal est miné depuis longtemps. Reposons-nous à l'abri des Alpes. Quand serai-je assez heureux pour être encore votre voisin et celui de madame Pictet! Oserais-je vous prier de lui présenter mes tendres respects? Je n'oublierai jamais vos bontés ni les siennes. Je me mets aux pieds de madame Pictet et de la belle *Nanine*, tout indigne que j'en suis. V.

LETTRE MMCXXVIII.

A MM. DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Le 21 décembre.

Messieurs, daignez recevoir mes très humbles remerciements de la sensibilité publique* que vous avez témoignée sur le vol et la publication odieuse de mes manuscrits, et permettez-moi d'ajouter que cet abus, introduit depuis quelques années dans la librairie, doit vous intéresser personnellement; vos ouvrages, qui excitent plus d'empressement que les miens, ne seront pas exempts d'une pareille rapacité.

L'*Histoire* prétendue *de la guerre de* 1741, qui paraît sous mon nom, est non seulement un outrage fait à la vérité défigurée en plusieurs endroits, mais un manque de respect à notre nation, dont la gloire qu'elle a acquise dans cette guerre méritait une histoire imprimée avec plus de soin. Mon véritable ouvrage, composé à Versailles sur les mémoires des ministres et des généraux, est, depuis plusieurs années, entre les mains de M. le comte d'Argenson, et n'en est pas sorti. Ce ministre sait à quel point l'histoire que j'ai écrite diffère

* Voyez la lettre de M. de Voltaire à l'Académie française, et la réponse de l'Académie, dans la Préface de *la Pucelle*. K.

de celle qu'on m'attribue. La mienne finit au traité d'Aix-la-Chapelle, et celle qu'on débite sous mon nom ne va que jusqu'à la bataille de Fontenoi. C'est un tissu informe de quelques unes de mes minutes dérobées et imprimées par des hommes également ignorants. Les interpolations, les omissions, les méprises, les mensonges, y sont sans nombre. L'éditeur ne sait seulement pas le nom des personnes et des pays dont il parle, et, pour remplir les vides du manuscrit, il a copié, presque mot à mot, près de trente pages du *Siècle de Louis XIV*. Je ne puis mieux comparer cet avorton qu'à cette *Histoire universelle* que Jean Néaulme imprima sous mon nom il y a quelques années[1]. Je sais que tous les gens de lettres de Paris ont marqué leur juste indignation de ces procédés. Je sais avec quel mépris et avec quelle horreur on a vu les *notes* dont un éditeur[2] a défiguré le *Siècle de Louis XIV*. Je dois m'adresser à vous, messieurs, dans ces occasions, avec d'autant plus de con-

[1] * L'infidèle *Abrégé*, publié par Néaulme, parut à la fin de 1753. Malgré le reproche que semblent encore lui en faire aujourd'hui quelques gens de lettres, jamais Voltaire ne désavoua son *Histoire universelle* (ou *Essai sur les mœurs*), celle de *la guerre de* 1741, ni le poëme de *la Pucelle*. Ses désaveux bien positifs, bien prouvés, ne portèrent que sur les falsifications et interpolations dont se rendirent coupables de prétendus éditeurs qui cherchaient à perdre le philosophe en gagnant de l'argent. (Clog.)

[2] * La Beaumelle. (Clog.)

fiance, que je n'ai travaillé, comme vous, que pour la gloire de ma patrie, et qu'elle serait flétrie par ces éditions indignes, si elle pouvait l'être.

Je ne vous parle point, messieurs, de je ne sais quel poëme entièrement défiguré qui paraît aussi depuis peu. Ces œuvres de ténèbres ne méritent pas d'être relevées, et ce serait abuser des bontés dont vous m'honorez ; je vous en demande la continuation.

Je suis avec un très profond respect, etc.

LETTRE MMCXXIX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, près de Lausanne, ce 26 décembre.

Est-il bien vrai, monseigneur, que je prends la liberté de vous demander vos bontés pour madame ou mademoiselle Gouet ? Quel intérêt ai-je à cela ? On dit qu'elle est jeune et bien faite; c'est votre affaire et non la mienne. Elle veut chanter les *Cantiques* de Moncrif chez la reine ; elle demande à entrer dans la musique, et il faut que, du pied du mont Jura, je vous importune pour les plaisirs de Versailles ! On s'imagine que vous avez toujours quelque bonté pour moi, et on me croit en droit de vous présenter des requêtes. Mais si mademoi-

selle Gouet est si bien faite, et si elle a une si belle voix, la liberté que je prends est très inutile; et si elle n'avait, par malheur, ni voix ni figure, cette liberté serait plus inutile encore. Je devrais donc me borner à vous demander pour moi tout seul la continuation de vos bontés. Je ne suis plus à mes Délices; je passe mon hiver dans une maison plus chaude, que j'ai auprès de Lausanne, à l'autre bout du lac. Un village a été abymé, à quelques lieues de nous, par un tremblement de terre, le 9 du mois. En attendant que mon tour vienne, je vous renouvelle mon très tendre respect. Nous sommes ici deux Suisses, ma nièce et moi, qui regrettons de n'être pas nés en Guienne[1].

LETTRE MMCXXX.

A M. D'ALEMBERT.

A Monrion, 28 décembre.

Voilà *Figuré*[2] plus correct; *Force*, dont vous prendrez ce qu'il vous plaira; *Faveur* de même;

[1] * Richelieu venait d'obtenir (4 décembre) le gouvernement général de Guienne. (CLOG.)

[2] * Les articles FIGURÉ, FAVEUR, et FLEURI, parurent dans le t. VI de l'*Encyclopedie*; FRANCHISE fut inséré dans le t. VII: ils sont tous dans le *Dictionnaire philosophique*. Quant aux articles FORCE, FRANÇAIS (ou FRANÇOIS), HISTOIRE, et FORNICATION, voyez plus haut la lettre MMCXXIV. (CLOG.)

Franchise et *Fleuri* item. Tout cela ne demande, à mon gré, que de petits articles. *Français* et *Histoire* sont terribles. Je n'ai point de livres dans ma solitude de Monrion; je demande un peu de temps pour ces deux articles.

J'ajoute *Fornication :* je ne peux ni faire ni dire beaucoup sur ce mot. J'enverrai incessamment l'*Histoire des flagellants*[1]. Que diable peut-on dire de *Formaliste,* sinon qu'un homme formaliste est un homme insupportable?

En général, je ne voudrais que définitions et exemples; définitions, je les fais mal, exemples, je ne peux en donner, n'ayant point de livres et n'ayant que ma pauvre mémoire qui s'en va comme le reste.

Mes maîtres encyclopédiques, est-ce que vous aimez les choses problématiques? M. Diderot avait bien dit, à mon gré, que quand tout Paris viendrait lui dire qu'un mort est ressuscité, il n'en croirait rien. On vient dire après cela que si tout Paris a vu ressusciter un mort, on doit en avoir la même certitude que quand tous les officiers de Fontenoi assurent qu'on a gagné le champ de bataille. Mais, révérence parler, mille personnes qui me content une chose improbable ne m'inspirent pas la même certitude que mille personnes qui me

[1] * Allusion badine faite par Voltaire au livre de Jacques Boileau, intitulé *Historia flagellantium*, etc. (Clog.)

disent une chose probable; et je persiste à penser que cent mille hommes qui ont vu ressusciter un mort pourraient bien être cent mille hommes qui auraient la berlue.

Adieu, mon cher confrère; pardonnez à un pauvre malade ses sottises et son impuissance. Ce malade vous aime de tout son cœur, et madame Denis aussi.

LETTRE MMCXXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 8 janvier 1756.

Je reçois, mon cher ange, votre lettre du 29 décembre, dans ma cabane de Monrion, qui est mon palais d'hiver. Mon sermon [1] sur Lisbonne n'a été fait que pour édifier votre troupeau, et je ne jette point le pain de vie aux chiens [2]. Si vous voulez seulement régaler Thieriot d'une lecture, il viendra vous demander la permission de s'édifier chez vous.

[1]* Nom que Voltaire donnait, en plaisantant, au *Poëme* composé par lui, à la fin de 1755, *sur le Désastre de Lisbonne*. (Clog.)

[2]* « Ecce panis angelorum,
« . . . .
« Non mittendus canibus. »
(Prose de la Fête-Dieu, par saint Thomas d'Aquin.)
(L. D. B.)

Je cherche toujours à vous faire ma cour par quelque nouvelle tragédie, mais j'ai une maudite *Histoire générale* qu'il faut finir, et une édition[1] à terminer. Ma déplorable santé ne me permet guère de porter trois gros fardeaux à-la-fois. J'ai résolu d'abandonner toute idée de tragédie jusqu'au printemps. Je sens que je ne pourrai faire de vers que dans le jardin des Délices. Il faut à présent que ma vieille muse se promène un peu pour se dégourdir. Je ne crois pas qu'on ait beaucoup affaire de *Mariamne*, quand on a un *Astyanax*[2] et une *Coquette*. On dit que cette mademoiselle Hus[3], dont vous me parlez, ressemble plus à une Agnès qu'à une Salomé. Cependant, si vous voulez qu'elle joue ce vilain rôle[4], je le lui donne de tout mon cœur, *in quantum possum et in quantum indiget*. Je suis gisant dans mon lit, ne pouvant guère écrire; mais je vais donner les provisions de Salomé à ladite demoiselle.

Quoique vous ne méritiez pas que je vous dise des nouvelles, vous saurez pourtant que la cour

[1] * Celle des frères Cramer. (Clog.)

[2] * Tragédie de Châteaubrun, représentée sans succès, et une seule fois, le 5 janvier 1756. Elle n'a pas été imprimée. C'est sans doute cette pièce que Voltaire appelle *les Adieux d'Hector* dans sa lettre MDCCCCLXXXVII. — *La Coquette corrigée*, de La Noue, fut jouée le 23 février 1755. (Clog.)

[3] * Jeune actrice reçue à la Comédie-Française en 1753. (Clog.

[4] * Un de ceux de la tragédie de *Mariamne*. (Clog.)

d'Espagne envoie quatre vaisseaux de guerre à Buénos-Aires contre le révérend père Nicolas[1]. Parmi les vaisseaux de transport il y en a un qui s'appelle *le Pascal*. Peut-être y êtes-vous intéressé comme moi[2], car il appartient à MM. Gilli[3]. Il est bien juste que Pascal aille combattre les jésuites; mais ni vous ni moi ne paraissions faits pour être de la partie.

Je vous embrasse, mon cher ange.

LETTRE MMCXXXII.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

A Monrion, 8 janvier.

J'envoie, ma chère nièce, la consultation de votre procès avec la nature au grand-juge Tronchin; je le prierai d'envoyer sa décision par la poste en droiture, afin qu'elle vous arrive plus vite.

[1]* Prétendu roi du Paraguai. (Clog.)

[2]* En 1768, un autre vaisseau *janséniste* fut baptisé du nom de *Voltaire*; et aussitôt le dévot, cynique et envieux Piron décocha une épigramme contre ce vaisseau auquel l'auteur de *la Henriade* adressa l'*Épître* c; *Poésies*, tome III. (Clog.)

[3]* Voltaire, quelques années plus tard, adressa à l'un d'eux, sur la *Compagnie des Indes*, une lettre qui fait partie de la *Correspondance*. (Clog.)

Vous me paraissez à-peu-près dans le même cas que moi; faiblesse et sécheresse, voilà nos deux principes. Cependant, malgré ces deux ennemies, je n'ai pas laissé de passer soixante ans; et madame Ledosseur vient de mourir, avant quarante, d'une maladie toute contraire. Mesdemoiselles Bessières[1] avaient une vieille tante qui n'allait jamais à la garde-robe; elle fesait seulement, tous les quinze jours, une crotte de chat que sa femme de chambre recevait dans sa main, et qu'elle portait dans la cheminée; elle mangeait dans une semaine deux ou trois biscuits, et vivait à-peu-près comme un perroquet; elle était sèche comme le bois d'un vieux violon, et vécut dans cet état près de quatre-vingts ans, sans presque souffrir.

Au reste, je présume que M. Tronchin vous prescrira à-peu-près le même remède qu'à moi; et, comme vous avez l'esprit plus tranquille que le mien, peut-être ce remède vous réussira; mais ce ne sera qu'à la longue[2]. Le père putatif[3] du ma-

[1]* La lettre XCII est adressée à l'une de ces demoiselles. (CLOG.)

[2]* Cinq mois plus tard, madame de Fontaine alla aux Délices où Tronchin la *ressuscita* bientôt. (CLOG.)

[3]* Le maréchal de Richelieu, selon la règle générale, était *fils de son père*; mais il paraît que ce *père* n'était pas Armand-Jean Vignerod, mort en mai 1715. Cette particularité était bien connue du maréchal lui-même; et les lettres que Voltaire lui adressa le 10 octobre et le 3 décembre 1769 ne laissent aucun doute sur ce point. (CLOG.)

réchal de Richelieu, qui était le plus sec et le plus constipé des ducs et pairs, s'avisa de prendre du lait à la casse; cela avait l'air du bouillon de Proserpine; il s'en trouva très bien. Il mangeait du rôti à dîner, il prenait son lait à la casse à souper, et vécut ainsi jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Je vous en souhaite autant, ma chère nièce. Amusez-vous toujours à peindre de beaux corps tout nus, en attendant que le docteur Tronchin rétablisse et engraisse le vôtre.

Adieu, ma chère nièce; tâchez de venir nous voir avec des tétons rebondis et un gros cul. Je vous embrasse tendrement, tout maigre que je suis. J'écris à Montigni[1] sur la mort de madame Ledosseur. Sa perte m'afflige, et fait voir qu'on meurt jeune avec de gros tétons. La vie n'est qu'un songe, nous voudrions bien, votre sœur et moi, rêver avec vous.

[1] * Mignot de Montigni, cousin-germain de madame de Fontaine. Je ne connais encore (octobre 1829) aucune lettre de Voltaire à Montigni, mort en 1782. (Clog.)

LETTRE MMCXXXIII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN [1].

A Monrion, 11 janvier.

Il me paraît, monsieur, que sa majesté polonaise n'est pas le seul homme *bienfesant*[2] en Lorraine, et que vous savez bien faire comme bien dire. Mon cœur est aussi pénétré de votre lettre, que mon esprit a été charmé de votre *Discours*. Je prends la liberté d'écrire au roi de Pologne, comme vous me le conseillez, et je me sers de votre nom pour autoriser cette liberté. J'ai l'honneur de vous adresser la lettre[3]; mon cœur l'a dictée.

Je me souviendrai toute ma vie que ce bon

[1] * Tressan, auquel est adressée une lettre du 3 auguste 1732, était lieutenant-général depuis mai 1748. Quelques années après, il avait été appelé à la cour de Lunéville pour y remplir les fonctions de grand-maréchal. Ce fut lui qui engagea principalement Stanislas à fonder l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Nanci, en décembre 1750. Voltaire, qui parle de cette société savante dans sa lettre MMCXXX à Devaux, n'en fut pas membre, sans doute parceque les Menoux, Tannevot et Fréron en fesaient partie. Au reste, l'auteur de *la Henriade* était alors d'environ vingt académies. (CLOG.)

[2] * Ce titre, plus beau que celui de *grand*, avait été donné à Stanislas, en décembre 1751, dans la première séance publique de l'Académie de Nanci, par Thibault, l'un de ses membres titulaires. (CLOG.)

[3] * Cette lettre est perdue. La réponse de Stanislas est sans doute la lettre MMCLXVIII. (CLOG.)

prince vint me consoler un quart d'heure dans ma chambre, à la Malgrange, à la mort de madame du Châtelet. Ses bontés me sont toujours présentes. J'ose compter sur celles de madame de Boufflers et de madame de Bassompierre[1]. Je me flatte que M. de Luce[2] ne m'a pas oublié; mais c'est à vous que je dois leur souvenir. Comme il faut toujours espérer, j'espère que j'aurai la force d'aller à Plombières, puisque Toul est sur la route. Vous m'avez écrit à mon château de Monrion; c'est Ragotin qu'on appelle *monseigneur;* je ne suis point homme à châteaux. Voici ma position: j'avais toujours imaginé que les environs du lac de Genève étaient un lieu très agréable pour un philosophe, et très sain pour un malade; je tiens le lac par les deux bouts; j'ai un ermitage fort joli aux portes de Genève, un autre aux portes de Lausanne; je passe de l'un à l'autre; je vis dans la tranquillité, l'indépendance, et l'aisance, avec une nièce qui a de l'esprit et des talents, et qui a consacré sa vie aux restes de la mienne.

Je ne me flatte pas que le gouverneur de Toul[3] vienne jamais manger des truites de notre lac; mais

[1]* Sœur de la marquise de Boufflers. (CLOG.)

[2]* Envoyé extraordinaire du roi Louis XV près Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar. (CLOG.)

[3]* Depuis 1750 Tressan était gouverneur du Toulois et de la Lorraine française. Quelques années auparavant, il avait épousé une Écossaise nommée Reuxel dans le *Dictionnaire* de la noblesse. (CLOG.)

si jamais il avait cette fantaisie, nous le recevrions avec transport; nous compterions ce jour parmi les plus beaux jours de notre vie. Vous avez l'air, messieurs les lieutenants-généraux, de passer le Rhin cette année plutôt que le mont Jura; et j'ai peur que vous ne soyez à Hanovre quand je serai à Plombières. Devenez maréchal de France, passez du gouvernement de Toul à celui de Metz; soyez aussi heureux que vous méritez de l'être; faites la guerre et écrivez-la. L'histoire que vous en ferez vaudra certainement mieux que la rapsodie de la *Guerre de* 1741, qu'on met impudemment sous mon nom. C'est un ramas informe et tout défiguré de mes manuscrits que j'ai laissés entre les mains de M. le comte d'Argenson.

Je vous préviens sur cela, parceque j'ambitionne votre estime. J'ai autant d'envie de vous plaire, monsieur, que de vous voir, de vous faire ma cour, de vous dire combien vos bontés me pénètrent. Il n'y a pas d'apparence que j'abandonne mes ermitages et un établissement tout fait dans deux maisons qui conviennent à mon âge et à mon goût pour la retraite. Je sens que si je pouvais les quitter, ce serait pour vous, après toutes les offres que vous me faites avec tant de bienveillance. Je crois avoir renoncé aux rois, mais non pas à un homme comme vous.

Permettez-moi de présenter mes respects à ma-

dame la comtesse de Tressan, et recevez les tendres et respectueux remerciements du Suisse Voltaire.

Je m'intéresse à *Panpan*[1] comme malade et comme ami.

LETTRE MMCXXXIV.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

A Monrion, près de Lausanne, ce 13 janvier.

Vous me proposez, monsieur, les plus belles étrennes du monde; je les accepte d'un grand cœur. Il n'y a point de Suisse dans les Treize Cantons[2] qui aime mieux l'histoire de France que moi; et c'est vous qui me l'avez fait aimer. Vous avez la bonté de m'annoncer votre cinquième[3] édition, soyez sûr que vous verrez la trentième. Vous avez rendu un très grand service au public, en augmentant d'un tiers un ouvrage si utile. Vous êtes

[1]* Devaux. (Clog.)

[2]* Depuis 1815 la Confédération helvétique est composée de vingt-deux cantons. (Clog.)

[3]* Cette édition (1756, 2 vol. in-8°) de l'*Abrégé chronologique*, dont la huitième parut du vivant de Hénault, était dédiée à Marie Leckzinska, et portait, pour la première fois, le nom du président. En parlant de cet ouvrage utile et commode, j'ai dit, t. V de la *Correspondance*, lettre DCCCXCVII, que Voltaire l'avait beaucoup trop vanté; c'est l'opinion de Grimm, dans sa *Correspondance littéraire* du 1er juillet 1754, et c'est celle de bien d'autres aujourd'hui. (Clog.)

d'ailleurs fort heureux qu'on ne vous vole point vos manuscrits, et qu'on ne vous les défigure pas.

J'en connais de plus misérables.

Vous me demandez comment on peut m'envoyer mes étrennes; très aisément, en les mettant à la poste avec le contre-seing d'un de vos amis, et en me les adressant en droiture à Genève. Il est vrai que je passe mon hiver dans mon ermitage auprès de Lausanne; mais tout me vient par Genève, c'est la grande route.

Après le don de votre excellent livre, le plus grand plaisir que vous puissiez me faire, c'est de dire à madame du Deffant combien je m'intéresse toujours à elle. Je ne lui écris point, parceque, dans ma solitude, je n'ai rien de commun avec le monde. Je suis devenu Suisse et jardinier. Je sème et plante. Je n'oublie point les personnes auxquelles j'ai été attaché, mais je ne les ennuie point de mes inutiles lettres.

Je suis très aise pour l'Académie des Belles-Lettres que vous remplissiez et que vous honoriez la place d'un théatin [1]; je n'en savais rien. Je ne lis ni gazettes ni *Mercures*. Je ne sais plus l'histoire de mon siècle; et je n'ai guère de correspondance

[1] * Boyer, que Voltaire appelait l'*âne* de Mirepoix; mort le 20 auguste 1755. (CLOG.)

qu'avec le jardinier[1] des Chartreux, quoique l'apparition de *la Pucelle* puisse faire penser que je suis en commerce avec leur *Portier*[2].

Madame Denis vous fait mille compliments. Je me flatte que votre ami[3] n'a plus la goutte. Les circonstances présentes semblent demander un homme ingambe; mais il sera toujours très alerte, quand même il aurait le pied emmaillotté.

Recevez ma très sincère et très tendre reconnaissance, et mon inviolable attachement.

J'ai eu l'honneur d'avoir un tremblement de terre dans mon ermitage des Délices. Si les îles Açores sont englouties, comme on l'assure, je me range du sentiment de M. de Buffon.

[1]* Dans le volume publié en 1820, sous le titre de *Vie privée de Voltaire et de madame du Châtelet*, il est parlé d'un *jardinier* à qui Voltaire a écrit une trentaine de lettres. (CLOG.)

[2]* Allusion à un roman de l'avocat Gervaise appelé *l'avocat général des B......* dans une lettre de Voltaire du 14 mars 1776. (CLOG.)

[3]* Le comte d'Argenson, ministre de la guerre. (CLOG.)

LETTRE MMCXXXV.

A M. BERTRAND,

A BERNE.

A Monrion, 24 janvier.

Pour répondre à votre difficulté, mon cher monsieur, sur l'histoire de Jeanne d'Arc, je vous dirai que, quelques années après sa mort, il y eut une grosse créature fraîche, belle, et hardie, accompagnée d'un moine, qui alla s'établir à Toul, et se dit la Pucelle d'Orléans, échappée au bûcher. Le moine contait par quel miracle cette évasion s'était opérée; on leur fit un grand festin dans l'hôtel-de-ville, et les registres en font foi. L'illusion alla si loin, qu'un homme de la maison des Armoises épousa cette aventurière, croyant épouser la Pucelle d'Orléans; et c'est de ce mariage que descend le marquis des Armoises d'aujourd'hui. Voilà pourquoi, monsieur, on a prétendu en Lorraine que la Sorbonne et les Anglais n'avaient point consommé leur crime, et que la Pucelle d'Orléans, pucelle ou non, n'avait point été brûlée [1]. Cette aventure n'est point extraordinaire dans un temps où il n'y avait point de communication d'une pro-

[1] Voyez, t. III des *Mélanges historiques*, la *Dix-huitième sottise de Nonnotte, sur Jeanne d'Arc.* (CLOG.)

vince à une autre, et où l'on fesait son testament, quand on entreprenait le voyage de Nanci à Paris.

Je reçois dans le moment votre lettre, et celle de cet autre aventurier qui va chercher de nouveaux malheurs chez les Vandales. Sa conduite paraît d'un fou, et son billet est d'un Gascon. Mais ce n'est pas sa folie, c'est son malheur qu'il faut soulager. Je vous remercie de tout mon cœur des dix écus que vous avez eu la bonté de lui donner de ma part. Vous avez poussé trop loin la générosité, en l'aidant aussi vous-même de votre bourse. Mais enfin c'est votre métier de faire de bonnes actions. Comme vous ne me mandez point par quelle voie je dois vous rembourser les dix écus, permettez que je vous en adresse le billet inclus pour M. Pauchand.

Êtes-vous informé que, le 21 décembre, il y a eu un nouveau tremblement de terre à Lisbonne, qui a fait périr soixante et dix-huit personnes? on compte cela pour rien. Les Français préparent une descente en Angleterre. *Qu'allait-il faire dans cette galère*[1]? Quel *optimisme* que tout cela! heureux les hommes ignorés qui vivent chez eux en paix! plus heureux ceux qui vivent avec vous! Je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous remercie; je vous supplie de présenter mes respects à M. le baron de Freudenreich. *Tuus semper.*

[1]* *Les Fourberies de Scapin*, acte II, sc. II. (L. D. B.)

LETTRE MMCXXXVI.

A M. PICTET,

PROFESSEUR EN DROIT.

Monrion, 29 janvier.

En vous remerciant, mon cher professeur, très tendrement de votre souvenir, et très tristement des nouvelles publiques. Le diable est déchaîné sur terre et sur mer. Laissons-le faire, et vivons tranquilles au bord de notre lac. Vous me ferez grand plaisir de m'apprendre les nouvelles sottises de ce bas monde, et encore plus de me mander que vous et votre aimable famille vivez heureux et tranquilles.

Quand je suis à Lyon[1], je voudrais marier à Lyon certains grands yeux noirs, certaine belle ame[2] logée dans un corps droit comme un jonc. Quand je suis à Lausanne, je voudrais la marier à Lausanne ; et lorsque je suis aux Délices, je lui

[1]* Ceci ferait croire que Voltaire était retourné à Lyon depuis le mois de décembre 1754 ; cependant la *Correspondance*, années 1755 et 1756, ne contient aucune lettre, sans en excepter celle du 30 novembre 1756 à Palissot, qui puisse prouver que l'ermite des Délices et de Monrion eût momentanément quitté la Suisse. — Au reste, je n'ai pas vu l'original de la lettre *inédite* ci-dessus. (CLOG.)

[2]* Mademoiselle *Lolotte Pictet*, à laquelle est adressé un billet MMCLI. (CLOG.)

souhaite un conjoint de Genève. Madame sa mère est bien regrettée ici. Nous n'avions qu'un chagrin ; c'était de ne vous point avoir à Monrion.

Je pense que madame Pictet a eu la bonté de parler de foin et d'avoine; j'en suis honteux ; je la remercie. Colombier nous offre du foin; je ne m'en soucie guère. *Totus familiæ servus.* V.

LETTRE MMCXXXVII.

A M. VERNES[1],

A GENÈVE.

A Monrion, 29 janvier.

Il est vrai, mon cher monsieur, que vous m'avez envoyé des vers; mais j'aime bien mieux votre prose. Je n'ai point d'admirateurs, je n'en veux point; je veux des amis, et sur-tout des amis comme vous.

On dit que vous avez prononcé un Discours ad-

1° Jacob Vernes, né en 1728 à Genève, où il fut nommé pasteur en 1771, après l'avoir été dès 1761 à Séligni, dans le voisinage de sa ville natale. Ce littérateur fut en relation avec Voltaire et J. J. Rousseau; mais il conserva beaucoup plus long-temps l'amitié du premier que celle du second, qui lui attribua trop légèrement, au commencement de 1765, le *Sentiment des citoyens* : voyez les *Mélanges littéraires*. — M. Vernes de Leuze, fils de Jacob Vernes, est auteur de quelques ouvrages, et, entre autres, d'un *Voyage sentimental* où se trouve l'éloge de son père, mort à Genève le 22 octobre 1791. (CLOG.)

mirable sur le malheur de Lisbonne, et qu'on ne voudrait pas que cette ville eût été sauvée, tant votre Discours a paru beau. Vous avez encore Méquinez, et quelque cent mille Arabes, qui ont été engloutis sous la terre. Cela peut servir merveilleusement votre éloquence chrétienne, d'autant plus que ces pauvres diables étaient des infidèles.

Tous ces désastres ont privé Lausanne de la comédie. On a joué *Nanine* à Berne; mais, pour expier ce crime affreux, on a indiqué un jour de jeûne. Madame Denis, qui ne jeûne point, a été très fâchée qu'on ne bâtit point un théâtre à Lausanne; mais cela ne l'a point brouillée avec les ministres. Il en vient quelques uns dans mon petit ermitage à Monrion. Ils sont tous fort aimables et très instruits. Il faut avouer qu'il y a plus d'esprit et de connaissances dans cette profession que dans aucune autre. Il est vrai que je n'entends point leurs sermons; mais, quand leur conversation ressemble à la vôtre, je vous assure qu'ils me plaisent beaucoup plus.

Mille compliments à toute votre famille, et à M. et madame de Labat[1].

Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur, sans cérémonie.

[1]* M. de Labat était un écrivain ami de Jacob Vernes et du docteur Tronchin. (CLOG.)

LETTRE MMCXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Février.

Mon cher ange, si ceci[1] n'est pas une tragédie, ce sont au moins des vers tragiques. Je vous demande en grace de me mander s'ils sont orthodoxes; je les crois tels; mais j'ai peur d'être un mauvais théologien. Il court sous mon nom je ne sais quelle pièce sur le même sujet. Il serait bon que mon vrai sermon fit tomber celui qu'on m'impute. Je vous demande en grace d'éplucher mon prêche. Le *tout est bien* me paraît ridicule, quand le mal est sur terre et sur mer. Si vous voulez que tout soit bien pour moi, écrivez-moi.

Je vous demande pardon, mon cher ange, de vous envoyer tant de vers, et point de nouvelle tragédie[2]; mais j'imagine que vous serez bien aise

[1] Le *Poëme sur le Désastre de Lisbonne*. — La pièce qu'on attribuait alors à Voltaire sur le même sujet, et que l'on croit de Ximenès, est composée de trente-six vers de dix syllabes. On la trouve dans la *Correspondance littéraire* de Grimm du 15 janvier 1756. (CLOG.)

[2] Voltaire, par les conseils de d'Argental et de Thibouville, se disposait à remettre *Zulime* à neuf : il la cite même sous le titre de *Fanime*, dans une lettre du 20 mars 1757 à Thibouville. (CLOG.)

de voir les belles choses[1] que fait le roi de Prusse. Il m'a envoyé toute la tragédie de *Mérope* mise par lui en opéra. Permettez que je vous donne les prémices de son travail; je m'intéresse toujours à sa gloire. Vous pourriez confier ce morceau à Thieriot, qui en chargera sans doute sa mémoire, et qui sera une des *trompettes* de la renommée de ce grand homme. Je ne doute pas que le roi de Prusse n'ait fait de très beaux vers pour le duc de Nivernais; mais, jusqu'à présent, on ne connaît que son traité[2] en prose avec les Anglais.

Mille respects à tous les anges.

LETTRE MMCXXXIX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, le 7 février.

Je vous remercie bien fort, mon *héros*, de votre belle et instructive épître. Il est vrai que vous écrivez comme un chat, et que, si vous n'y prenez garde, vous égalerez le maréchal de Villars. Je me flatte bien que vous l'égalerez tout de même, quand il ne sera pas question de plume; mais il me semble que le nouveau traité dont le roi de

[1]* Ironie. Voltaire se moque de l'*opéra* de *Mérope*, à la fin de sa lettre du 26 du même mois de février à d'Argental. (CLOG.)

[2]* Du 16 janvier 1756. (CLOG.)

Prusse s'applaudit ne vous permettra pas la guerre de terre. Vous ne seriez pas le premier de votre nom [1] qui eût gagné une bataille navale; mais, jusqu'à présent, vous n'avez pas tourné vos vues de ce côté. Vous allez pourtant vous montrer à la Méditerranée; et je voudrais que les Anglais fissent une descente vers Toulon, pour que vous les traitassiez comme on vient de les traiter à Philadelphie.

Je reviens à Fontenoi. Je suis encore à comprendre comment ma nièce ne vous donna pas le manuscrit que je lui avais envoyé pour vous. Ce manuscrit ne contenait que des mémoires qu'il fallait rédiger et resserrer; il y avait une grande marge qui attendait vos instructions dans vos moments de loisir.

M. de Ximenès, qui allait souvent chez ma nièce, sait comment ces mémoires, informes et défigurés, ont été imprimés en partie. Je ferai transcrire l'ouvrage entier dès que je serai de retour à mes petites Délices auprès de Genève. Il est bien certain que le nom de *Reiss* ou de *Thésée* est une chose fort indifférente; mais ce qui ne l'est point, c'est qu'on ose vous contester le service important que vous avez rendu au roi et à la France.

[1]* Allusion à la digue construite par les ordres du cardinal de Richelieu, en 1628, pour fermer le port de La Rochelle à la flotte anglaise. (Clog.)

Permettez-moi seulement de vous représenter qu'en vous tuant de dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la conversation rapportée, vous semblez donner un prétexte à vos envieux de dire que ce qui suit cette conversation n'est pas plus véritable.

Je n'ai pas inventé le *Thésée*, et, par parenthèse, cela est assez dans le ton de M. le maréchal de Noailles. C'est, encore une fois, votre écuyer Féraulas qui me l'a conté; c'est une circonstance inutile, sans doute; mais ces bagatelles ont un air de vérité qui donne du crédit au reste; et, si vous me contestez le *Thésée* publiquement, vous affaiblissez vous-même les vérités qui sont liées à cette conversation. On présumera que j'ai hasardé tout ce que je rapporte de cette journée si glorieuse pour vous.

Au reste, toute cette histoire est fondée sur les lettres originales de tous les généraux; et quelques petites circonstances qu'on m'a dites de bouche ne peuvent, je crois, faire aucun tort au reste de l'histoire, quand je rapporte mot pour mot les lettres qui sont dans le dépôt du ministre.

Je souhaite que la guerre sur mer soit aussi glorieuse que la dernière guerre en Flandre l'a été.

Croirez-vous que le roi de Prusse vient de m'envoyer une tragédie de *Mérope* mise par lui en

opéra? Il m'avertit cependant qu'il n'est occupé qu'à des traités. Je voudrais que vous vissiez quelque chose de son ouvrage, cela est curieux. Faites vos réflexions sur ce contraste et sur tous ces contrastes. J'aurais pu donner quelques bons avis; mais je me renferme dans mon obscurité et dans ma solitude, comme de raison.

Je ne doute pas que vous ne voyiez madame de Pompadour avant votre départ. Je n'ai qu'à vous renouveler mon éternel et respectueux attachement.

LETTRE MMCXL.

A M. D'ALEMBERT.

A Monrion, 10 février.

Je vous envoie, mon cher et illustre confrère, deux phénomènes littéraires: l'un des deux vous regarde; et vous verrez quels remercîements vous devez à M. Formei, secrétaire de votre Académie de Berlin. Pour moi, j'en dois de très sincères au roi de Prusse. Vous voyez qu'il m'a fait l'honneur de mettre en opéra français ma tragédie de *Mérope*. en voici la première scène. J'ignore encore s'il veut qu'on mette en musique ses vers français, ou s'il veut les faire traduire en italien. Il est très capable, comme vous savez, de faire la musique

lui-même; sans cela, je prierais quelque grand musicien de Paris de travailler sur ce cancvas. Les vers vous en paraîtront fort lyriques, et paraissent faits avec facilité. Il ne m'a jamais fait un présent plus galant. Dès que je serai de retour à mes petites Délices, je travaillerai à *Français* et à *Histoire*, et je serai à vos ordres, sauf à être réduit par le sieur Formei[1]. Mes compliments à tous les encyclopédistes.

LETTRE MMCXLI.

A M. PICTET,

PROFESSEUR EN DROIT.

Monrion, 12 février.

Madame Denis, mon très cher voisin, prétend qu'elle a écrit très régulièrement à madame Pictet. Il faut que les lettres se soient croisées. Ce n'est pas avec les personnes que l'on aime qu'on manque à son devoir. Je vous remercie de vos nouvelles. Je commence à douter de la destruction de Philadelphie. Quoique je tienne cette nouvelle du roi Stanislas, je ne doute pas que le ministre de France n'envoie, comme vous le dites, des secours en

[1] * Formei, qui eût dû abréger ses ouvrages avant de réduire ceux des autres, passe pour avoir fourni à l'*Encyclopédie*, édition de Paris, un manuscrit de dix huit cents pages. (Clog.)

Amérique sur des vaisseaux détachés. On les prendra peut-être plus aisément; mais les ministres ont leurs raisons, dans lesquelles il ne m'appartient pas de pénétrer.

Le roi de Prusse fait des traités[1] et des vers; il peut faire tout ce qu'il voudra. Mille tendres respects à toute votre famille. V.

LETTRE MMCXLII.

A M. BRIASSON[2],

LIBRAIRE A PARIS.

A Monrion, 13 février.

Avant de travailler à l'article *Français*[3], il serait bon que quelque homme, zélé pour la gloire du *Dictionnaire encyclopédique*, voulût bien se donner la peine d'aller à la Bibliothèque royale, et d'y consulter les manuscrits des dixième et onzième siécles, s'il y en a dans le jargon barbare qui est devenu depuis la langue française. On pourrait découvrir peut-être quel est le premier de ces manu-

[1]* Voyez plus haut la lettre MMCXXXIX. (CLOG.)

[2]* Jusqu'à présent (octobre 1829) je ne connais aucune autre lettre de Voltaire à ce libraire; cependant elle fut, sinon précédée, du moins suivie de plusieurs autres, comme cela résulte notamment d'une lettre de Voltaire à Damilaville du 19 mars 1766. (CLOG.)

[3]* Ou *François*, comme le titre de l'article parut orthographié dans le t. VII de l'*Encyclopédie*, en 1757. (CLOG.)

crits qui emploie le mot *français*, au lieu de celui de *franc*. Ce serait une chose assez curieuse de fixer le temps où nous fûmes débaptisés, et où nous devînmes sauvages *français*, après avoir été sauvages *francs*, sauvages *gaulois*, et sauvages *celtes*.

Si le roman de *Philomena*, écrit au dixième siècle, en langue moitié romance, moitié française, se trouve à la Bibliothèque du roi, on y rencontrera peut-être ce que j'indique. L'histoire des ducs de Normandie, manuscrite, doit être de la fin du onzième siècle, aussi bien que celle de Guillaume au court nez. Ces livres ne peuvent manquer de donner des lumières sur ce point, qui, quoique frivole en lui-même, devient important dans un dictionnaire. On verra si ces premiers romans se servent encore du mot *franc*, ou s'ils adoptent celui de *français*.

En vérité, il n'y a que les gens qui sont à Paris qui puissent travailler avec succès au *Dictionnaire encyclopédique*; cependant, quand je serai de retour à ma maison de campagne, près de Genève, je travaillerai de toutes mes forces à *Histoire*.

Je ne doute pas que M. de Montesquieu n'ait profité, à l'article *Goût*[1], de l'excellente disserta-

[1] * D'Alembert et Jaucourt ayant engagé Montesquieu à travailler à l'*Encyclopédie*, ce fut pour ce Dictionnaire que l'auteur de l'*Esprit des Lois* composa l'*Essai sur le Goût*, opuscule auquel la mort l'em-

tion qu'Addison a insérée dans *le Spectateur*, et qu'il n'ait fait voir que le goût consiste à discerner, par un sentiment prompt, l'excellent, le bon, le mauvais, le médiocre, souvent mis l'un auprès de l'autre dans une même page. On en trouve mille exemples dans les meilleurs auteurs, sur-tout dans les auteurs de génie, comme Corneille.

A propos de goût et de génie, l'*Éloge* de M. de Montesquieu, par M. d'Alembert, est un ouvrage admirable; il y a confondu les ennemis du genre humain.

Mille sincères et tendres compliments à M. d'Alembert, à M. Diderot, et à tous les encyclopédistes.

LETTRE MMCXLIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Monrion, près Lausanne, 19 février.

L'oncle et la nièce font mille compliments aux deux philosophes de la rue Saint-Pierre; ils envoient à M. l'abbé du Resnel ce petit *sermon* qui leur est tombé entre les mains, et qui pourra les amuser ce carême. On ne peut mieux prendre

pêcha de mettre la dernière main — La section 1[re] de l'article Goût, du *Dictionnaire philosophique*, parut dans le t. VII de l'*Encyclopédie*. (Clog.)

son temps pour être dévot. Mais M. l'abbé du Resnel et M. de Cideville seront encore plus persuadés de l'attachement des deux ermites que de leur dévotion[1].

Brisons ma lyre et ma trompette;
Laissons les héros et les rois;
Je ne veux chanter qu'Henriette,
Qu'elle seule anime ma voix.
Muses, désormais, pour écrire,
Je n'ai besoin que de mon cœur;
Mais vous justifierez l'auteur,
Si l'indiscret ose en trop dire.

Eh! pourquoi craindre que l'altesse
S'offense des plus tendres soins?
Faut-il, parcequ'elle est princesse,
Que qui la voit l'en aime moins?
Était-ce un crime volontaire
Que de se rendre à tant d'appas?
Mon droit d'aimer ne vient-il pas
D'où lui venait celui de plaire?

Quand on voit l'aimable Henriette,
L'indifférence disparaît;
Quelque respect qui nous arrête,
Est-on maître de son secret?

[1] Ici se termine, dans l'original autographe, le billet d'envoi du *Poëme sur le Désastre de Lisbonne*, à Cideville et à du Resnel. Quant aux vingt-quatre vers imprimés par nos prédécesseurs, comme y fesant suite, ils sont écrits d'une écriture grosse et assez laide sur les seconde et troisième pages de la lettre. Cette écriture ne m'a pas semblé être celle de Cideville; peut-être est-ce celle de madame Denis. Dans tous les cas, j'ignore si ces vers, adressés à une princesse *Henriette*, sont du chantre de *Henri*. (Clog.)

Les égards que le rang impose
N'étouffent point le sentiment;
Ils font qu'on l'exprime autrement,
Et ne changent rien à la chose.

LETTRE MMCXLIV.

A M. PICTET,

PROFESSEUR EN DROIT.

Mille remerciements et mille respects à vos dames. Vous voyez que dans ce monde on ne dit pas un mot de vrai[1]. Oui, sans doute, il faut être pyrrhonien, et ne songer qu'à vivre doucement. Pour moi, je ne fais que supporter la vie; je souffre continuellement.

LETTRE MMCXLV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 26 février.

Moi, vous avoir oublié, mon cher ange! ah! cela est bien impossible! Il y a plus de trois semaines que j'envoyai à madame de Fontaine le petit ouvrage[2] dont vous me parlez, pour vous être

[1] Allusion à la prétendue destruction de Philadelphie. Voyez plus haut la lettre MMCXLII. (CLOG.)
[2] Le *sermon* sur Lisbonne. (CLOG.)

donné sur-le-champ. Si vous avez quelqu'un de la famille à gronder, c'est à madame de Fontaine qu'il faut vous adresser. Je n'ai point reçu cette lettre où vous me chantiez pouilles ; apparemment que vos gens, voyant que vous me grondiez, n'ont pas cru que la lettre fût pour moi. Je reçois très régulièrement toutes celles qu'on m'écrit par M. Tronchin[1]. Ne craignez point, mon cher ange, de m'écrire par cette voie. Il me semble qu'il faudrait faire à présent quelque tragédie maritime; on n'a encore représenté des héros que sur terre; je ne vois pas pourquoi la mer a été oubliée. La scène serait sur un vaisseau de cent pièces de canon. Vous m'avouerez que l'unité de lieu y serait exactement observée, à moins que les héros ne se jetassent dans la mer. En vérité, je ne trouve rien de neuf sur la terre; ce sont toujours les mêmes passions, et des aventures qui se ressemblent. Le théâtre est épuisé, et moi aussi; et puis, quand on s'est tué à travailler deux ans de suite à l'ouvrage le plus difficile que l'esprit humain puisse entreprendre, quelle en est la récompense? Les comédiens[2] daignent-ils seulement remercier du présent qu'on leur a fait? On amuse la cour deux heures; mais, de tous ceux qu'on a amusés, en est-il un seul

[1]* Banquier à Lyon. (Clog.)

[2]* Voltaire leur avait fait présent de *l'Orphelin de la Chine*, mais sans compter sur leur *reconnaissance*. (Clog.)

qui daigne vous rendre le même service? La parodie nous tourne en ricicule; un Fréron nous déchire; voilà tout le fruit d'un travail qui abrège[1] la vie. C'est à ce coup que vous m'allez bien gronder. Vous auriez tort, mon cher ange; ne voyez-vous pas que si mon sujet était arrangé à ma fantaisie, j'aurais déja commencé les vers?

Mais quelle est donc la maladie de madame d'Argental? que veut donc dire son pied? Si la comédie ne la guérit point, que pourra Fournier[2]? Son état m'afflige sensiblement. Quand vous irez à la Comédie, mon cher et respectable ami, faites, je vous prie, pour moi les remerciements les plus tendres à Gengis-kan[3].

Il est vrai que je ne pouvais mieux me venger de l'auteur de *Mérope*, opéra, qu'en vous en envoyant un petit échantillon. Je crois qu'à présent on doit trouver ses vers fort mauvais à Versailles. Je suis toujours attaché à madame de Pompa-

[1]* En 1756 Voltaire avait déja composé dix-huit tragédies, non compris *Amulius et Numitor*. Ce travail, tout en concourant à augmenter l'irritabilité de ses nerfs, et par conséquent à le rendre souffrant, ne l'empêcha pourtant pas de composer encore une douzaine de tragédies, et d'enterrer Desfontaines, La Beaumelle, et Fréron, avant d'aller lui-même les rejoindre

« . . . . Dans le pays
« D'où ne revint point feu *son* père. »

(CLOG.)

[2]* Médecin nommé dans la lettre MCCCCLXVI. (CLOG.)

[3]* Le Kain. (CLOG.)

dour; je lui dois de la reconnaissance, et j'espère qu'elle sera long-temps en état de faire du bien. Adieu, mon cher ange; je vous embrasse tendrement.

LETTRE MMCXLVI.

A M. THIERIOT.

A Monrion, 29 février.

Je reçois, mon ancien ami, votre lettre du 21. Vous devez avoir à présent, par madame de Fontaine, le *sermon* que prêche le père Liébaut, tel que je l'ai fait, et qui est fort différent de celui qu'on débite. Vous êtes mon plus ancien paroissien, et c'est pour vous que la parole de vie est faite. Je n'ai guère à présent le loisir de penser à madame *Jeanne*, et je suis trop malade pour rire. Le tableau[1] des sottises du genre humain, *depuis Charlemagne jusqu'à nos jours*, est ce qui m'occupe, et je trempe mon pinceau dans la palette du Caravage, quand je suis mélancolique. Je ne sais s'il y a dans ce tableau beaucoup de traits plus honteux pour l'humanité que de voir deux nations éclairées[2]

[1]* L'*Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations*, etc. (CLOG.)

[2]* La France et l'Angleterre. — Chap. XXXI du *Siècle de Louis XV*. (CLOG.)

se couper la gorge, en Europe, pour quelques arpents de glace et de neige dans l'Amérique.

Je vous prie, mon ancien ami, de m'instruire de la demeure de ce petit Patu[1] qui est si aimable. Il m'a écrit une très jolie lettre; je ne sais où lui adresser ma réponse; dites-moi où il demeure. Je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE MMCXLVII.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

Aux Délices, 10 mars.

Mon cher ami, le séjour de Colmar n'a point été triste pour moi; j'y travaillais, je vous voyais, et je vous regrette. J'ai passé l'hiver à Mourion avec notre ami de Brenles. Nous aurions bien voulu que le temps des vacances eût été en hiver, et que vous eussiez pu venir dans cet ermitage. Celui où je suis à présent vous plairait davantage; j'ai trouvé, en arrivant, des fleurs épanouies dans mes parterres.

Comptez que les environs du lac Léman ne sont point barbares; les habitants le sont encore moins. Il n'y a point de ville où il y ait plus de gens d'es-

[1] Ami de Palissot. (CLOG.)

prit et de philosophes qu'à Genève. Ma maison ne désemplit pas, et j'y suis libre. Je suis au désespoir que votre destinée vous fixe à Colmar; car probablement je n'y retournerai pas, et vous ne viendrez point à mes Délices. Il faut que vous souteniez la cause de la veuve, de l'orphelin, et du Juif d'Alsace. Courage, plaidez et aimez les deux Suisses qui vous aiment, et qui font mille compliments à madame Dupont. Ne nous oubliez pas auprès de monsieur le premier[1] et de madame, etc.

LETTRE MMCXLVIII.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 12 mars.

Il faut, mon ancien ami, que l'âge ait dépravé mon goût. Je n'ai pu tâter des deux plats que vous m'avez envoyés par M. Bouret. Je vous remercie, et je ne peux guère remercier l'auteur.

Si vous avez l'ancienne *Religion naturelle*, en quatre chants, je vous prie de me l'envoyer.

Si vous avez à vous défaire d'un nombre de livres curieux, envoyez-moi la liste et le prix.

Si vous aimez les vers honnêtes et décents, voici

[1] * M. et madame de Klinglin (Clog.)

ceux[1] qui termineront le *sermon* sur Lisbonne; lâchez-les pour apaiser les cerbères.

Quel est l'ignorant qui veut qu'on mette l'*ouvrier* au lieu du *potier*[2]? Cet ignorant-là n'a pas lu saint Paul.

Il ne tient qu'à moi d'aller voir l'opéra de *Mérope*, de la composition du roi de Prusse, qu'il fait exécuter le 27 mars; mais je n'irai pas.

En retrouvant votre dernière lettre, j'ai vu que vous m'y disiez de vous envoyer la nouvelle édition de mon *Petit-Carême* par la poste, et que vous vouliez la faire réimprimer sur-le-champ, à l'usage des ames dévotes. J'obéis donc à votre bonne intention, mon ancien ami. Si on ne veut pas se servir de la préface des éditeurs de Genève, il en faut une qui soit dans le même goût, et qui dise combien ces deux poëmes ont été tronqués et défigurés. Il est très triste assurément qu'on les ait imprimés sans avoir mon dernier mot; mais le voici. Je fais aussi la guerre aux Anglais[3] à ma façon.

[1]* Vers 207 et suivants du *Poëme sur le Désastre de Lisbonne; Poésies*, I. (Clog.)

[2]* Vers 91 du même poëme, que Voltaire appelle ici son *Petit-Carême*. On lit aussi dans Isaïe, chap. XLV, v. 9: « Numquid dicet « lotum *figulo* suo, etc. » (Clog.)

[3]* Allusion à l'*optimisme* de Pope. — *Pessimiste* en 1755 et 1756, Voltaire se dérida dans *Candide* en 1759, et fit voir, en 1772, dans *Jean qui pleure et qui rit*, auquel des deux systèmes il donnait la préférence. (Clog.)

J'espère que M. le maréchal de Richelieu leur prouvera, à la sienne, qu'il y a pour eux du mal dans ce monde. Je vous embrasse.

LETTRE MMCXLIX.

A MADAME DE FONTAINE.

A Monrion, 17 mars.

Ma chère enfant, je savais, il y a long-temps, qu'*Esculape*-Tronchin était à Paris; et j'ai été fidèle à un secret qu'il ne m'avait pas dit. Je le déclare indigne de sa réputation, s'il ne vous donne pas un cul[1] et des tétons. Vous ferez très bien de venir avec MM. Tronchin et Labat; une femme ne peut se damner en voyageant avec son directeur, ni se mal porter en courant la poste avec son médecin.

Votre frère a donc quitté son pot à beurre[2] pour vous; et il va soutenir la cause du Grand-Conseil contre les gens tenant la cour du Parlement. Nous l'embrassons tendrement votre sœur et moi. Nous comptions aller faire un petit tour à

[1]* Ce mot *déshonnête et ridicule*, comme dit Voltaire dans le *Dictionnaire philosophique*, se rencontre souvent dans les *Mémoires* de madame de Genlis. (Cloc.)

[2]* Sans doute l'abbaye de Scellières, où l'abbé Mignot allait de temps en temps. (Cloc.)

Lyon, pour la dédicace du beau temple dédié à la comédie, que la ville a fait bâtir moyennant cent mille écus. C'est un bel exemple que Lyon donne à Paris, et qui ne sera pas suivi; mais l'autel ne sera pas prêt, et on ne pourra y officier qu'à la fin de juin [1]. Nous viendrons ou vous recevoir à Lyon, ou nous vous y reconduirons des petites Délices du lac. Enfin nous nous verrons, et tout s'arrangera, et je dirai : *Tout est bien.*

C'est Satan qui a fait imprimer l'ébauche de mon *sermon*. J'ai, dans un accès de dévotion, augmenté l'ouvrage de moitié, et j'ai pris la liberté de raisonner à fond contre Pope, et de plus très chrétiennement. Il y a sans doute beaucoup de mal sur la terre, et ce mal ne fait le bien de personne, à moins qu'on ne dise que votre constipation a été prévue de Dieu pour le bonheur des apothicaires. Je souffre depuis quarante ans, et je vous jure que cela ne fait de bien à personne. La maladie de M. de Séchelles [2] ne fera aucun bien à l'état. Pour

[1]* Vers la fin de novembre 1756. (Clog.)

[2]* J. Moreau de Séchelles, contrôleur-général depuis juillet 1754. Son amour excessif pour le sexe, après avoir dérangé sa santé, affaiblit aussi ses facultés intellectuelles, au point qu'il fut obligé de renoncer aux affaires en auguste 1756. La *Biographie universelle*, qui rend un compte assez exact des personnages morts avec l'*attirail de la sacristie*, comme dit Voltaire, prétend que le très galant ministre des finances *mourut dans de véritables sentiments de piété*, le 31 décembre 1760. (Clog.)

la comédie [1] de La Noue, elle lui fera quelque bien, quoiqu'on dise qu'elle ne vaut pas grand'chose.

Votre sœur se donne quelquefois des indigestions de truite, et fait toujours sa cour à Alceste [2] et à Admète. Je fais de mon côté de la mauvaise prose et de mauvais vers. Je griffonne quelques articles pour l'*Encyclopédie;* je bâtis une écurie, je plante des arbres et des fleurs, et je tâche de rendre l'ermitage des Délices moins indigne de vous recevoir. Je vous embrasse tendrement, vous et les vôtres, et frère et fils, et vous recommande un cul et des tétons, ma chère nièce.

LETTRE MMCL.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 22 mars.

Mon cher ange, vous avez raison; il vaudrait mieux faire des tragédies que des poëmes sur *les*

[1] * *La Coquette corrigée*, citée plus haut dans la lettre MMCXXXI; reprise avec succès le 27 novembre 1756. Madame Denis, auteur de la comédie très inconnue de *la Coquette punie*, prétendait que La Noue lui avait pillé « les plus belles situations et les meilleurs vers de sa pièce. » *Correspondance littéraire* de Grimm, V, 394, édition de 1829. (CLOG.)

[2] * *Alceste* était le titre d'une mauvaise tragédie de madame Denis, qui en parle dans une lettre fesant suite à celle de son oncle, du 27 auguste 1754, adressée à Thibouville. (CLOG.)

malheurs de Lisbonne et sur *la Loi naturelle*. Ces deux ouvrages sont donc imprimés à Paris, pleins de lacunes et de fautes ridicules, et on est exposé à la criaillerie! Madame de Fontaine a dû vous donner, il y a long-temps, le poëme sur *la Loi naturelle*. On lui a donné le titre de *Religion naturelle*[1], à la bonne heure; mais il fallait l'imprimer plus correct. C'est une faible esquisse que je crayonnai pour le roi de Prusse, il y a près de trois[2] ans, précisément avant la brouillerie. La margrave de Bareuth en a donné des copies, et j'en suis fâché pour plus d'une raison. Que faire? il faudra le publier, après y avoir mis sagement la dernière main. J'en fais autant de la jérémiade sur Lisbonne. C'est actuellement un poëme de deux cent cinquante vers. Il est raisonné, et je le crois très raisonnable. Je suis fâché d'attaquer mon ami Pope, mais c'est en l'admirant. Je n'ai peur que d'être trop orthodoxe, parceque cela ne me sied pas; mais la résignation à l'Être suprême sied toujours bien.

Encore une fois, une tragédie vaudrait mieux;

[1] * Collini dit par erreur, dans ses Mémoires, que ce titre fut le seul donné au poëme dont il s'agit, *de l'aveu de Voltaire*. (Clog.)

[2] * Lisez *cinq*. — Nos prédécesseurs auront pris un 5 pour un 3, car le poëme de *la Religion* ou de *la Loi naturelle* dut être esquissé vers le milieu de 1752. Voyez la lettre MDCCXLVII, classée parmi celles d'auguste de la même année. (Clog.)

mais le génie poétique est libre et commande; il faut attendre l'inspiration.

J'apprends qu'on a imprimé *la Religion naturelle*[1] à madame la duchesse de Gotha, aussi bien que celle au roi de Prusse. Je me vois comme l'âne de Buridan.

LETTRE MMCLI[2].

A MADEMOISELLE PICTET.

Quand vos yeux séduisent les cœurs,
Vos mains daignent coiffer les têtes;
Je ne chantais que vos conquêtes,
Et je vais chanter vos faveurs.

[1]* *La Religion naturelle à...*, c'est-à-dire *dédiée* à madame la duchesse de Saxe-Gotha. Collini dit que ce poëme « composé l'année « précédente (1752) à Potsdam, et adressé à Frédéric, changea de « dédicace à Gotha (mai 1753), et fut présenté à la duchesse avec « les beaux vers qui en forment l'exorde. » Cet *exorde* était sans doute celui qui commence ainsi :

« Souveraine sans faste, et femme sans faiblesse, etc. »

Cependant il y en a qui prétendent que ce début du poëme s'adresse à Wilhelmine, et on le trouve sous le titre d'*Épître à Son A. R. madame la margrave de Bareuth* dans une brochure intitulée *Poëmes sur la Religion naturelle et sur la Destruction de Lisbonne*, par *M. V****; Genève, 1756, in-12. (CLOG.)

[2]* Ce billet, extrait d'une lettre du 19 janvier 1758 de Collini à l'avocat Dupont, est antérieur au mois de juin 1756, époque où le premier d'entre eux quitta les Délices. Mademoiselle Charlotte Pictet était connue alors, dans sa famille et dans la société de Voltaire, sous le nom de *Lolotte*. Jeune, jolie et charmante, selon Collini, elle

Voilà ce que c'est, ma belle voisine, de faire des galanteries à des jeunes gens comme moi; ils vont s'en vanter par-tout. Vous me tournez la tête encore plus que vous ne la coiffez, mais vous en tournerez bien d'autres.

Mille tendres respects à père et mère, etc.

LETTRE MMCLII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 28 mars.

Si je n'avais pas une nièce, mon *héros*, vous m'auriez vu à Lyon. Je vous aurais suivi à Toulon, à Minorque. Vous auriez eu votre historien avec vous, comme Louis XIV. Que les vents et la fortune vous accompagnent! Je ne peux répondre d'eux, mais je réponds que vous ferez tout ce que vous pourrez faire. Si jamais vous pouvez avoir la bonté de me faire parvenir un petit journal de votre expédition, je tâcherai d'en enchâsser les particularités les plus intéressantes pour le public, et les plus glorieuses pour vous, dans une espèce d'*Histoire générale* qui va *depuis Charlemagne jus-*

avait brodé un bonnet pour son voisin, l'ermite des Délices. Elle était la fille du professeur Pictet, auquel sont adressées, dans la *Correspondance*, deux lettres de décembre 1755, et quelques autres de janvier et février 1756. Voyez aussi la note de la lettre MMCLXXXVI. (CLOG.)

qu'à nos jours. Je voudrais que mon greffe fût celui de l'immortalité. Vous m'aiderez à l'empêcher de périr. Il est venu à mon ermitage des Délices des Anglais qui ont vu votre statue à Gênes; ils disent qu'elle est belle et ressemblante. Je leur ai dit qu'il y avait dans Minorque un sculpteur bien supérieur. Réussissez, monseigneur; votre gloire sera sur le marbre et dans tous les cœurs. Le mien en est rempli; il vous est attaché avec la plus vive tendresse et le plus profond respect.

Je me flatte que vous serez bien content de M. le duc de Fronsac. On dit qu'il sera digne de vous; il commence de bonne heure.

Oserais-je vous demander une grace? Ce serait de daigner vous souvenir de moi, avec M. le prince de Wurtemberg, qui sert, je crois, sous vos ordres, et qui m'honore des bontés les plus constantes.

Vous m'avez parlé de certaines rapsodies sur *Lisbonne* et sur *la Religion naturelle.* Vraiment vous avez bien autre chose à faire qu'à lire mes rêveries; mais quand vous aurez quelque insomnie, elles sont bien à votre service.

LETTRE MMCLIII.

A M. BERTRAND,

A BERNE.

Aux Délices, 30 mars.

Vous direz, mon cher monsieur, que je suis un étourdi, et vous aurez raison. J'envoyai cette lettre à M. de Seigneux[1] de Correvon, magistrat de Lausanne. Je mis son adresse, au lieu de la vôtre. J'étais si malade, que je ne savais ce que je fesais. M. de Seigneux m'a renvoyé la lettre, sans savoir pour qui elle est. Je vous rends votre bien, c'est-à-dire mes hommages et mon cœur, qui sont certainement à vous de droit.

Vous me mandez que madame de Giez vous a montré ce dessus de lettre; c'est pur zèle de sa part. Le cachet était surmonté d'un H; on disait à Lausanne que H voulait dire Haller, mais ce n'est pas le style d'un homme si respectable. On disait qu'il

[1] * Gabriel Seigneux, seigneur de Correvon, né à Lausanne vers la fin du XVIIe siècle, selon M. Beuchot, qui, dans la *Biographie universelle*, a retranché un *de* à ce républicain. Auteur de quelques ouvrages utiles, ce magistrat est mort en 1756, dans sa ville natale, où sa famille existe encore. De Seigneux de Correvon était membre associé de l'Académie de Marseille, ainsi que Voltaire et Fréron.

(CLOG.)

y a d'autres Haller. Tant mieux pour eux, s'ils ressemblent un peu à ce *grand*[1] homme. Mais que ne dit-on pas à Lausanne!

Je n'entre point dans les tracasseries; je ne suis point de la paroisse. Je vis dans la retraite, je souffre mes maux patiemment. Je reçois de mon mieux ceux qui me font l'honneur de me venir voir. Je vous aime à jamais, et voilà tout. V.

LETTRE MMCLIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er avril.

Je reçois votre lettre du 24 mars, mon divin ange; que de choses j'ai à vous dire! Madame d'Argental a toujours mal au pied! et le messie Tronchin est à Paris! Il dit que je suis sage et que je me porte bien; ah! n'en croyez rien. Mon procureur dit qu'il m'avait envoyé une procuration; c'est ce qu'un procureur doit envoyer; mais il n'en était rien avant vos bontés et avant que M. l'abbé de Chauvelin eût daigné employer auprès de lui son

[1] * Dans la Bibliothèque cantonale de Berne, ville natale d'Albert de Haller, homme d'un vrai mérite, mais un peu trop vanté par quelques uns de ses compatriotes, est un buste avec cette inscription : *Le grand Haller.* A l'aide de cette précaution, Albert de Haller ne sera pas confondu avec les petits Haller nés en Suisse. (CLOG.)

éloquence. J'écris[1] à M. l'abbé de Chauvelin pour le remercier; je ne sais point sa demeure; je lui écris à Paris.

Vous me parlez d'une mademoiselle Guéant[2]; voilà ce que c'est que d'écrire trop tard; les Bonneau[3] sont plus alertes. Un Bonneau m'a écrit, il y a un mois, pour mademoiselle Hus, et mon respect pour le métier ne m'a pas permis de refuser. J'ai signé; j'ai donné *Nanine* à cette Hus; ce n'est pas ma faute; je ne suis qu'un pauvre Suisse mal instruit.

On me défigure à Paris; mon *Petit-Carême* est imprimé d'une manière scandaleuse. La jérémiade sur *Lisbonne* et *la Loi naturelle* sont deux pièces dignes de la primitive Église; Satan en a fait les éditions. A qui dois-je m'adresser pour vous faire tenir mes *sermons* avec les notes? Parlez donc, écrivez donc un petit mot. Quand vous n'auriez pas eu la bonté de mettre à la raison mon procureur, je ne laisserais pas de songer pour vous à

[1] * Cette lettre nous est inconnue. (Clog.)

[2] * Mademoiselle Guéant (et non *Guéant*, comme l'ont imprimé nos prédécesseurs) était *une jeune actrice d'une figure charmante*, dit Grimm dans sa *Correspondance littéraire* du 1er octobre 1758. Née vers la fin de 1734, elle fut reçue le 12 décembre 1754 au Théâtre-Français, où elle avait paru, dès l'âge de trois et de six ans, dans des rôles d'enfants. Elle mourut le 2 octobre 1758 de la petite-vérole, qui l'eût sans doute défigurée si elle eût survécu à cette maladie. (Clog.)

[3] * Voyez *la Pucelle*, chant I, vers 54 et 60. (Clog.)

quelque drame bien extraordinaire, bien tendre, bien touchant, si Dieu m'en donne la force et la grace; mais que faire? comment faire? et à quoi bon travailler pour des ingrats? Moi Suisse! moi fournir la cour et la ville! Je prêche Dieu, et on dit au roi que je suis *athée*. Je prêche Confucius, et on lui dit que je ne vaux pas Crébillon. Le roi de Prusse ne m'a pas traité avec reconnaissance, et on imprime une *Religion naturelle* où je le loue[1] à tour de bras. Comment soutenir tous ces contrastes? Heureusement j'ai une jolie maison et de beaux jardins, je suis libre, indépendant; mais je ne digère point, et je suis loin de vous, et je mourrai probablement sans vous revoir.

On me mande que les Anglais sont à Port-Mahon. On me mande que nos affaires de Cadix sont désespérées, et vous ne me dites pas comment va votre petit fait[2]; vous me ferez prendre les tragédies en horreur. Madame Denis vous fait des compliments sans fin, et moi des remerciements et des reproches. Je vous embrasse. Je vous aime de tout mon cœur.

[1]* La Harpe prétend que Voltaire, après ses brouilleries avec Frédéric, passa quelque temps chez la margrave de Bareuth; c'est une erreur; il confond cette princesse avec la duchesse de Saxe-Gotha. Si Voltaire fût allé chez Wilhelmine après sa sortie de Potsdam, il n'eût pas dit à Frédéric, dans la lettre MDCCCXXV de (mai) 1753: « Je suis au désespoir de n'être point allé à Bareuth. » (CLOG.)

[2]* *Correspondance*, VI, lettre MCCCCIII, note [1]*. (CLOG.)

LETTRE MMCLV.

A M. BLANCHET.

Aux Délices, près de Genève, 3 avril.

Recevez, monsieur, mes très sincères remerciements de l'ouvrage[1] ingénieux et profond que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Il respire le goût et la connaissance des beaux-arts. Le physicien y conduit toujours le musicien. Un tel ouvrage ne pouvait être fait que dans le plus éclairé des siècles. Je souhaite qu'il forme des artistes dignes de vos leçons. Je n'en serai pas le témoin, mais j'applaudis de loin aux progrès de l'art dont on vous sera redevable.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments d'estime, etc.

[1] * *L'Art ou les vrais Principes du Chant*; deuxième édition, Paris, Lottin, 1756, in-12. — J. Blanchet, né en 1724, mourut en 1778. (L. D. B.)

LETTRE MMCLVI[1].

A M. L'ABBÉ DE CONDILLAC[2],

A PARIS.

Vous serez peut-être étonné, monsieur, que je vous fasse si tard des remerciements que je vous dois depuis si long-temps; plus je les ai différés, et plus ils vous sont dus. Il m'a fallu passer une année entière au milieu des ouvriers et des historiens. Les ajustements de ma campagne, les événements contingents de ce monde, et je ne sais quel *orphelin de la Chine* qui s'est venu jeter à la traverse, ne m'avaient pas permis de rentrer dans le labyrinthe de la métaphysique. Enfin j'ai trouvé le temps de vous lire avec l'attention que vous méritez. Je trouve que vous avez raison dans tout ce que j'entends, et je suis sûr que vous auriez raison encore dans les choses que j'entends le moins, et sur les-

[1] * Cette lettre, datée de *janvier*, mais après coup, dans l'édition de Kehl, est plus probablement du mois d'avril, époque où Voltaire venait de passer *une année entière au milieu des ouvriers* qu'il occupait aux Délices. (Clog.)

[2] * Étienne Bonnot de Condillac, frère puîné de l'abbé de Mabli, naquit à Grenoble le 30 septembre 1714, selon M. Quérard (*France littéraire*). Voltaire, qui le connut sans doute personnellement avant 1750, parle de lui comme d'un *philosophe profond*, dans l'Épître dédicatoire de la tragédie de don Pèdre (1775). Né sous Louis XIV, Condillac mourut sous Louis XVI le 3 auguste 1780. (Clog.)

quelles j'aurais quelques petites difficultés. Il me semble que personne ne pense ni avec tant de profondeur ni avec tant de justesse que vous.

J'ose vous communiquer une idée que je crois utile au genre humain. Je connais de vous trois ouvrages : l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*[1], le *Traité des Sensations*, et celui *des Animaux*. Peut-être, quand vous fîtes le premier, ne songiez-vous pas à faire le second, et, quand vous travaillâtes au second, vous ne songiez pas au troisième. J'imagine que depuis ce temps-là il vous est venu quelquefois la pensée de rassembler en un corps les idées qui règnent dans ces trois volumes, et d'en faire un ouvrage méthodique et suivi qui contiendrait tout ce qu'il est permis aux hommes de savoir en métaphysique. Tantôt vous iriez plus loin que Locke, tantôt vous le combattriez, et souvent vous seriez de son avis. Il me semble qu'un tel livre manque à notre nation ; vous la rendriez vraiment philosophe : elle cherche à l'être, et vous ne pouvez mieux prendre votre temps.

Je crois que la campagne est plus propre pour le recueillement d'esprit que le tumulte de Paris. Je n'ose vous offrir la mienne, je crains que l'éloignement ne vous fasse peur ; mais, après tout, il

[1] Cet ouvrage parut en 1746 ; le *Traité des Sensations* vit le jour vers novembre 1754, et fut suivi, un an après, du *Traité des Animaux*. (Clog.)

n'y a que quatre-vingts lieues en passant par Dijon. Je me chargerais d'arranger votre voyage; vous seriez le maître chez moi comme chez vous; je serais votre vieux disciple; vous en auriez un plus jeune dans madame Denis, et nous verrions tous trois ensemble ce que c'est que l'ame. S'il y a quelqu'un capable d'inventer des lunettes pour découvrir cet être imperceptible, c'est assurément vous. Je sais que vous avez, physiquement parlant, les yeux du corps aussi faibles que ceux de votre esprit sont perçants. Vous ne manqueriez point ici de gens qui écriraient sous votre dictée. Nous sommes d'ailleurs près d'une ville où l'on trouve de tout, jusqu'à de bons métaphysiciens. M. Tronchin n'est pas le seul homme rare qui soit dans Genève. Voilà bien des paroles pour un philosophe et pour un malade. Ma faiblesse m'empêche d'avoir l'honneur de vous écrire de ma main, mais elle n'ôte rien aux sentiments que vous m'inspirez. En un mot, si vous pouviez venir travailler dans ma retraite à un ouvrage qui vous immortaliserait, si j'avais l'avantage de vous posséder, j'ajouterais à votre livre un chapitre du bonheur. Je vous suis déja attaché par la plus haute estime, et j'aurai l'honneur d'être toute ma vie, monsieur, etc.

LETTRE MMCLVII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, près de Genève, 12 avril.

J'ai tant fait de vers, mon digne et ancien ami, que je suis réduit à vous écrire en prose. J'ai différé à vous donner de mes nouvelles, comptant vous envoyer à-la-fois le *Poëme sur le Désastre de Lisbonne*, sur *le Tout est bien*, et sur *la Loi naturelle;* ouvrages dont on a donné à Paris des éditions toutes défigurées. Obligé de faire imprimer moi-même ces deux poëmes, j'ai été dans la nécessité de les corriger. Il a fallu dire ce que je pense [1], et le dire d'une manière qui ne révoltât ni les esprits trop philosophes ni les esprits trop crédules. J'ai vu la nécessité de bien faire connaitre ma façon de penser, qui n'est ni d'un superstitieux ni d'un *athée;* et j'ose croire que tous les honnêtes gens seront de mon avis.

Genève n'est plus la Genève de Calvin, il s'en faut beaucoup; c'est un pays rempli de vrais philosophes. Le christianisme raisonnable de Locke est la religion de presque tous les ministres; et l'adoration d'un Être suprême, jointe à la morale,

[1] *Fari quæ sentiam*, telle était la devise de Voltaire. (Clog.)

est la religion de presque tous les magistrats. Vous voyez, par l'exemple de Tronchin, que les Génevois peuvent apporter en France quelque chose d'utile. Vous avez eu, cette année, des bords de notre lac, l'insertion de la petite-vérole[1], *Idamé*, et *la Religion naturelle*.

Mes libraires se sont donné le plaisir d'assembler dans leur ville les chefs du Conseil et de l'Église, et de leur lire mes deux poëmes; ils ont été universellement approuvés dans tous les points. Je ne sais si la Sorbonne en ferait autant. Comme je ne suis pas en tout de l'avis de Pope, malgré l'amitié que j'ai eue pour sa personne, et l'estime sincère que je conserverai toute ma vie pour ses ouvrages, j'ai cru devoir lui rendre justice dans ma Préface, aussi bien qu'à notre illustre ami M. l'abbé du Resnel[2], qui lui a fait l'honneur de le traduire, et souvent lui a rendu le service d'adoucir les duretés de ses sentiments. Il a fallu encore faire des notes. J'ai tâché de fortifier toutes les avenues par lesquelles l'ennemi pouvait pénétrer. Tout ce travail a demandé du temps. Jugez, mon cher et ancien ami, si un malade chargé de cette besogne, et encore d'une *Histoire universelle*,

[1]* Tronchin venait d'inoculer à Paris le duc de Chartres, alors âgé de neuf ans, depuis duc d'Orléans, guillotiné en 1793. (CLOG.)

[2]* Du Resnel, que la Muse de Voltaire avait beaucoup aidé à traduire Pope, n'est pas nommé dans la Préface dont il s'agit, telle qu'elle est dans le t. I des *Poésies*. (CLOG.)

qu'on imprime, et qui plante, et qui fait bâtir, et qui établit une espèce de petite colonie, a le temps d'écrire à ses amis. Pardonnez-moi donc si je parais si paresseux, dans le temps que je suis le plus occupé.

Mandez-moi comment je peux vous adresser mon *Tout n'est pas bien* et ma *Religion naturelle.* J'ignore si vous êtes encore à Paris; je ne sais où est M. l'abbé du Resnel. Je vous écris presqu'au hasard, sans savoir si vous recevrez ma lettre. Madame Denis vous fait mille compliments. V.

P. S. Il y a long-temps que je n'ai vu les paperasses dont les Cramer ont farci leur édition; s'ils ont jugé une petite pièce en vers qui vous est adressée digne d'être imprimée, ils se sont trompés; mais le plaisir de voir un petit monument de notre amitié m'a empêché de m'opposer à l'impression.

LETTRE MMCLVIII.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 12 avril.

Je dicte ma lettre, mon cher et ancien ami, parceque je ne me porte pas trop bien. C'est tout juste le cas de combattre plus que jamais le système de Pope.

Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie *.

Mandez-moi comment je peux vous envoyer quelques exemplaires de mes *lamentations* de Jérémie sur *Lisbonne*, et de mon testament en vers, où je parle de *la religion naturelle* d'une manière en vérité très édifiante. J'ai arrondi ces deux ouvrages autant que j'ai pu; et quoique j'y aie dit tout ce que je pense, je me flatte pourtant d'avoir trouvé le secret de ne pas offenser beaucoup de gens. Je rends compte de tout dans mes préfaces, et j'ai mis à la fin des poëmes des notes assez curieuses. Je ne sais si les théologiens de Paris me rendront autant de justice que ceux de Genève. Il y a plus de philosophie sur les bords de notre lac qu'en Sorbonne. Le nombre des gens qui pensent raisonnablement se multiplie tous les jours. Si cela continue, la raison rentrera un jour dans ses droits; mais ni vous ni moi ne verrons ce beau miracle. Je suis fâché que vous ayez perdu l'idée de venir à mes Délices; elles commencent à mériter leur nom; elles sont bien plus jolies qu'elles ne l'étaient quand votre petit aimable Patu y fit un pélerinage. Je vous assure que c'est une jolie retraite, bien convenable à mon âge et à ma façon de penser. Je ne fais pas de si beaux vers que Pope,

* Chaulieu, Ode sur sa première attaque de goutte. (L. D. B.)

mais ma maison est plus belle que la sienne; et on y fait meilleure chère, grace aux soins de madame Denis; et je vous réponds que les jardins d'Épicure ne valaient pas les miens. Si jamais vous vous ennuyez des rues de Paris, et que vous vouliez faire un voyage philosophique, je me chargerai volontiers de votre équipage. Dites, je vous en prie, à Lambert, que je vais lui envoyer les poëmes de *Lisbonne* et de *la Loi naturelle*. Dites-lui, en même temps, qu'il aurait bien dû s'entendre avec les Cramer pour l'édition de mes rêveries. Il était impossible que cette édition ne se fît pas sous mes yeux; vous savez que je ne suis jamais content de moi, que je corrige toujours; et il y a telle feuille que j'ai fait recommencer quatre fois. L'édition est finie depuis quelques jours. Puisque Lambert en veut faire une, il me fera grand plaisir de mettre votre nom [1] à la tête du premier *Discours sur l'Homme;* le quatrième [2] est pour un roi, et le premier sera pour un ami; cela est dans l'ordre.

Bonsoir; je vous embrasse.

[1]* Voyez les *Variantes* de ce *Discours*, et la lettre du 6 décembre 1738 à Thieriot. (Clog.)

[2]* C'est-à-dire le cinquième. (Clog.)

LETTRE MMCLIX.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG,

A STRASBOURG.

Aux Délices, près de Genève, 12 avril.

J'ai déchiffré votre lettre, madame, avec le plus grand plaisir du monde. Ne jugez point, s'il vous plaît, de mon attachement pour vous par mon long silence. Ma mauvaise santé, ma profonde retraite, l'éloignement où je suis de tout ce qui se passe dans le monde, le peu de part que j'y prends, tout cela fait que je n'ai rien à mander aux personnes dont le commerce m'est le plus cher. Je n'ai presque plus de correspondance à Paris. Le célèbre Tronchin, qui gouvernait ici ma malheureuse santé, m'a abandonné pour aller détruire des préjugés en France, et pour donner la petite-vérole à nos princes[1]. Je ne doute pas qu'il ne

[1]* Le duc de Chartres, et mademoiselle d'Orléans, sa sœur, née en 1750. — Quant à Louis XV, comme il avait ouï dire que Voltaire, qui avait parlé le premier d'inoculation en France, était un *athée*, il eût cru offenser Dieu en se fesant inoculer. Aussi mourut-il de cette maladie, d'après ce qu'en dit l'auteur du *Siècle de Louis XV*, chap. XLI. Ses trois petits-fils, d'une religion plus éclairée que la sienne, et qui devaient tous trois régner après lui (Louis XVI, Louis XVIII, et Charles X), apprirent plus tard aux Français, en se fesant inoculer dans leur jeunesse, *qu'il faut braver le danger pour éviter la mort.* (CLOG.)

réussisse, malgré les cris de la cour et des sots. Tout allait à merveille le 5 du mois. Madame de Villeroi[1] attend la première place vacante pour être inoculée. Les enfants de M. de La Rochefoucauld et de M. le maréchal de Belle-Ile se disputent le pas. Il a plus de vogue que la Duchapt[2], et il la mérite bien. C'est un homme haut de six pieds, savant comme Esculape, et beau comme Apollon. Il n'y a point de femme qui ne fût fort aise d'être *inoculée* par lui. Nous commençons à prendre les systèmes des Anglais; mais il faudrait apprendre aussi à les battre sur mer. Je crois actuellement M. de Richelieu en chemin pour aller voir s'il y a d'aussi beau marbre à Port-Mahon qu'à Gênes, et si on y fait d'aussi belles statues. Il pourra bien rencontrer sur sa route quelque brutal d'amiral anglais qu'il faudra écarter à coups de canon; mais je me flatte que le gouvernement a bien pris ses mesures, et que les Français arriveront avant les Anglais. Ceux-ci ont plus de deux cents lieues de mer à traverser, et M. de Richelieu n'a qu'un trajet de soixante-dix lieues à faire; ce qui peut

[1] * Jeanne-Louise-Constance, fille du duc d'Aumont. Sa mère était morte de la petite-vérole en 1753 (lettre du 3 octobre 1753 à d'Argental). Née en 1731, mariée en 1747 à Gab.-L.-F. de Neuville, duc de Villeroi, dont le père était mort de la même maladie vers la fin de 1732. (Clog.)

[2] * Marchande de modes. (Clog.)

s'exécuter en quarante heures très aisément, par le beau temps que nous avons.

Quoique je ne sois pas grand nouvelliste, il faut pourtant, madame, que je vous dise des nouvelles de l'Amérique. Il est vrai qu'il n'y a pas de roi Nicolas; mais il n'en est pas moins vrai que les jésuites sont autant de rois au Paraguai. Le roi d'Espagne envoie quatre vaisseaux de guerre contre les *révérends pères*. Cela est si vrai, que moi, qui vous parle, je fournis ma part d'un de ces quatre vaisseaux. J'étais, je ne sais comment, intéressé dans un navire considérable qui partait pour Buénos-Aires; nous l'avons fourni au gouvernement pour transporter des troupes; et, pour achever le plaisant de cette aventure, ce vaisseau s'appelle *le Pascal*; il s'en va combattre *la morale relâchée*. Cette petite anecdote ne déplaira pas à votre amie[1]; elle ne trouvera pas mauvais que je fasse la guerre aux jésuites, quand je suis en terre hérétique.

Avouez, madame, que ma destinée est singulière. Je vous assure que nous regrettons tous les jours, madame Denis et moi, que mes Délices ne soient pas auprès de l'île Jard. Mais songez, s'il vous plaît, que je vois le lac et deux rivières[2] de ma fenêtre, que j'ai eu des fleurs au mois de février, et que je suis libre. Voilà bien des raisons,

[1]* Madame de Brumath. (Clog.)
[2]* Le Rhône et l'Arve. (Clog.

madame; mais elles ne m'empêchent pas de regretter l'île Jard. Daignez faire souvenir de moi monsieur votre fils. Je vous renouvelle mon tendre respect.

LETTRE MMCLX[1].

A M. LE PRÉSIDENT DE RUFFEI.

12 avril.

. . . . Je suis fort en peine actuellement de M. le maréchal de Richelieu. J'ai bien peur qu'il trouve des vaisseaux anglais sur son chemin, avant que d'arriver à Minorque; mais s'il peut ou les devancer ou les battre, il prendra Port-Mahon; il vengera la France, et reviendra comblé de gloire. . . . . .

[1]* Ce fut le président de Ruffei qui cita ce fragment dans une note de ses vers à Voltaire, sur la prise de Port-Mahon, pour le féliciter d'avoir prédit cet événement glorieux (*Mercure*, septembre 1756, p. 58). — Il paraît que G. G. Richard de Ruffei, président honoraire de la chambre des comptes de Dijon, sa ville natale, *assassinait* quelquefois Voltaire de ses vers (lettre du 15 octobre 1754 à d'Argental). Voyez aussi une lettre du 29 mars 1761 au président de Ruffei, vice-chancelier de l'Académie de Dijon, où Voltaire fut reçu, le 3 avril de la même année, comme membre honoraire non résident. (L. D. B. et Clog.)

LETTRE MMCLXI.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

Aux Délices, 16 avril.

Le Suisse Voltaire envoie au philosophe de Colmar, pour ses œufs de Pâques, ces deux petits *sermons** de carême. Madame Denis et lui l'aimeront toujours.

LETTRE MMCLXII.

A M. LE DUC D'UZÈS [1].

Aux Délices, près de Genève, 16 avril.

Vous voyez, monsieur le duc, l'excuse de mon long silence dans la liberté que je prends de ne pas écrire de ma main. Mes yeux ne valent pas mieux que le reste de mon corps. Il faut que vous ayez plus de courage que moi, puisque vous écri-

* M. de Voltaire m'a écrit ce billet en m'envoyant ses deux poemes, sur *le Désastre de Lisbonne* et *la Loi naturelle*.
(*Note de Dupont.*)

[1] Deux lettres, l'une du 14 septembre 1750, et l'autre du 4 décembre 1751, sont adressées à ce duc, avant celle-ci, dans la *Correspondance*. (CLOG.)

vez de si jolies lettres avec un rhumatisme ; mais c'est que vous avez autant d'esprit que de courage.

Il est vrai, monsieur le duc, que je me suis avisé, il y a quelques années, d'argumenter en vers sur *la religion naturelle* avec le roi de Prusse. C'était tout juste immédiatement avant que lui et moi chétif nous fissions l'un et l'autre une petite brèche à cette *religion naturelle*, en nous fâchant très mal-à-propos. Mais il n'est pas rare à la nature humaine de voir le bien[1] et de faire le mal. On a imprimé à Paris ce petit ouvrage depuis quelque temps, mais entièrement défiguré, et on y a joint des fragments d'une jérémiade sur *le Désastre de Lisbonne* et d'un examen de cet axiome *Tout est bien*. Toutes ces rêveries viennent d'être recueillies à Genève; on les a imprimées correctement avec des *notes* assez curieuses. Si cela peut amuser votre loisir, je donnerai le paquet à M. de Rhodon[2], qui sans doute trouvera des occasions de vous le faire tenir.

Puisque vous me parlez des péchés de ma jeunesse, je vous assure que vous n'avez point la vé-

[1] Médée, dans le septième livre des *Métamorphoses* d'Ovide, dit:

« . . . . Video meliora, proboque;
« Deteriora sequor. »

(CLOG.)

[2] Ce M. de Rhodon était sans doute un Génevois que Voltaire appelle *le fier, le vaillant Rhodon*, dans le chant II de *la Guerre civile de Genève*. (CLOG.)

ritable *Jeanne*. Celle qu'on a imprimée et celles qui courent en manuscrit ressemblent à toutes les filles qui prennent le beau nom de *pucelles* sans avoir l'honneur de l'être. Bien des gens à qui le sujet plaisait se sont avisés de remplir les lacunes. Je peux vous assurer que ce mot de *Bien-Aimé*[1] n'est pas dans mon original; il n'est fait que pour le *Cantique des cantiques*. Si mon âge, mes maladies, et mes occupations, me permettaient de revoir ces anciennes plaisanteries, qui ne sont plus pour moi de saison, et si le goût vous en demeurait, je me ferais un plaisir de mettre entre vos mains l'ouvrage tel que je l'ai fait; mais ce n'est pas là une besogne de malade.

Quant à la foule de mes autres sottises, les frères Cramer en achèvent l'impression à Genève. Je n'en fais point les honneurs. Ils ont entrepris cette édition[2] à leurs risques et périls, et j'ai eu des raisons pour ne pas vouloir en garder plusieurs exem-

[1]* Peut-être Voltaire n'avait-il pas mis en toutes lettres, dans *la Pucelle*, ce surnom de Louis XV, surnom qui n'était plus déja qu'un sobriquet; mais c'est en y fesant allusion qu'il parle, dans le chant xv, de

« . . . . Louis le quatorzième,
« Aïeul d'un roi qu'on *méprise* et qu'on *aime*. »

Ce roi, *méprisé* et *aimé*, était Louis XV. (Clog.)

[2]* Composée de dix, puis de dix-sept, et enfin de vingt volumes in-8°, cette édition ne satisfit guère aux desirs du public. On en fit plusieurs autres en 1757 et 1758. (L. D. B.)

plaires en ma possession. Ma santé d'ailleurs est dans un état si déplorable, que j'évite avec soin tout ce qui pourrait entraîner quelque discussion.

Je fais des vœux, en qualité de bon Français et de serviteur de M. le maréchal de Richelieu, pour qu'il arrive dans l'île de Minorque avant les Anglais; et je crois qu'on a beau jeu quand on part de Toulon, et qu'on joue contre des gens qui ne sont pas encore partis de Portsmouth. J'oserais bien penser comme vous, monseigneur, sur Calais; mais vous avez probablement à la cour quelque Annibal qui croit qu'on ne peut vaincre *les Romains que dans Rome*[1].

Pardonnez, monseigneur, à un pauvre malade qui peut à peine écrire, et qui vous assure de son tendre respect et de son entier dévouement.

LETTRE MMCLXIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 avril.

C'est un trait digne de mon *héros* de daigner

[1] « Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme :
« On ne vaincra jamais les Romains que dans Rome. »
Mithridate, act. III, sc. 1.
(CLOG.)

songer à son vieux petit Suisse, quand il s'en va prendre ce Port-Mahon. Savez-vous bien, monseigneur, que l'île de Minorque s'appelait autrefois l'île d'Aphrodise, et qu'Aphrodise, en grec, c'est Vénus? Je me flatte que vous donnerez pour le mot : *Venus victrix;* cela vous siéra à merveille. Ce mot-là ne réussit pas mal à un de vos devanciers, qui eut aussi affaire en son temps aux Anglais et aux dames [1].

Je ne conçois pas comment les Anglais pourraient s'opposer à votre expédition. Ils ont quatre cent cinquante lieues à traverser avant d'être dans la mer de vos îles Baléares; et, quand même ils arriveraient à temps, auront-ils assez de troupes? Vous n'avez pas cent lieues de traversée. Si le sud-ouest vous est contraire, ne l'est-il pas aussi aux Anglais? Enfin j'ai la meilleure opinion du monde de votre entreprise. Il vient tous les jours des Anglais dans ma retraite. Ils me paraissent très fâchés d'avoir chez eux des Hanovriens, et ils ne croient pas qu'on puisse vous empêcher de prendre Port-Mahon, fussiez-vous quinze jours aux îles d'Hières. Comme on peut avoir quelques moments de loisir

[1] * Le cardinal de Richelieu, arrière-grand-oncle, si l'on veut, du maréchal, eut les premières faveurs de Ninon de Lenclos. Il ne fut pas aussi heureux avec Marion Delorme, et il s'en vengea. Quant aux Anglais, on sait comment ce roi à *chapeau rouge* s'empara, malgré eux, de La Rochelle. (Clog.)

sur *le Foudroyant*, dans le chemin, je prends la *liberté grande* de vous envoyer mes *Sermons;* ils ne sont ni gais ni galants; ils conviennent au saint temps de Pâques. Ils sont bien sérieux, mais votre sphère d'activité s'étend à tous les objets. S'ils vous ennuient, vous n'avez qu'à les jeter dans la mer. Je ne dirai *tout est bien* que quand vous aurez pris la garnison de Port-Mahon prisonnière de guerre. En attendant, je songe assez tristement aux choses de ce monde. J'ai reçu de Buénos-Aires[1] le détail de la destruction de Quito; c'est pis que Lisbonne. Notre globe est une mine, et c'est sur cette mine que vous allez vous battre.

Vous savez que les jésuites du Paraguai s'opposent très saintement aux ordres du roi d'Espagne. Il envoie quatre vaisseaux chargés de troupes pour recevoir leur bénédiction. Le hasard a fait que je fournis, pour ma part, un de ces vaisseaux dont une petite partie m'appartenait. Ce vaisseau s'appelle *le Pascal*. Il est juste que Pascal combatte les jésuites; et cela est plaisant. Pardon de bavarder si long-temps avec mon *héros*. Madame Denis et moi nous lui présentons nos tendres respects, nos vœux, nos espérances, notre impatience.

[1]* Les Espagnols écrivent *Buenos-Ayres* et prononcent à-peu-près *Bouénoce-Airèce*. (Clog.)

LETTRE MMCLXIV.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

Aux Délices, 16 avril.

Les Délices sont un hôpital, ma chère nièce; nous sommes sur le côté votre sœur et moi; notre Esculape-Tronchin ne peut pas être par-tout. Songez à conserver la santé qu'il vous a rendue. Il arrive bien souvent dans les maladies chroniques comme les nôtres qu'un remède agit heureusement les quinze premiers jours, et cesse ensuite de faire son effet. C'est ce que j'ai éprouvé toute ma vie, et que je souhaite que vous n'éprouviez pas.

Dès que votre sœur et moi nous aurons repris un peu de force, nous ferons un petit voyage[1] indispensable. Ne manquez pas de nous écrire toujours aux Délices, et de nous informer de votre marche, afin que nous puissions aller au-devant de vous, et que nous ne soyons pas d'un côté tandis que vous arriverez de l'autre.

Je crois qu'on ne s'embarrasse pas plus à Paris de nos flottes et de la vengeance qu'il faut prendre

[1]* A Berne et à Soleure. (Clog.)

des Anglais, que du système de Pope et de *la Loi naturelle*. Cependant je suis fâché qu'on ait imprimé mes petits *Sermons;* je les ai rendus beaucoup plus corrects et plus édifiants, avec de belles *notes* fort instructives pour les curieux. Je vous enverrai tout cela comme je pourrai. Vous voyez que je suis bon Français; je combats les Anglais à ma façon. Je suis comme Diogène, qui remuait son tonneau pendant que tout le monde se préparait à la guerre dans Athènes.

Je pourrai bien écrire quelque petite flagornerie [1] à notre docteur, si j'ai quelques moments heureux; mais à présent à peine puis-je dicter une mauvaise lettre en prose, et vous dire combien je vous aime.

Bonsoir, ma chère nièce; j'embrasse votre frère, et fils, et mari, et tout ce que vous aimez.

LETTRE MMCLXV.

A M. TRONCHIN [2],

MÉDECIN.

Aux Délices, 18 avril.

Depuis que vous m'avez quitté,
Je retombe dans ma souffrance;

[1] * Voyez la lettre suivante. (CLOG.)
[2] * Théodore Tronchin, fils d'un riche banquier de Genève, y na-

Mais je m'immole avec gaieté,
Quand vous assurez la santé
Aux petits-fils des rois de France

Votre absence, mon cher Esculape, ne me coûte que la perte d'une santé faible et inutile au monde. Les Français sont accoutumés à sacrifier de tout leur cœur quelque chose de plus à leurs princes.

Monseigneur le duc d'Orléans et vous, vous serez tous deux bénis dans la postérité.

Il est des préjugés utiles,
Il en est de bien dangereux;

quit en 1709. Parent de Bolyngbrocke, et élève de Boerhaave, il se montra digne des conseils du premier et des leçons du second. Voltaire, venant chercher la liberté sur les bords du lac Léman, finit par y trouver aussi, grace au docteur génevois, une espèce de santé que d'autres, accoutumés à se bien porter, n'eussent considérée que comme une convalescence indéfinie. Pendant environ vingt-quatre ans que dura leur liaison, le langage de l'*éternel malade* fut toujours, par rapport à son *cher Esculape*, celui d'une bienveillance tour-à-tour badine et sérieuse: aussi M. de Sevelinges a-t-il commis une bien étrange erreur quand il a dit (*Biographie univ.*, article *Tronchin*) que, *pour l'honneur de Voltaire*, il faudrait pouvoir oublier qu'il a voulu ridiculiser Tronchin, son ami, dans *la Guerre civile de Genève*. Qu'on relise le chant II de ce poëme, et l'on y trouvera, si je ne m'aveugle moi-même, un éloge badin du *grand Tronchin*, au lieu d'une satire. Ce qu'il *faudrait oublier*, au contraire, pour l'honneur de Tronchin, c'est sa lettre du 1er septembre 1756 à J. J. Rousseau, mise plus bas en note à la suite de la lettre MMCCXV. — Le célèbre inoculateur soigna Voltaire dans sa dernière maladie, à Paris, où il mourut lui-même le 30 novembre 1781, ne survivant que de trois ans et demi au premier partisan que l'inoculation ait eu en France.
(CLOG.)

Il fallait, pour triompher d'eux,
Un père, un héros courageux,
Secondé de vos mains habiles.
Autrefois à ma nation
J'osai parler dans mon jeune âge
De cette *inoculation*
Dont, grace à vous, on fait usage.
On la traita de vision;
On la reçut avec outrage,
Tout ainsi que l'*attraction*.
J'étais un trop faible interprète
De ce vrai qu'on prit pour erreur,
Et je n'ai jamais eu l'honneur
De passer chez moi pour prophète.

Comment recevoir, disait-on,
Des vérités de l'Angleterre!
Peut-il se trouver rien de bon
Chez des gens qui nous font la guerre!
Français, il fallait consulter
Ces Anglais qu'il vous faut combattre:
Rougit-on de les imiter,
Quand on a si bien su les battre?
Également à tous les yeux
Le dieu du jour doit sa carrière;
La vérité doit sa lumière
A tous les temps, à tous les lieux.
Recevons sa clarté chérie,
Et, sans songer quelle est la main
Qui la présente au genre humain,
Que l'univers soit sa a trie.

Une vieille duchesse anglaise aima mieux autrefois mourir de la fièvre que de guérir avec le quinquina, parcequ'on appelait alors ce remède

la poudre des jésuites. Beaucoup de dames jansénistes seraient très fâchées d'avoir un médecin moliniste. Mais, Dieu merci, messieurs vos confrères n'entrent guère dans ces querelles. Ils guérissent et tuent indifféremment les gens de toute secte.

On dit que vous prendrez votre chemin par Lunéville. Faites vivre cent ans le bienfaiteur[1] de ce pays-là, et revenez ensuite dans le vôtre. Imitez Hippocrate, qui préféra sa patrie à la cour des rois.

Vos deux enfants me sont venus voir aujourd'hui, je les ai reçus comme les fils d'un grand homme. Mille compliments à M. de Labat, si vous avez le temps de lui parler.

Je vous embrasse tendrement.

LETTRE MMCLXVI.

A M. BORDES[2].

Aux Délices, avril.

Soyez bien sûr, monsieur, que votre lettre me fait plus de plaisir que tout ce que vous auriez pu m'envoyer d'Italie, soit opéra, soit *agnus Dei*. Nous sommes très fâchés, madame Denis et moi, que

[1] * Stanislas, surnommé *le Bienfesant*. (CLOG.)

[2] * Ch. Bordes, auquel est adressée la lettre MMCCCLV. (CLOG.)

vous n'ayez pas pu prendre votre route par Genève. Après avoir vu des palais et des cascades, et après avoir entendu des *Miserere* à quatre chœurs, vous auriez vu, dans une retraite paisible, deux espèces de philosophes pénétrés de votre mérite. J'ai eu long-temps un extrême desir de faire le voyage dont vous revenez; mais à présent je n'ai plus d'autre passion que celle de rester tranquille chez moi, et d'y pouvoir recevoir des hommes comme vous. Je fais bien plus de cas d'un être pensant que de Saint-Pierre de Rome; et ce n'est pas trop la peine, à mon âge, d'aller dans un pays où il faut demander la permission de penser à un dominicain.

M. l'abbé Pernetti[1] m'a mandé qu'il fallait deux vers pour l'inscription de votre salle de spectacle[2], et qu'il ne fallait que deux vers. La langue française, qui, par malheur, est très ingrate pour le style lapidaire, rend cette besogne assez malaisée. Quatre vers en ce genre sont plus aisés à faire que deux. Cependant je vous prie de dire à M. l'abbé Pernetti que j'essaierai de lui obéir et de lui plaire. J'ai encore heureusement du temps devant moi; on dit que votre salle ne sera prête que pour l'automne. Je me flatte qu'avant ce temps-là il faudra

[1] * Nous ne connaissons jusqu'à présent aucune lettre de Voltaire à Jacques Pernetti, antérieure à celle du 22 auguste 1760. (Cloc.)

[2] * Celle de Lyon, déja citée par Voltaire. (Cloc.)

faire des inscriptions pour la statue de M. le maréchal de Richelieu, à Miuorque.

Adieu, monsieur; conservez-moi une amitié dont je sens vivement tout le prix.

LETTRE MMCLXVII.

A M. PARIS-DUVERNEI [1].

Aux Délices, le 26 avril.

Il y a un mois, monsieur, que je devais vous renouveler mes remercîements; car il y a un mois que je jouis du plaisir de voir s'épanouir sous mes fenêtres les belles fleurs que vous eûtes la bonté de m'envoyer l'an passé. Je fais d'autant plus de cas des plaisirs de cette espèce que malheureusement je n'en ai plus guère d'autres. Pour vous, monsieur, vous jouissez d'un bonheur plus précieux, de la santé, de la considération, et de la

[1] * Joseph Pâris-Duvernei, fils d'un cabaretier de Moras, en Dauphiné, et homme de finance, comme ses trois autres frères, nommés dans la lettre XLII, fut le premier artisan de la grande fortune de Voltaire, vers 1734, en l'intéressant dans les vivres de l'armée d'Italie. Bien traité, exilé et emprisonné tour-à-tour sous le règne capricieux et indécis du faible Louis XV, Duvernei finit par jouir enfin de ses travaux et de ses richesses. Nommé intendant de l'École militaire, dont en 1751 il avait fait adopter le projet, il reçut en même temps le titre de conseiller d'état. Il mourut le 17 juillet 1770. — Je ne connais aucune des lettres que Voltaire dut écrire à Duvernei de 1715 ou 1720 à 1756. (Clog.)

gloire que vous avez acquise. Ce sont là de belles fleurs qui valent mieux que des jacinthes, des renoncules, et des tulipes.

Je crois que ni vous ni moi ne serons fâchés d'apprendre la prise de Minorque par M. le maréchal de Richelieu. Vous vous êtes toujours intéressé à sa gloire, comme je l'ai vu prendre à cœur tout ce qui vous regardait. S'il venge la France des pirateries anglaises, il lui faudra une nouvelle statue à Port-Mahon; et si les Anglais ont été assez malavisés pour ne pas prendre de justes mesures, ils auront la réputation d'avoir été de bons pirates et de très mauvais politiques.

Adieu, monsieur; conservez-moi un souvenir qui me sera toujours infiniment précieux. Vous voulez bien que je présente ici mes très humbles obéissances à monsieur votre frère[1]. Je le crois à présent à Brunoi, comme vous à Plaisance[2], n'ayant plus l'un et l'autre que des occupations douces qui exercent l'esprit sans le fatiguer. Vivez l'un et l'autre plus que le cardinal de Fleuri, avec le plaisir et la gloire d'avoir fait plus de bien à vos amis que jamais ce ministre n'en a fait aux siens, supposé qu'il en ait eu.

[1] * Pâris de Montmartel, père du marquis de Brunoi que son gout aussi extravagant que dispendieux pour les *processions* ht interdire. (Clog.)

[2] * Magnifique château construit par Duveruei, en 1730, près de Nogent-sur-Marne, à deux lieues de Paris. (Clog.)

LETTRE MMCLXVIII.

DE STANISLAS,

ROI DE POLOGNE

A Lunéville, le 27 avril

J'ai reçu, monsieur, avec un plaisir sensible votre lettre [1], que M. le comte de Tressan m'a rendue. Je suis charmé de voir que dans votre retraite, qui pourrait faire croire que vous avez renoncé aux amorces du monde, vous vous souveniez de ceux qui ne vous oublieront jamais. Je ne saurais répondre à ce que vous me dites de plus flatteur que par vos propres idées. On peut envier en effet aux cantons que vous habitez la douceur dont ils jouissent par votre présence, et plaindre ceux qui en sont privés. Si vous m'attribuez le desir de rendre mes sujets heureux, soyez persuadé qu'en vous déclarant celui de cœur, un des plus vifs plaisirs que je ressens est de vous savoir, par-tout où vous êtes, aussi parfaitement content que vous le méritez, et aussi constamment que je suis, avec toute estime et considération, votre très affectionné, STANISLAS, roi.

[1] * Sans doute celle dont il est question dans le premier alinea de la lettre MMCXXXIII. (CLOG.)

LETTRE MMCLXIX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, avril.

Prenez Port-Mahon, mon *héros;* c'est mon affaire. Vous savez qu'un fou d'Anglais[1] parie vingt contre un, à bureau ouvert dans Londres, qu'on vous mènera prisonnier en Angleterre avant quatre mois. J'envoie commission à Londres de déposer vingt guinées contre cet extravagant, et j'espère bien gagner quatre cents livres sterling, avec quoi je donnerai un beau feu de joie le jour que j'apprendrai que vous avez fait la garnison de Saint-Philippe prisonnière de guerre. Je ne suis pas le seul qui parie pour vous. Vous vengerez la France, et vous enrichirez plus d'un Français. Je me flatte que, malgré la fatigue et les chaleurs, la gloire vous donne de la santé à vous et à M. le duc de Fronsac. Vous avez auprès de vous toute votre famille. Permettez-moi de souhaiter que vous buviez tous à la glace dans ce maudit fort de Saint-Philippe, couronnés de lauriers, comme des Romains triomphant des Carthaginois.

Je n'ose pas vous supplier d'ordonner à un de

[1] * Cet Anglais, qui avait perdu la raison, perdit aussi son pari. Voyez plus bas la lettre MMCXCVII. (CLOG.)

vos secrétaires de m'envoyer les bulletins; mais, si vous pouvez me faire cette faveur, vous ne pouvez assurément en honorer personne plus intéressé à vos succès.

Permettez que les deux Suisses vous présentent leur tendre respect.

LETTRE MMCLXX.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 30 avril.

Je viens de lire la gazette, et, en conséquence, je vous prie, mon ancien ami, de faire corriger la *note*[1] sur Bayle, s'il en est temps. Je ne veux point me brouiller avec gens qui traitent si durement Pierre Bayle. Le parlement de Toulouse honora un peu plus sa mémoire; mais *altri tempi, altre cure.*

L'auteur des Notes sur le *Sermon de Lisbonne* ne pouvait prévoir qu'on ferait une Saint-Barthélemi de Bayle, du pauvre jésuite Berruyer[2], de l'évêque

[1] Voyez, tome I des *Poésies*, la note du vers 192 du *Poème sur le Désastre de Lisbonne*. (CLOG.)

[2] Un arrêt du parlement de Paris venait de supprimer la seconde partie de l'*Histoire du peuple de Dieu*, de Berruyer, qui, bien que jésuite, était *le plus grand innocent* que Voltaire eût jamais connu. — Poncet de La Rivière, évêque de Troyes, dont Voltaire cite des intrigues dans le t. II de cette édition, p. 61 et 62, fut envoyé prison-

de Troyes, et de je ne sais quelle *Christiade*. Il faut retrancher tout ce passage : « Je crois devoir adou- « cir ici, etc. (page 20), » et mettre tout simplement : « Tout sceptique qu'est le philosophe Bayle, « il n'a jamais nié la Providence, etc. ; » et, à la fin de la note, il faut retrancher ces mots : « C'est que « les hommes sont inconséquents, c'est qu'ils sont « injustes[1] » Ces mots étaient une prophétie; supprimons-la. Les prophètes n'ont jamais eu beau jeu dans ce monde. Mettons à la place : « C'est « apparemment pour d'autres raisons qui n'in- « téressent point ces principes fondamentaux, « mais qui regardent d'autres dogmes non moins « respectables. » Je vous prie, mon ancien ami, de ne pas négliger cette besogne; elle est nécessaire. Il se trouve, par un malheureux hasard, que la note, telle qu'elle est, deviendrait la satire du Discours d'un avocat-général[2] et d'un arrêt du Parlement; on pourrait inquiéter le libraire,

nier chez de gros moines allemands, en Alsace, après avoir bravé le Parlement et le roi dans la ridicule affaire des *billets de confession*. — *La Christiade*, espèce de poëme en prose indécente, où la Madelène fait des agaceries à Jésus-Christ, est de Jacq.-Fr. de La Baume, chanoine de son métier, mort à Paris le 30 auguste 1756. (Clog.)

[1]* Ce passage et le précédent ont été rétablis dans le texte de la note. (Clog.)

[2]* Omer Joli de Fleuri, avocat-général depuis le 16 juillet 1746. Ce magistrat n'était ni *Homère*, ni *joli*, ni *fleuri*, disait Voltaire, qui, dans une épître à *Daphné*-Clairon, l'appelle « un petit singe à face de Thersite. » (Clog.)

et savoir mauvais gré à l'éditeur ; le pauvre père Berruyer sera de mon avis. Tâchez donc, mon ancien ami, de raccommoder par votre prudence la sottise du hasard.

Je crois actuellement M. de Richelieu dans Port-Mahon ; il n'est pas allé là par la *cheminée* *.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE MMCLXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 3 mai.

Thieriot me mande, mon divin ange, que vous avez été content de l'édition de mes *sermons*, que ma morale vous a plu, que les *Notes* ont eu votre approbation ; mais vous saviez l'affront qu'on venait de faire au père de l'Église des sages, à Bayle. On venait de le traiter comme le père Berruyer et comme *la Christiade ;* on l'associait à l'évêque de Troyes. On brûlait tout, et *Ancien* et *Nouveau Testament*, et Mandements, et philosophie. Cette capilotade est assez singulière, et le Discours de

* Allusion à l'aventure du duc de Richelieu, qui s'introduisait chez madame de La Popelinière par une cheminée tournante. (Note de feu M. Auger.)

M. Joli [1] peu courtois pour le philosophe de Rotterdam. Mon mauvais ange voulut que, précisément dans ce temps-là, il se soit glissé au bout de mon *Petit-Carême* une note sur Bayle qui devient tout juste la satire d'un jugement que j'ignorais, et du Discours éloquent de M. Joli de Fleuri, que je n'avais pu deviner. Je n'ai été informé que par les gazettes de l'arrêt contre l'Écriture sainte et contre Bayle. J'ai écrit aussitôt à Thieriot, l'éditeur; je l'ai prié de réformer ma scandaleuse *note* faite si innocemment. Je ne veux pas être brûlé avec la *Bible;* à moi n'appartient tant d'honneur. Il est certain qu'il y a deux ou trois petits mots qui doivent déplaire beaucoup à M. Joli de Fleuri: « Que ceux qui se déchaînent contre Bayle apprennent de lui à raisonner et à être modérés; » et, à la fin de la note: « C'est qu'ils sont injustes. » Encore une fois, je ne pouvais deviner que des hommes qui raisonnent, qui sont modérés et justes, traitassent Bayle comme ils l'ont fait; mais je ne dois pas le leur dire. Vous venez toujours à mon secours, mon ange; mais en est-il temps? et Thieriot n'a-t-il pas déja fait imprimer ma bévue? Je vous supplie aussi de ne pas permettre qu'on gâte ce vers:

[1] Omer Joli de Fleuri, né en 1715, venait de perdre (25 mars 1756) son père, ancien procureur-général *peu courtois* pour l'auteur de *Mahomet* en 1742. (Clog.)

L'empereur ne peut rien sans ses chers électeurs[1]

Le mot de *cher* est celui dont il se sert en leur écrivant. Ce sont ces mots propres et caractéristiques qui font le mérite d'un vers. *Qu'avec ses électeurs* est dur et faible. Je voudrais bien n'être ni brûlé ni mutilé.

Je mérite ces graces de vous, puisque je vous fais faire deux tragédies à-la-fois sous mes yeux. La première est ce *Botoniate*, ce *Nicéphore*, que le conseiller[2] génevois raccommode; la seconde est *Alceste*, à laquelle votre très humble servante, ma nièce, travaille tout doucement. Il ne reste plus que moi; mais je vous ai déja dit qu'il me fallait du temps, de la santé, et *flatus divinus*. J'attends le moment de la grace. Si mon état continue, je serai un juste à qui la grace aura manqué. Je ne peux d'ailleurs songer à présent qu'à Port-Mahon. Je me flatte que vous apprendrez bientôt la réduction de toute l'île. Ce sera là un beau coup de théâtre, un beau dénouement; mais, en vérité, il est plus aisé de prendre Minorque que de faire une bonne tragédie à mon âge. Je ne connais plus les acteurs; je suis loin de vous. Les sujets sont épuisés et moi aussi. Il n'y a que le cœur qui soit inépuisable. Je voudrais bien que les talents fussent comme l'amitié, qu'ils augmentassent avec

[1]* *La Loi naturelle*, seconde partie, v. 19. (CLOG.)

[2]* Fr. Tronchin, conseiller d'état de Genève. (CLOG.)

les années. Adieu; mille tendres respects à tous les anges.

LETTRE MMCLXXII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 3 mai.

Mon *héros*, recevez mon petit compliment; il aura du moins le mérite d'être le premier. Je n'attends pas que les courriers soient arrivés. Il n'y aurait pas grand mérite à vous envoyer de mauvais vers quand tout le monde vous chantera. Je m'y prends à l'avance; c'est mon droit de vous deviner. Je vous crois à présent dans Port-Mahon [1]; je crois la garnison prisonnière de guerre; et si la chose n'est pas faite quand j'ai l'honneur de vous écrire, elle le sera à la réception de mon petit compliment. Une flotte anglaise peut arriver. Eh bien! elle sera le témoin de votre triomphe. Enfin pardonnez-moi si je me presse. Vous vous pressez encore plus d'achever votre expédition. Il y a longtemps que je vous ai entendu dire que vous étiez *prime-sautier*.

[1] * Richelieu était entré à Port-Mahon vers le 20 avril, mais il ne parvint à s'emparer du fort Saint-Philippe que le 28 juin suivant. (CLOG.)

Depuis plus de quarante années [1]
Vous avez été mon héros ;
J'ai présagé vos destinées.
Ainsi quand Achille à Scyros
Paraissait se livrer en proie
Aux jeux, aux amours, au repos,
Il devait un jour sur les flots
Porter la flamme devant Troie
Ainsi quand Phryné dans ses bras
Tenait le jeune Alcibiade,
Phryné ne le possédait pas,
Et son nom fut dans les combats
Égal au nom de Miltiade.
Jadis les amants, les époux,
Tremblaient en vous voyant paraître
Près des belles et près du maître
Vous avez fait plus d'un jaloux ;
Enfin c'est aux héros à l'être.
C'est rarement que dans Paris,
Parmi les festins et les ris,
On démêle un grand caractère ;
Le préjugé ne conçoit pas
Que celui qui sait l'art de plaire
Sache aussi sauver les états :
Le grand homme échappe au vulgaire.
Mais lorsqu'aux champs de Fontenoi
Il sert sa patrie et son roi ;
Quand sa main des peuples de Gênes
Défend les jours et rompt les chaînes ;
Lorsque, aossi prompt que les éclairs,

[1] * Les cinquante-neuf vers que voici, et qui fesaient partie de l'original de la lettre du 3 mai à Richelieu, en avaient été distraits à tort pour en composer une épître en vers. Nous avons jugé convenable de rétablir cette lettre comme elle était, d'après l'indication contenue dans celle du 2 juillet, plus bas, à d'Argental. (CLOG.)

Il chasse les tyrans des mers
Des murs de Minorque opprimée,
Alors ceux qui l'ont méconnu
En parlent comme son armée.
Chacun dit : Je l'avais prévu.
Le succès fait la renommée.
Homme aimable, illustre guerrier,
En tout temps l'honneur de la France,
Triomphez de l'Anglais altier,
De l'envie, et de l'ignorance.
Je ne sais si dans Port-Mahon
Vous trouverez un statuaire;
Mais vous n'en avez plus affaire :
Vous allez graver votre nom
Sur les débris de l'Angleterre ;
Il sera béni chez l'Ibère,
Et chéri dans ma nation.
Des deux Richelieu sur la terre
Les exploits seront admirés ;
Déja tous deux sont comparés,
Et l'on ne sait qui l'on préfère.
Le cardinal affermissait
Et partageait le rang suprême
D'un maître qui le haïssait ;
Vous vengez un roi qui vous aime.
Le cardinal fut plus puissant,
Et même un peu trop redoutable :
Vous me paraissez bien plus grand,
Puisque vous êtes plus aimable.

Pardon, monseigneur, d'un si énorme bavardage; vous avez bien autre chose à faire.

LETTRE MMCLXXIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 5 mai.

Madame, je suis rempli d'étonnement et de reconnaissance à la lecture de votre lettre, et j'ai, de plus, bien des remords. Comment ai-je pu être si long-temps sans vous écrire, moi qui ai encore des yeux? et comment avez-vous fait, vous qui n'en avez plus?

Vous avez donc de petites parallèles que vous appliquez sur le papier, et qui conduisent votre main? Vous n'avez plus besoin de secrétaire avec ce secours; il ne vous faut plus qu'un lecteur. Je ne lui ai donné guère d'occupation depuis long-temps; mais je n'en ai pas été moins occupé de vous, moins touché de votre état. Je m'étais interdit presque tout commerce, n'écrivant que de loin en loin[1] des réponses indispensables. Accablé une année entière, sans relâche, de travaux sous lesquels ma santé succombait, et ayant de plus

[1] * Depuis quelques années, la correspondance de Voltaire souffrant, inquiet et persécuté, se réduisait à dix, vingt ou trente lettres par mois, et il regardait ceci comme très peu de chose. A partir du commencement de 1760, cette correspondance prit une activité qu'elle n'avait encore jamais eue. (Clog.)

l'occupation d'une maison et d'un jardin, et même de l'agriculture; enseveli dans les Alpes, dans les livres, et dans les ouvrages de la campagne, je me sentais incapable de vous amuser, et encore plus de vous consoler; car, après avoir dit autrefois assez de bien des plaisirs de ce monde, je me suis mis à chanter ses peines. J'ai fait comme Salomon, sans être sage; j'ai vu que tout était à-peu-près vanité[1] et affliction, et qu'il y a certainement du mal sur la terre.

Vous devez être de mon avis, madame, dans l'état où vous êtes; et je crois qu'il n'y a personne qui n'ait senti quelquefois que j'ai raison. Des deux tonneaux de Jupiter, le plus gros est celui du mal; or pourquoi Jupiter a-t-il fait ce tonneau aussi énorme que celui de Cîteaux? ou comment ce tonneau s'est-il fait tout seul? cela vaut bien la peine d'être examiné. J'ai eu cette charité pour le genre humain, car pour moi, si j'osais, je serais assez content de mon partage.

Le plus grand bien auquel on puisse prétendre est de mener une vie conforme à son état et à son goût. Quand on en est venu là, on n'a point à se plaindre; et il faut souffrir ses coliques patiemment.

Je présume, madame, que vous tirez un bien

[1]* *Ecclésiaste*, chap. I. (Clog.)

meilleur parti encore de votre situation que moi de la mienne. Vous êtes faite pour la société; la vôtre doit être recherchée par tous ceux qui sont dignes de vivre avec vous. La privation de la vue vous rend le commerce de vos amis plus nécessaire, et par conséquent plus agréable; car les plaisirs ne naissent que des besoins. Il vous fallait absolument Paris, vous auriez péri de chagrin à la campagne; et moi je ne peux plus vivre que dans la retraite où je suis. Nos maux sont différents, et il nous faut de différents remèdes.

Il est vrai qu'il est triste d'achever sa vie loin de vous, et c'est une des choses qui me font conclure que *tout n'est pas bien*. Tout doit être bien pour M. le président Hénault. S'il y a quelqu'un pour qui le bon tonneau soit ouvert, c'est lui. M. le maréchal de Richelieu en boira sa bonne part, s'il prend les forts de Port-Mahon. Cette île de Minorque s'appelait autrefois l'île de Vénus; il est juste que ce soit à M. de Richelieu qu'elle se rende.

Adieu, madame; soyez sûre que le bord du lac Léman n'est pas l'endroit de la terre où vous êtes le moins chérie et respectée.

LETTRE MMCLXXIV.

DE CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN.

Dusseldorf, ce 8 mai.

Je vous suis bien obligé, monsieur, du nouvel ouvrage que vous m'avez envoyé, et que j'ai lu avec bien du plaisir et de la satisfaction. Ces deux morceaux de poésie peuvent être mis au nombre de vos autres ouvrages, desquels on peut dire, à bien juste titre, l'axiome de Pope : *Tout ce qui est est bien.* En effet, cela convient mieux à vos ouvrages, en particulier, qu'à l'espèce humaine, en général.

Je serais bien charmé si la belle saison où nous allons entrer me procurait le plaisir de vous revoir à Schwetzingen cet été. Je compte y être au commencement de juin. Peut-être que le changement d'air fera du bien à votre santé. Sûrement je serai bien charmé de pouvoir passer bien des heures si utilement et si agréablement avec une personne de votre mérite. Soyez persuadé de l'estime avec laquelle je suis, etc. CHARLES-THÉODORE, électeur.

LETTRE MMCLXXV.

A M. COLLINI.

A Monrion, jeudi au soir, 13 mai.

Mon cher Collini, je vous suis obligé de toutes vos attentions. Madame Denis répondra sur l'ar-

ticle de *Palais*[1]. Pour moi, j'ai à cœur que Loup fasse un marché avec le batelier, et qu'il vous en instruise avant de conclure.

Je crois qu'il faudra que vous changiez de chambre, pendant que l'on mettra en couleur le vestibule de l'escalier. Il faudra aussi que les filles, qui logent en haut, mettent leurs lits dans l'ancienne maison, ou ailleurs. Ce sera l'affaire de peu de jours. J'ai extrêmement à cœur ce petit ouvrage, qui rendra la maison plus propre. Je vous prie d'ordonner qu'on fasse travailler les chevaux, sans les trop fatiguer. Nous ne partons pour Berne que samedi matin.

Je ne puis trop vous remercier de l'attention que vous avez eue de faire observer à MM. Cramer qu'il faut donner un coup de ciseau à tous les cartons. Ayez, je vous prie, le soin de les engager à n'y pas manquer.

Je vous embrasse; j'ai grande envie de vous revoir.

[1]* Voltaire entend parler ici d'une provision de paille à prendre probablement à Plain-Palais, quartier voisin des murs de Genève, au confluent du Rhône et de l'Arve. — Loup était un domestique de Voltaire agriculteur. (Clog.)

LETTRE MMCLXXVI.

A M. COLLINI.

A Monrion, 15 mai.

La bise nous a retenus; nous ne partons pour Berne que demain dimanche, au matin. Je suis très sensible à tous vos soins. Je recommande à votre grande industrie la porte grillée qui ne ferme point. Si vous en venez à bout, je vous croirai un grand architecte. Pourriez-vous vous amuser à faire un nouveau plan du jardin des Délices, où il n'y eût que des points en crayon? Nous le remplirions ensemble à mon retour.

Je compte sur les coups de ciseaux des *fratelli* Cramer; je voudrais aussi qu'ils allassent lentement avec Louis XIV[1], à qui j'ai encore quelques coups de pinceau à donner.

Madame Denis vous a demandé un manteau fourré qui deviendra inutile; il ne le sera pas d'avoir nos lettres. Je crois qu'on pourrait les adresser à Berne, où nous resterons quatre ou cinq jours au moins.

[1] * Les Cramer imprimaient alors l'*Essai sur l'Histoire générale*, qui parut à la fin de 1756, en 7 volumes in-8°, formant ccxv chapitres. Le *Siècle de Louis XIV* fesait partie de cet *Essai*, et commençait au chapitre clxv. (Clog.)

Allez un peu aux nouvelles chez le résident[1]. Il faut savoir *se i Francesi* abbiano *battuto, o lo siano stati.*

Madame Denis, notre surintendante, approuve beaucoup le marché de la paille.

Addio, caro. V.

LETTRE MMCLXXVII.

A M. COLLINI.

A Berne[2] 18 mai.

Si vous nous envoyez quelques lettres adressées aux Délices, ne nous en envoyez à Berne qu'une fois, et gardez les suivantes jusqu'à nouvel ordre, mon cher Collini; car nous sommes un peu en l'air. Nous irons à Soleure[3], de là nous retour-

[1] * Moutpéroux, nommé daus la lettre MMXXI. (CLOG.)

[2] * Voltaire alla voir à Berne le pasteur Bertraud, les avoyers Steiger et Tiller, ainsi que le bauderet Freudenreich : je ne sais s'il y fit visite à Haller; cela est probable, quoiqu'il n'ait jamais eu à se louer de ses procédés. Il descendit à l'auberge du *Faucon*, rue du *Marché*. Cet établissement, qui u'a pas changé de destiuation depuis 1756, est encore uu des meilleurs hôtels de Berne. Quand je passai par cette ville, en septembre 1825, on me dit que l'auteur de *Rome sauvée* y avait été très bien accueilli, malgré les efforts d'un petit nombre de catholiques, pauvres d'esprit, qui essayèrent d'y faire insulter l'auteur de *la Religion naturelle* par quelques gens du menu peuple. (CLOG.)

[3] * Chavigni, ambassadeur de Frauce en Suisse, résidait à So-

nons à Monrion, et nous regagnons ensuite notre lac de Genève.

Je vous prie d'ordonner qu'on refasse le talus que les eaux avaient emporté vers la Brandie, qu'on le sème de fenasse, et qu'on laisse deux petites rigoles pour l'écoulement des eaux à travers les haies; c'est Loup qui doit prendre ce soin. Il faut que les charpentiers fassent en diligence le berceau qui doit être posé vis-à-vis la Brandie, et que l'on prépare des couleurs pour le peindre. Je vous prie d'ordonner aux jardiniers d'arroser les fleurs et les gazons de la terrasse. Je compte retrouver tout très propre. Il faut que Boësse[1] presse les travailleurs. Voilà de bien menus détails.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

leure, et ce fut lui que Voltaire alla y voir. Collini, qui parle de ce voyage dans ses *Mémoires*, n'en connut jamais le motif précis ; il dit seulement que Voltaire, en allant à Soleure, devait avoir *des vues bien importantes*. Je crois que Chavigni proposa à l'ancien *ami* de Frédéric de retourner à Potsdam pour y négocier secrètement; ce que Voltaire eut la prudence de refuser. — L'ermite des Délices fit un autre voyage à Soleure, comme le prouve la date de sa lettre du 19 auguste 1758 à l'abbé de Bernis. (Clog.)

[1] * Valet de chambre de Voltaire. (Clog.)

LETTRE MMCLXXVIII.

A M. COLLINI.

A Berne, 23 mai.

Il faut que Loup fasse venir de gros gravier, qu'on en répande, et qu'on l'affermisse depuis le pavé de la cour jusqu'à la grille qui mène aux allées des vignes. Ce gravier ne doit être répandu que dans un espace de la largeur de la grille. Les jardiniers devraient déja avoir fait deux boulingrins carrés, à droite et à gauche de cette allée de sable, en laissant trois pieds à sabler aux deux extrémités de ce gazon, comme je l'avais ordonné.

Je prie monsieur Collini de recommander cet ouvrage, qui est très aisé à faire. Je recommande à Loup d'avoir soin de fermer la grille d'entrée de ma maison les dimanches. Il condamnera la petite porte jaune qui va de la cour au jardin, et il empêchera d'entrer dans le jardin, et de le détruire, comme on a déja fait. Les allées de gazon qu'on a semées dans le jardin seraient absolument gâtées, et c'est une raison à opposer à l'indiscrétion des inconnus qui veulent entrer malgré les domestiques.

Je prie monsieur Collini de renvoyer les maçons, au reçu de ma lettre; ils n'ont plus rien à faire;

mais je voudrais que les charpentiers pussent se mettre tout de suite après le berceau, du côté de la Brandie.

Il faut que les domestiques aient grand soin de remuer les marronniers, d'en faire tomber les hannetons, et de les donner à manger aux poules.

Voilà à-peu-près, mon cher Collini, toutes mes grandes affaires. Ne m'envoyez point mes lettres à Berne, mais à Monrion.

Je vous embrasse. V.

LETTRE MMCLXXIX.

A M. THIERIOT.

A Monrion, le 27 mai.

Je crois, mon ancien ami, que le braiement[1] de l'âne *de Montmartre* est aux Délices. Je verrai ce que c'est, à mon retour dans cet ermitage. Ma nièce de Fontaine y arrive incessamment. J'aurais bien voulu qu'elle vous eût amené, et que vous ai-

[1]* Allusion aux *Pensées philosophiques d'un citoyen de Montmartre* (1756, in-12), brochure dans laquelle le jésuite Pierre Senemaud, né à Limoges le 10 février 1699, montra un grand bout d'oreille, en fesant de lourdes plaisanteries contre Buffon, Maupertuis, d'Alembert, Condillac, J. J. Rousseau, et Diderot. (CLOG.)

massiez la campagne comme moi. Il y en a de plus belles que la mienne, mais il n'y en a guère d'aussi agréables. Je suis redevenu sibarite, et je me suis fait un séjour délicieux; mais je vivrais aussi aisément comme Diogène que comme Aristippe. Je préfère un ami à des rois; mais, en préférant une très jolie maison à une chaumière, je serais très bien dans la chaumière. Ce n'est que pour les autres que je vis avec opulence; ainsi je défie la fortune, et je jouis d'un état très doux et très libre que je ne dois qu'à moi.

Quand j'ai parlé en vers des malheurs des humains mes confrères, c'est par pure générosité; car, à la faiblesse de ma santé près, je suis si heureux que j'en ai honte. Je vous aimerais bien mieux encore compagnon de ma retraite qu'éditeur de mes rêveries.

Les faquins qui poursuivent la mémoire de Bayle méritent le mépris et le silence. Je vous remercie de supprimer la petite remarque qui leur donne sur les oreilles. Tout le reste aura son passeport chez les honnêtes gens. Il est vrai que cette seconde édition paraît bien tard, et qu'on a donné trop de temps aux sots pour répandre leurs préjugés sur la première. Celle-ci est aussi forte; mais elle est mesurée et accompagnée de correctifs qui ferment la bouche à la superstition, tandis qu'ils laissent triompher la philosophie.

Je vous ai déja mandé que je ne suis pas partisan de ce vers :

« Tandis que de la grace [1]. . . . . »

mais que j'aime mieux un vers hasardé qu'un vers plat.

Je ne sais pas ce qu'on veut dire par les prétendues dissensions des Cramer; il n'y en a jamais eu l'ombre. Ce sont des gens d'une très bonne famille de Genève, qui ont de l'éducation et beaucoup d'esprit; ils sont pénétrés de mes bienfaits [2], tout minces qu'ils sont, et ont fait un magnifique présent à mon secrétaire. Ce secrétaire, par parenthèse, est un Florentin [3] très aimable, très bien

[1] Vers 21 de *la Loi naturelle*, troisième partie. (CLOG.)

[2] Voltaire avait donné aux Cramer son *Essai sur l'Histoire générale*, dont la première édition fut tirée par eux à sept mille exemplaires. (CLOG.)

[3] Voici ce que Collini écrivait, de Monrion, à l'avocat Dupont le 21 mars 1756 : « Il (Voltaire) a six chevaux, quatre voitures, « cocher, postillon, deux laquais, valet de chambre, un cuisinier « français, un marmiton, et un *secrétaire*; c'est moi qui ai cet hon- « neur, etc. . . . . Schœpflin vous dira que je voudrais « pouvoir quitter les bords de ce lac à la première occasion. S'il se « présente quelque chose, cher ami, ne m'oubliez pas; vous ne sau- « riez croire combien je vous serai obligé, et combien mon esclavage « est dur. »

La *première occasion* de quitter pour toujours les bords du lac ne tarda pas à se présenter à Collini, qui, ne ménageant pas plus madame Denis dans ses lettres à ses maîtresses, fut congédié vers le 10 juin 1756, et sortit de la maison des Délices *les larmes aux yeux*, comme il le dit dans ses *Mémoires*. (CLOG.)

né, et qui mérite mieux que moi d'être de l'Académie *della Crusca.*

Vous voilà donc moine de Saint-Victor[1]; je l'ai été de Senones. J'ai travaillé avec dom Calmet pendant un mois. Je travaille actuellement avec des calvinistes, et je m'en trouve bien, excommunication à part.

Mandez-moi où il faut vous écrire. *Intereà vale, et me ama.*

LETTRE MMCLXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 juin.

Je vous ai envoyé, mon cher ange, mes *sermons* sous l'enveloppe de M. Bouret; mais, comme je me suis avisé de voyager un mois dans la Suisse, il se peut faire qu'il y ait eu quelque retardement dans l'envoi.

Vous voyez que la famille des Tronchin est dévouée aux arts; mais l'auteur aura des succès moins brillants que l'inoculateur. Il vaut mieux suivre Esculape qu'Apollon. On a corrigé le *Nicéphore* et l'*Alexis* selon vos vues, mais non selon vos desirs. L'*Alceste* est très bien entre les mains de madame

[1] * Abbaye supprimée en 1790, et démolie en 1813. C'est sur son emplacement qu'on a construit, à Paris, l'Entrepôt des vins. (CLOG.)

Denis, puisque cela l'amuse, et que de plus c'est le triomphe des femmes. Pour moi, je vous avoue que je n'aurais jamais osé traiter un pareil sujet. Je doute fort que Racine en ait eu l'idée. *Alceste* peut faire à l'Opéra le plus grand effet. Il eût été à souhaiter que Quinault eût fait *Alceste* après *Armide*, dans le temps de la force de son génie, et qu'il eût eu Rameau pour musicien.

Je ne protesterai point votre lettre de change pour une tragédie, mais je demanderai du temps pour vous payer. Les éditions de mes anciennes rêveries prennent le peu de temps que ma misérable santé me laisse. Il faut joindre le *Siècle de Louis XIV* à un tableau du monde entier *depuis Charlemagne*. Vous m'avouerez qu'il est difficile qu'un malade puisse d'une main arranger le monde, et de l'autre faire une tragédie. Au reste, quand j'en ferai une, je sens bien que je travaillerai pour des ingrats; mais je travaillerai pour vous, mon cher ange, et vous me tiendrez lieu du public. Je suis assez animé quand c'est à vous que je veux plaire; mais quand vous aurez une pièce du pays des Allobroges, songez que l'on fait souvent des pièces allobroges à Paris; alors vous me jugerez avec indulgence.

Auriez-vous lu ce recueil de *Lettres*[1] *de madame*

[1] * Recueillies et retouchées par La Beaumelle; Amsterdam, 1756, 9 vol. in-12. (Clog.)

de Maintenon, de Louis XIV, etc.? y a-t-il quelque chose dont un historien puisse faire usage? Je ne vous parle que d'histoire; je vous en demande pardon. Madame Denis vous dit les choses les plus tendres. Elles seront bien reçues, puisqu'elle fait une tragédie. Madame de Fontaine, qui n'en fait point, arrivera dans quelques jours dans mon ermitage; il est bien joli. J'en suis fâché, car je m'y attache, et il est trop loin de vous, mon cher ange. Mille tendres respects à madame d'Argental et à tous vos amis.

LETTRE MMCLXXXI.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 4 juin.

Je reviens dans mon ermitage vers Genève, mon ancien ami, sans savoir si mes petits *sermons* ont été imprimés à Paris comme je les ai faits et comme je vous les ai envoyés; mais je reçois une lettre de M. d'Argental, qui met presqu'en colère ma dévotiòn. Il me fait part d'un scrupule que vous avez eu, quand je vous ai mandé que la condamnation un peu dure des ennemis de Bayle ferait tort à l'édition et à l'éditeur. Vous avez fait comme tous les commentateurs; vous n'avez pas pris le sens de l'auteur. Quel galimatias, ne vous en déplaise, de

regarder ce danger de l'éditeur autrement que comme le danger d'imprimer un reproche fait à un corps respectable! Comment avez-vous pu imaginer que je pusse avoir un autre sentiment? Vous avez la bonté de faire imprimer un ouvrage qui vous plaît, et je ne veux point qu'il y ait dans cet ouvrage la moindre chose qui puisse vous compromettre. Il faut que vous ayez le diable au corps, le diable des Bentley, des Burmann, des *variorum*, pour expliquer ce passage comme vous avez fait. J'attends des exemplaires reliés de mon recueil de rêveries pour vous en envoyer. Je ne sais pas quel parti prend Lambert; je voudrais bien ne pas désobliger Lambert. Je voudrais aussi que les Cramer pussent profiter de mes dons. Il est difficile de contenter tout le monde. Je viens de parcourir une partie du *citoyen de Montmartre;* c'est un âne qui affiche sa patrie. J'apprends, par une voie très sûre[1], que Fréron et La Beaumelle ont composé cet infame et ridicule libelle. On me mande qu'il n'a excité que l'horreur et le mépris.

Cela n'empêche pas que La Beaumelle ne puisse avoir imprimé des *Lettres* originales de Louis XIV et de madame de Maintenon, dont on pourra faire quelque usage dans la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*. Un scélérat et un sot peut avoir eu

[1] * Pas si sûre, car le libelle était du jésuite Senemaud ou Sennemaud. — On appelait Montmartre la *cité des ânes*. (CLOG.)

par hasard de bons manuscrits. Je vous prie de me mander s'il y a quelque chose d'utile dans ce recueil. Êtes-vous à présent moine de Saint-Victor? Que n'êtes-vous venu faire vos vœux dans l'abbaye des Délices avec madame de Fontaine! Croyez que mon abbaye en vaut bien une autre; c'est celle de Thélème. On m'en a voulu tirer en dernier lieu pour aller dans des palais[1], mais je n'ai garde. Je vous embrasse tendrement.

P. S. Je vous envoie une nouvelle édition de mes *sermons*, et vous prie de vouloir bien en distribuer à MM. d'Alembert, Diderot, et Rousseau. Ils m'entendront assez; ils verront que je n'ai pu m'exprimer autrement, et ils seront édifiés de quelques notes; ils ne dénonceront point ces *sermons*.

LETTRE MMCLXXXII.

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 9 juin.

Je m'intéresse plus à vous, mon cher ami, et à l'augmentation de votre famille, qu'à toutes les nouvelles des Iroquois et de Port-Mahon. Je vous prie de me mander où vous en êtes; avez-vous une

[1] * Chavigni, lors du voyage de Voltaire à Soleure, l'avait très probablement sondé pour savoir s'il voudrait retourner auprès du roi de Prusse afin d'engager ce prince à rompre son traité d'alliance du 16 janvier 1756 avec les Anglais. (CLOG.)

fille ou un garçon? Comment se porte madame de Brenles? Instruisez un peu vos amis de tout ce qui vous regarde.

Quand vous verrez M. le bailli de Lausanne, je vous prie de lui présenter mes obéissances et celles de madame Denis. Nous avons été bien fâchés de partir sans avoir l'honneur de le voir. Avez-vous reçu un petit paquet que le courrier se chargea, il y a quelques jours, de vous remettre?

Si, par vos bontés ou par celles de M. Polier de Bottens, je pouvais avoir un domestique intelligent, et qui même sût un peu écrire[1], je vous serais infiniment obligé. Madame Denis et moi nous vous sommes attachés pour jamais. V.

LETTRE MMCLXXXIII.

A M. DE FORMONT.

Aux Délices, 13 juin.

Mon ancien ami et mon philosophe, je vous regretterai toute ma vie, vous et madame du Deffand. Elle s'est donc accoutumée à la perte de la vue. Il me reste des yeux, mais c'est presque tout ce qui

[1] * Collini allait être congédié par Voltaire, non pour avoir manqué d'égards à celui-ci, ce qui lui arrivait trop souvent, mais pour s'être moqué, dans une lettre à l'une de ses maîtresses, de la laideur de madame Denis. Waguière, alors âgé d'environ seize ans, ne tarda pas à remplacer Collini auprès de Voltaire, chez lequel il était depuis la fin de 1754. (Clog.)

me reste. Je ne lui écris pas; qu'aurais-je à lui mander de ma solitude? que je vois de mon lit le lac de Genève, le Rhône, l'Arve, des campagnes, une ville, et des montagnes. Cela n'est pas honnête à dire à quelqu'un qui a perdu deux yeux, et, qui pis est, deux beaux yeux; mais je voudrais l'amuser et vous aussi. Je voudrais vous envoyer certain poëme dans le goût de *messer Ariosto*, qui court dans Paris, indignement défiguré, plein de grossièretés et de sottises. Je veux en faire pour vous une petite copie bien propre, et vous l'envoyer. Vous en connaissez déja quelque chose; il est juste que vous l'ayez tout entier, et tel que je l'ai fait, puisque des gens sans goût l'ont tel que je ne l'ai pas fait. Mandez-moi comment et par qui je peux vous faire tenir cette ancienne plaisanterie, que je m'amusai à corriger il y a quelques années. Je ne veux pas perdre mes peines; et c'est en être payé que de faire passer deux ou trois heures à me lire, les gens qui sont capables de bien juger. Notre ami Cideville est de ce petit nombre. S'il est encore à Paris quand vous aurez cet ancien rogaton, je vous prierai de lui en faire part; car deux copies sont trop longues à faire. J'aimerais mieux vous envoyer cette espèce d'*Histoire générale* qu'on a autant défigurée que mon petit poëme ariostin. C'est un ouvrage plus honnête, plus convenable à mon âge et à mon goût; mais il faut un peu de

temps pour achever le tableau des sottises humaines, *depuis Charlemagne jusqu'à nos jours*. J'ai été indigné et ennuyé de la manière dont on a presque toujours écrit les grandes histoires, chez nos modernes. Un homme qui ne saurait pas que Daniel est un jésuite le prendrait pour un sergent de bataille. Cet homme ne vous parle jamais que d'aile droite et d'aile gauche. On retrouve enfin le jésuite, quand il est à Henri IV, et c'est encore bien pis. Il semble qu'il ait voulu écrire la vie du révérend père Cotton, et qu'il parle par occasion du meilleur roi qu'ait eu la France ; mais ce qu'il oublie toujours c'est la nation. L'histoire des mœurs et de l'esprit humain a toujours été négligée. C'est un beau plan que cette histoire ; c'est dommage que la Bibliothèque du roi ne soit pas sur les bords de mon lac. Je n'ai pas laissé de trouver quelque secours ; je travaille quand je me porte tolérablement ; je bâtis, je plante, je sème, je cultive des fleurs, je meuble deux maisons aux deux bouts du lac ; tout cela fort vite, parceque la vie est courte. Madame Denis a eu assez de philosophie et assez d'amitié pour quitter la vilaine maison que nous occupions à Paris[1], et pour se transporter dans le plus beau lieu de la nature. Il fallait sans doute cette philosophie et cette amitié, car on est assez porté à croire qu'un trou à Paris vaut mieux qu'un pa-

[1] * Rue *Traversière*. (CLOG.)

lais ailleurs. Pour moi, je n'aime ni les trous ni les palais; mais je suis très content d'une maison riante et commode, encore plus content de mon indépendance, de ma vie libre et occupée; et sans vous, sans madame du Deffand, sans quelques autres personnes que je n'oublierai jamais, je serais bien loin de connaître les regrets. Adieu, mon ancien ami; continuez à tirer le meilleur parti que vous pourrez de ce songe de la vie. Je vous embrasse tendrement

LETTRE MMCLXXXIV.

A LOUIS-EUGÈNE,

PRINCE DE WURTEMBERG.

Aux Délices, 14 juin.

Un Suisse, un solitaire, un de vos serviteurs les plus tendrement attachés, qui ne lit point les gazettes, qui ne sait rien de ce qui se passe dans ce monde, sait pourtant que votre altesse sérénissime est au milieu des coups de canon, dans une île de la Méditerranée, qui appartenait autrefois à Vénus, ensuite aux Carthaginois; qui n'est pas faite pour des Anglais, et qui sera bientôt tout entière à M. le maréchal de Richelieu. Si vous êtes là, monseigneur, comme je n'en doute pas, vous avez très bien fait d'y venir en si bonne compagnie. On ne peut pas toujours être à l'affût d'un canon

ou au bivouac : on ne peut pas toujours exposer sa vie, quelque agréable que cela soit. Il y a toujours du temps de reste avec la gloire, et c'est ce qui m'encourage à écrire à votre altesse sérénissime. Je me donne rarement cet honneur, parceque les plaisirs ne sont pas faits pour moi. Un vieux malade retiré sur les bords d'un lac n'est plus fait pour entretenir un jeune prince guerrier, quelque philosophe que soit ce prince.

Si dans les moments de relâche que vous donne le siége, vous vous occupez à lire, il paraît depuis peu des Mémoires du feu marquis de Torci[1], dignes d'être lus de votre altesse. Elle y verra un détail vrai et instructif des humiliations que Louis XIV eut à essuyer pendant qu'il demandait grace aux Hollandais. Vous contribuez actuellement, monseigneur, à une gloire aussi grande que ces abaissements furent tristes.

La Beaumelle, après avoir déterré, je ne sais comment, les *Lettres de madame de Maintenon*, en a inondé le public. Vous verrez dans ces lettres peu de faits, et encore moins de philosophie.

Le même La Beaumelle a compilé sur des manuscrits six volumes de *Mémoires*[2] pour servir à

[1]* J. B. Colbert, marquis de Torci, mort le 2 septembre 1746. La première édition de ses *Mémoires* parut vers le commencement de mai 1756, en 3 vol. in-12. (CLOG.)

[2]* *Mémoires pour servir à l'Histoire de madame de Maintenon et à celle du siècle passé*; Amsterdam, 1755-56, in-12. (CLOG.)

l'histoire de Louis XIV et de sa cour; mais il a mêlé au peu de vérités que ces mémoires contenaient toutes les faussetés que l'envie de vendre son livre lui a suggérées, et toutes les indécences de son caractère. Peu d'écrivains ont menti plus impudemment.

Je vous dirai la vérité, monseigneur, quand je vous dirai qu'il ne tient qu'à moi d'aller dans un pays[1] où j'ai fait autrefois ma cour à votre altesse, et que ce n'est pas dans ce pays-là que je voudrais lui renouveler mes hommages.

Je crois que M. le prince de Beauvau a souvent le bonheur de vous voir. C'est après vous, monseigneur, celui dont je suis le plus fâché d'être éloigné. Votre altesse sérénissime sait à quel point et avec quel tendre respect je lui serai toujours dévoué.

LETTRE MMCLXXXV.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 14 juin.

J'ai quelque orgueil, mon *héros*, de voir une partie de ma destinée unie à la vôtre. Il est assez

[1]* La Prusse. — Voyez plus haut deux notes des lettres MMCLXXVII et MMCLXXXII. — On envoya le duc de Nivernais en ambassade à Potsdam, et Frédéric se moqua du poëte diplomate. (CLOG.)

dlaisant que je sois, après vous, l'homme le plus réellement intéressé à la prise de Port-Mahon. Je me suis avisé de faire le prophète. Vous accomplirez sans doute ma prophétie; elle est très claire; il y en a eu jusqu'ici peu dans ce goût-là. Votre panégyriste est devenu votre astrologue. Par quel hasard faut-il que ma prédiction coure Paris, avant que le maudit rocher de M. Blakeney se soit rendu? Le même jour que j'ai reçu la lettre dont vous honorez votre petit prophète, j'ai appris que mon *petit compliment*[1] était répandu dans Paris. C'est Thieriot-*la-Trompette* qui me dit l'avoir vu et tenu, et même l'avoir désapprouvé. Il y a long-temps que je vous avertis que vous aviez probablement quelque secrétaire bel esprit qui rendait publiques les galanteries que je vous écrivais quelquefois. Je suis bien sûr que ce n'est pas moi qui ai divulgué ma prophétie. Je ne l'ai certainement envoyée à personne qu'à mon *héros;* c'était un secret entre le ciel et lui. Thieriot fait quelquefois sa cour à madame la duchesse d'Aiguillon; si c'est chez elle qu'il a vu ma lettre, peut-être madame d'Aiguillon n'en aura pas laissé prendre de copie; et, en ce cas, il n'y a que quelques lambeaux de publiés.

Voyez, monseigneur, comment notre secret a pu transpirer. Je vous envoyai cette saillie par

[1] * Les vers qui font partie de la lettre du 3 mai 1756 à Richelieu. (Clog.)

M. le duc de Villars, et je ne lui en fis pas confidence. Nul autre que vous au monde n'a vu la prédiction. Si vous l'avez fait lire à quelque profanateur de ces mysteres, il n'y a pas grand mal. Vous me justifierez bientôt[1]; vous confondrez les incrédules comme les envieux; on verra bien que vous êtes un *héros*, et que je ne suis pas un prophète de Baal.

Au milieu des coups de canon, vous soucieriez-vous de savoir que La Beaumelle, qui s'est fait, je ne sais comment, héritier des papiers de madame de Maintenon, a fait imprimer quinze volumes, soit de *Lettres*, soit de *Mémoires?* Ce ramas d'inutilités est relevé par un tas d'impudences et de mensonges qui est fait tout juste pour l'avide curiosité du public. Il y a quatre-vingts ou cent familles outragées; voilà ce qu'il faut au gros des hommes. Il y a parmi les Lettres de madame de Maintenon une lettre de M. le duc de Richelieu votre père[2] qui certainement n'était pas faite pour être publique. Les termes qui vous regardent sont bien peu mesurés, et il est désagréable que monsieur votre fils soit à portée de les voir. Il me parait bien indécent de révéler ainsi des secrets de famille du vivant des intéressés.

[1]* Cette justification eut lieu le 28 du même mois, jour de la prise du fort Saint-Philippe. (CLOG.)

[2]* Père *putatif*. (CLOG.)

Mais, après tout, qu'importe qu'on attaque la conduite de M. le duc de Fronsac[1] en 1715, pourvu qu'on rende justice à M. le maréchal de Richelieu en 1756?

Prenez votre Mahon, triomphez des Anglais et des mauvais discours. Je lève les mains[2] au ciel sur mes montagnes, et je chanterai le *Te Deum* en terre hérétique.

Madame Denis et moi nous sommes les deux Suisses qui aiment le plus votre gloire et votre personne.

LETTRE MMCLXXXVI[3].

A M. DE BRENLES.

Aux Délices, 15 juin.

On dit le colonel Constant mort[4]. Si cela est, j'en suis très affligé, et je suis étonné de vivre. Voilà donc, mon cher ami, ce que c'est que ce

[1] * Titre porté par le *héros* de Voltaire jusqu'en mai 1715. (CLOG.)

[2] * Comme Moïse. — *Exode*, XVII, 11. (CLOG.)

[3] * Cette lettre, imprimée parmi celles de 1755 dans l'édition de MM. Renouard et Lequien, est de 1756, date qu'elle a dans le recueil de *Lettres* publié par J. J. Paschoud en 1821. (CLOG.)

[4] * Il est probablement question ici de Philippe-Germain Constant, colonel dans le régiment de *Chambrier*, au service de Hollande, et second des quatre fils du lieutenant-général Constant de Rebecque. Le colonel Constant n'était âgé que de vingt-huit ans quand il mourut; c'était un jeune homme de beaucoup d'esprit. — Le lieutenant-général Constant, que Voltaire, dans sa lettre du 27 janvier 1765 à

fantôme de la vie. On s'en plaint, on la maudit, on la prodigue, on l'aime, et elle s'évanouit comme une ombre. Puisse madame votre femme avoir fait un heureux! je suis bien sûr au moins qu'elle aura fait un honnête homme et un homme d'esprit.

Toutes vos nouvelles sont aussi fausses que le beau conte qu'on fesait des catholiques qui ne

Richelieu, appelle *gros diable de général au service de Hollande*, avait cinq enfants, savoir :

1° Constant d'Hermenches, appelé *bel Orosmane*, dans la lettre du 6 février 1757 à d'Argental ;

2° Philippe-Germain Constant, dont il s'agit dans la lettre ci-dessus ;

3° Juste-Louis Constant de Rebecque, mort le 3 février 1812 à Brevans près de Dôle ; père de Henri-Benjamin Constant, l'un de nos plus honorables députés, né à Lausanne le 25 octobre 1767 ;

4° Samuel Constant de Rebecque, né en 1729, mort en octobre 1800 ; il était major, au service de Hollande, dans le régiment *Cornabé*, qu'il quitta un an après son mariage avec Charlotte Pictet, fille du professeur en droit avec lequel Voltaire fut en correspondance ; il était homme de lettres, et M. Benjamin Constant lui a consacré un article dans la *Biographie universelle ;* après son mariage on l'appela Constant-Pictet, pour le distinguer de ses autres frères ; c'est par erreur que je l'ai confondu avec le baron d'Hermenches, tome IV des *Poésies*, page 382 ;

5° La marquise de Gentil, qui demeurait à Mon-Repos, dans un faubourg de Lausanne, et chez laquelle Voltaire eut une salle de théâtre où il jouait avec ses acteurs de société.

La famille Constant de Rebecque, déjà fort connue par les officiers distingués et par les hommes de mérite qu'elle a produits depuis plus de deux siècles, et à laquelle M. Benjamin Constant a donné, de nos jours, un si grand lustre, est originaire d'Aire en Artois, ou Aire-sur-la-Lys, petite ville du département du Pas-de-Calais. (Clog.)

voulaient point d'un catholique à Échallens. Je voudrais bien que la nouvelle touchant le colonel Constant fût aussi fausse. Mille tendres respects à l'accouchée et à tous nos amis.

LETTRE MMCLXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 15 juin.

Mon cher ange, nos amours sont furieusement traversées. Je ne pourrai, de plus de trois mois, travailler à cette tragédie[1] que vous voulez avec tant d'obstination, et que j'ai déja esquissée pour vous plaire. Vous savez que Villars ne peut être par-tout. On va imprimer une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, à la suite d'une espèce d'*Histoire universelle*. Je crois vous l'avoir déja mandé. Je lis cette compilation des *Mémoires de madame de Maintenon*, et j'admire comment un homme a l'audace de publier tant de sottises, tant de mensonges et de contradictions, d'insulter tant de familles, de parler si insolemment de tout ce qu'il ignore, et comment on a la bonté de le souffrir. Il est assez singulier que cet homme soit à Paris, et que je n'y sois pas. Il a eu quelques bons mémoi-

[1]* Sans doute *Zulime*, dont Voltaire fit, non une bonne piece, mais une pièce *toute neuve*. (Clog.)

res, et il a noyé le peu de vérités inutiles que contiennent les *Mémoires de Dangeau, de Huber*[1], *de mademoiselle d'Aumale*[2], dans un fatras d'impostures de sa façon. Il a trouvé le vrai secret d'être lu et d'être méprisé.

Il avance hardiment que le premier dauphin épousa mademoiselle Choin[3]. J'ai toujours entendu dire à ceux qui ont vécu avec elle, et surtout à madame de Villefranche et à madame de Bolyngbroke[4], que c'était un conte ridicule. Si vous avez pu, mon cher et respectable ami, déterrer un peu de vérité parmi les anecdotes d'erreur

[1]* L'abbé Huber, que Voltaire nomme dans le t. II de la *Philosophie*, p. 351, et dont il cite les *Mémoires* au commencement de sa lettre du 12 septembre 1757 à Thieriot. — On lit *Hébert* dans les éditions antérieures à la nôtre, au lieu de *Huber*. (CLOG.)

[2]* Les *Memoires de mademoiselle d'Aumale*, dont en 1828 M. de Monmerqué promettait la prochaine publication, ont dû paraître pour la première fois en 1829. (CLOG.)

[3]* Dans le t. I du *Siècle de Louis XIV*, p. 5, le langage de Voltaire est le même sur le mariage du Grand-Dauphin avec Marie-Émilie Joli de Choin, que beaucoup de personnes nomment encore *Chonin*, mais par erreur. M. de Monmerqué, dernier éditeur des *Souvenirs* de madame de Cailus, publiés en 1770 pour la première fois par Voltaire, n'est pas de l'avis de celui-ci sur l'existence de cette union secrète, qui lui parait *très vraisemblable*; et, pour appuyer son opinion, M. de Monmerqué, dans une de ses notes sur les *Souvenirs*, renvoie le lecteur aux *Memoires de mademoiselle d'Aumale*, déja cités, et à ceux du duc de Saint-Simon, tels qu'on les publie aujourd'hui (1829). (CLOG.)

[4]* Née Deschamps de Marsilli; mariée d'abord au marquis de Villette-Murçai, père de madame de Cailus, et ensuite à Bolyngbrucke. (CLOG.)

dont le monde est plein, daignez, à vos heures perdues, vous amuser à m'instruire, afin que je sorte au plus tôt du bourbier désagréable de l'histoire, pour me donner tout entier aux choses que vous aimez.

Vous n'aurez de moi que ce feuillet, une bouteille d'encre est tombée sur l'autre. Madame Denis et madame de Fontaine[1] vous embrassent. Cette Fontaine, la ressuscitée, est tout étonnée de ma maison et de mes jardins. Elle dit que cela serait bien beau auprès de Paris, mais je ne le crois pas.

LETTRE MMCLXXXVIII.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 16 juin.

Je ne suis pas étonné qu'on dévore ce ramas d'anecdotes où, parmi quelques vérités indifférentes tirées des *Mémoires de Dangeau, de Huber*, etc., tout fourmille de faussetés, de contradictions, et d'impostures. Le mensonge n'a jamais parlé avec tant d'impudence. Cela est fait pour être lu des ignorants oisifs, méprisé des sages, et pour indigner les gens en place. De quel front ce malheureux ose-t-il assurer que Monseigneur épousa

[1] * Cette nièce de Voltaire était depuis le 8 ou le 9 juin aux Délices, où elle eut à peine le temps de voir Collini. (CLOG.)

mademoiselle Choin, et que madame de Berri se maria au comte de Riom? Quand on avance de tels faits, il faut avoir ses garants. Il était réservé à ce siècle qu'un gredin parlât de la cour comme s'il y avait joué un rôle. Il prend la peine de combattre de temps en temps le *Siècle de Louis XIV*, et il porte la démence jusqu'à citer des passages qui n'y ont jamais été.

Je suis bien aise que ce soit un pareil coquin qui ait écrit contre vous. Il se dit *citoyen*[1] *de Montmartre*, il mérite d'être citoyen d'une chiourme. Que comptez-vous faire, mon ancien ami, de l'édition de mes bagatelles? Vous devriez bien venir voir l'auteur, et joindre votre portefeuille au mien. Nous pourrions faire quelque chose ensemble. Les Cramer ne se repentent pas de leur édition, quoiqu'il y en ait tant d'autres. Ils l'ont presque toute débitée en trois semaines; je ne m'y attendais pas. L'*Histoire générale* mérite un peu plus d'attention; on y joint le *Siècle de Louis XIV*, avec des additions et des notes qui sont assez curieuses. Vous ne nuiriez pas à cet ouvrage; nous le reverrions ensemble. Mes nièces auraient soin de vous rendre votre séjour aux Délices digne du nom que ma

[1] * Ce *citoyen* à longues oreilles était, comme nous l'avons dit plus haut, le jésuite limousin Senemaud. Voltaire ne connaissait pas encore en 1762 l'auteur de ce libelle jésuitique, comme le prouve la fin de sa lettre du 8 février de la même année à Damilaville. (CLOG.)

maison ose porter. J'y jouis de la paix, j'y travaille à loisir; ce sont là les vraies délices. Je serais trop heureux si j'avais de la santé et l'ami Thieriot. *Vale.*

P. S. La lettre[1] à M. le maréchal de Richelieu n'était pas assurément pour le public. Je ne l'ai communiquée à personne. S'il a fait voir mes prophéties, il les accomplira.

LETTRE MMCLXXXIX.

A MADEMOISELLE ***[2].

Aux Délices, près de Genève, 20 juin.

Je ne suis, mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux puisque je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils, il ne vous en faut point d'autre que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. Le

[1]* Du 3 mai précédent, en prose et en vers. (Clog.)

[2]* Selon les éditeurs de Kehl, cette demoiselle, plusieurs années après avoir consulté Voltaire sur les livres qu'elle devait lire, épousa Louis Dupui, reçu en 1756 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont ce savant ne tarda pas à devenir secrétaire perpétuel. (Clog.)

Tasse et l'Arioste vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poëtes vaut mieux que toutes les leçons; mais, puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis long-temps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque. Il y en a peu; mais on profite bien davantage[1] en les lisant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté; on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres[2].

Tenez-vous-en, mademoiselle, à tout ce qui plait en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Arioste, que parcequ'ils ont voulu avoir trop d'esprit; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec

[1]* Cet adverbe, qui s'emploie toujours absolument aujourd'hui, ne doit pas être suivi de *que*. Voltaire écrivant moins rapidement eût dit *bien plus que*, au lieu de *davantage que*. (Cloo.)

[2]* Dans les premiers mois de 1829, je ne sais quels petits rédacteurs d'un journal imprimé sur papier grand-in-folio traitaient d'écrivains *stationnaires*, de *Metternichs de la littérature*, ceux qui croient qu'il est très difficile de faire, non pas *autrement*, mais *mieux* que les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine, et de Voltaire. (Cloo.)

quel naturel madame de Sévigné et d'autres dames écrivent; comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans; je vous cite les héroïnes de votre sexe, parceque vous me paraissez faite pour leur ressembler. Il y a des pièces de madame Deshoulières qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle simplicité notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit, en le lisant, qu'il dirait en prose tout ce que Racine a dit en vers. Croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénelon, Bossuet, Racine, Despréaux, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler, en lisant souvent ceux qui ont bien écrit; on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela; on n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, mademoiselle, à ces longues réflexions; ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

LETTRE MMCXC.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 juin.

Mon très cher ange, j'ai fait venir les frères Cramer[1] dans mon ermitage. Je leur ai demandé pourquoi vous n'aviez pas eu, le premier, ce recueil de mes folies en vers et en prose; ils m'ont répondu que le ballot ne pouvait encore être arrivé à Paris. Ils disent que les exemplaires qui sont entre les mains de quelques curieux y ont été portés par des voyageurs de Genève; ils en sont la dupe. Lambert a attrapé un de ces exemplaires, et travaille jour et nuit à faire une nouvelle édition. Comment avez-vous pu soupçonner, mon cher ange, que j'aie négligé le premier de mes devoirs? Votre exemplaire devait vous être rendu par un nommé M. Dubuisson. Le Dubuisson et les Cramer disent qu'ils n'ont point tort; et moi je dis qu'ils ont très grand tort, puisque vous êtes mal servi.

Je n'ai point vu les feuilles de Fréron; je savais

[1] * Gabriel et Philibert Cramer (et non *Crammer*, comme l'écrivait Voltaire). La *Correspondance* (année 1768) contient deux lettres à Gabriel Cramer, que le patriarche de Fernei cite comme un homme de plaisir et *fort galant* dans celle du 4 septembre 1767 à d'Alembert. Les Cramer étaient en correspondance avec Voltaire depuis 1754. (Clog.)

seulement que *Catilina*[1] était l'ouvrage d'un fou, versifié par Pradon; et Fréron n'en dira pas davantage. C'est cependant à ce détestable ouvrage qu'on m'immola pendant trois mois; c'est cette pièce absurde et gothique à laquelle on donna la plus haute faveur.

L'ouvrage de La Beaumelle est bien plus mauvais et bien plus coupable qu'on ne croit; car qui veut se donner la peine de lire avec examen? c'est un tissu d'impostures et d'outrages faits à toute la maison royale et à cent familles. Il est juste que ce malheureux soit accueilli à Paris, et que je sois au pied des Alpes.

Dieu me préserve de répondre à ses personnalités! mais c'est un devoir de relever dans les *notes* du *Siècle de Louis XIV* les mensonges qui déshonoreraient ce beau siècle.

J'ai reçu une grande et éloquente lettre[2] de la Dumesnil; elle n'était pas tout-à-fait ivre quand elle me l'a écrite. Je vois que Clairon lui donne de l'émulation; mais, si elle veut conserver son ta-

[1]* Tragédie de Crébillon, 1748. (Clog.)

[2]* La réponse à cette lettre nous est inconnue. Voltaire, qui ne tenait *que chopine*, comme Voisenon, ne pardonnait pas à mademoiselle Dumesnil son goût excessif pour le vin; aussi ne l'appelait-il plus *sa reine*, comme dans sa lettre du 4 juillet 1743. Cette actrice, d'ailleurs excellente, était tellement ivre en jouant le rôle de Déjanire, en 1752, dans *les Héraclides* de Marmontel, qu'elle empêcha particulièrement cette tragédie de réussir. (Clog.)

lent, il faut qu'elle cesse de boire. Mademoiselle Clairon a des inclinations plus convenables à son sexe et à son état[1].

Je vous avoue une de mes faiblesses. Je suis persuadé, et je le serai jusqu'à ce que l'évènement me détrompe, qu'*Oreste* réussirait beaucoup à présent; chaque chose a son temps, et je crois le temps venu. Je ne vous dirai pas que ce succès me serait agréable, je vous dirai qu'il me serait avantageux ; il ouvrirait des yeux qu'on a toujours voulu fermer sur le peu que je vaux.

Si vous pouviez, mon cher ange, faire jouer *Oreste* quelque temps après *Sémiramis,* vous me rendriez un plus grand service que vous ne pensez. Vous pourriez faire dire aux acteurs qu'ils n'auront jamais rien de moi avant d'avoir joué cette pièce.

Je vous remercie de vos anecdotes. Le discours de Louis XIV, qu'on prétend tenu au maréchal de Boufflers, passe pour avoir été débité aux maréchaux de Villars et d'Harcourt. La plaine de Saint-Denis est bien loin du Quesnoi. Il eût été bien triste de dire qu'on se ferait tuer aux portes de Paris, quand les anciennes frontières n'étaient pas encore entamées.

Quoique je sois plongé dans le siècle passé, je

[1] Ximenès et Marmontel, tous deux auteurs *tragiques*, ont été mis au nombre des amants de mademoiselle Clairon. (CLOG.)

voudrais pourtant savoir si, dans le temps présent, l'abbé de Bernis est déclaré contre moi. Je ne le crois pas; je l'ai toujours aimé et estimé, et j'applaudis à sa fortune[1]. Instruisez-moi. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE MMCXCI.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 2 juillet.

Vos lettres, madame, sont bien aimables; mais ce n'est pas sans peine[2] qu'on jouit du plaisir de les lire. Il n'y a point de chat qui n'avoue que vous le surpassez beaucoup. Nous avons enfin au gîte ce célèbre Tronchin, qui vous était, je crois, très inutile. Votre régime vaut encore mieux que lui. Ce sera à vous seule que vous devrez une longue vie. Jouissez-en dans le sein de l'amitié avec madame de Broumath. Si je n'étais pas retenu dans

[1] * Bernis, qui n'avait pas huit cents livres de revenu en 1744, et qui, dans le monde littéraire, avait commencé par faire de petits vers contre Voltaire, jouissait en 1756 du plus grand crédit auprès de la Pompadour. Il venait de signer le funeste traité du 1er mai avec le comte de Staremberg, ambassadeur d'Autriche. Le royaume de France était alors tombé en quenouille, et, qui pis est, en *goupillon*. (Clog.)

[2] * L'écriture et la prononciation de Voltaire étaient très nettes; aussi n'aimait-il pas plus les pattes de mouches dans les lettres qu'on lui écrivait que le bredouillement dans la conversation. (Clog.)

mes Délices par ma famille, j'aurais pu avoir encore la consolation de vous voir à Strasbourg. L'électeur palatin avait bien voulu m'inviter à venir lui faire ma cour à Manheim. Je sens que j'aurais donné volontiers la préférence à l'île Jard. Vous savez d'ailleurs que j'ai renoncé aux cours.

Je ne sais pourquoi les parents du maréchal de Richelieu, qui sont avec lui devant Port-Mahon, ont fait courir le fragment d'une lettre que je lui écrivis il y a plus de six semaines. Ils comptaient apparemment prendre le fort Saint-Philippe plus tôt qu'ils ne le prendront. M. le duc de Villars me mande[1] qu'il vient d'envoyer encore un renfort de six cents hommes et de deux cent cinquante artilleurs. On ne dit point qu'on ait pris un seul ouvrage avancé. Cependant il me paraît qu'on ne doute pas qu'on ne vienne enfin à bout de cette difficile entreprise. Elle deviendra glorieuse par les obstacles.

Vous ne vous attendiez pas, madame, qu'un jour la France et l'Autriche seraient amies. Il ne faut que vivre pour voir des choses nouvelles. Tout solitaire, tout mort au monde que je suis, j'ai l'impertinence d'être bien aise[2] de ce traité.

[1]* Le fils du maréchal de Villars était en correspondance avec Voltaire depuis long-temps; mais la seule lettre de ce philosophe au duc recueillie jusqu'à présent, par nos prédécesseurs, est du 25 mars 1762. (CLOG.)

[2]* Voltaire en fut *bien fâché* après la bataille de Rosbach, et au

J'ai quelquefois des lettres de Vienne; la reine de Hongrie est adorée. Il était juste que le *Bien-Aimé* et la *bien-aimée* fussent bons amis. Le roi de Prusse prétend à une autre gloire; il a fait un opéra de ma tragédie de *Mérope;* mais il a toujours cent cinquante mille hommes et la Silésie.

Adieu, madame; recevez mes respects pour vous, pour toute votre famille, et pour madame de Broumath.

LETTRE MMCXCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 2 juillet.

Avez-vous reçu enfin, mon cher ange, cette édition [1] qui est en chemin depuis plus d'un mois?

C'est une pièce complexe, à ce que je vois, que celle de Port-Mahon. Nous ne touchons pas encore au dénouement, et bien des gens commencent à siffler. Ma petite lettre, non trop tôt écrite, mais trop tôt envoyée par M. d'Egmont à madame d'Egmont [2], donne assez beau jeu aux rieurs. On

printemps de 1758, quand il vit que l'amitié du *Bien-Aimé* et de la *bien-aimée* coûtait à la France trois cents millions et cinquante mille hommes. (Clog.)

[1] * Imprimée par les frères Cramer. (Clog.)

[2] * Mademoiselle de Richelieu, née à Montpellier le 1er mars 1740;

en a supprimé la prose, et on n'a fait courir que les vers, qui ont un peu l'air de vendre la peau de l'ours avant qu'on l'ait mis par terre. Si M. de Richelieu ne prend pas ce maudit rocher, il retrouvera à Versailles et à Paris beaucoup plus d'ennemis qu'il n'y en a dans le fort Saint-Philippe. Il faut pour mon honneur, et pour le sien sur-tout, qu'il prenne incessamment la ville. Il se trouverait, en cas de malheur, que mes compliments n'auraient été qu'un ridicule. Je vous prie de bien dire, mon cher ange, que je n'ai pas eu celui de répandre des éloges si prématurés. Si M. d'Egmont avait été un grand politique, il ne les aurait fait courir qu'à la veille de prendre la garnison prisonnière.

La Beaumelle m'embarrasse un peu davantage; il est triste d'être obligé de lui répondre; cependant il le faut. Son livre a trop de cours pour que je laisse subsister tant d'erreurs et tant d'impostures. Il attaque cent familles, il prodigue le scandale et l'injure sans la moindre preuve; il parle de tout au hasard; et plus il est audacieux dans le mensonge, plus il est lu avec avidité. Je peux vous répondre qu'il y a peu de pages où l'on ne trouve des mensonges très aisés à confondre. Il faut les relever, la preuve en main, dans des notes au bas

mariée le 10 février 1756 au comte d'Egmont-Pignatelli, nommé lieutenant-général en 1762. (Clog.)

des pages du *Siècle de Louis XIV*, sans aucune affectation, et par le seul intérêt de la vérité. Si vous et vos amis vous aviez remarqué quelque chose d'important, je vous serais bien obligé d'avoir la bonté de m'en avertir; peut-être même les yeux du public commencent-ils à s'ouvrir sur cette insolente rapsodie. On me mande que les gens un peu instruits en pensent comme moi; à la longue ils dirigent le sentiment du public. Nous voilà bien loin de la tragédie, mon cher ange; j'ai besoin pour ce travail de n'en avoir aucun autre sur les bras, de quelque nature que ce soit. Tronchin est revenu; je lui donne ma santé à gouverner, et mon ame à vous. Mille tendres respects à tous les anges.

LETTRE MMCXCIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

(A VOUS SEUL.)

Aux Délices, 5 juillet.

Pardonnez à mes importunités, mon *héros*. Je me flatte que vous prendrez, ce mois-ci, le rocher et les Anglais. Tant mieux que la besogne soit difficile, vous en aurez plus de gloire. Vous connaissez Paris et Versailles; vous savez comme on a murmuré que la ville de l'Europe la plus forte,

après Gibraltar, n'ait pas été prise en quatre jours; et, si vous aviez pu l'emporter d'emblée, on aurait dit, cela était bien aisé. Vous triompherez des difficultés, des Anglais, des sots, et des jaloux.

Tronchin est revenu de Paris; il en a été l'idole, et jamais idole n'a reçu plus d'offrandes. Il a tout vu, tout entendu; il connaît tous ceux qui osent vous porter envie. Une certaine personne[1] lui a parlé avec une confiance étonnante. Je n'ai qu'un reproche à me faire, lui a-t-elle dit, c'est d'avoir fait du mal à M. de M....; mais j'ai été trompée, etc., etc., etc.

On a parodié la petite lettre que j'avais eu l'honneur de vous écrire; tant mieux encore. Je vais préparer des fusées, et je compte donner un feu le jour que j'apprendrai que vous êtes entré dans la place. En vérité, vous devriez bien me faire savoir par un de vos secrétaires dans quel temps à-peu-près vous souperez dans le fort Saint-Philippe; vous feriez là une bonne œuvre. Élève du maréchal de Villars et son successeur, battez les ennemis de la France et les vôtres.

Il y a dans le monde un petit coin de terre où

[1]* Cette *certaine personne* n'était-elle pas la Pompadour, qui, de concert avec le comte d'Argenson, ministre de la guerre, qu'elle fit pourtant renvoyer six mois plus tard, avait tenté vainement de mettre obstacle aux succès du maréchal dans son expédition?
(CLOG.)

vous êtes adoré. Le lac de Genève retentit de votre nom. Recevez mes vœux, mon encens, mon attachement, mon tendre respect.

LETTRE MMCXCIV.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

Aux Délices, 6 juillet.

Mon cher ami, il est vrai que l'homme en question[1] s'est conduit avec ingratitude envers ma nièce et moi, qui l'avions accablé d'amitiés et de

[1] * Si Collini, que Voltaire ne nomme pas ici par ménagement, n'eût offensé que le philosophe, il fût encore resté long-temps son secrétaire; mais le jeune Florentin, auquel les femmes tournaient la tête et donnaient *un esprit tracassier*, comme le dit madame Denis dans une lettre du 26 janvier 1760 à l'avocat Dupont, eut l'imprudence de se moquer de cette dame en écrivant à une demoiselle de la petite ville de Rolle. Sa lettre, restée ouverte, ayant été remise par une femme de chambre à la nièce de Voltaire; l'auteur de *la Coquette punie*, qui, bien que *louche*, ne pardonnait pas plus que Junon les outrages faits à sa beauté, n'eut pas de repos que Collini ne fût congédié. Toutefois celui-ci, avant de quitter Voltaire, eut avec lui une conférence de plus d'une heure: « Il me demanda, « dit Collini dans ses Mémoires, si j'étais suffisamment muni d'ar- « gent. Je lui répondis que j'en avais assez pour mon voyage, et pour « être à l'abri de la gêne pendant quelque temps. Sans me répondre, « il alla à son bureau, en tira un rouleau de louis, et me dit : *Pre- « nez cela, on ne sait ce qui peut arriver.* Je le remerciai; il m'embras- « sa, et je quittai, les larmes aux yeux, la maison des Délices. »
(CLOG.)

présents. J'ai été obligé de le renvoyer. Je ne me suis jamais trompé sur son caractère, et je sais combien il est difficile de trouver des hommes.

Je vous avoue que j'en prendrais bien volontiers un de votre main; mais j'ai toute ma famille auprès de moi, et un très grand nombre de domestiques; de sorte qu'il ne me reste pas un logement à donner. Madame Denis vous fait les plus tendres compliments. Je vous prie, mon cher ami, de ne nous pas oublier auprès de M. et de madame de Klinglin.

Je vous plains toujours d'être à Colmar, et, en vous regrettant, je me sais bon gré d'être aux Délices. Je ne connais en vérité d'autre chagrin que celui d'être séparé de vous. Vous avez une femme aimable, de jolis enfants. Soyez heureux, s'il est possible de l'être. Je vous embrasse tendrement.

VOLTAIRE.

LETTRE MMCXCV[1].

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 7 juillet.

[2]Ho ricevuto colla più viva gratitudine, caro signor mio, ciò che ho letto col più gran piacere. Siete giudice d' ogni arte, e maestro d' ogni stile, *et doctus sermonis cujuscumque linguæ.* On m'assure que vous êtes parti de Venise après l'avoir instruite; que vous allez à Rome et à Naples. On me fait espérer que vous pourrez faire encore un voyage en France, et repasser par Genève; je le desire plus que je ne l'espère. Vous trouveriez les environs de Genève bien changés; ils sont dignes des regards d'un homme qui a tout vu. Je n'habite que la moindre maison de ce pays-là; mais la situation en est si agréable, que peut-être, en voyant de votre fenêtre le lac de Genève, la ville, deux rivières, et cent jardins, vous ne regretteriez pas absolument Potsdam. Ma destinée a été de vous voir à la campagne, ne pourrais-je vous y revoir encore?

Ella troverà difficilmente un pittore tal quale lo

[1]* Dans la *Correspondance*, il n'y a pas de lettre à Algarotti entre celle du 24 septembre 1751 et celle-ci. (Clog.)

[2]* Voltaire supprimait ici l'*h*, comme quelques écrivains italiens ; mais cette orthographe n'a pas prévalu. (Clog.)

vuole, e più difficilmente ancora un impresario, o un Swerts, che possa far rappresentare un opera conforme alle vostre belle regole; ma troverà nel mio ritiro *des Délices,* un dilettante appassionato di tutto ciò che scrivete, e non meno innamorato della vostra gentilissima conversazione.

Je suis trop vieux, trop malade, et trop bien posté pour aller ailleurs. Si je voyageais, ce serait pour venir vous voir à Venise; mais si vous êtes en train de courir, per Dio venite a Ginevra. Farewell, farewell; I love you sincerely, and for ever.

LETTRE MMCXCVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 16 juillet.

Mon cher ange, on voit bien que vous ne m'écrivez pas les secrets de l'état, car vous m'envoyez vos lettres sans les cacheter. M. Tronchin, le conseiller de Genève, voit que vous attendez toujours avec impatience une tragédie; il y a grande apparence que la sienne[1] sera la première que vous aurez. Je vous servirai un peu plus tard. Il est permis d'être lent à mon âge. Vous me pardonne-

[1]* Sans doute celle de *Nicéphore*. (Clog.)

rez bien de préférer quelque temps Louis XIV aux héros de l'antiquité. Je ne pourrai être absolument à leurs ordres et aux vôtres que quand j'aurai mis le *Siècle de Louis XIV* dans son nouveau cadre.

Souffrez que je me défie un peu de toutes les anecdotes; celle des campements du prince Eugène, depuis le Quesnoi jusqu'à Montmartre, est plus que suspecte. Comment veut-on qu'on ait pris à Denain ce projet de campagne? Le prince Eugène n'avait pas son portefeuille dans les retranchements de Denain, où il n'était pas. Je ne veux pas ressembler à ce La Beaumelle, qui répète tous les bruits de ville à tort et à travers, qui paraît avoir été le confident de Monseigneur et de mademoiselle Choin, et qui parle du duc d'Orléans comme s'il avait souvent soupé avec lui.

Si jamais on imprime les *Mémoires*[1] du marquis de Dangeau, on verra que j'ai eu raison de dire qu'il fesait écrire les *nouvelles* par son valet de chambre. Le pauvre homme était si ivre de la

[1] Voltaire, en 1770, en publia un extrait qui, dans notre édition, fait suite au *Siècle de Louis XIV*. Voyez, à la fin du chapitre XXVI, ce qu'il dit du marquis et de ses *nouvelles à la main*. — Mesdames de Genlis et de Sartori en ont donné, la première, un *Abrégé*, la seconde, un *Extrait*, en 1817. L'année suivante, Lémontei fit paraître, en tête de son *Essai sur l'Établissement monarchique de Louis XIV*, de *Nouveaux Mémoires du marquis de Dangeau*, ce qui lui fournit l'occasion de prouver que madame de Genlis, en copiant un passage du même *journal*, où il est question du jeune Arouet, INCORRIGIBLE, selon elle, avait en un moment de distraction. (CLOG.)

cour, qu'il croyait qu'il était digne de la postérité de marquer a quelle heure un ministre était entré dans la chambre du roi. Quatorze volumes sont remplis de ces détails. Un huissier y trouverait beaucoup à apprendre, un historien n'y aurait pas grand profit à faire. Je ne veux que des vérités utiles. J'ai cherché à en dire depuis le temps de Charlemagne jusqu'à nos jours. C'est peut-être l'emploi d'un homme qui n'est plus historiographe, car ceux qui l'ont été ont rarement dit la vérité. Il y en a à présent de bien agréables à dire à M. le maréchal de Richelieu. J'étais fâché que ma prophétie courût parcequ'on pouvait me soupçonner d'en avoir fait les honneurs, mais j'étais fort aise d'être le premier à lui rendre justice. Il eut la bonté de me mander, le 29 du mois passé, l'accomplissement de ma prophétie. Nous autres voisins du Rhône nous savons toujours les nouvelles quelques jours avant vous autres Parisiens.

M. le duc de Villars avait encore mademoiselle Clairon il y a trois jours. Je lui ai écrit[1], à cette Idamé; et si ma santé le permettait, j'irais l'entendre à Lyon; mais je sens que je ne me transplanterais que pour venir vous voir, mon cher ange. Je pourrais bien faire cette partie l'annee prochaine, avec quelques héros a cothurne et

[1] * Cette lettre est sans doute perdue. (CLOG.)

quelques héroïnes. Il n'est pas mal de se tenir quelque temps à l'écart; c'est presque le seul préservatif contre l'envie et contre la calomnie, encore n'est-il pas toujours bien sûr.

Je ne sais pas comment *Sémiramis* aura réussi sans mademoiselle Clairon. Si la demoiselle Dumesnil continue à boire, adieu le tragique. Il n'y a jamais eu de talents durables avec l'ivrognerie. Il faut être sobre pour faire des tragédies et pour les jouer.

On me paraît de tous côtés très indigné contre La Beaumelle. Plusieurs personnes même trouvent assez étrange que cet homme soit tranquille à Paris, et que je n'y sois pas; mais ces gens-là ne voient pas que tout cela est dans l'ordre. Adieu, mon divin ange; mes nièces vous embrassent. Madame de Fontaine est un miracle de Tronchin; si cela continue, vous la reverrez avec des tétons. Il fait bien chaud pour jouer *Sémiramis;* mais Crébillon ne fera-t-il pas jouer la sienne? c'est un de ses ouvrages qu'il estime le plus. Adieu; mille respects à tous les anges.

LETTRE MMCXCVII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 juillet.

Mon *héros* et celui de la France, en vertu du petit billet[1] dont vous daignâtes m'honorer après votre bel assaut, j'eus l'honneur de vous dire tout ce que j'en pense, et de vous écrire à Compiègne. Vous allez être assassiné de poëmes et d'odes. Un jésuite de Mâcon, un abbé de Dijon, un bel esprit de Toulouse, m'en ont déja envoyé. Je suis le bureau d'adresses de vos triomphes. On s'adresse à moi comme au vieux secrétaire de votre gloire.

Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est une Histoire de la révolution de Gênes, très sagement écrite et très exacte, qui parait depuis peu en italien. On m'en a apporté la traduction en français; on vous y rend toute la justice qui vous est due[2]. Je vais incessamment la faire imprimer. J'avoue qu'il y a un peu d'amour-propre à moi de voir que l'Europe vous regarde des mêmes yeux que je vous

[1]* Daté du 29 juin, jour où Port-Mahon capitula, et où Voltaire dut gagner vingt guinées pariées par lui contre *le fou d'Anglais* dont il est parlé plus haut, lettre MMCLXIX. (CLOG.)

[2]* Voyez, à la fin du chapitre XXI du *Siècle de Louis XV*, ce que Voltaire dit de Richelieu à l'occasion de la *Révolution de Gênes*, années 1746 et 1747. (CLOG.)

ai vu depuis plus de vingt ans; mais, en vérité, il y a cent fois plus d'attachement que de vanité dans mon fait.

On dit que M. le duc de Fronsac[1] était fait comme un homme qui vient d'un assaut, quand il a porté la nouvelle. Il était, avec les graces qu'il tient de vous, orné de toutes celles d'un brûleur de maisons. Il tient cela de vous encore. Demandez à votre écuyer si vous n'aviez pas votre chapeau en clabaud, et si vous n'étiez pas noir comme un diable, et poudreux comme un courrier, à la bataille de Fontenoi.

Je vous importune; pardonnez au bavard.

LETTRE MMCXCVIII.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 21 juillet.

Le succès fait la renommée[2].

Vous le voyez bien, mon ancien ami; une lettre

[1] Ce duc, qui avait montré de la valeur au siège de Port-Mahon, venait de recevoir la croix de Saint-Louis pour récompense. Quant au maréchal de Richelieu, Louis XV, asservi à la Pompadour, le questionna dédaigneusement, pour tout compliment, *sur la qualité des figues de Minorque*, comme si les Français n'y eussent fait qu'une guerre à coups de pommes cuites. (CLOG.)

[2] Trente-sixième vers de la lettre du 3 mai 1756 à Richelieu (CLOG.)

anonyme que je reçois, selon ma coutume, m'apprend qu'on imprime une critique dévote[1] contre mes ouvrages; mais ces gens-là seront forcés d'avouer que je suis prophete. M. le maréchal de Richelieu a bien voulu témoigner à son Habacuc le gré qu'il lui savait de ses prédictions, en daignant me mander ses succès le jour de la capitulation. J'ai su sa gloire aux Délices avant qu'on la sût à Compiégne. Vous n'imagineriez pas ce que c'était que ce fort Saint-Philippe; c'était la place de l'Europe la plus forte. Je suis encore à comprendre comment on en est venu à bout. Dieu merci, vous autres Parisiens, vous ne regretterez plus M. de Lowendahl. Votre damné vous a-t-il dit tout ce qui se passe en Allemagne? Je regarde les affaires publiques à-peu-près du même œil dont je lis Tite-Live et Polybe.

« *Non me agitant* populi fasces, *aut* purpura regum,...
« Aut conjurato descendens Dacus ab Histro. »

VIRG., *Georg.*, lib. II, v. 495-97.

J'attends, avec quelque impatience, le brillant philosophe d'Alembert[2]; peut-être va-t-il plus loin que Genève, mais il y a apparence qu'il prendrait

[1] C'était peut-être quelque mandement. Du reste, ce fut vers cette époque que parut *l'Anti-Naturaliste, ou Examen du Poëme de la Religion naturelle*: Berlin, 1756, in-8° de 21 pages. (CLOG.)

[2] Il passa quelques jours aux Délices, avec Patu, dans le mois d'auguste suivant. (CLOG.)

mal son temps. A l'égard du philosophe[1] un peu plus dur, dont vous me parlez, je crois qu'il ne sera heureux ni sur les bords de la Sprée, ni sur les bords de la Seine. On dit que ce n'est pas chose aisée d'être heureux :

« . . . . Hic est,
« Est Ulubris, etc. . . . . »
HOR., lib. I, ep. XI, v. 29.

Je ne reçois que des lettres remplies d'indignation et de mépris pour ces insolents Mémoires de madame de Maintenon. Je vous avoue que c'est une espèce de livre toute neuve. Le faquin parle de tous les grands hommes, de tous les princes, comme s'il avait vécu familièrement avec eux, et débite ses impostures avec un air de confiance, de hauteur, de familiarité, de plaisanterie, qui en imposera aux barons allemands et aux lecteurs du Nord. On me conseille de le confondre dans quelques notes, au bas des pages du *Siècle de Louis XIV*, qu'on réimprime avec l'*Histoire générale*.

Si les *Mémoires* de ce Cosnac[2] sont imprimés, je vous prie de me les envoyer. Vous avez la voie

[1] * Maupertuis, que son ancienne fureur contre Voltaire fesait dépérir de jour en jour, et que des maux de poitrine venaient de ramener en France. (CLOG.)

[2] * Daniel de Cosnac, nommé évêque de Valence quand il était à peine baptisé ou tonsuré; mort en 1708 à Aix, dont il était archevêque. (CLOG.)

sûre de M. Bouret. Puis-je m'adresser à vous, mon ancien ami, pour les livres que vous jugerez dignes d'être lus? Vous m'aviez promis les deux *sermons*[1] de Lambert.

Je ne vous ai point envoyé l'énorme édition des Cramer, parceque j'ai jugé que vous auriez presque en même temps celle[2] de Paris; cependant, si vous en êtes curieux, je vous la ferai tenir. Il y a bien des fautes, je suis aussi mauvais correcteur d'imprimerie que mauvais auteur. *Intereà vale et scribe, amice, amico veteri.*

LETTRE MMCXCIX.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Aux Délices, 24 juillet[3]

Vraiment, notre grand-aumônier, c'est bien à un vieux Suisse de faire des épithalames!

[1]* Les poemes de *la Loi naturelle* et du *Désastre de Lisbonne*, dont une nouvelle édition paraissait depuis la fin de juin. (CLOG.)

[2]* Imprimée par Lambert, à qui Voltaire fesait présent de ses ouvrages comme aux Cramer. (CLOG.)

[3]* Cette lettre, imprimée avec celles de 1755 dans les éditions de MM. Renouard et Lequien, est de 1756. Madame de Fontaine, désignée ici dans la *paire de nièces* que Voltaire avait aux Délices, n'y arriva que vers le commencement de juin 1756; voyez plus haut la lettre du 27 mai à Thieriot. (CLOG.)

Vous êtes prêtre de Cythère ;
Consacrez, bénissez, chantez
Tous les nœuds, toutes les beautés
De la maison de La Vallière.
Mais, tapi dans vos voluptés,
Vous ne songez qu'à votre affaire.
Vous passez les nuits et les jours
Avec votre grosse bergère ;
Et les légitimes amours
Ne sont pas votre ministère.

Madame Denis l'helvétique se souvient toujours de vous avec grand plaisir, comme elle le doit. J'ai ici une paire de nièces fort aimables, qui égaient ma retraite. Mon lac n'a point de vapeurs, quoi que vous en disiez. J'en ai quelquefois, mon cher abbé ; mais si vous étiez jamais capable de venir consulter M. Tronchin, quand vous serez bien épuisé, ce ne serait pas à lui, ce serait à vous que je devrais ma santé ; car gaieté vaut mieux que médecine. Il est doux d'être retiré du monde, mais encore plus doux de vous voir.

Vous avez fait, mon cher abbé, une action de bon citoyen, de recommander au prône d'un avocat-général les infamies de La Beaumelle. Mais ce parlement a tant grêlé sur le persil, qu'il ne faut plus qu'il grêle. Une censure de ces messieurs fait seulement acheter un livre. Les libraires devraient les payer pour faire brûler tout ce qu'on imprime. Le public a plus de besoin de gens éclairés, qui

fassent voir les grossières impostures dont le livre de La Beaumelle est plein; mais il est bien honteux qu'un tel homme ait trouvé de la protection.

Adieu, très aimable et très indigne prêtre. Ayez toujours assez de vertu pour aimer de pauvres Suisses qui vous aiment de tout leur cœur.

LETTRE MMCC[1].

A M. DESMAHIS.

Aux Délices, 24 juillet.

Mon cher élève, qui valez mieux que moi, le grand Tronchin vous a donc tiré d'affaire. Il a fait revenir de plus loin une de mes nièces qui est ac-

[1] Cette lettre, dont nos prédécesseurs n'ont conservé que les vers, imprimés par eux avec les *Épîtres*, est remise ici à sa place. Elle parut en 1756 avec ce titre : *Lettre de M.* de V*** *a un de ses élèves.* — Jos.-Fr.-Édouard de Corsembleu Desmahis, né le 3 février 1722 à Sulli-sur-Loire, où Voltaire était allé souvent de 1716 à 1725, vint à Paris vers le commencement de 1740, et y fut accueilli dans les plus brillantes sociétés sous les auspices de l'auteur de *la Henriade*. Il composa un grand nombre de poésies fugitives, et donna en 1750 sa jolie petite comédie en vers de *l'Impertinent*. Il avait beaucoup d'esprit, et il eût mérité de plus en plus le titre d'*élève* de Voltaire, si une mort prématurée ne l'eût enlevé aux Muses le 25 février 1761. — Mademoiselle de Corsembleu, actrice formée par Voltaire, son amant, et pour laquelle celui-ci composa *Artémire*, à Sulli, en 1719, était très probablement de la famille de Desmahis. (*Notice* de M. Louis Du Bois sur *Artémire*, THÉATRE, I.) (CLOG.)

tuellement dans mon ermitage, où je voudrais bien vous tenir; mais les vieux oncles sont un peu plus difficiles à traiter.

S'il ne m'a pas encore donné la santé, il m'a donné un grand plaisir en m'apportant votre jolie *Épître;* et voici ma triste réponse :

Vous ne comptez pas trente hivers,
Les graces sont votre partage;
Elles ont dicté vos beaux vers.
Mais je ne sais par quel travers
Vous vous proposez d'être sage.
C'est un mal qui prend à mon âge,
Quand le ressort des passions,
Quand de l'Amour la main divine,
Quand les belles tentations
Ne soutiennent plus la machine.
Trop tôt vous vous désespérez;
Croyez-moi, la raison sévère
Qui trompe vos sens égarés
N'est qu'une attaque passagère.
Vous êtes jeune, et fait pour plaire;
Soyez sûr que vous guérirez.
Je vous en dirais davantage
Contre ce mal de la raison,
Que je hais d'un si bon courage;
Mais je médite un gros ouvrage
Pour le vainqueur de Port-Mahon.
Je veux peindre à ma nation
Ce jour d'éternelle mémoire.
Je dirai, moi qui sais l'histoire,
Qu'un géant, nommé Géryon,
Fut pris autrefois par Alcide
Dans la même île, au même lieu

Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglais intrépide.
Je dirai qu'aussi que Paphos
Minorque à Vénus fut soumise;
Vous voyez bien que mon *héros*
Avait double droit à la prise.
Je suis prophète quelquefois;
Malgré l'envie et la critique,
J'ai prédit ses heureux exploits;
Et l'on prétend que je lui dois
Encore une ode pindarique.
Mais les odes ont peu d'appas
Pour les guerriers et pour moi-même,
Et je conçois qu'il ne faut pas
Ennuyer les héros qu'on aime.

Je conçois aussi qu'il ne faut pas ennuyer ses amis. Je finis au plus vite, en vous assurant que je vous aime de tout mon cœur. VOLT.

LETTRE MMCCI.

A M. PARIS-DUVERNEI.

Aux Délices, le 26 juillet.

Votre lettre, monsieur, augmente la joie que les succès de M. le maréchal de Richelieu m'ont causée. Votre amitié pour lui, qui ne s'est jamais dementie, justifie bien mon attachement. Une si belle action fait sur vous d'autant plus d'effet, que vous formez au roi des sujets qui apprendront à

l'imiter. Vous vous êtes fait une carrière nouvelle de gloire par cette belle institution* qu'on doit à vos soins, et qui sera une grande époque dans l'histoire du siècle présent. Le nom de M. le maréchal de Richelieu ira à la postérité, et le vôtre ne sera jamais oublié.

Les événements présents fourniront probablement une ample matière aux historiens. L'union des maisons de France et d'Autriche, après deux cent cinquante ans d'inimitiés; l'Angleterre, qui croyait tenir la balance de l'Europe, abaissée en six mois de temps; une marine formidable créée avec rapidité; la plus grande fermeté déployée avec la plus grande modération; tout cela forme un bien magnifique tableau. Les étrangers voient avec admiration une vigueur et un esprit de suite dans le ministère que leurs préjugés ne voulaient pas croire. Si cela continue, je regretterai bien de n'être plus historiographe de France. Mais la France, qui ne manquera jamais ni d'hommes d'état ni d'hommes de guerre, aura toujours aussi de bons écrivains, dignes de célébrer leur patrie.

Je ne suis plus bon à rien; ma santé m'a rendu la retraite nécessaire. Il eût été plus doux pour moi de cultiver des fleurs auprès de Plaisance qu'auprès de Genève; mais j'ai pris ce que j'ai trouvé.

* L'École royale militaire. K.

J'aurais eu bien difficilement un séjour plus agréable et plus convenable. Le fameux docteur Tronchin vient souvent chez moi. J'ai presque toute ma famille dans ma maison. La meilleure compagnie, composée de gens sages et eclairés, s'y rend presque tous les jours, sans jamais me gêner. Il y vient beaucoup d'Anglais, et je peux vous dire qu'ils font plus de cas de votre gouvernement que du leur.

Vous souffrez sans doute, monsieur, avec plaisir ce compte que je vous rends de ma situation. Je vous dois, en grande partie, la douceur de ma fortune; je ne l'oublierai point. Je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

Je vous prie, quand vous verrez monsieur votre frère[1], de vouloir bien l'assurer de mes sentiments, et de compter sur ceux avec lesquels j'ai l'honneur d'être si véritablement, etc.

LETTRE MMCCII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

27 juillet

Mon *héros*, je vais aussi brûler de la poudre, mais je tirerai moins de fusées que vous n'avez tiré

[1] * Pâris de Montmartel, auquel appartenait alors le beau chateau de Brunoi, aux environs de Paris. (CLOG.)

de coups de canon. Ma prophétie a été accomplie encore plus tôt que je ne croyais, en dépit des malins qui niaient que je connusse l'avenir et que vous en disposassiez si bien. Je vous vois d'ici tout rayonnant de gloire.

Ce n'est plus aux Anacréons
De chanter avec vous à table;
La mollesse de leurs chansons
N'aurait plus rien de convenable
A vos illustres actions.
Il n'appartient plus qu'aux Pindares
De suivre vos fiers compagnons,
Aux assauts de cent bastions,
Devers les îles Baléares.
J'attends leurs sublimes écrits;
Et s'il est vrai, comme il peut l'être,
Qu'il soit parmi vos beaux esprits
Peu de Pindares dans Paris,
Vos succès en feront renaître.

Ils diront qu'un roi modéré
Vit long-temps avec patience
L'attentat inconsidéré
D'un peuple un peu trop enivré
De sa maritime puissance;
Qu'on a sagement préparé
La plus légitime vengeance;
Et qu'enfin l'honneur de la France
Par vos exploits est assuré.
Mais pour moi, dans ma décadence,
Faible et sans voix, je me tairai;
Jamais je ne me mêlerai
De ces querelles passagères.

Je sais qu'aux marins d'Albion
Vous reprochez, avec raison,
Quelques procédés de corsaires,
Ce ne sont pas là mes affaires.
Milton, Pope, Swift, Addison,
Ce sage Lock[1], ce grand Newton,
Sont toujours mes dieux tutélaires.
Deux peuples en valeur égaux
Dans tous les temps seront rivaux,
Mais les philosophes sont frères.

Vos ministres, par leurs traités,
Ont assujetti la fortune;
Vos vaisseaux, de héros montés,
Ont battu les fils de Neptune;
Une prudence peu commune
A conduit vos prospérités;
Mais la politique et les armes
Ne font pas mes félicités.
Croyez qu'il est encor des charmes
Sous les berceaux que j'ai plantés.
Je vis en paix, peut-être en sage,
Entre ma vigne et mes figuiers[2];
Pour embellir mon ermitage,
Envoyez-moi de vos lauriers;
Je dormirai sous leur ombrage.

(1) Locke, auteur de l'*Essai sur l'Entendement humain*. (L. D. B.)

(2) Les *figues* des Délices valaient peut-être bien celles de Minorque. (Clog.)

LETTRE MMCCIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Lyon, ce 28 juillet.

Puisque la montagne ne veut pas venir à *Mahomet*, il faudra donc, mon cher et illustre confrère, que *Mahomet* aille trouver la montagne. Oui, j'aurai dans quinze jours le plaisir de vous embrasser et de vous renouveler l'assurance de tous les sentiments d'admiration que vous m'inspirez. Je compte être à Genève au plus tard le 10 du mois prochain, et y passer le reste du mois. Je vous y porterai les vœux de tous vos compatriotes, et leur regret de vous voir si éloigné d'eux. Je m'arrête ici quelques jours pour y voir un très petit nombre d'amis qui veulent bien me montrer ce qu'il y a de remarquable dans la ville, et sur-tout ce qu'il peut être utile de connaître pour le bien de notre *Encyclopédie*[1]. Je me refuse à toute autre société, parceque je pense avec Montaigne « que d'aller de maison en maison faire montre de « son caquet, est un métier très messéant à un homme « d'honneur. » Nous avons ici une comédie détestable et d'excellente musique italienne médiocrement exécutée. Le bruit a couru ici que vous deviez venir entendre mademoiselle Clairon, dans la nouvelle salle, et voir jouer ce rôle d'Idamé qui a fait tourner la tête à tout Paris. Je craignais fort que vous ne vinssiez à Lyon pendant que j'irais à Genève, et que nous ne jouassions aux barres; mais on me rassure, en m'apprenant que vous restez à Genève. La nouvelle salle est très belle et digne de Soufflot, qui l'a fait

[1] D'Alembert songeait alors à rédiger l'article *Genève*. Voyez les lettres de Voltaire à d'Alembert des 2 et 6 décembre 1757. (Clog.)

construire. C'est la première que nous ayons en France, et je serais d'avis d'y mettre pour inscription :

« . . . . longo post tempore venit. »
VIRG., ecl. I, v. 30.

Adieu, mon cher et illustre confrère; rien n'est égal au desir que j'ai de vous embrasser, de vous remercier de toutes vos bontés pour nous, et de vous en demander de nouvelles. Permettez-moi d'assurer mesdames vos nièces de mes sentiments. *Vale, vale.*

LETTRE MMCCIV.

A M. D'A EMBERT.

Aux Délices, 2 auguste.

Si j'avais quelque vingt ou trente ans de moins, il se pourrait à toute force, mon cher et illustre ami, que je me partageasse entre vous et mademoiselle Clairon ; mais, en vérité, je suis trop raisonnable pour ne vous pas donner la préférence. J'avais promis, il est vrai, de venir voir à Lyon *l'Orphelin chinois;* et, comme il n'y avait à ce voyage que de l'amour-propre, le sacrifice me paraît bien plus aisé. Madame Denis devait être de la partie de *l'Orphelin ;* elle pense comme moi, elle aime mieux vous attendre. Ceci est du temps de l'ancienne Grèce, où l'on préférait, à ce qu'on dit, les philosophes.

Le bruit court que vous venez avec un autre philosophe[1]. Il faudrait que vous le fussiez terriblement l'un et l'autre, pour accepter les bouges indignes qui me restent dans mon petit ermitage; ils ne sont bons, tout au plus, que pour un sauvage comme Jean-Jacques, et je crois que vous n'en êtes pas à ce point de sagesse iroquoise. Si pourtant vous pouviez pousser la vertu jusque-là, vous honoreriez infiniment mes antres des Alpes en daignant y coucher. Vous me trouveriez bien malade; ce n'est pas la faute du grand Tronchin; il y a certains miracles qu'on fait, et d'autres qu'on ne peut faire. Mon miracle est d'exister, et ma consolation sera de vous embrasser. Ma champêtre famille vous fait les plus sincères compliments.

LETTRE MMCCV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 auguste.

Mon cher ange, je suis bien malingre; mais, puisqu'on a ressuscité *Sémiramis*, il faut bien que je ressuscite aussi. On dit que Le Kain s'est avisé de paraître, au sortir du tombeau de sa mère, avec

[1] * Patu, qui avait déja fait un pèlerinage aux Délices avec Palissot en octobre 1755. (Clog.)

des bras qui avaient l'air d'être ensanglantés; cela est un tant soit peu anglais, et il ne faudrait pas prodiguer de pareils ornements. Voilà de ces occasions où l'on se trouve tout juste entre le sublime et le ridicule, entre le terrible et le dégoûtant. Mon absence n'a pas nui au succès; de mon temps les choses n'auraient pas été si bien. J'ai gagné quelque chose à être mort, car c'est l'être que de vivre sans digérer au pied des Alpes. Je sens que les Tronchin n'y font rien. Le miracle de madame de Fontaine subsiste, mais je ne suis pas homme à miracles. Il faut être jeune pour faire honneur à son médecin ; mais, mon ange consolateur, aurai-je encore la force de faire quelque chose qui vous plaise? J'ai bien peur que le talent des tragédies ne passe plus vite que le goût de les voir jouer. Vous n'êtes pas épuisé; mais, par malheur, ne le serais-je pas? Il se présente en Suède un sujet de tragédie[1]; s'il y avait quelque épisode de Prusse, on pourrait trouver de quoi faire cinq actes. On aura dorénavant à Paris de l'indulgence pour moi, depuis qu'on me tient pour trépassé.

Je ne conseillerais pas à La Beaumelle de donner une pièce; il en a pourtant fait une, mais il est

[1] * Le baron de Horn et quelques autres seigneurs venaient d'être décapités à Stockholm, le 13 juillet, pour avoir essayé de rétablir l'autorité arbitraire, tant à leur profit qu'à celui d'Adolphe-Frédéric, beau-frère du roi de Prusse. (Clog.)

si protégé et si heureux qu'on pourrait le siffler. Il faut qu'il soit disgracié de quelques rois, et alors le parterre le prendra en amitié. Madame de Graffigni a une comédie[1] toute prête; son succès me paraît sûr. Elle est femme, le sujet sera un roman; il y aura de l'intérêt, et on aimera toujours l'auteur de *Cénie*. Pour madame du Boccage, elle s'est livrée au poëme épique. On m'a envoyé trois tragédies de Paris et de province. Il en pleut de tous côtés; sans compter l'opéra de *Mérope* du roi de Prusse. Vous voyez que les arts sont toujours en honneur. Bonsoir, mon cher et respectable ami; mille respects à tous les anges.

LETTRE MMCCVI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 auguste.

Il me semble, monseigneur, que toutes les lettres adressées à mon *héros* doivent lui être rendues, et que messieurs de la poste de Compiègne auraient pu vous renvoyer à Marseille la lettre que je vous adressai à la cour quand vous eûtes donné

[1] * *La fille d'Aristide*, drame joué sans succès le 29 avril 1758. (Clog.)

ce bel assaut; mais apparemment que l'on n'aime pas les mauvais vers dans ce pays-là. Il se peut aussi que les directeurs de la poste vous aient attendu à Compiégne de jour en jour, et vous attendent encore. Je ne ressemble point au général Blakeney, je ne peux sortir de ma place. La raison en est que je suis assiégé par une file de médecines dont le docteur Tronchin m'a circonvenu. Que n'ai-je un moment de force et de santé! je partirais sur-le-champ, je viendrais vous voir dans votre gloire; je laisserais là toute ma famille, qui se passerait bien de moi dans mon ermitage.

Vous croyez bien que j'ai un peu interrogé le voyageur dont vous me parlez, et vous devez vous en être aperçu quand je vous mandais que ce n'était pas des seuls Anglais que vous triomphiez. Vous avez, comme tous les généraux, essuyé les propos de l'envie et de l'ignorance. Souvenez-vous comme on traitait le maréchal de Villars avant la journée de Denain. Vous avez fait comme lui, et on se tait, et on admire, et l'enthousiasme que vous inspirez est général. On a mal attaqué, disait-on; il fallait absolument envoyer M. de Vallière[1] pour tirer juste. Au milieu de tous ces beaux raisonnements arrive la nouvelle de la prise; voilà jusqu'à pré-

[1]* Nommé lieutenant-général le 20 février 1734, et cité avec éloge dans le chapitre x du *Siècle de Louis XV*. (Clog.)

sent le plus beau moment de votre vie. Qu'est-il arrivé de là? qu'on ne vous conteste[1] plus le service que vous avez rendu à Fontenoi. Port-Mahon confirme tout, et met le sceau à votre gloire. Il se pourra bien faire que vous ne soyez pas le premier dans le cœur de la belle personne[2] que vous savez; mais vous serez toujours considéré, honoré, et je vous regarde comme le premier homme du royaume. C'est une place que vous vous êtes donnée, et que rien ne vous ôtera. Il me pleut de tous côtés de mauvais vers pour vous; vous devez en être excédé. Pour vous achever, il faut que je prenne aussi la liberté de vous envoyer ce que j'écrivais ces jours-ci à mon petit Desmahis. Ce Desmahis est fort aimable; vous ne vous en soucierez guère, vous avez bien autre chose à faire.

Nous sommes tous ici aux pieds de notre *héros*.

LETTRE MMCCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 auguste.

Mon divin ange, voici le *Botoniate* achevé et

[1]* On le conteste encore aujourd'hui; voyez une note de la fin du chapitre xv du *Siècle de Louis XV*. (Clog.)

[2]* Sans doute la Pompadour; voyez le deuxième alinéa de la lettre MMCXCIII. (Clog.)

réparé, à-peu-près comme vous l'avez voulu. L'auteur [1] est un homme très aimable, et porte un nom qui doit réussir à Paris. Je ne doute pas que les comédiens n'acceptent une pièce qui vaut beaucoup mieux que tant d'autres qu'ils ont jouées, et je doute encore moins du succès quand elle sera bien mise au théâtre. Je vous demande vos bontés, et nous sommes deux qui serons pénétrés de reconnaissance.

Mon cher ange, les bras ensanglantés [2] sont bien anglais; mais, si on les souffre, je les souffre aussi.

Si cet honnête La Beaumelle est enfermé [3], je n'en suis pas surpris; il avait dit dans ses *Mémoires*, en parlant de la maison royale: « On s'allie plai- « samment dans cette maison-là. »

[1] * Fr. Tronchin, conseiller d'état de Genève. (CLOG.)

[2] * Allusion à Le Kain jouant le rôle de Ninias dans *Sémiramis*. (CLOG.)

[3] * Mis pour la seconde fois à la Bastille, le 6 auguste 1756, La Beaumelle n'en sortit que le 1er septembre 1757. Une des phrases qui dut le plus déplaire au ministère, dans ses *Mémoires* de madame de Maintenon, au moment où l'on venait de signer un traité d'alliance avec l'Autriche, fut sans doute celle-ci : *La cour de Vienne, accusée depuis long-temps d'avoir toujours à ses gages des empoisonneurs*, etc. — La *Biographie universelle*, en disant à peine un mot de la seconde arrestation de La Beaumelle, attribue la première, qui ne dura pas six mois, à Voltaire et à *ses nombreux partisans*. Cette accusation, bien injuste par rapport à Voltaire, et bien vague relativement à *ses nombreux partisans*, ressemble un peu trop au SI CE N'EST TOI, ... C'EST DONC QUELQU'UN DES TIENS. (CLOG.)

On dit qu'il avait fait imprimer une *Pucelle* en dix-huit chants, pleine d'horreurs.

Je ne savais pas que ce fût M. de Sainte Palaie[1] qui m'eût honoré du *Glossaire;* voulez-vous bien lui donner le chiffon ci-joint?

La poste part; je n'ai que le temps de vous dire que vous êtes le plus aimable et le plus regretté des hommes.

LETTRE MMCCVIII.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 9 auguste.

Mon cher et ancien ami, je ne sais ce que c'est que cette *critique dévote* dont vous me parlez. Est-ce une critique imprimée? est-ce seulement un cri des ames tendres et timorées? vous me feriez plai-

[1] * J. B. de La Curne de Sainte-Palaie, né à Auxerre en 1697, est nommé dans plusieurs lettres de Voltaire, et notamment dans celles du 3 octobre et du 24 novembre 1753 à d'Argental. Ce fut en 1756 qu'il publia le *Prospectus* du *Glossaire de l'ancienne langue française*, ouvrage qui devait être immense, et dont Mouchet, son continuateur (mort en 1807), n'a même pas fait paraître tout le premier volume. — Je ne connais ni le *chiffon* que Voltaire lui écrivit, pour le remercier, le 6 ou le 7 auguste 1756, ni aucune autre lettre du philosophe à Sainte-Palaie, mort, non pas en 1780, comme le ferait croire la *Biographie universelle*, à l'article *Mouchet*, mais le 1er mars 1781, comme le dit avec raison M. Weiss, dans le même ouvrage, à l'article *Sainte-Palaie*. (CLOG.)

sir de me mettre au fait. Je m'unis, à tout hasard, aux sentiments des saints, sans savoir ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils pensent.

On me mande qu'on a défendu à l'évêque de Troyes[1] d'imprimer des mandements; c'est défendre à la comtesse de Pimbesche de plaider.

Est-il vrai qu'on joue *Sémiramis?* que l'ombre n'est pas ridicule? et que les bras de Le Kain ne sont pas mal ensanglantés? Vous ne savez rien de ces bagatelles; vous négligez le théâtre; vous n'aimez que les anecdotes, et vous ne m'en dites point.

Je ne sais guère de nouvelles de Suède. J'ai peur que ma divine Ulrique ne soit traitée par son sénat avec moins de respect et de sentiment qu'on n'en doit à son rang, à son esprit, et à ses graces.

Vous saurez que l'impératrice-reine[2] m'a fait dire des choses très obligeantes. Je suis pénétré d'une respectueuse reconnaissance. J'adore de loin; je n'irai point à Vienne; je me trouve trop bien de ma retraite des Délices. Heureux qui vit chez soi avec ses nièces, ses livres, ses jardins, ses vignes, ses chevaux, ses vaches, son aigle, son renard, et

[1]* Mathias Poncet de La Rivière. (CLOG.)

[2]* Marie-Thérèse, qui, quelques mois auparavant, avait écrit à la Pompadour un billet dans lequel elle l'appelait *ma chère amie*. — On prétend que si Joseph II passant près de Fernei en juillet 1777 n'y vit pas Voltaire, ce fut Marie-Thérèse qui en détourna le prince son fils. (CLOG.)

ses lapins[1], qui se passent la patte sur le nez! J'ai de tout cela, et les Alpes par-dessus, qui font un effet admirable. J'aime mieux gronder mes jardiniers que de faire ma cour aux rois.

J'attends l'encyclopède d'Alembert, avec son imagination et sa philosophie. Je voudrais bien que vous en fissiez autant, mais vous en êtes incapable.

Est-il vrai que *Plutus-Apollon*-Popelinière a doublé la pension de madame son épouse[2]? Tronchin prétend qu'elle a toujours quelque chose au sein; je crois aussi qu'elle a quelque chose sur le cœur. Je vous prie de lui présenter mes hommages, si elle est femme à les recevoir.

C'est grand dommage qu'on n'imprime pas les mémoires de ce fou d'évêque Cosnac[3].

Pour Dieu, envoyez-moi, signé Jannel[4] ou Bouret, tout ce qu'on aura écrit pour ou contre les *Mémoires* de Scarron-Maintenon.

Interim vale et scribe. Æger sum, sed tuus.

[1]* Voltaire oublie ici son singe, qui le mordit, et qui, en cela, ne fit qu'imiter tant de gens obligés par lui. (Clog.)

[2]* Cette première femme de La Popelinière mourut d'un cancer au sein vers le commencement de novembre 1756. (Clog.)

[3]* Voyez plus haut l'avant dernier alinéa de la lettre mmcxcviii. (Clog.)

[4]* Intendant-général des postes, qui violait le secret des lettres et en communiquait des extraits à Louis XV : aussi fut-il bientôt *chevalier de l'ordre du Roi.* (Clog.)

LETTRE MMCCIX.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 13 auguste.

Priez bien Dieu, madame, avec votre chère amie madame de Broumath, pour notre Marie-Thérèse; et, si vous avez des nouvelles d'Allemagne, daignez m'en faire part. Notre *Salomon du Nord* vient de faire un tour[1] de maître Gonin; nous verrons quelles en seront les suites.

On dit que la France envoie vingt-quatre mille hommes à cette belle Thérèse, sous le commandement du comte d'Estrées, et que cette noble impératrice confie trois de ses places en Flandre à la bonne foi du roi. Les Hollandais n'auront plus pour barrière que leurs canaux et leurs fromages. Ne seriez-vous pas bien aise de voir *Salomon* à Vienne, à la cour de la reine de Saba? Je suis bien étonné qu'on m'attribue le compliment à *la Chèvre*[2]; c'est une pièce faite du temps du cardinal de Richelieu. Je ne suis point au fond de mon *vil-*

[1]* Frédéric venait d'entrer en Saxe sans déclaration de guerre. (CLOG.)

[2]* Surnom donné par les courtisans au comte d'Argenson. Quant au compliment dont il s'agit ici, c'est un sonnet de Mainard contre le cardinal de Richelieu: voyez le *Siècle de Louis XIV*, t. I, *Catalogue des Écrivains*, article MAINARD. (CLOG.)

lage, comme le dit le compliment; et il s'en faut beaucoup que j'aie à me plaindre de cette *Chèvre*.

Je n'ai à me plaindre que de *Salomon*; mais j'oublie tous les rois dans ma retraite, où je me souviens toujours de vous.

J'ai chez moi une de mes nièces qui se meurt. Je me meurs toujours aussi; mais je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE MMCCX.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 18 auguste.

Vous êtes donc comme messieurs vos parents, que j'ai eu l'honneur de connaître très gourmands; vous en avez été malade. Je suis pénétré, monsieur, de votre souvenir; je m'intéresse à votre santé, à vos plaisirs, à votre gloire, à tout ce qui vous touche. Je prends la liberté de vous ennuyer de tout mon cœur.

Vous avez vraiment fait une œuvre pie de continuer les aventures de *Jeanne*[1], et je serais char-

[1] * Serait-ce cette Suite de *la Pucelle d'Orléans*, en VII chants, que le libraire Laurens *junior* publia, en 1791, comme ayant été trouvée à la Bastille le 14 juillet 1789, et fesant partie des pièces du colporteur Lecuyer en 1777? J'en doute fort, car il me semble que Tressan eût fait mieux. (L. D. B.)

mé de voir un si saint ouvrage de votre façon. Pour moi, qui suis dans un état à ne plus toucher aux *pucelles*, je serai enchanté qu'un homme aussi fait pour elles que vous l'êtes daigne faire ce que je ne veux plus tenter.

Tâchez de me faire tenir, comme vous pourrez, cette honnête besogne, qui adoucira ma cacochyme vieillesse. Je n'ai pas eu la force d'aller à Plombières ; cela n'est bon que pour les gens qui se portent bien, ou pour les demi-malades.

J'ai actuellement chez moi M. d'Alembert, votre ami, et très digne de l'être. Je voudrais bien que vous fissiez quelque jour le même honneur à mes petites Délices. Vous êtes assez philosophe pour ne pas dédaigner mon ermitage.

Je vous crois plus que jamais sur les Anglais; mais je ne peux comprendre comment ces dogues-là, qui, dites-vous, se battirent si bien à Ettingen[1], vinrent pourtant à bout de vous battre. Il est vrai que depuis ce temps-là vous le leur avez bien rendu. Il faut que chacun ait son tour dans ce monde.

Pour l'Académie françoise ou française, et les autres Académies, je ne sais quand ce sera leur tour. Vous ferez toujours bien de l'honneur à celles dont vous serez. Quelle est la société qui ne cherchera pas à posséder celui qui fait le charme de la

[1]* Le 27 juin 1743. Voyez le chapitre x du *Siècle de Louis XV*. (Clog.)

société? Dieu donne longue vie au roi de Pologne! Dieu vous le conserve, ce bon prince qui passe sa journée à faire du bien, et qui, Dieu merci, n'a que cela à faire! Je vous supplie de me mettre à ses pieds. Je veux faire mon petit bâtiment chinois à son honneur, dans un petit jardin; je ferai un bois, un petit *Chaudeu* grand comme la main, et je le lui dédierai.

Mademoiselle Clairon est à Lyon; elle joue comme un ange des Idamé, des Mérope, des Zaïre, des Alzire. Cependant je ne vais point la voir. Si je fesais des voyages, ce serait pour vous, pour avoir encore la consolation de rendre mes respects à madame de Boufflers, et à ceux qui daignent se souvenir de moi. Vous jugez bien que si je renonce à la Lorraine, je renonce aussi à Paris, où je pourrais aller comme à Genève, mais qui n'est pas fait pour un vieux malade planteur de choux.

Comptez toujours sur les regrets et le très tendre attachement de V.

LETTRE MMCCXI.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 23 auguste.

Dites-moi donc, madame, vous qui êtes sur les bords du Rhin, si notre chère Marie-Thérèse, impératrice-reine, dont la tête me tourne, prépare des efforts réels pour reprendre sa Silésie. Voilà un beau moment; et si elle le manque, elle n'y reviendra plus. Ne seriez-vous pas bien aise de voir deux femmes, deux impératrices[1], peloter un peu notre grand roi de Prusse, notre *Salomon du Nord?* Pour moi, dans ma douce retraite, au bord de mon lac, je ne sais aucune nouvelle; je n'apprends rien que par les gazettes. Elles me disent qu'on coupe des têtes[2] en Suède; mais elles ne me disent rien de cette reine Ulrique que j'ai vue si belle, pour qui j'ai fait autrefois des vers, et qui, sans vanité, en a fait aussi pour moi[3]. Je suis très fâché qu'elle se soit brouillée si sérieusement avec son *parlement*. Le nôtre fait, dit-on, des remon-

[1]* Celle de Russie (Élisabeth) était récemment intervenue dans l'alliance de l'Autriche et de la France, alliance due, ainsi que ses suites, a Bernis dirigé par la Pompadour. (Clog.)

[2]* Voyez plus haut, lettre MMCCV. (Clog.)

[3]* La lettre MDXIII, de la princesse Ulrique, contient six vers adressés à *Apollon*-Voltaire. (Clog.)

trances pour une taxe sur les cartes, et brûle des mandements d'évêque. On vous envoie dans votre Alsace un confesseur, un martyr[1] de la *constitution*, que j'ai vu quelque temps fort amoureux, et dont sa maîtresse était aussi mécontente que ses créanciers. Les saints sont d'étranges gens.

Portez-vous bien, madame, faites du feu dès le mois de septembre. Traitez le climat du Rhin comme je traite celui du lac. Vivez avec une amie charmante. Souvenez-vous quelquefois de moi. Madame Denis et moi nous vous présentons nos respects. Il est triste pour nous que ce soit de si loin.

LETTRE MMCCXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 6 septembre.

Mon divin ange, vous n'avez point encore répondu au *Botoniate;* je vous crois un peu embarrassé avec la cour de Constantinople et avec l'auteur[2]. Il s'est senti animé par les réflexions que vous aviez eu la bonté de faire sur son ouvrage; il a corrigé sa pièce plus facilement que je n'en puis

[1] Poncet de La Rivière, évêque de Troyes. (Clog.)

[2] Fr. Tronchin, que quelques personnes disent être frère du médecin Théodore Tronchin. (Clog.)

faire une; il vous l'a envoyée, tirez-vous de là comme vous pourrez. Mon cher ange, j'aime à voir des conseillers faire des tragédies. Je ne peux pas vous faire la même galanterie que ce bon M. Tronchin; je vous écris au chevet du lit de madame de Fontaine, qui est très malade, et que l'autre Tronchin aura bien de la peine à tirer d'affaire. Je ne me porte guère mieux qu'elle. C'aurait été un beau coup d'aller à Lyon voir le maréchal de Richelieu et entendre mademoiselle Clairon; mais nous donnons la préférence à Tronchin sur les autres grands personnages du siècle. C'est bien dommage d'être malade dans une si belle saison et dans un aussi beau séjour; la seule situation de mon petit ermitage devrait rendre la santé.

Je ne peux guère, mon cher ange, vous parler de mes amusements de théâtre, au milieu des inquiétudes que madame de Fontaine me donne, et des continuelles souffrances qui me persécutent; *altri tempi, altre cure*. Je m'intéresse encore moins à tout ce qui se passe sur ce pauvre globe, depuis Stockholm, où l'on coupe des têtes, jusqu'à Paris, où l'on fait des remontrances et de très mauvais vers. Je ne m'intéresse qu'à vous et à vos anges. Madame Denis vous fait les plus tendres compliments. Adieu, mon cher et respectable ami; je serais bien affligé de mourir sans vous embrasser. Vous êtes tout ce que je regrette.

LETTRE MMCCXIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 septembre.

Je ne conçois pas trop comment mon *héros*, environné, tout du long de la route, d'affaires, de feux de joie, de fusées, de bals, de comédies, de cris de joie, de battements de mains, de femmes, de filles, daigne encore trouver le temps de donner une lettre à Florian[1] pour moi. Je vous remercie tendrement, monseigneur. Soyez bien persuadé que je serais venu vous faire ma cour à Lyon; mais je crains pour la vie d'une de mes nièces. Tronchin sera un grand médecin, s'il la tire d'affaire.

Quand vous pourrez m'envoyer quelque petit détail de votre belle expédition de Mahon, je vous serai vraiment très obligé; mais à présent je ne fais qu'un tableau général des grands événements, et je ne peins qu'à coups de brosse. Puisque j'avais commencé une *Histoire générale*, il a fallu la finir;

[1] Le marquis de Florian, appelé *notre ami* dans la lettre MMXXXVII, et désigné sous le nom de *grand-écuyer de Cyrus* dans plusieurs lettres de 1758 et années suivantes. (CLOG.)

et, dans cette histoire, ce qui fait le plus d'honneur à la nation, y est marqué en peu de mots[1]. Je dis que vous avez sauvé Gênes, que vous avez contribué plus que personne au gain de la bataille de Fontenoi. Je parle de l'assaut de Berg-op-Zoom, pour mettre au-dessus de cette entreprise l'assaut général que vous avez donné à des ouvrages bien moins entamés que ceux de Berg-op-Zoom; tout cela sans affectation, sans avoir l'air de vouloir parler de vous, et comme conduit par la force des événements. J'aurai eu du moins le plaisir de finir une *Histoire générale* par vous.

Il est venu, dans mon trou des Délices, un petit garçon haut comme Ragotin, nommé Dufour, qui a fait un petit divertissement à Lyon en votre honneur et gloire. Il dit que c'est vous qui me l'avez adressé, qu'il va à Paris, qu'il veut être votre secrétaire, qu'il faut que je lui donne une lettre pour vous. Je lui donnerai donc cette lettre, qui contiendra que le porteur est le petit Dufour, et vous ferez du petit Dufour tout ce qu'il vous plaira; mais je serai fort surpris si le petit Dufour peut vous aborder. On dit qu'un abbé[2] va à Vienne.

[1]* Voltaire ne songeait pas encore à son *Précis du Siècle de Louis XV*, dans lequel il refondit plus tard le *peu de mots* dont il parle ici, et une grande partie de l'*Histoire de la guerre de* 1741, publiée, comme on l'a vu, sans son aveu, et très infidèlement. (CLOG.)

[2]* L'abbé de Bernis. (CLOG.)

J'espère qu'il bénira l'aigle à deux têtes, et qu'il maudira celui qui n'en a qu'une[1].

Les ermites suisses vous présentent leurs tendres respects.

LETTRE MMCCXIV.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 10 septembre.

Mon ancien ami, je vous assure que Tronchin est un grand homme; il vient encore de ressusciter madame de Fontaine. Esculape ne ressuscitait les gens qu'une fois; et ceux qui se sont mêlés de rendre la vie aux morts ne se sont jamais avisés de donner une seconde représentation sur le même sujet. Tronchin en sait plus qu'eux; je voudrais qu'il pût un peu gouverner madame de La Popelinière, car je sais qu'elle a besoin de lui, et plus qu'elle ne pense; mais je ne voudrais pas qu'elle nous enlevât notre Esculape; je voudrais qu'elle le vînt trouver. Vous seriez du voyage; comptez que c'est une chose à faire.

Vous devez savoir à présent, vous autres Parisiens, que le *Salomon du Nord* s'est emparé de Leipsick. Je ne sais si c'est là un chapitre de *Machiavel*

[1] L'aigle de Prusse, qu'on pouvait aussi appeler *aquila* grifagna. (CLOG.)

ou de l'*Anti-Machiavel*, si c'est d'accord avec la cour de Dresde, ou malgré elle;

« . . . . ea cura quietum
« *Non me* sollicitat. . . . . »
VIRG., *Æn.*, lib. IV, v. 379.

Je songe à faire mûrir des muscats et des pêches; je me promène dans des allées de fleurs de mon invention, et je prends peu d'intérêt aux affaires des Vandales et des Misniens.

Je vous suis très obligé des rogatons du Pont-Neuf, et des belles pièces suédoises. Il y a un mois que j'avais ce monument suédois de liberté[1] et de fermeté.

Ce n'est pas là une brochure ordinaire. Seriez-vous homme à procurer à ma très petite bibliothéque quelques livres dont je vous enverrai la note? vous seriez bien aimable. Je crois que Lambert se mordra les pouces de m'avoir réimprimé; dix volumes sont durs à la vente. Dieu le bénisse, et ceux qui liront mes sottises! pour moi, je voudrais les oublier.

Farewell, my old friend; I am sick.

[1]* Le parti des *Bonnets* et celui des *Chapeaux*, en Suède, s'entendaient alors sur un point; c'était de restreindre la prérogative royale vainement défendue par le baron de Horn déja cité. (CLOG.)

LETTRE MMCCXV.

A M. J. J. ROUSSEAU.

Aux Délices, 12 septembre.

Mon cher philosophe, nous pouvons, vous et moi, dans les intervalles de nos maux, raisonner en vers et en prose; mais, dans le moment présent, vous me pardonnerez de laisser là toutes ces discussions philosophiques[1], qui ne sont que des amusements. Votre lettre est très belle; mais j'ai chez moi une de mes nièces qui, depuis trois semaines, est dans un assez grand danger; je suis garde-malade, et très malade moi-même. J'attendrai que je me porte mieux, et que ma nièce soit guérie, pour oser penser avec vous. M. Tronchin m'a dit que vous viendriez enfin dans votre patrie. M. d'Alembert vous dira quelle vie philosophique on mène dans ma petite retraite. Elle mériterait le nom qu'elle porte, si elle pouvait vous posséder quelquefois. On dit que vous haïssez le séjour des

[1]* Voltaire fait allusion ici aux longues observations à lui faites par Rousseau, dans une lettre du 18 août précédent, au sujet des poëmes de *la Loi naturelle* et sur *le Désastre de Lisbonne*. Comme cette dernière lettre n'aurait pas moins de vingt-cinq pages dans notre édition, nous renvoyons le lecteur aux OEuvres du citoyen de Genève, où elle se trouve, à sa date, tome I de la *Correspondance*.

(Clog.)

villes; j'ai cela de commun avec vous. Je voudrais vous ressembler en tant de choses, que cette conformité pût vous déterminer à venir nous voir. L'état où je suis ne me permet pas de vous en dire davantage.

Comptez que, de tous ceux qui vous ont lu, personne ne vous estime plus que moi, malgré mes mauvaises plaisanteries*; et que, de tous ceux qui vous verront, personne n'est plus disposé à vous aimer tendrement[1].

Je commence par supprimer toute cérémonie.

* Lettre MMLXXIII. K.

[1] * La lettre de Tronchin, qu'on va lire, ne dut pas engager Rousseau, naturellement très soupçonneux, à se lier davantage avec Voltaire; au contraire. Rousseau ayant adressé à Tronchin sa longue lettre du 18 août, pour la remettre à l'ermite des Délices, le docteur lui fit, le 1er septembre suivant, la réponse que voici, et qui mérite d'être connue, dit M. Musset, *pour juger Tronchin, Voltaire, et Rousseau :*

« J'ai reçu, mon respectable ami, vos lettres avec l'empressement « qui précède et qui suit tout ce qui vient de vous, et avec le plaisir « qui accompagne ce qui est bien. Je voudrais pouvoir vous répondre « du même effet sur *notre ami;* mais que peut-on attendre d'un « homme qui est presque toujours en contradiction avec lui-même, « et dont le cœur a toujours été la dupe de l'esprit? Son état moral « a été, dès sa plus tendre enfance, si peu naturel et si altéré, que « son être actuel fait un tout artificiel qui ne ressemble à rien. De « tous les hommes qui co-existent avec lui, celui qu'il connaît le « moins c'est lui-même. L'excès de ses prétentions l'a conduit in- « sensiblement à cet excès d'injustice que les lois ne condamnent « pas, mais que la raison désapprouve. Il n'a pas enlevé le blé de son « voisin, mais il a fait d'autres *rapines* pour se donner une réputa-

LETTRE MMCCXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 13 septembre.

Mon cher ange, vous vous êtes tiré d'affaire très courageusement avec notre conseiller d'état. Cet *Apollon*-Tronchin n'aurait pas réussi à Paris comme l'*Esculape*-Tronchin. Notre Esculape nous gouverne à présent; il y a un mois que la pauvre madame de Fontaine est entre ses mains. Je ne sais qui est le plus malade d'elle ou de moi; nous avons besoin l'un et l'autre de patience et de courage. Madame Denis espère que vingt-quatre mille Français passeront bientôt par Francfort; elle leur recommandera un certain M. Freitag, agent du *Salomon du Nord,* lequel s'avise quelquefois de faire

« tion que l'homme sage méprise. Peut-être n'a-t-il pas été assez délicat sur les moyens..... Que résulte-t-il de tout cela? la crainte de « la mort; car on tremble, et cela n'empêche pas qu'on ne se plaigne « de la vie; et, ne sachant à qui s'en prendre, on se plaint de la Providence, quand on ne devrait être mécontent que de soi-même. « J'espère qu'il lira votre belle lettre avec attention. Si elle ne produit aucun effet, c'est qu'à soixante ans on ne guérit guère des « maux commencés à dix-huit. On l'a gâté; on en gâtera bien d'autres. »

On peut citer cette lettre, non comme un modèle de style, mais comme un monument de duplicité. Voyez plus haut la note [2] de la lettre MMCLXV. (CLOG.)

mettre des soldats, avec la baïonnette au bout du fusil, dans la chambre des dames. Je voudrais que M. le maréchal de Richelieu commandât cette armée. Puisque les Français ont battu les Anglais, ils pourront bien déranger les rangs des Vandales. Avez-vous vu le vainqueur de Mahon dans sa gloire? s'est-il montré aux spectacles? a-t-il été claqué comme mademoiselle Clairon? On dit que madame de Graffigni va donner une comédie grecque[1], où l'on pleurera beaucoup plus qu'à *Cénie*. Je m'intéresse de tout mon cœur à son succès; mais des tragédies bourgeoises, en prose, annoncent un peu le complément de la décadence.

On dit que Marie-Thérèse est actuellement l'idole de Paris, et que toute la jeunesse veut actuellement s'aller battre pour elle en Bohême. Il peut résulter de là quelque sujet de tragédie. Je ne me soucie pas que la scène soit bien ensanglantée, pourvu que le bon M. Freitag soit pendu. On attend, dans peu de jours, la décision de cette grande affaire. On ne sait encore s'il y aura paix ou guerre. Le *Salomon du Nord* a couru si vite, que la reine de Saba pourrait bien s'arrêter. La paix vaut encore mieux que la vengeance. Adieu, mon cher et respectable ami; portez-vous mieux que moi, et aimez-moi.

[1] *La Fille d'Aristide*. (CLOG.)

LETTRE MMCCXVII.

A M. PICTET,

PROFESSEUR

J'ai lu ce morceau du jésuite Castel[1], descendant de Garasse en droite ligne; disant des injures d'un ton assez comique. Il est le cynique des jésuites, comme ce pauvre *citoyen* est le cynique des philosophes. Mais Rousseau n'a jamais dit d'injures à personne[2], et il écrit beaucoup mieux que Castel; voilà deux grands avantages.

[1]* Ce jésuite, cité comme un fou, lettre MCCCCV, mourut le 11 janvier 1757. En 1754, il avait publié une *Lettre d'un académicien de Bordeaux, sur le Fond de la musique, à l'occasion de la lettre de M. R**** (Rousseau). Rousseau, qui parla du *patelinage jésuitique* du P. Castel dans ses *Confessions* (partie II, livre VIII), n'ayant pas daigné lui répondre, l'auteur de l'*Optique des couleurs* se fit lui-même une *Réponse*: 1754, in-12. (CLOG.)

[2]* Si J. J. Rousseau ne disait encore *d'injures à personne*, le docteur Tronchin lui en écrivait de bien grandes et de bien peu méritées sur le compte de Voltaire. Voyez plus haut la lettre de Tronchin à J. J. Rousseau, du 1er septembre 1756, en note de la lettre MMCCXV. (CLOG.)

LETTRE MMCCXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 20 septembre.

Mon divin ange, après des Chinoises vous voulez des Africaines[1]; mais il y aurait beaucoup à travailler pour rendre les côtes de Tunis et d'Alger dignes du pays de Confucius. Vous vous imaginez peut-être que, dans mes Délices, je jouis de tout le loisir nécessaire pour recueillir ma pauvre ame; je n'ai pas un moment à moi. La longue maladie de madame de Fontaine et mes souffrances prennent au moins la moitié de la journée; le reste du jour est nécessairement donné aux processions de curieux qui viennent de Lyon, de Genève, de Savoie, de Suisse, et même de Paris. Il vient presque tous les jours sept ou huit personnes dîner chez moi; voyez le temps qui me reste pour des tragédies. Cependant si vous voulez avoir *l'Africaine* telle qu'elle est à-peu-près, en changeant les noms, je pourrais bien vous l'envoyer, et vous jugeriez si elle est plus présentable que le *Botoniate*. Il faudrait, je crois, changer les noms, pour ne

[1] *Zulime*. (CLOG.)

pas révolter les Dumesnil et les Gaussin; mais il faudrait encore plus changer les choses.

Le roi de Prusse est plus expéditif que moi. Il se propose de tout finir au mois d'octobre, de forcer l'auguste Marie-Thérèse de retirer ses troupes, de faire signe à l'autocratrice de toutes les Russies de ne pas faire avancer ses Russes, et de retourner faire jouer à Berlin un opéra[1] qu'il a déja commencé. Ses soldats, en ce cas, reviendront gros et gras de la Saxe, où ils ont bu et mangé comme des affamés.

Mon cher ange, quelle est donc votre idée avec le vainqueur de Mahon? Il faut d'abord que ces frères Cramer impriment les sottises de l'univers[2] en sept volumes; et ces sottises pourront encore scandaliser bien des sots. Il faut, en attendant, que je reste dans ma très jolie, très paisible, et très libre retraite. M. le comte de Gramont[3], qui est ici à la suite de Tronchin, disait hier, en voyant ma terrasse, mes jardins, mes entours, qu'il ne concevait pas comment on en pouvait sortir. Je n'en sortirais, mon divin ange, que pour venir passer quelques mois d'hiver auprès de vous. Je n'ai pas

[1] Celui de *Mérope*. (CLOG.)

[2] L'*Histoire générale*, que Voltaire appelle quelquefois l'*Histoire universelle*, composée alors de l'*Essai sur les mœurs*, du *Siècle de Louis XIV*, et d'un Tableau ou croquis des principaux événements de 1715 à 1756. (CLOG.)

[3] Nommé brigadier des armées du roi en 1747. (CLOG.)

un pouce de terre en France; j'ai fait des dépenses immenses à mes ermitages sur les bords de mon lac; je suis dans un âge et d'une santé à ne me plus transplanter. Je vous répète que je ne regrette que vous, mon cher et respectable ami. Les deux nièces vous font les plus tendres compliments.

LETTRE MMCCXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er octobre.

Mon très aimable ange, tout mon temps se partage entre les douleurs de madame de Fontaine et les miennes. Je n'en ai pas pour rendre notre *Africaine* digne de vos bontés. Songez que,

pour *ce changement*
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment!
RACINE, *Andromaque*, act. IV, sc. III.

Il me faut une année. Vous briseriez le roseau fêlé, si vous donniez actuellement un ouvrage si imparfait. Le succès des *magots de la Chine* est encore une raison pour ne rien hasarder de médiocre. Promettez à mademoiselle Clairon pour l'année prochaine, et soyez sûr, mon cher ange, que je tiendrai votre parole. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que le vainqueur de Mahon gouver-

nera les comédiens en 1757[1]; alors vous aurez beau jeu. Attendez, je vous en conjure, ce temps favorable. J'espère que notre *Zulime* paraîtra alors *avec tous ses appas*, et n'en parlera point. Il y a des choses essentielles à faire. C'est une maison dans laquelle il n'y a encore qu'un assez bel appartement. J'avoue que mademoiselle Clairon serait honnêtement logée, mais le reste serait au galetas. Laissez-moi, je vous en supplie, travailler à rendre la maison supportable. Je serai bientôt débarrassé de cette *Histoire générale* à laquelle je ne peux suffire. Un fardeau de plus me tuerait, dans le triste état où je suis. Enfin je vous conjure, par l'amitié que vous avez pour moi, et qui fait la consolation de ma vie, de ne rien précipiter. Je vous aurai autant d'obligation de cette précaution nécessaire, que je vous en ai de vos démarches auprès de mon *héros*. Je reconnais bien la bonté de votre cœur à tout ce que vous faites; mais vous pouvez compter beaucoup plus sur *Zulime* que je ne dois me flatter sur les choses[2] dont vous me parlez à la fin de votre lettre. Il n'y a pas d'ap-

[1]* Richelieu, premier gentilhomme de la chambre, fut effectivement *d'année* en 1757. (CLOG.)

[2]* D'Argental et Richelieu songeaient alors, mais bien inutilement, à faire revenir l'auteur de *la Henriade* à Paris, malgré les *rancuniers* qui persévérèrent dans leur *rancune*. C'est la le cas de répéter avec Voltaire: *Errare humanum est, sed perseverare diabolicum* AUT SACERDOTALE. (CLOG.)

parence, mon cher et respectable ami, que les rancuniers perdent leur rancune. Je ne prévois pas d'ailleurs que je puisse, à mon âge, quitter une retraite dont je ne peux me défaire, et qui est devenue nécessaire à ma situation et à ma santé; mais je ne veux avoir d'autre idée que celle de pouvoir encore vous embrasser, avant de finir ma vie douloureuse.

Madame de Fontaine est mieux aujourd'hui. Les deux sœurs et l'oncle se disputent à qui vous aimera davantage; mais il faut qu'on me cède.

Il court un nouveau manifeste du *Salomon du Nord;* il est fort long; vous en jugerez. Il paraît qu'on ne peut guère se conduire plus hardiment dans des circonstances plus délicates.

On me mande que votre archevêque[1] fait un tour dans le pays d'Astrée et de Céladon; il en reviendra avec les mœurs douces du grand druide Atamas[2].

Adieu; on ne peut être plus pénétré que je le suis de la constance généreuse de votre amitié. Vous sentez qu'il est nécessaire à mon être de vous revoir encore; mais je le souhaite bien plus que je ne l'espère.

[1] * Christophe de Beaumont, d'abord exilé à Conflans, sa maison de plaisance, fut ensuite relégué momentanément au château de La Roque et à la Trappe. (CLOG.)

[2] * On lit *Adamas* dans des éditions postérieures à celle de Kehl. (CLOG.)

LETTRE MMCCXX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 octobre.

Je ne vous écris pas si souvent, monseigneur, que quand vous preniez Minorque. J'imagine toujours qu'on a encore plus d'affaires à la cour qu'à l'armée. Les riens prennent quelquefois plus de temps que des assauts; et d'ailleurs il ne faut pas vexer d'ennui *les héros qu'on aime*[1].

Un Anglais me mande qu'on veut dresser dans Londres une statue à Blakeney. J'ai répondu qu'apparemment on mettrait cette statue dans votre temple.

Nous avez vu sans doute le dernier manifeste du *Salomon du Nord*. Ce *Salomon* est prolixe; mais on peut se donner carrière à la tête de cent mille hommes.

La reine de Saba ne répond point, mais elle agit. Je voudrais que vous commandassiez une armée dans ces circonstances, et que *Salomon* apprît par vous à connaître une nation qu'il ne connaît point du tout.

Voici les nouvelles que je reçus hier; si elles sont

[1] Voyez le dernier vers de la lettre MMCC. (CLOG.)

vraies, mon *Salomon* sera un peu embarrassé. Il m'a proposé, il y a quatre mois, de le venir voir ; il m'a offert biens et dignités ; je sais qu'elles sont transitoires ; je les ai refusées. Le roi ne s'en soucie guère ; mais je voudrais qu'il pût en être informé. Le Suisse Voltaire et la Suissesse Denis sont toujours pénétrés pour vous d'amour et de respect.

LETTRE MMCCXXI

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 6 octobre.

Si je ne me mourais pas d'un vilain rhumatisme, madame, je crois que je mourrais de joie des nouvelles que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Mais sont-elles bien vraies ? Si vous en avez la confirmation, achevez mes plaisirs.

Vous avez bien raison de détester le style d'un polisson qui veut faire le plaisant, et parler en homme de cour des princes et des femmes dont il n'a jamais vu l'antichambre. Il y a encore une raison de mépriser son livre, c'est que, d'un bout à l'autre, il contient un tissu de mensonges, ou de contes traînés dans les rues. Il est très bien à la Bastille, pour quelques impostures punissables, notre

chere Marie-Thérèse y est pour quelque chose[1]. Si Marie-Thérèse est victorieuse, comme je l'espère, et si je suis en vie, ce que je n'espère guère, vous pourriez bien encore revoir à l'île Jard votre ancien courtisan, qui vous sera attaché jusqu'au dernier soupir de sa vie. Mille respects à votre digne amie.

LETTRE MMCCXXII.

A M. D'ALEMBERT.

Aux Délices, 9 octobre

Nous avons été sur le point, mon cher philosophe universel, de savoir, madame de Fontaine et moi, ce que devient l'ame quand son confrère est passé. Nous espérons rester encore quelque temps dans notre ignorance. Toutes nos petites Délices vous font les plus tendres compliments. Les ridicules de Conflans[*] et l'aventure de Pirna[2] feront une assez bonne figure un jour dans l'histoire; mais ce n'est pas là mon affaire, Dieu m'en

[1] * Voyez plus haut, lettre MMCCVII, la note [3] * où il est question des *empoisonneurs* aux gages de la cour de Vienne. (CLOG.)

[*] *Siecle de Louis XV*, chap. XXXVI.

[2] * Le camp de Pirna, où Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe, venait de se réfugier en sortant de Dresde, était bloqué par l'armée de Frédéric, qui força les Saxons à capituler, le 15 octobre 1756, après sa victoire de Lowositz. (CLOG.)

préserve! je suis assez embarrassé du passé, sans me mêler encore du présent. Si vous avez quelques articles de l'*Encyclopédie* à me donner, ayez la bonté de vous y prendre un peu à l'avance. Un malade n'est pas toujours le maître de ses moments. Je tâcherai de vous servir mieux que je n'ai fait. Je suis bien mécontent de l'article *Histoire*. J'avais envie de faire voir quel est le style convenable à une histoire générale; celui que demande une histoire particulière; celui que des mémoires exigent. J'aurais voulu faire voir combien Thoiras l'emporte sur Daniel, et Clarendon sur le cardinal de Retz. Il eût été utile de montrer qu'il n'est pas permis à un compilateur[1] des mémoires des autres de s'exprimer comme un contemporain; que celui qui ne donne les faits que de la seconde main n'a pas le droit de s'exprimer comme celui qui rapporte ce qu'il a vu et ce qu'il a fait; que c'est un ridicule et non une beauté, de vouloir peindre avec toutes leurs nuances les portraits des gens qu'on n'a point connus; enfin il y avait cent choses utiles à dire, qu'on n'a point dites encore; mais j'étais pressé et j'étais malade, j'étais accablé de cette maudite *Histoire générale* que vous connaissez. Je vous demande pardon de vous avoir si mal servi. S'il était temps, je pourrais vous donner quelque chose de mieux,

[1] Allusion aux *Mémoires* compilés par La Beaumelle. (CLOG.)

mais ne pouvant répondre d'un jour de santé, je ne peux répondre d'un jour de travail. Je ne connais point le *Dictionnaire* [1]; je n'ai point souscrit. Je courais le monde quand vous avez commencé; je l'achèterai quand il sera fini. Mais je fais réflexion qu'alors je serai mort; ainsi je vous prie de proposer à Briasson [2] de m'envoyer les volumes imprimés; je lui donnerai une lettre de change sur mon notaire.

Ce qu'on m'a dit des articles de la théologie et de la métaphysique me serre le cœur. Il est bien cruel d'imprimer le contraire de ce qu'on pense.

Je suis encore fâché qu'on fasse des dissertations, qu'on donne des opinions particulières pour des vérités reconnues. Je voudrais par-tout la définition et l'origine du mot avec des exemples.

Pardon, je suis un bavard qui dit ce qu'il aurait dû faire, et qui n'a rien fait qui vaille. Si on met votre nom dans un dictionnaire, il faudra vous définir le plus aimable des hommes. C'est ainsi que pense le Suisse V.

[1]* L'*Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, Arts, et Métiers*, dont les deux premiers volumes parurent en 1751, époque où Voltaire était en Prusse. (Clog.)

[2]* Libraire à qui est adressée plus haut la lettre MMCXLI. (Clog.)

LETTRE MMCCXXIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 10 octobre.

Souvenez-vous, mon *héros*, que dans votre ambassade à Vienne vous fûtes le premier qui assurâtes que l'union des maisons de France et d'Autriche était nécessaire, et que c'était un moyen infaillible de renfermer les Anglais dans leur île, les Hollandais dans leurs canaux, le duc de Savoie dans ses montagnes, et de tenir enfin la balance de l'Europe.

L'événement doit enfin vous justifier. C'est une belle époque pour un historien que cette union, si elle est durable.

Voici ce que m'écrit une grande princesse [1], plus intéressée qu'une autre aux affaires présentes, par son nom et par ses états:

« La manière dont le roi de Prusse en use avec « ses voisins excite l'indignation générale. Il n'y « aura plus de sûreté depuis le Weser jusqu'à la « mer Baltique. Le corps germanique a intérêt que « cette puissance soit très reprimée. Un empereur

[1] Probablement la duchesse de Saxe-Gotha, avec laquelle Voltaire était en correspondance assez suivie. Cette correspondance brûlée ou égarée, est restée inédite (Clog.)

« serait moins à craindre, car nous espérons que « la France maintiendra toujours les droits des « princes. »

On me mande de Vienne qu'on y est très embarrassé; apparemment qu'on ne compte pas trop sur la promptitude et l'affection des Russes.

Il ne m'appartient pas de fourrer mon nez dans toutes ces grandes affaires; mais je pourrais bien vous certifier que l'homme[1] dont on se plaint n'a jamais été attaché à la France, et vous pourriez assurer madame de Pompadour qu'en son particulier elle n'a pas sujet de se louer de lui. Je sais que l'impératrice a parlé, il y a un mois, avec beaucoup d'éloge de madame de Pompadour; elle ne serait peut-être pas fâchée d'en être instruite par vous, et, comme vous aimez à dire des choses agréables, vous ne manquerez peut-être pas cette occasion.

Si j'osais un moment parler de moi, je vous dirais que je n'ai jamais conçu comment on[2] avait de l'humeur contre moi de mes coquetteries avec le roi de Prusse. Si on savait qu'il m'a baisé un jour la main[3], toute maigre qu'elle est, pour me

[1] Frédéric, que la cour de Versailles et quelques Parisiens comparaient alors à Mandrin. (Clog.)

[2] Louis XV et la Pompadour. (Clog.)

[3] Voltaire avait déjà parlé de cette galanterie masculine à Richelieu, dans une lettre du 7 septembre 1753. (Clog.)

faire rester chez lui, on me pardonnerait de m'être laissé faire; et si on savait que, cette année, on m'a offert carte blanche, on avouerait que je suis un philosophe guéri de ma passion.

J'ai, je vous l'avoue, la petite vanité de desirer que deux personnes[1] le sachent; et ce n'est pas une vanité, mais une délicatesse de mon cœur, de desirer que ces deux personnes le sachent par vous. Qui connaît mieux que vous le temps et la manière de placer les choses? Mais j'abuse de vos bontés et de votre patience. Agréez le tendre respect du Suisse.

Je vous demande pardon du mauvais bulletin de Cologne que je vous envoyai dernièrement; on forge des nouvelles dans ce pays-là.

LETTRE MMCCXXIV.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 14 octobre

Si madame de La Popelinière n'est pas guérie cet hiver, il faut que son mari lui donne un beau viatique pour aller trouver *Esculape*-Tronchin au printemps. Dieu lit dans les cœurs, et Tronchin dans les corps. Il a ressuscité deux fois ma niece

(1) Encore Louis XV et la Pompadour, *presidente* du conseil des ministres. (Clog.)

de Fontaine ; il a guéri une gangrène de vieillard. Madame de Mui[1], qui est arrivée mourante à Genève, il y a trois mois, a des joues, et vient chez moi coiffée en pyramide. Il me fait vivre. *Venite ad me, omnes qui laboratis*[2]. Ce sont là de vrais miracles, mais ils sont aussi rares que les faux ont été communs. Je me flatte que madame de La Popelinière sera du petit nombre des élus. Pendant que Tronchin conserve la vie à trois ou quatre personnes, on en tue vingt mille en Bohême. Je ne sais pas encore le détail de la grande bataille[3]. Les relations sont différentes. Il paraît vraisemblable que notre *Salomon* est vainqueur. Heureux qui vit tranquille sur le bord de son lac, loin du trône et loin de l'envie !

Mettez-moi à part, je vous prie, un Derham[4] et les *Mémoires*[5] de Philippe V. Je vous demanderai d'autres livres à mesure que les besoins viendront, et vous enverrez la cargaison par la diligence, afin

[1] Née Hennin-Liétard, mariée en 1744 au marquis de Mui, nommé lieutenant-général en 1748 ; morte en 1764. (Cloc.)

[2] Matthieu, XI, 28. (Cloc.)

[3] Gagnée à Lowositz, le 1er octobre, par Frédéric II. (Cloc.)

[4] William Derham, théologien, physicien et naturaliste anglais, mort en 1735. (Cloc.)

[5] *Memoires pour servir à l'Histoire d'Espagne, sous le règne de Philippe V*, rédigés en espagnol par le marquis de Saint-Philippe, traduits, selon Barbier, par de Maudave ; 1756, 4 volumes in-12. — Ce Maudave est vraisemblablement celui dont parle d'Alembert dans sa lettre du 22 septembre 1760 à Voltaire. (Cloc.)

de n'en pas faire à deux fois. Je suis très sensible au soin que vous avez la bonté de prendre.

Vous me parlez de vers qu'on m'attribuait, n'est-ce pas une petite pièce qui finit ainsi :

> Votre bonheur serait égal au mien [1] ?

Ils ont plus de cent ans, et ils ont été faits pour le cardinal de Richelieu.

Je ne suis pas fâché d'être loin du centre des faux bruits et des tracasseries. J'ose encore espérer qu'il y a des hommes plus puissants que moi qui seront moins heureux que moi.

En vous remerciant, mon ancien ami, de m'avoir procuré le plaisir de pouvoir être auprès de notre docteur le commissionnaire d'une personne[2] dont je voudrais rendre la vie longue et heureuse.

Si vous avez des nouvelles,

> « Candidus imperti . . . . »
>
> Hor., lib. I, ep. VI, v. 68.

Vale, amice

[1] Dernier vers d'un sonnet de Mainard *contre* le cardinal de Richelieu. (Clog.)

[2] Madame de La Popelinière. (Clog.)

LETTRE MMCCXXV.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 25 octobre.

J'ai toujours mon rhumatisme, madame, et, de plus, j'ai été mordu par mon singe[1] le jour de la nouvelle, vraie ou fausse, de la défaite de votre armée. Je suis au lit comme un des blessés. Pardonnez-moi de ne vous pas écrire de ma main. Je me porterai certainement mieux quand vous m'apprendrez que vos amis les serviteurs de Marie ont fait un petit tour vers Berlin. Nous nous flattons au moins que le roi de Pologne est hors de danger et hors de chez lui. Il est bien triste que ce qui pût lui arriver de mieux fût de sortir de ses états. Il y a des gens qui prétendent qu'il va en Pologne armer la Pospolite en sa faveur, mais la Pospolite fait rarement des efforts pour ses souverains, et leur fournit aussi peu de troupes que d'argent. Si vous avez quelques nouvelles, madame, daignez en faire part aux solitaires des Délices. Vous savez que les bords du Rhin sont plus près du théâtre des evénements que les paisibles bords de notre

[1] Cet animal, qui baisait la main de Voltaire comme avait fait Frédéric II, jetait des pierres à tous les passants. — Lettre à madame de Fontaine du 5 mai 1759. (Clog.)

lac; nous ne sommes encore bien informés d'aucun détail. Cela est triste pour ceux qui s'intéressent à Marie, et assurément personne ne lui est plus attaché que moi depuis trois ans[1]. Mais je vous le suis bien davantage, madame, et depuis plus long-temps. Mille tendres respects aux deux dignes amies.

LETTRE MMCCXXVI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 1er novembre.

Je n'ai point eu de cesse, mon *héros*, que je n'aie fait venir dans mon ermitage M. le duc de Villars, de son trône de Provence[2], pour le faire guérir par Tronchin d'un leger rhumatisme; et moi j'en ai un goutteux, horrible, universel, que Tronchin ne guérit point, et qui m'a empêché de vous écrire. Quel plaisir m'a fait ce gouverneur des oliviers, quand il m'a parlé de vos lauriers et de l'idolâtrie qu'on a pour vous sur toutes les côtes!

[1] * C'est-à-dire depuis le mois de juin 1753, époque où Voltaire, opprimé à Francfort, n'avait pas inutilement imploré la protection de la cour de Vienne. (CLOG.)

[2] * Le duc de Villars, depuis 1734, était gouverneur et lieutenant-général du pays et comté de Provence. (CLOG.)

Je vous avais envoyé de très fausses nouvelles que je venais de recevoir de Strasbourg. J'en reçois de Vienne qui ne sont que trop vraies. On y est dans un chagrin de dépit et de consternation extrême. Il est certain que l'impératrice hasardait tout pour délivrer le roi de Pologne. M. de Brown avait fait passer douze mille hommes par des chemins qui n'ont jamais été pratiqués que par des chèvres; il avait envoyé son fils au roi de Pologne. Ce prince n'avait qu'à jeter un pont sur l'Elbe, et venir à lui. Il promit pour le 9, puis pour le 10, le 1[illegible], le 13, et enfin il a fait son malheureux traité[1] des Fourches Caudines. Les Anglais et les guinées ont persuadé, dit-on, ses ministres.

On mande de Fontainebleau qu'on a prié le ministre[2] du roi de Prusse de s'en retourner. Je n'ose le croire; je ne crois rien, et j'espère peu. On prétend que le roi de Prusse mêle actuellement les piques de la phalange macédonienne à sa cavalerie. Ce sont les mêmes piques dont mes compatriotes les Suisses se sont servis long-temps. Je ne suis pas du métier, mais je crois qu'il y a une arme, une machine bien plus sûre, bien plus redoutable; elle fesait autrefois gagner sûrement

[1] La capitulation de l'armée saxonne, du 15 octobre 1756. (Clog.)

[2] Le baron de Kniphausen. (Clog.)

des batailles. J'ai dit mon secret à un officier[1], ne croyant pas lui dire une chose importante, et n'imaginant pas qu'il pût sortir de ma tête un avis dont on pût faire usage dans ce beau métier de détruire l'espèce humaine. Il a pris la chose sérieusement. Il m'a demandé un modèle; il l'a porté à M. d'Argenson. On l'exécute à présent en petit; ce sera un fort joli engin. On le montrera au roi. Si cela réussit, il y aura de quoi étouffer de rire que ce soit moi qui sois l'auteur de cette machine destructive. Je voudrais que vous commandassiez l'armée, et que vous tuassiez force Prussiens avec mon petit secret.

J'ai eu la vanité de souhaiter qu'on sût mes nobles refus à votre cour. J'aurais celle d'aller à Vienne, si j'étais jeune et ingambe, et si je n'étais pas dans mes Délices avec votre servante, mais je suis un rêveur paralytique, et je mourrai de douleur de ne pouvoir vous faire ma cour avant de mourir. Je n'ai de libre que la main droite; je

[1] * Le marquis de Florian. — Voltaire, qui dit au commencement du chant XIX de *la Pucelle* :

« Sœur de la Mort, impitoyable Guerre,
« Droit des brigands que nous nommons *héros*, »

n'aurait peut-être pas dû, comme philosophe, se mêler de machines à tuer des hommes; et ses détracteurs n'ont pas manqué de lui en faire un grave reproche; mais si le prince de Soubise, à l'aide de cet *engin*, eût gagné la bataille de Rosbach, qu'auraient-ils eu à dire
(Clog.)

m'en sers comme je peux pour renouveler mon tres tendre respect a mon *héros*, qui daignera me conserver son souvenir.

LETTRE MMCCXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er novembre

Mon très cher ange, il y a long-temps que je ne vous ai parlé du *tripot*[1]. M. le duc de Villars est venu de Provence dans mon ermitage, et il a insisté sur *Zulime* comme vous-même. Je l'avais engagé à venir se faire guérir, par le grand Tronchin, d'un petit rhumatisme que le soleil de Marseille et d'Aix n'avait pu fondre. A peine est-il arrivé que j'ai été pris d'un rhumatisme général sur tout mon pauvre corps, et notre Tronchin n'y peut rien. Il me reste une main pour vous écrire; mais il n'y a pas chez moi une goutte de sang poétique qui ne soit figée. Heureusement nous avons du temps devant nous. Vous savez comment s'est terminée la pièce de Pirna, par des sifflets. Il a rendu enfin le livre de *Poésie*[2]; le voilà libre, sans

[1] Voltaire désignait ainsi la Comédie-Française en particulier, et quelquefois aussi ce qui concernait le théatre en général. (Clog.)

[2] Quand Frédéric fit imprimer son livre, ou son *OEuvre de poésie*, comme l'appelait Freitag, il en distribua des exemplaires à

armée, et sans argent. On est desespéré à Vienne. Le diable de *Salomon* l'emporte et l'emportera. S'il est toujours heureux et plein de gloire, je serai justifié de mon ancien goût pour lui : s'il est battu, je serai vengé.

J'espère que vous verrez bientôt madame de Fontaine, qui a été sur le point de mourir aux Délices pour avoir abusé de la santé que Tronchin lui avait rendue, et pour avoir été gourmande. M. le maréchal de Richelieu me mande que ce qui parait fesable à votre amitié et à la bonte de votre cœur ne l'est guère à la prévention [1]. Je m'en suis toujours douté, et je crois connaitre le terrain. Il faut que votre archevêque reste à Conflans, et moi aux Délices; chacun doit remplir sa vocation. La mienne sera de vous aimer et de vous regretter jusqu'à mon dernier moment.

On me mande qu'il y a une edition infame de *la Pucelle* [2] que cet honnête homme de La Beaumelle avait fait imprimer, et qu'on débite dans Paris,

ses *amis*. Voltaire fut du nombre des gratifiés, et l'on sait comment, dans l'avanie de Francfort, le philosophe fut dépouillé, non seulement de son exemplaire, mais encore de son argent et de ses boucles de souliers. Auguste III, roi de Pologne et électeur de Saxe, que Frédéric II venait de traiter en *ami*, avait sans doute eu part, en même temps que Voltaire, à la distribution de l'*Œuvre de poeshie*. (Clog.)

[1] Il s'agit ici des *rancuniers* cités plus haut, lettre MMCCXIX.

[2] Voyez plus bas la lettre MMCCXLIV. (Clog.)

mais heureusement les *mandements* font plus de bruit que les *Pucelles*.

Vous ne m'avez jamais parlé de l'état de M. de La Marche[1]. Je voulais qu'il vînt se mettre entre les mains de Tronchin, mais on dit qu'il est dans un état à ne se mettre entre les mains de personne. O pauvre nature humaine! à quoi tiennent nos cervelles, notre vie, notre bonheur! Portez-vous bien, vous, madame d'Argental, et tous les anges; et conservez-moi une amitié qui embellit mes Délices, qui me console de tout, et qui seule peut me rendre quelque génie.

LETTRE MMCCXXVIII.

A M. P. ROUSSEAU[2],

A LIÉGE.

Aux Délices, 8 novembre.

J'ai vu dans votre journal de novembre, monsieur, des vers qu'on m'attribue; ils commencent ainsi :

[1] Cl. Phil. Fiot de La Marche, président au parlement de Dijon. (CLOG.)

[2] Pierre Rousseau, né à Toulouse vers 1725, selon M. Beuchot, commença dès 1744 à se faire connaître à Paris comme auteur dramatique. Ce fut vraisemblablement de 1744 à 1750 qu'il se lia avec Voltaire, dont il fut toujours l'admirateur. On prétend qu'il prenait la

C'est par ces vers, enfants de mon loisir
Que j'égayais les soucis du vieil âge
O don du ciel, etc.[1]

Sans examiner si ces vers sont bons ou mauvais, je peux vous jurer, monsieur, que non seulement je n'en suis pas l'auteur, mais que je regarderais comme une démence bien condamnable à mon âge des plaisanteries qui ont pu m'amuser il y a trente ans. Ceux qui achèvent ainsi sous mon nom des ouvrages si peu décents, sont assurément plus coupables que je ne le serais d'en faire mon occupation. Je ne me reconnais dans aucune des éditions qui ont paru du petit poëme dont vous me parlez. J'ai encore vu dans vos précédents journaux une prétendue lettre de moi à M. le maréchal de Richelieu, où il est dit qu'on a perdu le Pinde : je n'ai jamais écrit cette lettre. Plus j'estime votre journal, qui ne me paraît fait que pour la vérité, et plus je crois de mon devoir de vous la faire connaître.

Je reçois dans ce moment une lettre de M. de

qualité de *citoyen de Toulouse*, soit pour n'être pas confondu avec le *citoyen de Genève*, soit pour le railler. Dans le premier cas, c'était *la précaution inutile*. Le *Journal encyclopédique*, créé par lui, paraissait depuis le commencement de 1756, à Liége. Il le continua ensuite à Bruxelles, et plus tard à Bouillon, où il mourut en novembre 1785. (Clog.)

[1] Ces vers sont l'épilogue de l'édition de 1756 ; ils sont maintenant placés avec les variantes du XXIe chant. (Clog.)

Caussade, datée de Liége. Il me parle d'un projet d'abréger et de rectifier les *Mémoires de madame de Maintenon*. Tout ce que je peux répondre, c'est qu'il n'y a dans ces Mémoires que des choses triviales, entièrement défigurées, ou des anecdotes entièrement fausses. On peut s'en convaincre par les dates seules des événements. Ces sortes d'ouvrages excitent d'abord la curiosité, et tombent ensuite dans un éternel oubli.

Je fais mes compliments à M. de Caussade, et j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE MMCCXXIX.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 9 novembre.

Eh bien! madame, est-il vrai que ces Russes, ces Tartares, marchent? Pourquoi donc les Francs, les Gaulois, ne marchent-ils pas? Est-il vrai que le primat de Pologne a dit à la diète que son roi était *empêché*, et que la diete s'est séparée sur-le-champ? Il faut avoir la tête tournée pour vouloir régner sur ces gens-là. On bafoue leur roi, on pille sa maison, on le fait prisonnier, on lui donne à manger par une chatiere, et les Polonais vont boire chacun chez soi. M. le comte d'Estrées vous a-t-il donné quelques espérances de redresser tant de torts?

Mon Dieu ! que je m'intéresse à cette bagarre ! Votre cœur et le mien ont pris parti. Je suis fâché d'être si loin du théâtre où cette grande tragédie se joue. On sèche en attendant des nouvelles. M. de Broglie et M. de Valori[1] reviennent-ils ? Le roi de Pologne est-il en sûreté ? a-t-il un lit ? est-il à Kœnigstein ? est-il à Varsovie ? Le comte de Bruhl[2] s'est-il sauvé ? M. de Brown a-t-il livré un nouveau combat ? Tâchez donc, madame, d'avoir des nouvelles d'Allemagne. Daignez m'en faire part. Il me paraît que *Salomon*-MANDRIN[3] est le maître en Saxe comme à Berlin. L'Angleterre fera des efforts pour lui. Le nord de l'Allemagne lui fournira des soldats. Il y aura deux cent mille hommes de part et d'autre. Cette belle affaire n'est pas prête à finir.

Que dites-vous de *Salomon*, qui, étant à Dresde dans le palais du roi de Pologne, se montrait à la fenêtre, ayant à ses côtés deux gros ministres luthériens ? Le peuple criait : *Vivat!* Ah ! le saint roi !

On m'a promis une singulière pièce ; mais oserai-je vous l'envoyer ? On craint son ombre en pareil cas.

[1]* Le marquis de Valori, auquel est adressée la lettre [illegible]. (GLOG.)

[2]* Ministre et favori du roi Auguste. (GLOG.)

[3]* Allusion aux chansons qui coururent les rues de Versailles et de Paris à cette époque, et dans lesquelles Frédéric était appelé

Il fait un vent du nord qui me tue. Calfeutrons-nous bien, madame; point de vent coulis. Mille tendres respects à vous, madame, et à votre amie.

LETTRE MMCCXXX.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 10 novembre.

La vie est un songe, mon ancien ami; madame de La Popelinière vient donc de finir le sien[1]; je rêve encore un peu, mais je suis bientôt à bout. Notre grand Tronchin aurait guéri votre amie; il a rendu la santé à madame de Fontaine, mais il n'en a pas fait autant à son oncle; je suis perclus, pour le présent, de la moitié du corps; j'ai engagé M. le duc de Villars à venir se faire guérir ici d'un petit rhumatisme; nous l'avons crevé de truites et de gelinottes; il s'en est retourné dans sa province avec la santé d'un athlète; il n'en est pas de même de votre ancien ami; je ne suis plus qu'une ombre paralytique. Il est triste de s'en aller pour jamais chacun de son côté, sans se revoir.

Mandrin. On trouve une de ces chansons dans le tome III de la *Vie privée de Louis XV*, ouvrage de Moufle d'Angerville. (CLOG.)

[1] Elle mourut vers le commencement de novembre 1756, et non en 1752, date que cite cependant la *Biographie universelle*. (CLOG.)

Si l'envie vous prend de faire un pèlerinage pour votre santé et de venir prendre des lettres de vie signées *Tronchin*, je vous hébergerai dans mon château de Gaillardin, aux Délices, ou à Monrion; je vous voiturerai, je vous crèverai. Qu'allez-vous devenir à présent? logerez-vous chez la fille[1] du comte de Rochester, ou chez M. de La Popelinière, ou chez les moines de Saint-Victor?

Envoyez-moi toujours *Philippe V*[2] et le bon homme *Derham*; joignez-y ce qu'il vous plaira de curieux. Je ne sais actuellement quels livres vous demander. Je suis si malade que je ne peux plus guère lire, et je fais plus de cas d'une prise de rhubarbe que de *l'Énéide*. Je ne crois pas même avoir la force de lire les excommunications de votre archevêque, ni les solécismes de la Sorbonne; on dit qu'elle a mis *supplicaturi* pour *supplicaturos;* mais qu'ils soient *ridiculi* ou *ridiculos*, cela ne m'importe guère.

Mandez-moi quels beaux legs madame de La Popelinière vous a laissés, et quelle belle nouvelle action son mari a faite.

Si vous m'envoyez une cargaison de livres, adressez-la par la diligence à M. *Robert Tronchin*, ban-

[1]* La comtesse de Sandwich. (CLOG.)

[2]* Voyez ce qui concerne les *Mémoires pour servir à l'Histoire d'Espagne sous Philippe V*, plus haut, la lettre MMCCXXIV, où il est aussi question de William Derham. (CLOG.)

quier à Lyon. Adieu, bonsoir, je n'en peux plus. En vérité, il faudrait revoir ses vieux amis. N'avez-vous pas par hasard soixante ans, et moi soixante-deux? Allons, allons.

LETTRE MMCCXXXI.

A M. D'ALEMBERT.

Aux Délices, où nous voudrions bien vous tenir, 13 novembre.

Mon cher maître, je serai bientôt hors d'état de mettre des points et des virgules à votre grand trésor des connaissances humaines. Je tâcherai pourtant, avant de rejoindre l'*archimage Yebor*[1] et ses confrères, de remplir la tâche que vous vouliez me donner.

Voici *Froid* et une petite queue à *Français* par un *a*, *Galant* et *Garant*[2]; le reste viendra si je suis en vie.

Je suis bien loin de penser qu'il faille s'en tenir aux définitions et aux exemples; mais je maintiens qu'il en faut par-tout et que c'est l'essence de tout

[1] Boyer, ainsi désigné dans le chapitre IV de *Zadig* ce rancunier, surnommé *l'âne de Mirepoix* par Voltaire, était mort le 20 auguste 1755. (CLOG.)

[2] Ces articles, qui sont dans le *Dictionnaire philosophique*, parurent en 1757 dans le tome VII de l'*Encyclopédie*. (CLOG.)

dictionnaire utile. J'ai vu par hasard quelques articles de ceux qui se font, comme moi, les garçons de cette grande boutique; ce sont pour la plupart des dissertations sans méthode. On vient d'imprimer dans un journal l'article *Femme*[1], qu'on tourne horriblement en ridicule. Je ne peux croire que vous ayez souffert un tel article dans un ouvrage si sérieux : *Chloé presse du genou un petit-maître, et chiffonne les dentelles d'un autre.* Il semble que cet article soit fait par le laquais de Gil-Blas.

J'ai vu *Enthousiasme,* qui est meilleur; mais on n'a que faire d'un si long discours pour savoir que l'enthousiasme doit être gourverné par la raison. Le lecteur veut savoir d'où vient ce mot, pourquoi les anciens le consacrèrent à la divination, à la poésie, à l'éloquence, au zèle de la superstition; le lecteur veut des exemples de ce transport secret de l'ame appelé enthousiasme; ensuite il est permis de dire que la raison, qui préside à tout, doit aussi conduire ce transport. Enfin je ne voudrais dans votre *Dictionnaire* que vérité et méthode. Je ne me soucie pas qu'on me donne son avis particulier sur la comédie, je veux qu'on m'en ap-

[1] Auger dit, dans la *Biographie universelle*, en parlant de Desmahis, que celui-ci a fait, pour l'*Encyclopédie*, les articles *Fat* et *Femme*, dans lesquels « on a justement blâmé la frivolité des idées « et l'afféterie du style. » — Voyez la lettre de Voltaire à d'Alembert du 28 auguste 1765. (CLOG.)

prenne la naissance et les progrès chez chaque nation; voilà ce qui plait, voilà ce qui instruit. On ne lit point ces petites déclamations dans lesquelles un auteur ne donne que ses propres idées, qui ne sont qu'un sujet de dispute. C'est le malheur de presque tous les littérateurs d'aujourd'hui. Pour moi, je tremble toutes les fois que je vous présente un article. Il n'y en a point qui ne demande le précis d'une grande érudition. Je suis sans livres, je suis malade, je vous sers comme je peux. Jetez au feu ce qui vous déplaira.

Pendant la guerre des parlements et des évêques, les gens raisonnables ont beau jeu, et vous aurez le loisir de farcir l'*Encyclopédie* de vérités qu'on n'eût pas osé dire il y a vingt ans. Quand les pédants se battent, les philosophes triomphent.

S'il est temps encore de souscrire, j'enverrai à Briasson l'argent qu'il faut; je ne veux pas de son livre[1] autrement. Madame Denis vous fait les plus tendres compliments; je vous en accable. Je suis fâché que le philosophe Duclos ait imaginé que j'ai autrefois donné une préférence à un prêtre sur lui; j'en étais bien loin, et il s'est bien trompé. Adieu; achevez le plus grand ouvrage du monde.

[1] L'*Encyclopédie*. (Clog.)

LETTRE MMCCXXXII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 23 novembre.

Ah! madame, je ne compte pas sur les Russes; qui les paierait? Mais s'ils veulent se payer par leurs mains, ce seront de chers barbares. Dieu aide et bénisse Marie-Thérèse! mais je vois contre elle, au printemps, cent cinquante mille court-vêtus de Prussiens, traînant après eux les Saxons pour leur faire la cuisine; je vois les Hanovriens, les Hessois, et des guinées. Il fallait avoir mieux pris ses mesures; toutefois j'espère encore en la Providence. Le dernier mémoire de *Salomon*, avec pièces justificatives[1], en impose beaucoup; il faut lui opposer des succès; les raisons ne donnent pas un pouce de terrain. On m'a envoyé bien des papiers; tous sont inutiles. Vivons doucement, prions Dieu pour Marie, vous, votre amie, et moi. Si vous savez quelque chose, souvenez-vous de l'ermite qui vous est attaché jusqu'au tombeau.

[1] Quelques mois plus tard Frédéric, déclaré perturbateur de la paix publique, fit paraître ces pièces, avec d'autres du même genre, en un volume, sous le titre de *Mémoire raisonné sur les desseins dangereux des cours de Vienne et de Dresde.* (CLOG.)

LETTRE MMCCXXXIII

A M. THIERIOT.

Aux Délices, 28 novembre.

Je suis persuadé, mon ancien ami, que vous ne serez pas privé du petit legs que vous a fait madame de La Popelinière[1]. Son mari, qui en avait usé si généreusement avec elle, en usera de même avec vous. Il aime à faire des choses nobles. Je compterais autant sur son caractère que sur son billet. Je n'ose vous prier d'ajouter au petit paquet de livres que vous m'envoyez cette infame édition de *la Pucelle* qu'on dit faite par La Beaumelle et par d'Arnaud[2]. Je ne devrais pas infecter mon cabinet de ces horreurs; mais il faut tout voir. Je me flatte que les honnêtes gens ne m'imputeront pas de telles indignités. En vérité il faudrait faire un exemple de ceux qui en imposent ainsi au public, et qui répandent le scandale sous le nom d'autrui.

On me parle encore de je ne sais quels vers[3]

[1] * Cette dame avait légué un diamant à Thieriot. (Clog.)

[2] * Il résulte de la lettre MMCCXL que Barulard d'Arnaud n'était pas complice de La Beaumelle ou de Maubert, relativement à cette édition. (Clog.)

[3] * Ces vers, qualifiés de *vers sanglants* dans les deux lettres qui suivent immédiatement celle-ci, ont été regardés, avec raison, par

qui courent contre le roi de Prusse. Ceux qui me soupçonnent me connaissent bien mal. C'est le comble de la lâcheté d'écrire contre un prince à qui on a appartenu.

Je vous fais mon compliment de quitter vos moines[1]. Il n'y a que leur bibliothèque de bonne; et vous avez à deux pas celle du Roi, qui est meilleure.

Mes respects à madame de Sandwich[2]; je crois qu'elle n'est pas fâchée des humiliations que les Wighs essuient. La France joue à présent un beau rôle dans l'Europe. On sent encore mieux cette gloire dans les pays étrangers qu'à Paris. On entend la voix libre des nations; elles parlent toutes avec respect, jusqu'aux Anglais mêmes, il leur manquait d'être humbles.

Adieu; la goutte et la calomnie me tracassent. Je vous embrasse.

M. Beuchot, comme étant de Voltaire. Ils font partie, dans notre édition du tome IV des *Poésies*. (CLOG.)

[1] * Ceux de l'abbaye Saint-Victor. (CLOG.)

[2] * La comtesse de Sandwich. (CLOG.)

LETTRE MMCCXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 novembre.

Comment voulez-vous, mon cher ange, que je fasse des *Zulime* et des chevaleries, quand les calomnies de Paris viennent me glacer dans mes Alpes? Cette infame édition que La Beaumelle et d'Arnaud avaient, dit-on, faite de concert, n'a que trop de cours. Je vois les personnes à qui je suis le plus attaché, attaquées indignement sous mon nom. Madame de Pompadour y est outragée d'une manière infame; et comment encorç se justifier de ces horreurs? comment écrire à madame de Pompadour une lettre qui ferait rougir et celui qui l'écrirait et celle qui la recevrait? On parle aussi de vers sanglants contre le roi de Prusse, que la même malignité m'impute. Je vous avoue que je succombe sous tant de coups redoublés. Le corps ne s'en porte pas mieux, et l'esprit se flétrit par la douleur. S'il me restait quelque génie, pourrais-je mettre à travailler un temps qu'il faut employer continuellement à détruire l'imposture? Je n'ai plus ni santé, ni consolation, ni espérance; et je n'éprouve, au bout de ma carrière, que le repentir d'avoir consacré aux belles-lettres une vie qu'elles

ont rendue malheureuse. Si je m'étais contenté de les aimer en secret, si j'avais toujours vécu avec vous, j'aurais été heureux, mais je me suis livré au public, et je suis loin de vous; cela est horrible.

LETTRE MMCCXXXV.

A M. D'ALEMBERT.

29 novembre.

J'envoie, mon cher maître, au bureau qui instruit le genre humain, *Gazette*, *Généreux*, *Genre de style*, *Gens de lettres*, *Gloire et Glorieux*, *Grand et Grandeur*, *Goût*, *Grace et Grave*[1].

Je m'aperçois toujours combien il est difficile d'être court et plein, de discerner les nuances, de ne rien dire de trop et de ne rien omettre. Permettez-moi de ne traiter ni *Généalogie* ni *Guerre littéraire*, j'ai de l'aversion pour la vanité des généalogies[2]; je n'en crois pas quatre d'avérées, avant la fin du treizième siècle, et je ne suis pas

[1] * Ces articles parurent en 1757 dans le tome VII de l'*Encyclopédie*. Ils sont dans le *Dictionnaire philosophique*, excepté GÉNÉREUX qui, dans cette édition, fait partie des *Mélanges littéraires*. (CLOG.)

[2] * Aussi Voltaire est-il un des hommes qui se sont le moins occupés de leur propre généalogie. Voyez, t. I de cette édition, p. 477 et 478, ma *Note sur la naissance de Voltaire*. (CLOG.)

assez savant pour concilier les deux généalogies absolument différentes de notre divin Sauveur *.

A l'égard des *Guerres littéraires*, je crois que cet article, consacré au ridicule, ferait peut-être un mauvais effet à côte de l'horreur des véritables guerres. Il conviendrait mieux au mot *Littéraire*, sous le nom de *Disputes littéraires;* car en ce cas le mot guerre est impropre, et n'est qu'une plaisanterie.

Je me suis pressé de vous envoyer les autres articles, afin que vous eussiez le temps de commander *Généalogie* a quelqu'un de vos ouvriers. On a encore mis ce maudit article *Femme* dans la *Gazette littéraire* de Genève, et on l'a tourné en ridicule tant qu'on a pu. Au nom de Dieu, empêchez vos garçons de faire ainsi les mauvais plaisants; croyez que cela fait grand tort à l'ouvrage. On se plaint généralement de la longueur des dissertations; on veut de la méthode, des vérités, des définitions, des exemples. On souhaiterait que chaque article fût traité comme ceux qui ont été maniés par vous et par M. Diderot.

Ce qui regarde les belles-lettres et la morale est d'autant plus difficile a faire que tout le monde en est juge, et que les matières paraissent plus aisées; c'est là sur-tout que la prolixité dégoûte le lecteur.

* Voyez saint Matthieu, ch. I, et saint Luc, ch. III.

Voudra-t-on lire dans un dictionnaire ce qu'on ne lirait pas dans une brochure détachée? J'ai fait ce que j'ai pu pour n'être point long, mais je vous répète que je crains toujours de faire mal, quand je songe que c'est pour vous que je travaille. J'ai tâché d'être vrai; c'est là le point principal.

Je vous prie de me renvoyer l'article *Histoire*, dont je ne suis point content, et que je veux refondre puisque j'en ai le temps. Vous pourriez me faire tenir ce paquet contre-signé *chancelier*, à la première occasion.

Vous ou M. Diderot, vous ferez sans doute *Idée* et *Imagination;* si vous n'y travaillez pas, et que la place soit vacante, je suis à vos ordres. Je ne pourrai guère travailler à beaucoup d'articles d'ici a six ou sept mois; j'ai une tâche un peu différente à remplir; mais je voudrais employer le reste de ma vie à être votre garçon encyclopédiste. La calomnie vient de Paris par la poste me persécuter au pied des Alpes. J'apprends qu'on a fait des vers sanglants[1] contre le roi de Prusse, qu'on a la cha-

[1] Ces vers contenaient des vérités dont Frédéric eût pu profiter pour son bonheur et celui de l'Europe, qu'il ensanglanta. Le morceau n'est pas indigne du poete qui a dit au commencement de *la Henriade*, en s'adressant à la *Vérité* :

« Que l'oreille des rois s'accoutume a t entendre. »

(Clog.)

rité de m'imputer. Je n'ai pas sujet de me louer du roi de Prusse; mais, indépendamment du respect que j'ai pour lui, je me respecte assez moi-même pour ne pas écrire contre un prince à qui j'ai appartenu. On dit que La Beaumelle et d'Arnaud ont fait imprimer une *Pucelle* de leur façon[1], où tous ceux qui m'honorent de leur amitié sont outragés; cela est digne du siècle. Il y aura un bel article de *Siècle* à faire, mais je ne vivrai pas jusque-là. Je me meurs; je vous aime de tout mon cœur et autant que je vous estime. Madame Denis vous en dit autant.

LETTRE MMCCXXXVI.

A M. PALISSOT.

30 novembre.

Votre lettre, monsieur, est venue très à propos pour me consoler du départ de M. d'Alembert et de M. Patu. Ils ont passé quelques jours dans mon ermitage, qui est un peu plus agréable que vous ne l'avez vu[2]. Il mériterait le nom qu'il porte, si j'y jouissais d'un peu de santé. Pardonnez à l'état où je suis, si je ne vous écris pas de ma main. Je

[1] Cette *infame* édition de 1756, publiée ou non publiée par La Beaumelle, était composée de dix-huit chants. (CLOG.)

[2] Au mois d'octobre 1755. (CLOG.)

dois sans doute à votre amitié les bontés dont M. le duc d'Aïen[1] et madame la comtesse de La Marck veulent bien m'honorer; je me flatte que vous voudrez bien leur présenter mes très humbles remerciements. Je suis si sensible à leur souvenir, que je prendrais la liberté de leur écrire, si je n'étais pas tenu au lit par mes souffrances, qui ont beaucoup redoublé. Mon dessein était d'accompagner M. Patu jusqu'à Lyon, et d'y entendre mademoiselle Clairon sur le plus beau théâtre de France. Il est triste pour la capitale qu'elle n'ait pas assez d'émulation pour imiter au moins la province. Adieu, monsieur; conservez-moi les sentiments d'amitié que vous me témoignez. Je vous assure qu'ils me sont bien chers.

M. Vernes[2], qui vient de m'envoyer votre adresse, que vous ne m'aviez pas donnée, vous fait ses compliments.

[1]* Louis de Noailles, né à Versailles le 21 avril 1713; connu, de 1737 à 1766, sous le titre de duc d'Aïen, et ensuite sous celui de duc de Noailles; nommé maréchal de France le 30 mars 1777. La *Correspondance* contient, à son adresse, une lettre du 30 mars 1777. — La comtesse de La Marck (Marie-Anne-Françoise de Noailles), nommée dans la lettre du 1er décembre 1755 à Palissot, était une des sœurs du duc d'Aïen. (CLOG.)

[2]* Jacob Vernes, auquel est adressée la lettre MMCXXXVII. (CLOG.)

LETTRE MMCCXXXVII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 8 décembre.

Je vous souhaite de bonnes et de belles années, c'est-à-dire celles auxquelles vous êtes accoutumé, monseigneur; et je m'y prends tout exprès un peu à l'avance, car vous allez être accablé de lettres dans ce temps-là. Je me trompe encore, ou vous entrez en exercice de premier gentilhomme de la chambre, ou vous installerez[1] M. le duc de Fronsac, ce qui ne vous occupera pas moins. Et qui sait si au printemps vous n'irez pas encore commander quelque armée? qui sait si vous ne ferez pas gagner des batailles à l'impératrice? Vous n'aviez pas déplu à sa mère, vous seriez le vengeur de la fille. Les grenadiers français ne seraient pas fâchés de vous suivre, et d'opposer leur impétuosité aux pas mesurés des Prussiens. Milord *Maréchal*[2], qui m'est venu voir dans mon trou ces jours

[1]* Louis XV, après l'expédition de Minorque, avait donné au duc de Fronsac la survivance de la charge de premier gentilhomme de la chambre, charge à raison de laquelle le maréchal de Richelieu fut de service, ou *d'année*, en 1757. (Clog.)

[2]* George Keith. (Clog.)

passés, dit des choses bien étonnantes. Il prétend qu'à la dernière bataille ce sont huit bataillons seulement qui ont soutenu tout l'effort de l'armée autrichienne. Je m'imagine que contre vous il en aurait fallu un peu davantage. Je voudrais vous y voir, tout paralytique que je suis. Il me semble que vous êtes fait pour notre nation, et elle pour vous.

Nous avons ici le frère d'un nouveau secrétaire d'état d'Angleterre; il chante vos louanges, et non pas celles de son pays. Il vient chez moi beaucoup d'Anglais; jamais je ne les ai vus si polis; je pense qu'ils vous en ont l'obligation.

Commandez des armées ou donnez des fêtes; quelque chose que vous fassiez, vous serez toujours le premier des Français à mes yeux, et le plus cher à mon cœur, qui vous appartient avec le plus profond respect. Ma nièce partage mes sentiments. J'écris rarement; mais que voulez-vous que dise un solitaire, un Suisse, un malingre?

LETTRE MMCCXXXVIII.

A M. DE CHENEVIÈRES [1].

Grand merci, mon cher confrère, de votre petite pastorale*.

Vous possédez la langue de Cythère;
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour, il faut parler et faire;
Ce dieu fripon ressemble assez aux rois;
Le bien servir n'est pas petite affaire.
Hélas! il est plus aisé mille fois
De les chanter que de les satisfaire.

Il se peut pourtant que vous ayez autant de talents pour le service de Mysis** que vous en avez

[1] Premier commis au bureau de la guerre, à Versailles. Il avait fait paraître en 1750 quatre volumes in-12 intitulés *Détails militaires*, etc.; vers le mois de septembre 1764 il publia un recueil de poésies médiocres, sous le titre de *Loisirs de M. de****, deux volumes in-12. Grimm, dans sa *Correspondance littéraire* (15 octobre 1764), critique durement M. de Chenevières (ou Chennevières), que Voltaire connaissait avant 1750, et avec lequel ce dernier était en correspondance assez suivie depuis cette époque, selon ce qu'en dit madame du Hausset dans ses *Mémoires*. M. L. Du Bois croit que l'impromptu imprimé sous le n° CCIV, t. IV des *Poésies*, fut adressé par Voltaire à de Chenevières, et non au marquis de Chauvelin. (CLOG.)

* Il avait envoyé son ballet de *Mysis et Glaucé* à M. de Voltaire. K.

** Dans ce ballet, l'Amour est déguisé sous le nom de *Mysis*. K.

pour faire de jolis vers; en ce cas, je vous fais réparation d'honneur.

Si vous avez quelque nouvelle intéressante, je vous prie de m'en faire part, quoique en prose. Je vais faire lire *Mysis* à madame Denis la paresseuse, qui n'écrit point, mais qui vous aime véritablement.

LETTRE MMCCXXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 décembre.

Vous avez, mon cher et illustre maître, très grande raison sur l'article *Femme*[1] et autres; mais ces articles ne sont pas de mon bail; ils n'entrent point dans la partie mathématique, dont je suis chargé, et je dois d'ailleurs à mon collégue la justice de dire qu'il n'est pas toujours le maître ni de rejeter ni d'élaguer les articles qu'on lui présente. Cependant le cri public nous autorise à nous rendre sévères, et à passer dorénavant par-dessus toute autre considération; et je crois pouvoir vous promettre que le septième volume n'aura pas de pareils reproches à essuyer.

J'ai reçu les articles que vous m'avez envoyés, dont je vous remercie de tout mon cœur. Je vous ferai parvenir incessamment l'article *Histoire* contre-signé. Nos libraires vous prient de vouloir bien leur adresser dorénavant vos paquets sous l'enveloppe de M. de Malesherbes, afin de leur en épargner le port, qui est assez considérable. Quelqu'un s'est

[1] Lettre MMCCXXXV. (CLOG.)

chargé du mot *Idée*. Nous vous demandons l'article *Imagination;* qui peut mieux s'en acquitter que vous? Vous pouvez dire comme M. Guillaume [1]: *Je le prouve par mon drap*.

Le roi tient actuellement son lit de justice pour cette belle affaire du Parlement et du clergé;

Et l'Église *triomphe ou fuit en ce moment*.

Tout Paris est dans l'attente de ce grand événement, qui me paraît à moi bien petit en comparaison des grandes affaires de l'Europe. Les prêtres et les robins aux prises pour les sacrements *vis-à-vis* [2] les grands intérêts qui vont se traiter au parlement d'Angleterre, *vis-à-vis* la guerre de Bohême et de Saxe, tout cela me paraît des coqs qui se battent *vis-à-vis* des armées en présence.

Personne ne croit ici que les vers contre le roi de Prusse soient votre ouvrage, excepté les gens qui ont absolument résolu de croire que ces vers sont de vous, quand même ils seraient d'eux. J'ai vu aussi cette petite édition de *la Pucelle;* on prétend qu'elle est de l'auteur [3] du *Testament politique* d'Alberoni; mais, comme on sait que cet auteur est votre ennemi, il me paraît que cela ne fait pas grand effet. D'ailleurs les exemplaires en sont fort rares ici, et cela mourra, selon toutes les apparences, en naissant. Je vous exhorte cependant là-dessus au désaveu [4] le plus authentique, et je crois que le meilleur est de donner enfin vous-même une édition de *la Pucelle* que vous puissiez avouer.

[1] * Dans l'*Avocat patelin*, comédie de Bruéys, acte III, sc. II. (CLOG.)

[2] * C'est en se moquant de cette locution que d'Alembert l'emploie ici. (CLOG.)

[3] * Maubert de Gouvest, qui avait troqué son titre de *capucin* contre celui de *chevalier*. (CLOG.)

[4] * Voyez plus bas la lettre MMCCXLIV. (CLOG.)

Adieu, mon cher et illustre maître; nous vous demandons toujours pour notre ouvrage vos secours et votre indulgence.

Mon collègue vous fait un million de compliments. Permettez que madame Denis trouve ici les assurances de mon respect. Vous recevrez, au commencement de l'année prochaine, l'*Encyclopédie*. Quelques circonstances, qui ont obligé à réimprimer une partie du troisième[1] volume, sont cause que vous ne l'avez pas dès à présent. *Iterum vale, et nos ama.*

LETTRE MMCCXL.

A M. THIERIOT.

Le 19 décembre.

On m'a enfin envoyé de Paris une de ces abominables éditions de *la Pucelle*. Ceux qui m'avaient mandé, mon ancien ami, que La Beaumelle et d'Arnaud avaient fabriqué cette œuvre d'iniquité, se sont trompés, du moins à l'égard de d'Arnaud. Il n'est pas possible qu'un homme qui sait faire des vers ait pu en griffonner de si plats et de si ridicules. Je ne parle point des horreurs dont cette rapsodie est farcie; elles font frémir l'honnêteté comme le bon sens; je ne sais rien de si scandaleux ni de si punissable. On dit qu'on a découvert

[1] * Peut-être y avait-il ici un 5, au lieu d'un 3. Le cinquième volume de l'*Encyclopédie* parut en novembre 1755, et le sixième vit le jour en 1756. (Clog.)

que La Beaumelle en était l'auteur, et qu'on l'a transféré de la Bastille pour le mettre à Vincennes dans un cachot; mais c'est un bruit populaire qui me paraît sans fondement[1]. Tout ce que je sais, c'est qu'un tel éditeur mérite mieux. Voilà assurément une manœuvre bien criminelle. Les hommes sont trop méchants. Heureusement il y a toujours d'honnêtes gens parmi les monstres, et des gens de goût parmi les sots. Quiconque aura de l'honneur et de l'esprit me plaindra qu'on se soit servi de mon nom pour débiter ces détestables misères. Si vous savez quelque chose sur ce sujet aussi triste qu'impertinent, faites-moi l'amitié de m'en instruire.

Mandez-moi sur-tout si vous avez votre diamant[2]. Je m'intéresse beaucoup plus à vos avantages qu'à ces ordures, dont je vous parle avec autant de dégoût que d'indignation.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

[1]* Voltaire ne se trompait pas. La Beaumelle, depuis le 6 auguste 1756 jusqu'au 1er septembre 1757, ne sortit pas de la Bastille. (Clog.)

[2]* Légué à Thieriot par la première femme de La Popelinière, qui se remaria en 1760. (Clog.)

LETTRE MMCCXLI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 20 décembre.

Je suis honteux, monseigneur, d'importuner mon *héros*, qui a bien autre chose à faire qu'à lire mes lettres; mais je ne demande qu'un mot de réponse pour le fatras ci-dessous.

1° Un Anglais vint chez moi, ces jours passés, se lamenter du sort de l'amiral Byng, dont il est ami. Je lui dis que vous m'aviez fait l'honneur de me mander que ce marin n'était point dans son tort, et qu'il avait fait ce qu'il avait pu. Il me répondit que ce seul mot de vous pourrait le justifier[1]; que vous aviez fait la fortune de Blakeney par l'estime dont vous l'avez publiquement honoré; et que, si je voulais transcrire les paroles favorables que vous m'avez écrites pour Byng, il les enverrait en Angleterre. Je vous en demande la permission; je ne veux et je ne dois rien faire sans votre aveu. Voilà pour le vainqueur de Mahon.

2° Voici une autre requête pour le premier gentilhomme de la chambre; c'est qu'il ait la bonté

[1] Le ministère anglais, malgré les généreux efforts de Voltaire et du vainqueur de Mahon, s'obstina à trouver coupable John Byng, dont le procès commença le 28 décembre 1756. (Clog.)

d'ordonner qu'on joue *Rome sauvée* à la cour cet hiver, sous sa dictature. La Noue quitte à Pâques, et M. d'Argental prétend que cette faveur de votre part est de la dernière importance.

Ce tendre d'Argental me mande qu'il a poussé bien plus loin ses sollicitations[1]; mais ce serait étrangement abuser de vos bontés, qu'il ne faut certainement pas hasarder en ce temps-ci.

J'apprends que La Beaumelle, avant de faire pénitence, avait apporté une édition de *la Pucelle*, où il a fourré un millier de vers de sa façon; qu'on la vend publiquement, qu'elle est remplie d'atrocités contre les personnes les plus respectables, et que c'est l'ouvrage le plus criminel qu'on ait jamais fait en aucune langue. On donne cette horreur sous mon nom. Elle est si maladroite qu'il y a dans l'ouvrage deux endroits assez piquants contre moi-même. Il y a bien des choses dignes des halles, mais il suffira d'un dévot pour m'attribuer cette infamie. Je crois que c'est un torrent qu'il faut laisser passer. La vérité perce à la longue, mais il faut du temps et de la patience. Vous en avez beaucoup de lire mes lettres au milieu de vos occupations. Votre nouvel hôtel, la Guienne, l'année d'exercice! vous ne devez pas avoir du temps de reste. J'en abuse; je vous en demande pardon.

[1] Relativement au retour de Voltaire à Paris. (CLOG.)

J'ose attendre deux petits mots. Je vous renouvelle mon tendre respect, et madame Denis se joint à moi.

LETTRE MMCCXLII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 20 décembre.

Mon cher ange, j'ai vu cette infamie que l'on impute à La Beaumelle, et que je n'impute qu'à un diable et à un sot diable. Il y a deux endroits assez piquants contre moi dans cette rapsodie digne des halles, qu'on a osé imprimer sous mon nom. Je n'ai jamais vu d'ailleurs d'ouvrage plus digne à-la-fois de mépris et de châtiment; mais je crois à présent le Parlement et le public occupés de soins plus pressants que de celui de juger un petit libelle. Je me console par la juste espérance que les honnêtes gens et les gens de goût me rendront justice. Vous y contribuez plus que personne, vos amis vous secondent; il serait bien étrange que la vérité ne triomphât pas, quand c'est vous qui l'annoncez.

Si cette affreuse calomnie a des suites, je suis très sûr que vous serez le premier à m'en instruire. Je crois qu'à présent je n'ai rien à faire qu'à déplorer tranquillement la méchanceté des hommes.

M. le duc de La Vallière m'a mandé les mêmes choses que vous; il veut bien se charger d'assurer madame de Pompadour de mon attachement et de ma reconnaissance pour ses bontés, et il répond qu'elle ne prêtera point l'oreille à la calomnie[1].

Ce n'est pas assurément le temps que M. le maréchal de Richelieu entame ce que votre amitié généreuse lui a suggéré, et je suis bien loin de lui laisser seulement envisager que je veuille mettre ses bontés à l'épreuve. Pour *Rome sauvée* et les autres pièces, ce sont là des choses qu'on peut demander hardiment. Je n'y ai pas manqué, et j'espère que vous vous joindrez à moi.

Zulime ne sera plus *Zulime*, elle changera de nom sans changer de caractère. Le lieu de la scène ne sera plus le même. Il y aura quelques scènes nouvelles; et, comme les deux derniers actes sont absolument différents de ceux qui furent joués, la pièce sera en effet toute neuve. Le reste vien-

[1] * Allusion aux vers qui commencent ainsi, dans les Variantes du chant II de *la Pucelle* :

« Telle plutôt cette heureuse grisette
« Que la nature, etc. »

L'auteur de l'*Essai sur la marquise de Pompadour*, qui précède les *Mémoires de madame du Hausset* (1824), y cite ce passage de l'édition de 1756 comme étant de Voltaire, ce qui n'est pas encore prouvé. (Clog.)

dra quand il pourra, quand j'aurai de la santé, de la force, de la tranquillité, quand la calomnie ne viendra plus assiéger mon ermitage, désoler mon cœur, et éteindre mon pauvre génie. Je vous embrasse avec larmes, mon respectable ami.

Il n'est pas douteux que La Beaumelle n'ait été l'auteur et l'éditeur, avec ses associés, de cet abominable ouvrage; je le reconnais à cent traits. Voilà pour la seconde fois qu'il fait imprimer mes propres ouvrages farcis de tout ce que sa rage pouvait lui dicter. Il y a des horreurs contre le roi même. Leur platitude ne les rend pas moins criminelles. Ce libelle est un crime de lèse-majesté, et il se vend impunément dans Paris.

LETTRE MMCCXLIII.

A M. D'ALEMBERT.

Aux Délices, où l'on vous regrette, 22 décembre.

Mon cher maître, mon aimable philosophe, vous me rassurez sur l'article *Femme;* vous m'encouragez à vous représenter en général qu'on se plaint de la longueur des dissertations vagues et sans méthode que plusieurs personnes vous fournissent pour se faire valoir; il faut songer à l'ouvrage et non à soi. Pourquoi n'avez-vous pas re-

commandé une espèce de protocole à ceux qui vous servent, étymologies, définitions, exemples, raison, clarté, et brièveté? Je n'ai vu qu'une douzaine d'articles, mais je n'y ai rien trouvé de tout cela. On vous seconde mal; il y a de mauvais soldats dans l'armée d'un grand général. Je suis du nombre; mais j'aime le général de tout mon cœur.

Si j'étais à Paris, je passerais ma vie dans la Bibliothèque du roi, pour mettre quelques pierres à votre grand et immortel édifice. Je m'y intéresse pour l'honneur de ma patrie, pour le vôtre, pour l'utilité du genre humain. Si j'avais eu l'honneur de voir M. Duclos quand il vous donna l'article *Étiquette*, je l'aurais détrompé de l'idée vague où l'on est que Charles-Quint établit dans ses autres états l'étiquette de la maison de Bourgogne. Celles de Vienne et de Madrid n'y ont aucun rapport. Mais sur-tout, si je travaillais à Paris, je ferais bien mieux que je ne fais; je n'ai ici aucun livre nécessaire.

Les tracasseries civiles de France sont tristes, mais les guerres civiles d'Allemagne sont affreuses. La campagne prochaine sera probablement bien sanglante. Continuez à instruire ce monde que tant de gens désolent.

L'édition infame de *la Pucelle* m'afflige; mais la justice que vous me rendez, ainsi que tous les gens d'honneur et de goût, me console.

Madame Denis et moi, nous vous embrassons de tout notre cœur.

LETTRE MMCCXLIV[1].

A M. P. ROUSSEAU.

Parmi les nouvelles affligeantes pour les bons citoyens, dans plusieurs parties de l'Europe, il y en a de bien désagréables dans la littérature. On se contentait autrefois de critiquer les auteurs, on a fait succéder à cette critique permise un brigandage inouï; on fait imprimer leurs ouvrages falsifiés et infectés de tout ce qu'on croit pouvoir nourrir la malignité, pour favoriser le débit. Voici comme s'explique, sur ce criminel abus, M. l'abbé Trublet, dans sa préface des *Lettres*[2] *de* feu *M. de La Motte*:

« On donne de nouvelles éditions des ouvrages « des gens célèbres, pour avoir occasion d'y ré« pandre les notes les plus scandaleuses et les traits « les plus satiriques contre leurs auteurs. Il était

[1] Cette lettre, adressée au *citoyen de Toulouse*, était *supposée écrite de Paris*, disent les éditeurs de l'édition de Kehl. (CLOG.)

[2] Selon Barbier, ce fut l'abbé Le Blanc qui, en 1754, publia le recueil in-12 intitulé *Lettres de M. de La Motte*. — C'est à *Jean-Bernard* Le Blanc (et non *Jean Le Blanc*) qu'est adressée, dans la *Correspondance*, la lettre CCCLXXXIX. (CLOG.)

« réservé à notre siècle de voir pratiquer dans les « lettres ce brigandage. »

Le sage auteur de cette remarque parlait ainsi en 1754, à l'occasion du *Siècle de Louis XIV*, dont M. La Beaumelle s'avisa de faire et de vendre une édition chargée de tout ce que l'ignorance a de plus hardi, et de ce que l'imposture a de plus odieux. La même aventure se renouvelle depuis cinq ou six mois. Le même éditeur a falsifié plusieurs lettres de madame de Maintenon, et en a supposé quelques unes de M. le maréchal de Villars, de M. le duc de Richelieu, qu'ils n'ont jamais écrites; et c'est encore là le moindre abus dont on doit se plaindre dans la publication scandaleuse des prétendus *Mémoires* de madame de Maintenon.

Le comble de ces manœuvres infames est une édition d'un poëme intitulé *la Pucelle d'Orléans*. L'éditeur a le front d'attribuer cet ouvrage à l'auteur de *la Henriade*, de *Zaïre*, de *Mérope*, d'*Alzire*, du *Siècle de Louis XIV*; et, tandis que nous attendons de lui une *Histoire générale*, et qu'il travaille encore au *Dictionnaire encyclopédique*, on ose mettre sur son compte le poëme le plus plat, le plus bas, et le plus grossier qui puisse sortir de la presse. En voici quelques vers pris au hasard :

Louis s'en vint du fond des Pays-Bas

Pour cogner Charle et heurter le trépas....
La Pucelle, Variantes du ch. II.

Là, les lépreux, les femmes bien apprises,
Devaient changer de robe et de chemises....

L'heureux Villars, bon Français, plein de cœur,
Gagna le quitte ou double avec Eugène....

Pour les idiots ce fut une *trompette;*
Le drôle avait étudié sa bête.
Il dit que Dieu, roulé dans un buisson,
A lui chétif avait donné leçon....
Var. du ch. III.

Il les pria, de la part de madame,
A manger caille, oie, et bœuf au gros lard....
Var. du ch. IV.

Sous le foyer d'un grand feu de charbon,
La tête hors d'un énorme chaudron....
. . . .
Pendez, pendez, le vilain semblait dire:
Baiser soubrette est péché dont la loi, etc....
Var. du ch. V.

Agnès baisait, Agnès était saillie....

A ses baisers il veut que l'on riposte,
Et qu'on l'invite à courir chaque poste...
Var. du ch. X.

Chandos, suant et soufflant comme un bœuf,
Tâte du doigt si l'autre est une fille;
Au diable soit, dit-il, ma sotte aiguille....
Var. du ch. XIII.

Lecteur, ma Jeanne aura son pucelage

Jusqu'à ce que les vierges du Seigneur,
Malgré leurs vœux, sachent garder le leur.
Var. du ch. XXI.

La plume se refuse à transcrire le tissu des sottes et abominables obscénités de cet ouvrage de ténèbres. Tout ce qu'on respecte le plus y est outragé autant que la rime, la raison, la poésie, et la langue. On n'a jamais vu d'écrit ni si plat, ni si criminel; et c'est ce langage des halles qu'on a le front d'attribuer à l'auteur de *la Henriade*, contre lequel même on trouve dans le poëme deux ou trois traits parmi tant d'autres qui attaquent grossièrement les plus honnêtes gens du monde. Ceux qui, trompés par le titre, ont acheté cette misérable rapsodie, ont conçu l'indignation qu'elle mérite. Si une telle horreur parvient jusqu'à vous, monsieur, elle excitera en vous les mêmes sentiments, et vous n'aurez pas de peine à les inspirer au public.

LETTRE MMCCXLV.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 27 décembre.

Je ne conçois rien, madame, à l'aventure de la lettre du 3 novembre dont vous me faites l'honneur de me parler; mais aussi je n'entends pas

davantage toutes les aventures de ce bas monde. Évêques, parlements, Saxons, Prussiens, Autrichiens, Russes, tout cela me confond. Il y a douze mille ouvriers à Lyon qui mendient leur pain, parceque le roi de Prusse a dérangé le commerce de Leipsick; et ce monarque prétend que Leipsick lui a beaucoup d'obligation. La famine menace la Saxe et la Bohême. Laissons les hommes faire leur commun malheur, et jouissons de notre heureuse tranquillité, vous à l'île Jard, et moi aux Délices. Je ne me plains que d'être trop loin de vous. Ne croyons rien de tout ce qu'on nous dit. Il est vrai qu'un misérable s'est avisé de faire une édition infame d'une *Pucelle;* mais il n'est pas vrai que je dusse retourner en France. Dieu me préserve de quitter la retraite charmante que je me suis faite, et qui mérite son nom de *Délices!* Quand on s'est fait, à notre âge, madame, une retraite agréable, il faut en jouir; c'est le parti sage que vous avez pris, et dans lequel il faut persister.

Permettez-moi de présenter mes respects à M. le premier président d'Alsace et à madame de Klinglin, et sur-tout à monsieur votre fils. Attendons patiemment l'issue des troubles d'Allemagne. Laissons les gens oisifs écrire au nom du cardinal de Richelieu. Ce monde est un orage; sauve qui peut.

Madame Denis vous souhaite des années de santé et de tranquillité en nombre; nous en fesons au-

tant pour madame de Broumath. Nous n'oublions pas Marie[1]; mais nous craignons que les Prussiens ne troublent la maison archiducale. Adieu, madame; conservez vos bontés au bon Suisse V.

LETTRE MMCCXLVI.

A M. D'ALEMBERT.

28 décembre.

Je vous renvoie *Histoire*, mon cher grand homme; j'ai bien peur que cela ne soit trop long; c'est un sujet sur lequel on a de la peine à s'empêcher de faire un livre. Vous aurez incessamment *Imagination*, qui sera plus court, plus philosophique, et par conséquent moins mauvais. Avez-vous *Idole* et *Idolâtrie*? c'est un sujet qui n'a pas encore été traité depuis qu'on en parle. Jamais on n'a adoré les idoles; jamais culte public n'a été institué pour du bois et de la pierre; le peuple les a traitées comme il traite nos saints. Le sujet est délicat[2], mais il comporte de bien bonnes vérités qu'on peut dire.

[1]* L'impératrice et reine. (Clog.)

[2]* Voyez la lettre du 26 juin 1758 à Diderot, au sujet de cet article *délicat*; composé pour l'*Encyclopédie*, il y parut en 1765, après avoir été publié l'année précédente dans le *Dictionnaire philosophique*. Voyez aussi la lettre du 4 février 1757 à d'Alembert. (Clog.)

Comment pouvez-vous avoir du temps de reste, avec le *Dictionnaire* de l'univers sur les bras?

Madame Denis et moi nous vous souhaitons la bonne année tout simplement.

LETTRE MMCCXLVII.

A MADAME DU BOCCAGE.

Aux Délices, route de Genève, 30 décembre.

Comment faites-vous, madame, pour nous donner à-la-fois tant de plaisir et tant de jalousie? Nous avons reçu, madame Denis et moi, votre présent avec transport; nous le lisons avec le même sentiment. C'est après la lecture du second chant[1] que nous interrompons notre plaisir pour avoir celui de vous remercier. Ce second chant sur-tout nous paraît un effort et un chef-d'œuvre de l'art. Nous ne pouvons différer un moment à nous joindre avec tous ceux qui vous diront combien vous faites d'honneur à un art si difficile, à notre siècle, que vous enrichissez, et à votre sexe, dont vous étiez déja l'ornement. Que vous êtes heureuse, madame!

[1] * De *la Colombiade, ou la Foi portée au Nouveau-Monde*, poëme épique en dix chants; 1756, in-8°. — En 1748, madame du Boccage avait publié son poëme intitulé *le Paradis terrestre*, et c'est à cette imitation que Voltaire fait allusion dans sa lettre du 21 auguste 1749 à cette dame. (Clog.)

Tout le monde sans doute vous rend la même justice que nous. On ne falsifie point, on ne corrompt point les beaux ouvrages dont vous gratifiez le public, tandis que moi chétif je suis en proie à des misérables qui, sous le nom d'une certaine *Pucelle,* impriment tout ce que la grossièreté a de plus bas, et ce que la méchanceté a de plus atroce. Je me console en vous lisant, madame; et, permettez-moi de le dire, en comptant sur votre justice et votre amitié. Vous la devez, madame, à un homme qui sent aussi vivement que moi tout ce que vous valez, qui s'intéresse à votre gloire, et qui vous sera toujours attaché malgré l'éloignement.

Madame Denis vous dit les mêmes choses que moi; nous vous remercions mille fois. Nous allons reprendre notre lecture; nous vous aimons, nous vous admirons. Comment vous dire que je suis comme un autre, madame, avec respect, etc.

LETTRE MMCCXLVIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 3 janvier 1757.

L'humanité et moi, nous vous remercions de votre lettre. J'en ai donné copie selon vos ordres, monseigneur. Si elle ne fait pas beaucoup de bien à l'amiral Byng, elle vous fera au moins beaucoup d'honneur; mais je ne doute pas qu'un témoignage comme le vôtre ne soit d'un très grand poids. Vous avez contribué à faire Blakeney pair d'Angleterre; vous sauverez l'honneur et la vie à l'amiral Byng.

Le Mémoire de l'envoyé de Saxe, présenté aux États-Généraux, et qui est une réponse au Mémoire justificatif du roi de Prusse, fait par-tout la plus vive impression. Je n'ai guère vu de pièce plus forte et mieux écrite. Si les raisons décidaient du sort des états, le roi de Pologne serait vengé; mais ce sont les fusils et la marche redoublée qui jugent les causes des souverains et des nations.

Les Prussiens ont quitté Leipsick; ils sont en Lusace, où l'on se bat au milieu des neiges. On me mande de Vienne *qu'on y a une crainte de ces Prussiens, très indécente*. Je voudrais vous voir conduire contre eux gaiement des Français de bonne

volonté, et voir ce que peut sous vos ordres *la furia francese*, contre le pas de mesure et la grave discipline; mais je craindrais que quelque balle vandale n'allât déranger l'estomac du plus aimable homme de l'Europe.

Je vous écris, monseigneur, dès que j'ai quelque chose à vous mander. Alors mon cœur et ma plume vont vite. Mais, quand je ne vois que mes arbres et mes paperasses, que voulez-vous que le Suisse vous mande? mes paroles oiseuses auraient-elles beau jeu au milieu de toutes vos occupations, de tous vos devoirs, des tracasseries parlementaires et épiscopales, et de la crise de l'Europe? Vous voilà-t-il pas bien amusé, quand je vous souhaiterai cinquante années heureuses, quand je vous dirai que la Suissesse Denis et le Suisse Voltaire vous adorent? Vous avez bien affaire de nos sornettes! Conservez-moi vos bontés, et agréez mon très tendre respect.

LETTRE MMCCXLIX.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Monrion, 10 janvier.

J'ai eu cinquante relations, madame, de cette abominable entreprise d'un monstre[1] qui, heureu-

[1]* Robert-François Damiens, le 5 janvier 1757, entre six et sept

sement, n'était qu'un insensé. Si l'excès de son crime ne lui avait pas ôté l'usage de la raison, il n'aurait pas imaginé qu'on pouvait tuer un roi avec un méchant petit canif à tailler des plumes. Ce qu'il y a de plus frappant, c'est que ce bâtard de Ravaillac avait trente louis d'or en poche. Ravaillac n'était pas si riche. Vous savez qu'il avait été laquais chez je ne sais quel homme de robe nommé Maridor, et que son frère servait actuellement chez un conseiller des enquêtes. Ce conseiller a dénoncé ce frère de l'assassin, et ce frère est probablement très innocent. Le monstre est un chien qui aura entendu aboyer quelques chiens des enquêtes, et qui aura pris la rage. C'est ainsi que le fanatisme est fait. A peine le roi a-t-il été blessé. Cette abominable aventure n'aura servi qu'à le rendre plus cher à la nation, et pourra apaiser

heures du soir, avait fait une légère blessure à Louis XV, à Versailles, avec *une lame en forme de canif, de trois pouces, ou environ, de longueur.* Cet insensé ayant été arrêté et fouillé aussitôt, on trouva sur lui, non pas les *Lettres philosophiques*, non pas *la Pucelle*, non pas même quelques articles composés par Voltaire pour l'*Encyclopédie*, mais *un livre in-12, couvert en veau, intitulé* INSTRUCTION CHRÉTIENNE. Il répondit, le 5 janvier, dans son premier interrogatoire, qu'il professait *la Religion catholique, apostolique, et* ROMAINE; mais que, depuis *sept ou huit mois*, il ne s'était pas *approché des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.* — Voyez le chap. XXXVII du *Siècle de Louis XV*, le chap. LXVII de l'*Histoire du Parlement*, et les *Pièces originales du procès fait à R. Fr. Damiens*, 1757, in-4°, p. 43, 45, et 47. (CLOG.)



toutes les querelles. C'est un grand bien qui sera produit par un grand crime.

Fontenelle est mort[1] à cent ans. Je vous souhaite une vie encore plus longue.

Je passe mon hiver à Monrion près de Lausanne. Cela me fait retrouver mes Délices beaucoup plus *délices* au printemps. Où pourrais-je être mieux que dans le repos, la liberté, et l'abondance?

LETTRE MMCCL.

DE CHARLES-THÉODORE,

ÉLECTEUR PALATIN.

Manheim, ce 12 janvier.

Je vous suis très obligé, monsieur, de l'*Essai sur l'Histoire générale* que vous m'avez envoyé. Je le lirai avec toute l'attention que vos ouvrages méritent à si juste titre. On ne peut s'instruire plus solidement et plus agréablement que par des faits historiques choisis et traités par un génie tel que le vôtre.

Vous avez bien raison de dire que les siècles passés n'ont pas produit d'événements plus singuliers que ceux que nous voyons sous nos yeux. Ce siècle poli, qui devait même passer pour un siècle d'or, à peine est-il au-delà de sa moitié, qu'il est souillé par l'assassinat d'un grand roi. Il me paraît que notre siècle ressemble assez à ces sirènes dont une moi-

[1] Le dimanche soir, 9 janvier. — T. I du *Siècle de Louis XIV*. (CLOG.)

tié était une belle nymphe, et l'autre une affreuse queue de poisson. Ce serait pour moi une vraie satisfaction de pouvoir m'entretenir avec vous sur de pareilles matières, et j'espère même que, votre santé vous le permettant, les sentiments que vous voulez bien avoir pour moi me procureront bientôt ce plaisir. Si en tous cas vous en êtes empêché, faites-moi le plaisir de me confier vos idées sur la situation présente de l'Europe. Vous pouvez m'écrire en toute liberté; vous êtes dans un pays libre, et je suis aussi discret et aussi honnête homme qu'aucun de vos républicains.

Je vous prie d'être persuadé de l'estime toute particulière avec laquelle je suis, etc.

CHARLES-THÉODORE, électeur.

LETTRE MMCCLI.

A M. THIERIOT.

A Monrion, 13 janvier.

Eh bien! vous courez donc de belle en belle, et vous prétendez qu'on ne meurt que de chagrin; ajoutez-y, je vous prie, les indigestions.

Il n'a pas tenu à Robert-François Damiens que le descendant de Henri IV ne mourût comme ce héros. J'apprends dans le moment, et assez tard, cette abominable nouvelle. Je ne pouvais la croire; on me la confirme; elle glace le sang; on ne sait où l'on en est. Quoi, dans ce siècle! quoi, dans ce temps éclairé! quoi, au milieu d'une nation si polie, si douce, si légère, un Ravaillac nouveau!

Voilà donc ce que produiront toujours des querelles de prêtres! les temps éclairés n'influeront que sur un petit nombre d'honnêtes gens: le vulgaire sera toujours fanatique. Ce sont donc là les abominables effets de la bulle *Unigenitus*, et des graves impertinences de Quesnel, et de l'insolence de Le Tellier!

Je n'avais cru les jansénistes et les molinistes que ridicules, et les voilà sanguinaires, les voilà parricides[1]!

Je vous supplie, mon ancien ami, de me mander ce que vous saurez de cet incroyable attentat, si votre main ne tremble pas. Écrivez-moi par Pontarlier: les lettres arrivent deux jours plus tôt par cette voie. *A Monrion, par Pontarlier*, s'il vous plaît. C'est là que je passe mon hiver dans des souffrances assez grandes, en attendant que votre conversation les adoucisse dans ma petite retraite des Délices, auprès de Genève.

J'ai cette indigne édition de *la Pucelle*. Je me flatte qu'on n'en parle plus. Nous sommes dans le temps de tous les crimes.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

[1] C'était à la superstition, c'était au fanatisme, à quelque secte qu'ils appartinssent, que Voltaire fesait un peu plus tard allusion, dans sa correspondance avec d'Alembert et Damilaville, quand il leur parlait d'*écraser l'infame*. Voyez, entre autres, la lettre du 8 mai 1761 à Damilaville, et celle de d'Alembert à Voltaire du 4 mai 1762. (CLOC.)

LETTRE MMCCLII.

A M. VERNES,

A GENÈVE.

A Monrion, 13 janvier.

C'est une chose bien honorable pour Genève, mon cher et aimable ministre, qu'on imprime dans cette ville que Servet était un sot, et Calvin un barbare[1]; vous n'êtes point calvinistes, vous êtes hommes. En France, on est fou; et vous voyez qu'il y a des fous furieux. Ravaillac a laissé des bâtards : j'ai bien peur que celui-ci ne soit un prêtre janséniste. Les jésuites ont à se plaindre qu'il ait été sur leur marché.

Je ne sais encore aucun détail de cette horrible aventure. Si vous apprenez quelque chose dans votre ville où l'on apprend tout, faites-en part aux solitaires de Monrion. Je suis bien fâché que vous ne soyez venu dans cet ermitage que quand je n'y étais pas. Madame Denis et moi, nous vous fesons les plus sincères et les plus tendres compliments.

[1] * *Essai sur l'Histoire générale.* (CLOG.)

LETTRE MMCCLIII[1].

A M. DE CIDEVILLE.

A Monrion, le 16 janvier.

Nous vous sommes très obligés, monsieur, de nous avoir rassurés sur l'état du roi, après nos justes alarmes. Toutes les nouvelles s'accordent à dire qu'il est très bien, et que cette affreuse catastrophe ne peut avoir aucune suite fâcheuse. Il est fort à desirer qu'on puisse faire parler ce monstre. C'est certainement un fou fanatique; mais, s'il a des complices, il est bien essentiel de les connaitre. Mandez-moi tout ce que vous saurez. [[2] Nous sommes fort étonnés que vous naiez pas encor l'édition de mon oncle et l'*Histoire générale*. Il ecrit positivement à M. Cramer pour quelle vous soit envoiée sur le chant. Nous sommes à Monrion depuis huit jours et nous ne nous y portons pas trop bien lun et lautre. Ecrivez nous toujours aux Délices, car peut etre y retournerons nous bientot.]

J'espère qu'après tant d'alarmes tout sera tranquille dans Paris avant quinze jours. Si l'on avait fait des Petites-Maisons pour le clergé et le Parlement, et qu'on eût jeté sur leurs querelles tout le ridicule qu'elles méritent, il y aurait eu moins de têtes échauffées, et par conséquent moins de fanatiques. Le public a mis trop d'importance à ces mi-

[1]* Les quatre premiers alinéa de cette lettre sont de la main de madame Denis; les trois derniers sont de l'écriture de son oncle. (Clog.)

[2]* Ce qui se trouve ici entre deux crochets n'est pas dans les autres éditions; c'est un échantillon de l'orthographe de madame Denis, auteur comique et tragique qui écrivait le mot *fanatiques* ainsi: *phanatiques*. (Clog.)

sères; de bons ridicules et de grands seaux d'eau, c'est la seule façon d'apaiser tout.

Mon oncle a fait à notre siècle plus d'honneur qu'il ne mérite, quand il a dit que la philosophie avait assez gagné en France, et que nos mœurs étaient trop douces actuellement pour craindre que les Français pussent dorénavant assassiner leur roi. Il est désespéré de s'être trompé, car il aime véritablement et la France et son roi; mais un fou ne fait pas la nation. Le roi est aimé, et mérite de l'être, à tous égards.

Adieu, monsieur; songez quelquefois à vos amis des Délices, et soyez persuadé qu'ils ont pour vous la plus tendre et la plus inviolable amitié.

Il faut, mon cher et ancien ami, que la tête ait tourné à ce huguenot de Cramer, qui m'avait tant promis de vous apporter mes guenilles.

Les étrangers me reprochent d'avoir insinué, dans plus d'un endroit, que, vous autres Français, vous êtes doux et philosophes. Ils disent qu'on assassine trop de rois en France pour des querelles de prêtres. Mais un chien enragé d'Arras, un malheureux convulsionnaire de Saint-Médard, qui croit tuer un roi de France avec un canif à tailler des plumes, un forcené idiot, un si sot monstre a-t-il quelque chose de commun avec la nation? Ce qu'il y a de déplorable, c'est que l'esprit convulsionnaire a pénétré dans l'ame de cet exécrable coquin. Les miracles de ce fou de Pâris, l'imbécile Montgeron, ont commencé, et Robert-

François Damiens a fini. Si Louis XIV n'avait pas donné trop de poids à un plat livre de Quesnel, et trop de confiance aux fureurs du fripon Le Tellier, son confesseur, jamais Louis XV n'eût reçu de coup de canif. Il me paraît impossible qu'il y ait eu un complot; en ce cas, je suis justifié des éloges de ma nation : s'il y a un complot, je n'ai rien à dire.

Je vous embrasse tendrement, vous et le grand abbé[1]. N'oubliez jamais votre vieux et très attaché camarade V.

LETTRE MMCCLIV.

A M. D'ALEMBERT.

A Monrion, 16 janvier.

Je vous envoie, mon cher maître, l'article *Imagination*, comme un boiteux qui a perdu sa jambe la sent encore un peu. Je vous demande en grace de me dire ce que c'est qu'un livre contre ces pauvres déistes, intitulé *la Religion vengée**, et dédié à monseigneur le dauphin, dont le premier tome paraît déja, et dont les autres suivront de mois en mois, pour mieux frapper le public.

Savez-vous quel est ce mauvais citoyen qui

[1]* L'abbé du Resnel. (CLOG.)

* *La Religion vengée, ou Réfutation des auteurs impies, par une so-*

veut faire accroire à monsieur le dauphin que le royaume est plein d'ennemis de la religion? Il ne dira pas au moins que Pierre[1] Damiens, François Ravaillac, et ses prédécesseurs, étaient des déistes, des philosophes. Pierre Damiens avait dans sa poche un très joli petit *Testament*[2] de Mons. Je crois l'auteur parent de Pierre Damiens.

Mandez-moi le nom du coquin, je vous prie, et le succès de son pieux libelle. Votre France est pleine de monstres de toute espèce. Pourquoi faut-il que les fanatiques s'épaulent tous les uns les autres, et que les philosophes soient désunis et dispersés! Réunissez le petit troupeau; courage. J'ai bien peur que Pierre Damiens ne nuise beaucoup à la philosophie.

Madame Denis et le solitaire Voltaire vous embrassent tendrement.

ciété de gens de lettres (Soret, le P. Hayer, etc.), t. I, 1757, in-12. Il en a paru depuis vingt autres volumes. B.

[1] * *Robert-François* étaient les seuls prénoms de l'assassin insensé de Louis XV. (CLOG.)

[2] *. Voyez plus haut, lettre MMCCXLIX, note [1] *. (CLOG.)

LETTRE MMCCLV.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

A Monrion, 16 janvier.

Ceci est pour ma nièce, ma compagne en maladies; pour mon neveu le juge et le prédicateur, pour mon petit-neveu, pour M. de Florian, que j'embrasse tous du meilleur de mon cœur. Nous sommes un peu malades, madame Denis et moi, à Monrion.

Les bons Suisses me reprochent d'avoir trop loué une nation et un siècle qui produisent encore des Ravaillac. Je ne m'attendais pas que des querelles ridicules produiraient de tels monstres. Je crois bien que Robert-François Damiens n'a point de complices; mais c'est un chien qui a gagné la rage avec les *chiens de Saint-Médard;* c'est un reste des convulsions. On ne doit pas me reprocher du moins d'avoir tant écrit contre le fanatisme; je n'en ai pas encore assez dit. S'il y a quelque chose de nouveau, nous prions instamment M. de Florian, qui n'épargne pas ses peines, de se souvenir de nous.

Songez à votre santé, ma chère nièce; j'ai fait

un fort beau présent au grand Tronchin le guérisseur : il en est très content.

Voici ce Testament[1] que vous demandez, ma chère enfant; je vous prie d'en donner copie sur-le-champ à M. d'Argental et à Thieriot. Ce nouveau Testament est meilleur que l'ancien qui court sous mon nom.

LETTRE MMCCLVI.

A M. PICTET,

PROFESSEUR EN DROIT.

Monrion, 16 janvier.

Mon très aimable voisin, les Délices ne sont plus *Délices* quand vous n'êtes plus dans le voisinage; il faut alors être à Monrion. Votre souvenir me console; et l'espérance de vous revoir, au printemps, me donne un peu de force.

Je suis bien honteux pour ma nation qu'il y ait encore des Ravaillac; mais Pierre Damiens n'est heureusement qu'un bâtard de la maison Ravaillac, qui a cru pouvoir tuer un roi avec un méchant petit canif[2] à tailler des plumes. C'est un monstre,

[1] Voltaire désigne ainsi son poëme de *la Religion naturelle*, dans la lettre MMCLVIII. — Thomas avait publié des *Réflexions philosophiques* sur ce poëme, vers la fin de 1756. (CLOG.)

[2] La lame de ce petit canif avait *environ trois pouces* de lon-

mais c'est un fou. Cet horrible accident ne servira qu'à rendre le roi plus cher à la nation, le Parlement moins rétif, et les évêques plus sages.

Réjouissez-vous à Lyon, avec la meilleure des femmes et la plus aimable des filles, et comptez sur l'inviolable attachement des deux solitaires suisses.

LETTRE MMCCLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 20 janvier.

Mon cher ange, je sens tout le prix de votre souvenir dans un temps où vous êtes si consterné de l'horrible aventure, et si occupé à remplir le vide immense laissé dans le Parlement [1]. Votre assiduité à des devoirs nouveaux dont vous êtes dispensé, est un mérite dont le Parlement, le public et la cour doivent vous tenir compte. Je me flatte, pour l'honneur de la nation et du siècle, et pour

gueur; Voltaire lui en donne quatre dans le *Siècle de Louis XV* et dans l'*Histoire du Parlement*. M. Villenave (*Biographie universelle*) prétend qu'elle était *longue de quatre à cinq pouces*. Encore quelques pouces de plus, et on en fera un sabre. (Clog.)

[1] Louis XV, *qui ne savait qu'exiler*, et qu'on aurait pu surnommer *l'exileur*, en créant un nouveau mot pour peindre le fond de son caractère, venait d'exiler seize conseillers, du nombre desquels était l'abbé de Chauvelin. (Clog.)

le mien, qui ai tant célébré cette nation et ce siècle, qu'on ne trouvera nulle ombre de complicité, nulle apparence de complot dans l'attentat aussi abominable qu'absurde de ce polisson d'assassin, de ce misérable bâtard de Ravaillac. J'espère qu'on n'y trouvera que l'excès de la démence : il est vrai que cette démence aura été inspirée par quelques discours fanatiques de la canaille : c'est un chien mordu par quelques chiens de la rue, qui sera devenu enragé. Il paraît que le monstre n'avait pas un dessein bien arrêté, puisque, après tout, on ne tue point des rois avec un canif à tailler des plumes. Mais pourquoi le scélérat avait-il trente louis dans sa poche? Ravaillac et Jacques Clément n'avaient pas un sou. Je n'ose importuner votre amitié sur les détails de cet exécrable attentat. Mais comment me justifierai-je d'avoir tant assuré que ces horreurs n'arriveraient plus, que le temps du fanatisme était passé, que la raison et la douceur des mœurs régnaient en France? Je voudrais que dans quelque temps on rejouât *Mahomet*. Je n'ose vous parler à présent de cette *Histoire générale*, ou plutôt de cette peinture des misères humaines, de ce tableau des horreurs de dix siècles; mais, si vous avez le loisir de recueillir les opinions de ceux qui auront eu le courage d'en lire quelque chose, vous me rendrez un vrai service de m'apprendre ce qu'on en pense et ce que je

dois corriger en général; car c'est toujours à me corriger que je m'étudie. Que fais-je autre chose avec l'ancienne *Zulime?* Le travail a fait toujours ma consolation : le rabot et la lime sont toujours mes instruments. Est-il vrai que M. de Sainte-Palaie succèdera à Fontenelle dans l'Académie? Je lui souhaite sa place et sa longue vie. Adieu, mon cher et respectable ami. Mille tendres respects à tous les anges. Les deux Suisses vous embrassent.

LETTRE MMCCLVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 23 janvier.

La Religion vengée, mon cher et illustre philosophe, est l'ouvrage des anciens maîtres de François Damiens, des précepteurs de Châtel et de Ravaillac, des confrères du martyr Guignard, du martyr Oldecorne, du martyr Campian [1], etc. Je ne connais, comme vous, cette rapsodie que par le titre;

[1] Hayer et Soret n'appartenaient pas, comme Guignard, Oldecorne, Campian, et Berthier, à la société des Jésuites. Berthier n'était pas le collaborateur de *la Religion vengée;* mais, depuis 1745, il rédigeait le *Journal de Trévoux*, et, vers le commencement de 1749, il avait durement critiqué le *Panégyrique de Louis XV.* Voltaire parle, sans le nommer, de ce *journaliste* et de ses *censures*, dans la Préface du même *Panégyrique.* — Au commencement de 1757, le même jésuite critiqua avec plus de violence encore l'*Essai sur l'Histoire générale.* L'auteur de cet excellent ouvrage perdit enfin patience et s'égaya aux dépens de son soporifique antagoniste avec la *Relation* imprimée dans les *Facéties* à la date de 1759. (CLOG.)

elle ne fait ici aucune sensation, quoiqu'il en ait déja paru plusieurs cahiers. Le jésuite Berthier, grand et célèbre directeur du *Journal de Trévoux*, est à la tête de cette belle entreprise, qui tend à décrier auprès du dauphin les plus honnêtes gens et les plus éclairés de la nation. Ces gens-là sont le contraire d'Ajax, ils ne cherchent que la nuit pour se battre; mais laissons-les dire et faire, la raison finira par avoir raison. Malheureusement vous et moi nous n'y serons plus quand ce bonheur arrivera au genre humain. Quelqu'un qui lit le *Journal de Trévoux* (car pour moi je rends justice à tous ces libelles périodiques en ne les lisant jamais) me dit hier que dans le dernier journal vous étiez nommément et indécemment attaqué: « Ce poëte, dit-on, qui s'appelle l'ami des « hommes, et qui est l'ennemi du Dieu que nous adorons. » Voilà comme ils vous habillent, et voilà ce que M. de Malesherbes, le protecteur déclaré de toute la canaille littéraire, laisse imprimer avec *approbation et privilège*.

Le malheureux assassin n'a point encore parlé; il persifle ses juges et ses gardes; il demande la question, et je crois qu'il ne sollicitera pas long-temps. C'est un mystère d'iniquité effroyable, dont peut-être on ne saura jamais les vrais auteurs.

Votre *Histoire* fait beau et grand bruit, comme elle le mérite; le chapitre[1] d'*Henri IV*, sur-tout, a charmé tout le monde. J'ai reçu *Imagination*, et je vous en remercie. Adieu, mon cher et illustre confrère; vous devriez bien nous donner quelque ouvrage digne de vous sur l'attentat commis en la personne du roi. En attendant, je vous recommande, à vos moments perdus, les auteurs de *la Religion vengée*. *Vale*, et *nos ama*.

[1] Chap. CLXXIV de l'*Essai sur les mœurs*. (CLOG.)

LETTRE MMCCLIX.

A M. LE DUC D'UZÈS.

A Monrion, près de Lausanne, 28 janvier.

J'ai reçu, monsieur le duc, une lettre à un évêque, qui vaut beaucoup mieux que le bref du pape. Elle est digne à-la-fois du premier pair de France et d'un philosophe. Il y a des pairs parmi les évêques, mais de philosophes, il y en a bien peu. Le plus détestable fanatisme lève hardiment la tête, tandis que la raison demeure à Uzès et dans quelques petits cantons. Les sages gémissent et les insensés agissent. Il y a un certain grand arbre qui ne porte que des fruits d'amertume et de mort : il couvre encore de ses branches pourries une partie de l'Europe. Les pays où l'on a coupé ses rameaux empoisonnés, sont les moins malheureux. Je vous remercie du fond de mon cœur, monsieur le duc, de l'antidote excellent que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Qu'on parcoure l'histoire des assassins chrétiens, et elle est bien longue, on verra qu'ils ont eu tous la *Bible*[1] dans leur poche avec leur poignard, et jamais *Cicéron*, *Platon* ni *Virgile*.

[1]* Voyez plus haut, lettre MMCCXLIX, note [1]*. (CLOG.)

Plus j'entrevois ce qui se passe dans ce vilain monde, plus j'aime mes retraites allobroges et helvétiques.

LETTRE MMCCLX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, 4 février.

Je ne sais si mon *héros* aura déja reçu un fatras d'histoire qui commence à Charlemagne, et même plus haut, et qui finit par le vainqueur de Mahon. Vous n'aurez guère, monseigneur, le temps de lire dans votre année d'exercice[1] : cet exercice a été violent dans ces dernières horreurs. Vous voyez des choses bien extraordinaires, mais vous en verrez des exemples dans le fatras que j'ai l'honneur de vous envoyer. Il est en feuilles. Je n'ai point de relieur à Monrion, et je crois que vos livres ont une reliure particulière.

Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre[2] tendre; il faut que ses affaires aillent mal. L'autocratrice[3] de toutes les Russies veut que j'aille à Pé-

[1]* Comme premier gentilhomme de la chambre. (CLOG.)

[2]* Datée du 19 janvier, à Dresde. Elle nous est inconnue. (CLOG.)

[3]* Élisabeth, avec laquelle Voltaire avait été en correspondance, soit pour son propre compte, soit pour celui de Louis XV, en 1745. (CLOG.)

tersbourg. Si j'avais vingt-cinq ans je ferais le voyage.

Le Kain veut en faire un; et il se flatte que vous lui donnerez permission d'aller prêcher à Marseille à Pâques. Je n'ose vous en supplier. Il n'appartient point à un Suisse de parler des acteurs de Paris. Ce n'est pas assurément le temps de parler de comédie; il y a des tragédies bien abominables en France, qui prennent toute l'attention. Ce pauvre marquis d'Argenson, que vous appeliez le *secrétaire d'état de la république de Platon*, est donc mort[1]? Il était mon contemporain: il faut que je fasse mon paquet. Jouissez, mon *héros*, de votre gloire et d'une vie heureuse et longue. Les héros vivent plus long-temps que les philosophes; j'en excepte Fontenelle dont je vous souhaite l'estomac et les cent années. Vous voilà doyen de l'Académie: c'est une bien belle place, mais il la faut conserver. Conservez-moi aussi vos bontés. Les deux Suisses vous adorent.

[1] Le 26 janvier. (Clog.)

LETTRE MMCCLXI.

A M. D'ALEMBERT.

A Monrion, 4 février

Je vous envoie *Idole*, *Idolâtre*, *Idolâtrie*, mon cher maître; vous pourriez, vous ou votre illustre confrère, corriger ce que vous trouverez de mal, de trop, ou de trop peu.

Un prêtre hérétique de mes amis[1], savant et philosophe, vous destine *Liturgie*. Si vous agréez sa bonne volonté, mandez-le-moi, et il vous servira bien.

Il s'élève, à ce que je vois, bien des partis fanatiques contre la raison; mais elle triomphera, comme vous le dites, au moins chez les honnêtes gens; la canaille n'est pas faite pour elle.

Je ne sais quel prêtre de Calvin s'est avisé d'écrire, depuis peu, un livre contre le déisme, c'est-à-dire contre l'adoration pure d'un Être suprême, dégagée de toute superstition. Il avoue franchement que, depuis soixante ans, cette religion a fait plus de progrès que le christianisme n'en fit en deux cents années; mais il devait aussi avouer que ce progrès ne s'étend pas encore chez le peuple, et chez les excréments de collége. Je pense comme

[1] * Voltaire désignait ainsi Polier de Bottens. (CLOG.)

vous, mon cher et grand philosophe, qu'il ne serait pas mal de détruire les calomnies que *Garasse*-Berthier ose dédier à monseigneur le dauphin contre la partie la plus sage de la nation.

Ce n'est pas aux *précepteurs* de Jean Châtel, ce n'est pas à des conspirateurs et à des assassins à s'élever contre les plus pacifiques de tous les hommes, contre les seuls qui travaillent au bonheur du genre humain.

Je vous dois des remerciements, mon cher maître, sur l'inattention que vous m'avez fait apercevoir touchant l'expérience de Molyneux et de Bradley.

Ils appelaient leur instrument *parallactique*, et ils nommaient *parallaxe* de la terre la distance où elle se trouve d'un tropique à l'autre, etc. J'ai transporté, de ma grace, aux étoiles fixes ce qui appartient à notre coureuse de terre.

Vous me feriez grand plaisir de me mander ce qu'on reprend dans cette *Histoire générale*. Je voudrais ne point laisser d'erreurs dans un livre qui peut être de quelque utilité, et qui met tout doucement sous les yeux les abominations des Campian, des Oldecorne, des Guignard et consorts, dans l'espace de dix siècles. Je me flatte que vous favorisez cet ouvrage, qui peut faire plus de bien que des controverses. Unissez, tant que vous pourrez, tous les philosophes contre les fanatiques.

LETTRE MMCCLXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monriou, 6 février.

Moi, aller à Pétersbourg, mon cher ange! savez-vous bien que ma petite retraite des Délices est plus agréable que le palais d'été de l'autocratrice? Si Dosmont joue la comédie, je la joue aussi; et je fais le bon homme Lusignan dans huit jours. Cela me convient fort;

> *Car* à revoir Paris je ne dois plus prétendre;
> Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre.
>
> *Zaïre*, act. II, sc. III.

Nous avons un bel Orosmane, un fils du général Constant, qui a soupé avec vous à Argenteuil avec mademoiselle du Bouchet[1]. Votre tragédie de Robert-François Damiens, et de tant de fous, n'est donc pas encore finie! Je ne sais pas pourquoi les comédiens ne hasardent pas *Mahomet* dans ces circonstances.

Vous avez une belle ame d'aimer toujours le tripot au milieu de toutes les atrocités qui vous entourent. Les plus sages sont assurément ceux qui

[1]* Madame d'Argental, née du Bouchet. Son mariage, si je ne me trompe, n'était encore bien connu que des amis intimes de d'Argental, qualifié du titre de *comte* vers la fin de mai 1759 seulement. (CLOG.)

cultivent les arts et qui aiment le plaisir, tandis que les autres se tourmentent.

Le roi de Prusse m'a écrit de Dresde une lettre très touchante. Je ne crois pourtant pas que j'aille à Berlin plus qu'à Pétersbourg : je m'accommode fort de mes Suisses et de mes Génevois. On me traite mieux que je ne mérite. Je suis bien logé dans mes deux retraites. On vient chez moi ; on trouve bon qu'en qualité de malade je n'aille chez personne. Je leur donne à dîner et à souper, et quelquefois à coucher. Madame Denis gouverne ma maison. J'ai tout mon temps à moi : je griffonne des histoires, je songe à des tragédies ; et, quand je ne souffre point, je suis heureux. Vous m'avouerez que ce Dosmont a tort de vouloir que je quitte tout cela pour l'aller entendre à Pétersbourg. S'il avait vu mes plates-bandes de tulipes au mois de février, il ne me proposerait pas ses glaces.

On dit que mademoiselle Dumesnil et Le Kain se sont en effet surpassés dans *Sémiramis*. L'abbé[1] coadjuteur de Retz n'aurait-il pas mieux fait d'aller là qu'à son abbaye?

Adieu, mon cher et respectable ami. Il n'y a que vous de sage, j'y compte aussi les anges. Le Suisse Voltaire.

[1] * L'abbé Chauvelin, alors exilé, pour avoir donné sa démission de conseiller de la troisième chambre des enquêtes. (Clog.)

LETTRE MMCCLXIII.

A M. VERNES,

À GENÈVE.

Ce dimanche, à Monrion, février.

Je crois qu'on ne jouera *l'Enfant prodigue* que samedi, 12 du mois. Vous pourriez, mon cher monsieur, en qualité de ministre du saint Évangile, assister à une pièce tirée de l'Évangile même, et entendre la parole de Dieu dans la bouche de madame la marquise de Gentil[1], de madame d'Aubonne, et de madame d'Hermenches, qui valent mieux que les trois Madelènes, et qui sont plus respectables. Vous devriez, vous et M. Claparède[2], quitter votre habit de prêtre, et venir à Monrion en habit d'homme. Nous vous garderons le secret; on ne scandalise point à Lausanne; on y respire les plaisirs honnêtes, et les douceurs de la société.

Bonsoir; vous avez en moi un ami pour la vie.

[1] Sœur de Constant d'Hermenches, et, par conséquent, tante de M. Benjamin Constant, député, qui naquit à Lausanne dix ou onze ans plus tard. (Clog.)

[2] D. Claparède, né en 1727 à Genève, où, selon M. Musset-Pathay, il fut successivement professeur de belles-lettres et pasteur. Il est nommé dans les *Questions sur les Miracles* (Facéties). C'est lui qui est appelé *Clap*, dans la Table analytique de l'édition de M. Lequien. (Clog.)

Je suis bien en peine de mon petit Patu[1]. Je l'aime de tout mon cœur.

LETTRE MMCCLXIV.

A MADAME LA MARGRAVE DE BAREUTH.

A Monrion, près de Lausanne, pays de Vaud, 8 février.

Madame, je crois que la suite des nouvelles[2] que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre altesse royale lui paraîtra aussi curieuse qu'atroce, et que le roi son frère en sera surpris.

Il a eu la bonté de m'écrire une lettre où il daigne m'assurer de ses bonnes graces. Mon cœur l'a toujours aimé; mon esprit l'a toujours admiré, et je crois que je l'admirerai encore davantage.

L'impératrice de Russie me demande à Pétersbourg, pour écrire l'histoire de Pierre Ier; mais Pierre Ier n'est pas le plus grand homme de ce siècle, et je n'irai point dans un pays dont le roi votre frère battra l'armée.

Je ne sais si la nouvelle du changement de ministère en France est parvenue déja à votre altesse royale. On croit que l'abbé de Bernis aura

[1] * Mort six mois plus tard. (Clog.)
[2] * Relatives à l'attentat du 5 janvier précédent. (Clog.)

le premier crédit. Voilà ce que c'est que d'avoir fait de jolis vers [1].

Madame, madame, le roi de Prusse est un grand homme.

Que votre altesse royale conserve sa santé; qu'elle daigne, ainsi que monseigneur, honorer de sa protection et de ses bontés ce vieux Suisse qui lui a été tendrement attaché avec le plus profond respect, dès qu'il a eu l'honneur d'être admis à sa cour! Qu'elle n'oublie pas *frère V...!*

Paris, 30 janvier*.

Pierre Damiens est interrogé fréquemment et longuement. Il n'est plus permis de douter qu'il n'ait des complices [2]. La lettre adressée à monsieur le dauphin est très vraie. Vous pouvez compter là-dessus.

L'on lui marque dans cette lettre que sa vie est en danger; qu'il ne lui sera pas difficile de se garantir du fer; mais qu'il n'a d'autre moyen d'éviter le poison qu'en se servant de la poudre enfermée dans la lettre. L'on a fait essai de cette poudre. C'était le poison le plus subtil. Des consuls de la ville ont reçu aussi une lettre dans ce goût-là, datée de Stras-

[1]* A ce compte, Voltaire eût mérité d'être roi, empereur, ou pape. (Clog.)

* Ce bulletin n'était pas écrit de la main de Voltaire. (Édition en 42 vol.)

[2]* Damiens, long-temps garçon de salle au collége des Jésuites, à Paris, soutint, dans son interrogatoire du 29 janvier, qu'il n'avait pas de complices, en ajoutant qu'il n'y avait *que faire d'inquiéter personne.* (Clog.)

bourg. Je ne puis revenir de pareilles abominations. Notre siècle ne vaut pas mieux que les autres.

Il est vrai que l'assassin n'a pas paru proprement un fanatique; mais ce qui explique cela, c'est qu'il n'est point décidé qu'il n'ait pas espéré de se sauver; il y a même apparence du contraire.

L'on débite cent choses nouvelles tous les jours. Tout devient intéressant. Il semble que tout a rapport à l'affaire principale, qui occupe tous les honnêtes gens. La Bastille est pleine. L'on y a renfermé encore une dame de Meckelbourg, mais elle doit sortir aujourd'hui. Il s'agissait d'une lettre au sujet du roi de Prusse et d'un Autrichien. L'affaire est manquée, et elle n'a aucun rapport aux affaires d'ici, etc.

LETTRE MMCCLXV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Monrion, 9 février.

Mon cher et ancien ami, je souhaite que le fatras dont je vous ai surchargé vous amuse. J'ai vu un temps où vous n'aimiez guère l'histoire. Ce n'est, après tout, qu'un ramas de tracasseries qu'on fait aux morts.

Mais, à propos de Pierre Damiens, lisez le chapitre[1] *de Henri IV*. On peut prendre et laisser le livre quand on veut; les titres courants sont au haut des pages; cela soulage le lecteur; il lit

[1] *Essai sur les mœurs*, chap. CLXXIV. (CLOG.)

ce qui l'intéresse, et laisse le reste. Notre ami le grand abbé a-t-il reçu son exemplaire? Mais a-t-on le temps de lire au milieu des belles choses dont Paris retentit chaque jour? Pierre[1] Damiens, bâtard de Ravaillac, et ses consorts, et les lettres au dauphin, et les poisons, et les exils, et le remue-ménage, et la guerre, et les vaisseaux de la compagnie des Indes qu'on nous gobe : tout cela absorbe l'attention. Les horreurs présentes ne donnent pas le temps de lire les horreurs passées.

J'ai tendrement regretté le marquis d'Argenson, notre vieux camarade. Il était philosophe, et on l'appelait à Versailles *d'Argenson la bête*. Je plains davantage *la chèvre*, s'il est vrai qu'on l'envoie brouter en Poitou.... Les fleurs et les fruits de la cour étaient faits pour elle. Qui m'aurait dit, mon ami, que je serais dans une retraite plus agréable que ce ministre? Ma situation des Délices est fort au-dessus de celle des Ormes. Je passe l'hiver dans une autre retraite, auprès d'une ville où il y a de l'esprit et du plaisir. Nous jouons *Zaïre*: madame Denis fait Zaïre, et mieux que Gaussin. Je fais Lusignan : le rôle me convient, et l'on pleure. Ensuite on soupe chez moi; nous avons un excellent cuisinier. Personne n'exige que je fasse de visites; on a pitié de ma mauvaise santé; j'ai tout

[1] * On lit *Robert-François*, dans l'édition de Kehl, et *Pierre*, dans l'original autographe. (CLOG.)

mon temps à moi; je suis aussi heureux qu'on peut l'être quand on digère mal. En vérité, cela vaut bien le sort d'un secrétaire d'état qu'on renvoie.

« Beatus ille qui procul negotiis, ... »
Hor., Epod., od. II, v. 1.

La liberté, la tranquillité, l'abondance de tout, et madame Denis, voilà de quoi ne regretter que vous.

Le roi de Prusse m'a écrit une lettre très tendre; l'impératrice de Russie veut que j'aille à Pétersbourg écrire l'histoire de Pierre, son père; mais je resterai aux Délices et à Monrion : je ne veux ni roi ni autocratrice; j'en ai tâté, cela suffit. Les amis et la philosophie valent mieux; mais il est triste d'être si loin de vous.

Voilà Fontenelle mort; c'est une place vacante dans votre cœur; il me la faut. *Vale, et me ama.*

Le Suisse V.

LETTRE MMCCLXVI.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Monrion, 9 février.

Est-il vrai ce qu'on m'écrit, que le garde des sceaux[1] et M. d'Argenson sont exilés? que l'abbé de

[1] Machault, immolé par Louis XV au ressentiment de la Pom-

Bernis[1] a les affaires étrangères? si cela est, celui qui a fait le traité de Vienne mettra sa gloire à le soutenir.

Le roi de Prusse m'a écrit une lettre assez tendre de Dresde, le 19 janvier. La czarine veut que j'aille à Pétersbourg. Je me tiendrai dans la Suisse. J'ai tâté des cours.

Portez-vous bien, madame, vous et votre aimable amie[2].

LETTRE MMCCLXVII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

13 février.

Le fragment de votre lettre sur l'amiral Byng, monseigneur, fut rendu à cet infortuné par le secrétaire d'état, afin qu'elle pût servir à sa justification. Le conseil de guerre l'a déclaré brave homme et fidèle. Mais en même temps, par une de ces contradictions qui entrent dans tous les événements, il l'a condamné à la mort, en vertu de je ne sais quelle vieille loi, en le recommandant

padour, avait reçu l'ordre, dès le 31 janvier, de se retirer à Arnonville, terre qu'il habita jusqu'au commencement de la révolution. (CLOG.)

[1]* Nommé ministre d'etat, le 2 janvier 1757, Bernis fut chargé, six mois après, du département des affaires étrangères. (CLOG.)

[2]* Madame de Broumath. (CLOG.)

au pouvoir de pardonner, qui est dans la main du souverain. Le parti acharné contre Byng crie à présent que c'est un traître qui a fait valoir votre lettre, comme celle d'un homme par qui il avait été gagné. Voilà comme raisonne la haine; mais les clameurs des dogues n'empêchent pas les honnêtes gens de regarder cette lettre comme celle d'un vainqueur généreux et juste, qui n'écoute que la magnanimité de son cœur.

Je crois que vous avez été un peu occupé, depuis un mois, de la foule des événements, ou horribles, ou embarrassants, ou désagréables, qui se sont succédé si rapidement. Les gens qui vivent philosophiquement dans la retraite ne sont pas les plus à plaindre. Je crains d'abuser de vos moments et de vos bontés par une plus longue lettre : il faut un peu de laconisme avec un premier gentilhomme de la chambre, qui a le roi et le dauphiu à servir, et avec celui qui est fait pour être dans les conseils et à la tête des armées.

Madame Denis vous idolâtre toujours, et il n'y a point de Suisse qui vous soit attaché avec un plus tendre respect que le Suisse Voltaire.

LETTRE MMCCLXVIII.

A M. PALISSOT.

A Monrion, 16 février.

Ce que vous me mandez, monsieur, du grand acteur Le Kain m'afflige et ne me surprend pas. C'est le sort de bien des talents, de ne recueillir que des traverses au lieu de récompenses. Si vous le voyez, je vous prie de lui dire que j'ai écrit à M. le maréchal de Richelieu, pour lui faire obtenir un congé à Pâques. Mais on m'a répondu qu'il n'était pas possible de lui donner ce congé, cette année, puisqu'il en avait pris un de lui-même l'année passée. J'aimerais bien mieux qu'on augmentât sa part que de lui donner un congé. J'écrirai, j'insisterai; mais la recommandation d'un Suisse n'a pas grand pouvoir à Versailles.

Je ne sais où est actuellement votre ami M. Patu que je possédai huit jours dans mon ermitage, avant qu'il allât en Italie. J'avais chez moi alors une de mes nièces [1] qui commençait à être bien malade, et qui peut-être n'eut pas pour lui toutes les attentions qu'elle aurait eues si elle avait moins souffert. J'ai peur que ce petit contre-temps ne lui

[1] Madame de Fontaine. (CLOG.)

ait déplu. J'en serais très fâché; je l'aime beaucoup, et je sens tout son mérite. Si vous lui écrivez, je vous prie de l'assurer de tous mes sentiments.

Vous me feriez beaucoup de plaisir, monsieur, de présenter mes respects à M. le duc d'Aïen et à madame la comtesse de La Mark[1]. Ce sont leurs suffrages qui font ma consolation dans les maux qui m'affligent. Je ne vis plus pour les sensations agréables, mais le plaisir de leur plaire me tiendra lieu de tous les autres. Comptez, monsieur, sur le sentiment d'une amitié véritable de ma part.

LETTRE MMCCLXIX.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

A Monrion, 19 février.

Qu'est-ce que c'est donc, ma chère nièce, qu'une petite secte de la canaille, nommée la secte des *margouillistes*, nom qu'on devrait donner à toutes les sectes? On dit que ces misérables fanatiques, nés des convulsionnaires, et petits-fils des jansénistes, sont ceux qui ont mis, non pas le couteau, mais le canif à la main de ce monstre insensé de Damiens; que ce sont eux qui envoient du poison au dau-

[1] Marie-Anne-Françoise de Noailles, sœur du duc d'Aïen. (CLOG.)

phin dans une lettre, et qui affichent des placards; le tout pour la plus grande gloire de Dieu [1]. Les honnêtes gens, par parenthèse, devraient me remercier d'avoir tant crié toute ma vie contre le fanatisme; mais les cours sont quelquefois ingrates.

Vous savez les coquetteries que me fait le roi de Prusse, et que la czarine m'appelle à Pétersbourg. Vous savez aussi qu'aucune cour ne me tente plus, et que je dois préférer la solidité de mon bonheur dans ma retraite, à toutes les illusions. Si j'en voulais sortir, ce ne serait que pour vous; ma santé exige de la solitude; je m'affaiblis tous les jours.

J'ai fait un effort pour jouer Lusignan; votre sœur a été admirable dans Zaïre; nous avions un très beau et très bon Orosmane, un Nérestan excellent, un joli théâtre, une assemblée qui fondait en larmes; et c'est en Suisse que tout cela se trouve, tandis que vous avez à Paris des *margouillistes*. Je vous ai bien regrettée; mais c'est ce qui m'arrive tous les jours.

[1] *Ad majorem Dei gloriam.* — On lit ces quatre mots, en abrégé, sur le titre de l'*Histoire de France, depuis Henri IV jusqu'à l'année* 1816, composée par l'abbé Loriquet, supérieur du petit séminaire de Saint-Acheul, pour l'instruction de *la jeunesse*, à laquelle il essaie de persuader que Voltaire, sous le rapport historique, n'est qu'un feseur de contes, et où il outrage sans pudeur tout ce qui n'a pas été ultramontain en France, depuis le *jésuite* Cotton jusqu'au *jésuite* Loriquet. (CLOG.)

Ayez grand soin de votre malheureuse santé; conservez-vous, aimez-moi. Mille tendres compliments à fils, à frère, à secrétaire[1]. Adieu, ma très chère nièce: votre sœur ne vous écrit point aujourd'hui; elle apprend un rôle. Nous ne vous parlons que de plaisir: instruisez-nous des sottises de Paris.

LETTRE MMCCLXX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

19 février.

Oui, sans doute, mon *héros*, le *secrétaire d'état de la république de Platon*[2] aurait ri et dit quelques bons mots, car il en disait; mais tâchez de n'en pas dire.

Votre lettre sur ce pauvre amiral Byng lui a valu du moins quatre voix favorables, quoique la pluralité l'ait condamné à la mort[3]. Il se passe dans tous les états des scènes singulières, et aucune ne vous surprend.

Je vous attends toujours, ou dans le conseil,

[1]* Le marquis de Florian, qui épousa madame de Fontaine en 1762. (CLOG.)

[2]* Le marquis d'Argenson. (CLOG.)

[3]* Byng, victime d'une iniquité ministérielle, fut arquebusé le 14 mars suivant. George II, qui avait le droit de faire grace à Byng

ou à la tête d'une armée. Si les services et la capacité donnent les places sous un monarque éclairé, vous avez assurément plus de droits que personne. Mais quelque place que vous ajoutiez à celles que vous occupez, il y en a une que les rois ne peuvent ni donner ni ôter, c'est celle de la gloire. Jouissez de ce beau poste, il est à l'abri de la fortune.

Je vous assure, monseigneur, que vous prêchez à un converti, quand vous me conseillez de ne me rendre ni aux coquetteries du roi de Prusse, ni aux bontés de l'impératrice de Russie. Je préfère ma retraite à tout; et cette retraite est d'ailleurs absolument nécessaire à un malade qui tient à peine à la vie.

Permettez que je vous envoie ce qu'on m'écrit sur Le Kain. S'il a tant de talents, s'il sert bien, est-il juste qu'il n'ait pas de quoi vivre, quand les plus mauvais acteurs ont une part entière? c'est là l'image de ce monde. Puisque vous daignez descendre à ces petits objets, mettez-y la justice de votre cœur, et protégez les talents.

Madame Denis et le Suisse Voltaire vous présentent leurs plus tendres respects.

coupable, refusa de se montrer clément envers Byng innocent. Louis XV suivit ce flétrissant exemple, au mois de mai 1766, quand il laissa *massacrer* Lalli. (Clog.)

LETTRE MMCCLXXI.

A M. PICTET,

PROFESSEUR EN DROIT.

Monrion, 22 février.

Mon très cher voisin, la volonté de Dieu soit faite! Puissiez-vous bâtir, dans mon voisinage, une maison[1] digne de la belle situation que vous avez, et puisse mademoiselle Pictet avoir un mari digne d'elle! Je présente mes respects à madame Pictet, et je souhaite à toute votre famille les prospérités qu'elle mérite. Madame Denis joint ses sentiments aux miens. Vous n'aurez jamais de voisins qui vous soient plus sincèrement attachés. V.

LETTRE MMCCLXXII.

A M. LÉVESQUE DE BURIGNI[2].

A Monrion, 24 février.

L'esprit dans lequel j'ai écrit, monsieur, ce faible *Essai sur l'Histoire générale*, a pu trouver grace de-

[1]* Voyez plus bas la lettre MMCCLXXXVIII. (CLOG.)

[2]* C'est à J. Lévesque de Burigni, frère de Lévesque de Pouilli et de Lévesque de Champeaux, qu'est adressée la lettre DCLXXXII. (CLOG.)

vant vous et devant quelques philosophes de vos amis. Non seulement vous pardonnez aux fautes de cet ouvrage, mais vous avez la bonté de m'avertir de celles qui vous ont frappé. Je reconnais à ce bon office les sentiments de votre cœur, et le frère de ceux qui m'ont toujours honoré de leur amitié. Recevez, monsieur, mes sincères et tendres remerciements. Je passe l'hiver auprès de Lausanne, où je n'ai point mes livres : le peu que j'en ai pu conserver est à mon petit ermitage des Délices; ainsi je n'ai aucun secours pour vérifier les dates.

Il se peut que l'impératrice Constance fût fille du roi de Sicile Roger; mais il me semble que ce Roger vivait en 1101[1], et Henri VI, mari de Constance, en 1195. Il l'épousa, je crois, en 1186. Cette Constance avait des amants long-temps après cette époque. Il est bien difficile qu'elle soit fille de Roger; je crois me souvenir que plusieurs annalistes la font fille de Guillaume : je consulterai mes Capitulaires, et sur-tout Giannone, quoiqu'il ne soit pas toujours exact.

[1] Roger II, proclamé comte de Sicile en 1101, et couronné premier roi de Sicile le 25 décembre 1130, naquit en 1097. Il mourut le 26 février 1154, quelque temps avant la naissance de sa fille Constance, qui avait plus de trente ans quand elle épousa Henri (Henri VI). Voltaire, dans le chap. XLIX de l'*Essai sur les mœurs*, donne à Roger II le nom de Roger Ier. M. Sismondi désigne le même prince de ces deux manières, dans les articles *Constance* et *Roger II* de la *Biographie universelle*. (CLOG.)

Le cardinal Polus pourrait bien avoir écrit la lettre à Léon X, long-temps avant d'être cardinal. C'est de milord Bolyngbroeke que je tiens l'anecdote de cette lettre; il en a parlé souvent à M. de Pouilli votre frère, et à moi.

Adrien IV, au lieu d'Alexandre III, est une inadvertance : dans le cours de l'ouvrage, je dis toujours que c'est Alexandre III qui imposa une pénitence à Henri II, roi d'Angleterre, pour le meurtre de Thomas Becket. Je ne manquerai pas de rectifier ces erreurs, et j'oublierai encore moins l'obligation que je vous ai. Il y en a quelques autres encore que je corrige dans la nouvelle édition que font actuellement les frères Cramer. Ils m'ont arraché cet ouvrage que j'aurais dû garder long-temps avant de le laisser exposer aux yeux du public; mais, puisqu'il a trouvé grace devant les vôtres, je ne peux me repentir.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime et la reconnaissance que je vous dois, monsieur, votre, etc.

LETTRE MMCCLXXIII.

A M. P. ROUSSEAU,

A LIÉGE.

A Monrion, près de Lausanne, 24 février [1].

C'est pour la quatrième fois que j'écris aux frères Cramer, libraires, pour leur recommander de vous envoyer l'*Essai sur l'Histoire générale depuis Charlemagne jusqu'à* 1756. Je suis en droit d'attendre cette attention de ceux à qui j'ai fait présent de mon ouvrage. L'aîné Cramer est à présent en Hollande, et doit sans doute vous faire parvenir cette histoire. Ce sont ces frères Cramer qui m'ont déterminé à m'établir où je suis. Ils voulaient imprimer mes ouvrages, il fallait que je veillasse à l'impression; la besogne a duré près de deux ans. J'ai des amis dans ce pays-ci. J'y ai trouvé des situations plus agréables que Meudon et Saint-Cloud, des maisons commodes; je me suis établi, pour l'hiver, auprès de Lausanne, et, pour les autres saisons, auprès de Genève. Mais ce que j'ai trouvé de plus commode parmi ces calvinistes, très différents de leurs ancêtres, c'est que j'ai fait imprimer à Genève, avec l'approbation universelle, que

[1] Cette lettre, imprimée avec celles de 1756, dans l'édition de M. Renouard, est de 1757. (CLOG.)

Calvin était un très méchant homme, altier, dur, vindicatif et sanguinaire. C'est ce que vous verrez dans cette *Histoire générale*. Genève est peut-être à présent la ville de l'Europe où il y a le plus de philosophes. Je suis très fâché que cette *Histoire générale* ne soit pas encore parvenue jusqu'à vous.

A l'égard de ce *Portefeuille trouvé*[1], c'est une rapsodie qu'un libraire affamé, nommé Duchesne, vend à Paris sous mon nom; c'est un nouveau brigandage de la librairie. On me mande que les trois quarts de ce recueil sont composés de pièces auxquelles je n'ai nulle part, et que le reste est pillé des éditions de mes ouvrages et entièrement défiguré.

Il n'y a pas grand mal à tout cela, et je pardonne aux misérables à qui mon nom vaut quelque argent.

LETTRE MMCCLXXIV.

A M. D'ALEMBERT.

Février[2].

Voici une paperasse qu'un savant Suisse me

[1] *Tablettes d'un curieux, ou le Portefeuille de MM. de Voltaire et Fontenelle*, 1757, 2 vol. in-12; recueil réimprimé sous le titre du *Portefeuille trouvé*. (CLOG.)

[2] Cette lettre, datée du 29 février, comme celle qui suit, dans

donne pour l'article *Isis*[1]. Si l'article n'est pas fait à Paris, si celui-ci est passable, faites-en usage; sinon, au rebut. Voici encore le mot *Liturgie*[2], qu'un savant prêtre m'a apporté, et que je vous dépêche, à vous, illustre et ingénieux fléau des prêtres. J'ai eu toutes les peines du monde à rendre cet article chrétien. Il a fallu corriger, adoucir presque tout; et enfin, quand l'ouvrage a été transcrit, j'ai été obligé de faire des ratures. Vous voyez, mon cher et sublime philosophe, quel progrès a fait la raison. C'est moi qui suis forcé de modérer la noble liberté d'un théologien qui, étant prêtre par état, est incrédule par sens commun.

On dit, mon très cher philosophe, qu'il y a dans la canaille de Paris une secte de *margouillistes;* ce devrait être le nom de toutes les sectes.

Ces margouillistes, dérivés des jansénistes, lesquels sont engendrés des augustinistes, ont-ils produit Pierre Damiens? Portez-vous bien; éclairez et méprisez le genre humain. N'oubliez pas de

toutes les éditions de Voltaire, est très probablement du 19. Elle ne peut être, au plus tard, que du 26 ou du 27. (Clog.)

[1]* Cet article ne fait pas partie du *Dictionnaire philosophique*; peut-être n'était-il pas de Voltaire. (Clog.)

[2]* Cet autre article ne se trouve pas non plus dans le *Dictionnaire philosophique*. Qu'il fût de Voltaire ou de Polier de Bottens, ou même de tous deux, on peut présumer d'après la lettre MMCCLXXXIII qu'il ne put être inséré dans l'*Encyclopédie*. (Clog.)

faire mes compliments à votre immortel confrère. Sans vous deux, et quelques uns de vos amis, que resterait-il en France?

LETTRE MMCCLXXV.

A M. LE COMTE DE BESTUCHEFF[1],

A Monrion, février[2].

Monsieur, j'ai reçu une lettre que j'ai crue d'abord écrite à Versailles ou dans notre Académie, et c'est vous, monsieur, qui me faites l'honneur de me l'adresser. Vous me proposez ce que je desirais depuis trente ans; je ne pouvais mieux finir ma carrière qu'en consacrant mes derniers travaux et mes derniers jours à un tel ouvrage.

Je ferais le voyage de Pétersbourg, si ma santé pouvait le permettre; mais, dans l'état où je suis, je vois que je serai réduit à attendre dans ma retraite les matériaux que vous voulez bien me promettre.

Voici quel serait mon plan. Je commencerais

[1] * Michel, comte de Bestucheff-Riumin, né vers 1686, ambassadeur de l'impératrice Élisabeth, à Paris, de 1756 à 1760, année où mourut ce diplomate. (Clog.)

[2] * L'année 1757 n'ayant pas été bissextile, le mois de février se composa, comme à l'ordinaire, de vingt-huit jours cette année-là. La lettre ci-dessus, datée du 29, comme la précédente, ne dut donc être que du 19, ou, au plus tard, du 26 ou du 27. (Clog.)

par une description de l'état florissant où est aujourd'hui l'empire de Russie, de ce qui rend Pétersbourg recommandable aux étrangers, des changements faits à Moscou, des armées de l'empire, du commerce, des arts, et de tout ce qui a rendu le gouvernement respectable.

Ensuite je dirais que tout cela est d'une création nouvelle, et j'entrerais en matière par faire connaître le créateur de tous ces prodiges. Mon dessein serait de donner ensuite une idée précise de tout ce que l'empereur Pierre-le-Grand a fait depuis son avénement à l'empire, année par année.

Si M. le comte de Schowalow[1] a la bonté, monsieur, comme vous m'en flattez, de me faire parvenir des mémoires sur ces deux objets, c'est-à-dire sur l'état présent de l'empire, et sur tout ce qu'a fait Pierre-le-Grand, avec une carte géographique de Pétersbourg, une de l'empire, l'histoire de la découverte du Kamtschatka, et enfin des rensei-

[1] * Voltaire fut en correspondance avec deux comtes de Schowalow; le premier, dont il s'agit ici, était l'oncle du second qui avait le prénom d'André. Les Tables analytiques des Œuvres de Voltaire, composées pour l'édition de Kehl et pour celle de M. Lequien, ne font qu'un seul et même personnage de l'oncle et du neveu. Cette erreur, scrupuleusement copiée par M. Michaud jeune, a été reproduite dans la *Biographie universelle* à l'article *Schouwalow*, où tous deux ont reçu, par indivis, le prénom d'*André*. La *Biographie universelle classique* (Paris, Ch. Gosselin), à l'article *Schouvalof*, a suivi cet exemple, mais en substituant le prénom de *Jean* à celui d'*André*. (Clog.)

gnements sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre pays, je ne perdrai pas un instant, et je regarderai ce travail comme la consolation et la gloire de ma vieillesse.

La suite des médailles est inutile; elles se trouvent dans plusieurs recueils, et la matière de ces médailles est d'un prix que je ne puis accepter. Je souhaiterais seulement que M. le comte de Schowalow voulût bien m'assurer que sa majesté l'impératrice desire que ce monument soit élevé à la gloire de l'empereur son père, et qu'elle agrée mes soins.

Voilà, monsieur, quelles sont mes dispositions. Je me tiendrai très honoré et très heureux si elles s'accordent avec les vôtres : j'attendrai vos ordres et ceux de M. le comte de Schowalow, à qui vous me permettrez de présenter ici mes respects en recevant les miens.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec tous les sentiments que je vous dois, etc.

LETTRE MMCCLXXVI.

A M. THIERIOT.

A Monrion, 3 mars.

Je n'entends point parler de vous, mon ancien ami, depuis que vous lisez l'histoire des sottises

humaines *depuis Charlemagne*. Je voudrais bien savoir aussi ce que c'est qu'un *Portefeuille trouvé*. On me met en pièces, on se divise mes vêtements, et on jette le sort sur ma robe [1].

Je voudrais que vous eussiez passé l'hiver avec moi à Lausanne. Si vous n'aviez été enchaîné, selon votre louable coutume, au char des jeunes et belles dames, vous auriez vu jouer *Zaïre* en Suisse mieux qu'on ne la joue à Paris; vous auriez entendu la *Serva Padrona* sur un joli théâtre; vous y verriez des pièces nouvelles exécutées par des acteurs excellents; les étrangers accourir de trente lieues à la ronde, et mon pays roman, mes beaux rivages du lac Léman, devenus l'asile des arts, des plaisirs, et du goût; tandis qu'à Paris la secte des margouillistes occupe les esprits, que le Parlement et l'archevêque bataillent pour une place à l'hôpital et pour des billets de confession, qu'on ne rend point la justice, et qu'enfin on assassine un roi. Jouissez de tant de charmes et de tant de gloire, messieurs les Parisiens, et applaudissez encore au *Catilina* de Crébillon.

[1] * Comme sur celle de Jésus-Christ. Saint Matthieu, chap. XXVII, v. 35. (Clog.)

LETTRE MMCCLXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 3 mars.

Mon cher ange, on peut mal servir mademoiselle Clairon sans la rater absolument. On peut être *de communi martyrum*, sans être *de frigidis et maleficiatis*. Ce sera à-peu-près le rôle que je jouerai avec elle. Je lui donnerai, quand vous voudrez, cette *Zulime* bien changée et sous un autre nom. Vous déciderez du temps le plus favorable quand vous serez quitte de la mauvaise tragédie de Robert-François Damiens, quand les *querelles*[1] qui anéantissent le goût des arts seront apaisées, quand Paris respirera.

Pour l'autre pièce, ce n'est pas une affaire prête; il ne faut pas d'ailleurs être toujours

« . . . . ce *Voltaire*

qui

« Volume sur volume incessamment desserre[2]. »

Si on ne souhaite pas ma personne, je veux au moins qu'on souhaite mes ouvrages.

[1]* *Siècle de Louis XV*, t. II, chap. xxxvi. (Clog.)

[2]* Dans la parodie intitulée *Chapelain décoiffé*, Boileau, Racine

Béni soit Dieu qui vous donne la persévérance dans le goût des beaux-arts, et sur-tout du *tripot* de la Comédie, tandis qu'on n'entend parler que des querelles des parlements et des prêtres, qu'on ne rend point la justice, que la secte des margouillistes fait de petits progrès, et qu'on assassine des rois. Vous m'approuverez de passer mes hivers dans un petit pays où on ne vit que pour son plaisir, et où *Zaïre* a été mieux jouée, à tout prendre, qu'à Paris. J'ai fait couler des larmes de tous les yeux suisses. Madame Denis n'a pas les beaux yeux [1] de Gaussin, mais elle joue infiniment mieux qu'elle. On vient de trente lieues pour nous entendre. Nous mangeons des gelinottes, des coqs de bruyère, des truites de vingt livres; et, dès que les arbres auront remis leur livrée verte, nous allons à cet ermitage des Délices, qui mérite son nom.

Ne sommes-nous pas fort à plaindre? Oui, mon cher et respectable ami, nous le sommes, puisque nous vivons loin de vous.

et Furetière font parler ainsi Chapelain, en s'adressant à J. Puget de La Serre, écrivain aussi médiocre que fécond :

« Si vous me célébrez, je dirai que La Serre
« Volume sur volume incessamment deserre. »

Voltaire cite encore ce dernier vers dans sa lettre du 12 décembre 1760 à Helvétius. (CLOG.)

[1] La nièce de Voltaire était *louche*. (CLOG.)

J'ai une extrême curiosité de savoir si on envoie cent mille hommes[1] en Allemagne; mais vous ne vous en souciez guère, et vous ne m'en direz rien. J'aimerais encore mieux que votre Parlement se mît à rendre enfin la justice, et me fît payer de cinquante mille francs dont ce fat de Bernard[2], fils de Samuel Bernard, et fat de dix millions, m'a fait banqueroute en mourant. Adieu, mon divin ange; jugez Damiens, et portez-vous bien.

LETTRE MMCCLXXVIII.

A M. DE BRENLES.

Ce dimanche[3].

On prétend que monsieur votre beau-frère[4], le prêtre, voudrait voir une pièce tirée du *Nouveau-Testament*. Nous prêchons peut-être *l'Enfant prodigue* jeudi, après quoi on a pour le dessert un opéra buffa. Prenez vos mesures là-dessus, mon cher philosophe; si ce n'est pas jeudi qu'on prêche, ce sera assurément cette semaine. Bonsoir; je

[1]* Aux vingt-quatre mille hommes fournis par Louis XV en 1756, ce prince en ajouta cent mille autres qui se dirigèrent vers la Westphalie, sous les ordres de Soubise, en 1757. (CLOG.)

[2]* Samuel-Jacques Bernard, comte de Coubert. (CLOG.)

[3]* Probablement le 6 mars. (CLOG.)

[4]* De Brenles avait trois beaux-frères prêtres qui se nommaient Chavanes. (CLOG.)

vous serai attaché, à vous et à la philosophe votre compagne, toutes les semaines de ma vie.

LETTRE MMCCLXXIX.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

A Monrion, 6 mars.

Le bon homme Lusignan dit les choses les plus tendres à madame de Fontaine et consorts : il est devenu à présent le bon homme Euphémon dans *l'Enfant prodigue :* c'est un vieillard qui aime toujours la bonne compagnie ; jugez s'il vous chérit.

Je suis impatient de savoir si votre aimable secrétaire est[1] enfin venu à bout, avec M. de Paulmi, d'une affaire qui était si difficile avec M. d'Argenson. Il est arrivé souvent qu'on a été négligé par ceux à qui on était attaché, et qu'on réussit auprès de ceux dont on devait moins attendre. Je m'intéresse aussi aux petits chariots : c'est une chose qui certainement peut produire de grands

[1] * Le marquis de Florian. — *L'affaire si difficile* avec le comte d'Argenson était sans doute l'admission de Voltaire à l'Académie des sciences, où d'Argenson et l'*âne* de Mirepoix (Boyer, mort en 1755) avaient été reçus, et dont les portes ne s'ouvrirent jamais à Voltaire. — Relativement aux chars de guerre, voyez ce que le philosophe dit de ce *fort joli engin* dans sa lettre MMCCXXVI. (CLOG.)

avantages; mais comment faire de tels préparatifs secrètement? tout ce qui est nouveau rebute le ministère; et cette invention nouvelle devient inutile dès qu'elle est sue.

Est-il bien sûr enfin qu'on a fait partir cinquante mille hommes, qu'on va faire une guerre très vive au-dehors, et que les affaires s'accommodent au-dedans? Pour nous, pauvres Suisses, nous ne songeons qu'à des plaisirs tranquilles. On croit chez les badauds de Paris que toute la Suisse est un pays sauvage: on serait bien étonné si on voyait jouer *Zaïre* à Lausanne, mieux qu'on ne la joue à Paris: on serait plus surpris encore de voir deux cents spectateurs aussi bons juges qu'il y en ait en Europe. Il y a dans mon petit pays roman, car c'est son nom, beaucoup d'esprit, beaucoup de raison, point de cabales, point d'intrigues pour persécuter ceux qui rendent service aux belles-lettres. Nous sommes libres, et nous n'abusons point de notre liberté; les tribunaux ne cessent point de rendre justice; il n'y a ni margouillistes, ni convulsionnaires, ni de Robert-François Damiens. Notre climat vaut mieux que le vôtre; nous avons plus long-temps de beaux jours; il n'y a que de très méchant vin autour de Paris, et nos coteaux en produisent d'excellent: nous avons mangé, l'automne et l'hiver, des gelinottes et des grianneaux que vous ne connaissez guère. Cependant,

ma chère nièce, je vous regrette de tout mon cœur; portez-vous bien et aimez-moi.

LETTRE MMCCLXXX.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Monrion, près de Lausanne, 8 mars.

J'ai été malade, madame, et j'ai perdu mon correspondant[1] qui me mandait bien des nouvelles que j'avais l'honneur de vous envoyer. Je retombe dans mon néant. Je ne sais plus si les troupes marchent ou non; si mon pauvre amiral Byng a eu la tête cassée. Je sais seulement que les Anglais ont la tête bien dure, ou plutôt le cœur; que l'Allemagne va être bouleversée; que Paris est bien triste; que l'argent est bien rare, et que cette vie n'est pas semée de roses. *La chèvre*[2] n'a remporté de Paris que le mauvais quolibet, *Attendez-moi sous l'orme.* Portez-vous bien, madame; vivez avec votre digne amie; méprisez ce malheureux monde comme il le mérite; conservez-moi vos bontés.

[1] * C'était sans doute ce correspondant qui envoyait à Voltaire de petits bulletins comme celui qu'on trouve plus haut à la suite de la lettre MMCCLXIV. (CLOG.)

[2] * Le comte d'Argenson, exilé à sa terre des Ormes. (CLOG.)

LETTRE MMCCLXXXI.

A M. DUPONT,

AVOCAT.

A Monrion, près de Lausanne, 10 mars.

Mon cher ami, les Cramer ont dû vous envoyer cette esquisse des sottises et des atrocités humaines depuis l'illustre brigand Charlemagne, surnommé le *saint*, jusqu'à nos ridicules jours. Plus je lis et plus je vois les hommes, plus je regrette votre société. Je vis pourtant dans le pays le plus libre et le plus tranquille de la terre, et où il y a de l'esprit et des talents. Si je vous disais qu'à Lausanne[1] nous avons joué *Zaïre* mieux qu'à la Comédie de Paris; que nous jouons aujourd'hui *l'Enfant prodigue;* que, dans peu de jours, nous représentons une pièce nouvelle[2]; que nous avons un très joli théâtre; que notre société chante des opéra buffa après la grande pièce; qu'on donne des rafraîchissements à tous les spectateurs; qu'ensuite on fait des soupers excellents, me croiriez-vous? Cela n'est

[1]* C'est-à-dire à Mon-Repos, à l'une des extrémités de Lausanne, sur la route de Vevai. Mon-Repos, ou Mont-Repos, qui appartenait alors à la marquise de Gentil, appartient à présent à un ancien agent de change de Paris, M. Perdonnet, né à Vevai. Il en a fait un séjour enchanteur. (Cloc.)

[2]* *Zulime*, remise à neuf, avec un autre titre. (Cloc.)

pas d'usage à Colmar; mais en récompense vous avez des jésuites[1] et des capucins. Soyez bien sûr que je vous regrette au milieu de tous nos plaisirs; ils étaient faits pour vous. Voulez-vous bien avoir la bonté de demander pour moi au libraire Schœpflin deux exemplaires des *Annales de l'Empire?* je vous serai très obligé. Il n'aurait qu'à les faire remettre au coche à mon adresse, à Lausanne. Je lui en paierai le prix, ou je lui enverrai l'*Essai sur l'Histoire générale,* à son choix. Je vous serai très obligé.

Mille respects, je vous en prie, à M. le premier président[2] et à madame la première. Madame Denis et moi nous vous regrettons également; nous vous aimerons toujours. Nous en disons autant à madame Dupont.

LETTRE MMCCLXXXII.

A M. DE BRENLES.

Jeudi, 10 mars.

« Sæpè, premente deo, fert deus alter opem. »
OVID., *Trist.*, lib. I, eleg. II, v. 4.

Mon cher philosophe, un prêtre nous manque

[1]* Il y en a encore à Colmar en 1829, mais ils n'y sont plus aussi brutaux que Kroust; ils n'oseraient. (CLOG.)

[2]* Le président de Klinglin, frère de madame de Lutzelbourg. (CLOG.)

pour l'orchestre profane; nous en avons un autre. M. d'Hermenches[1] a autant de ressources que de zèle pour notre *tripot*. Mais Dieu se venge; Baires est enroué, madame Denis ne peut pas parler. Cependant c'est pour demain; recommandez-nous à la miséricorde divine.

Je vous remercie au nom de la bande joyeuse. Je ne suis guère joyeux, mais je me livre aux plaisirs des autres.

« Posthabui tamen illorum mea seria ludo. »
VIRG., ecl. VII, v. 17.

Bonsoir, couple de sages. V.

LETTRE MMCCLXXXIII[2].

DE M. D'ALEMBERT.

Paris.

J'ai reçu et lu, mon cher et illustre philosophe, l'article *Liturgie*. Il faudra changer un mot dans les Psaumes, et dire: *Ex ore* sacerdotum *perfecisti laudem*[3], Domine. Nous

[1] Constant d'Hermenches, l'aîné des fils du lieutenant-général Constant de Rebecque. Voyez la lettre MMCLXXXVI. — Hermenches (ou Hermanches) est le nom d'une ancienne terre seigneuriale du pays de Vaud. (CLOG.)

[2] Cette réponse à la lettre MMCCLXXIV doit être, non du mois d'*avril*, mais de la première quinzaine de mars. (CLOG.).

[3] *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem, propter inimicos tuos, ut destruas inimicum et ultorem.* Psaume VIII, v. 3. (CLOG.)

aurons pourtant bien de la peine à faire passer cet article, d'autant plus qu'on vient de publier une déclaration qui inflige la *peine de mort*[1] à tous ceux qui auront publié des écrits *tendants* à attaquer la religion; mais, avec quelques adoucissements, tout ira bien, personne ne sera pendu, et la vérité sera dite. J'ai fait vos compliments à mon camarade, qui vous remercie de tout son cœur, et qui compte vous faire lui-même les siens en vous écrivant[2] incessamment. Je suis charmé que vous ayez quelque satisfaction de notre ouvrage. Vous y trouverez, je crois, presque en tout genre d'excellents articles. Il y en a dont nous ne sommes pas plus contents que vous ne le serez; mais nous n'avons pas toujours été les maîtres de leur en substituer d'autres. A tout prendre, je crois que l'ouvrage gagne à la lecture; et je compte que le volume septième, auquel nous travaillons, effacera tous les précédents. Je renverrai aujourd'hui à Briasson sa *Religion vengée*, et je n'aurai pas le même reproche à me faire que vous, car je ne l'ouvrirai pas. Je vous recommande *Garasse*-Berthier, qui, à ce qu'on m'a assuré, vous a encore harcelé dans son dernier journal. Voilà les ouvrages qui auraient besoin d'être réprimés par

[1] * Le Parlement, c'est-à-dire la portion servile et vénale qui en restait alors, demandait une loi pour punir de mort les auteurs de brochures contre les jésuites; et l'avocat-général Joli de Fleuri, l'un des plus grands hypocrites du siècle de Voltaire, attendait très impatiemment cette loi si digne de son aveugle intolérance. Grimm en dit un mot dans sa *Correspondance littéraire* du 1er mai 1757. (CLOG.)

[2] * Il n'y a, dans la *Correspondance*, aucune réponse de Voltaire à Diderot, entre la lettre MCCCCLV et l'une de celles du 26 juin 1758. Cependant ces deux philosophes s'écrivirent plusieurs fois pendant cet intervalle, et Voltaire ne fut pas le moins exact des deux, comme cela résulte, entre autres, de sa lettre du 26 février 1758 à d'Argental. (CLOG.)

des *déclarations*. Je gage que le nouveau réglement contre les libelles n'empêchera pas la gazette[1] janséniste de paraître à son jour. A propos de jansénistes, savez-vous que l'évêque de Soissons[2] vient de faire un mandement où il prêche ouvertement la tolérance, et où vous lirez ces mots: « Que la religion ne doit influer en rien dans l'état civil, si « ce n'est pour nous rendre meilleurs citoyens, meilleurs « parents, etc.; que nous devons regarder tous les hommes « comme nos frères, païens ou chrétiens, hérétiques ou or- « thodoxes, sans jamais persécuter pour la religion qui que « ce soit, sous quelque prétexte que ce soit? » Je vous laisse à penser si ce mandement a réussi à Paris. Adieu, mon cher confrère; je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE MMCCLXXXIV.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Monrion, près de Lausanne, 20 mars.

Je ne sais, mon cher confrère, si je vous ai remercié de votre roman[3] que je n'ai pu encore lire, parceque je ne l'ai point reçu; mais, au lieu de vous remercier, je vous félicite: on ne me parle

[1] * Les *Nouvelles ecclésiastiques*, connues sous le titre de *Gazette ecclésiastique*, et rédigées alors par des jansénistes, du nombre desquels était Fontaine de La Roche. (Clog.)

[2] * François de Fitz-James, né en 1709, mort en 1764. Voltaire le cite dans le *Siècle de Louis XIV*, chap. II. (Clog.)

[3] * Sans doute *l'École de l'amitié*, roman en 2 vol. in-12, qui parut avant le *Danger des passions*, autre roman du même auteur. (Clog.)

que de son succès dans toutes les lettres de Paris. Madame Denis ne peut sitôt vous écrire; elle joue, elle apprend des rôles, elle est entourée de tailleurs, de coiffeuses, et d'acteurs. Il n'y a point de *Zulime;* je ne sais ce que c'est, et je veux que ni vous, ni mademoiselle Clairon, ni moi, ne le sachions; mais il y a une Fanime un peu différente; nous l'avons jouée à Lausanne dans notre pays roman; et tout ce que je souhaite, c'est qu'elle soit aussi bien jouée à Paris : je n'ai jamais vu verser tant de larmes. Nous avons ici environ deux cents personnes qui valent bien le parterre de Paris, qui n'écoutent que leur cœur, qui ont beaucoup d'esprit, qui ignorent les cabales, et qui auraient sifflé le *Catilina* de Crébillon. Je vous embrasse, je me meurs d'envie de lire le roman. Madame Denis vous en dira davantage quand elle pourra.

LETTRE MMCCLXXXV.

A M. LÉVESQUE DE BURIGNI.

A Monrion, 20 mars.

On ne se douterait pas, monsieur, qu'un théâtre établi à Lausanne[1], des acteurs peut-être supérieurs

[1] * C'est-à-dire à *Mon-Repos*, maison de plaisance. Cette habitation n'est plus la même, et M. Perdonnet n'a conservé que les murs du rez-de-chaussée de celle où l'on jouait les pièces de Voltaire en 1757

aux comédiens de Paris, enfin une pièce nouvelle, des spectateurs pleins d'esprit, de connaissances, et de lumières, en un mot, tous les soins qu'entraînent de tels plaisirs, m'ont empêché de vous écrire plus tôt. Je fais trève un moment aux charmes de la poésie et aux embellissements singuliers qui ornent notre petit pays roman, et qui font naître des fleurs au milieu des neiges du mont Jura et des Alpes, pour vous réitérer mes sincères et tendres compliments. Je vous en dois beaucoup pour la bonté que vous avez eue de remarquer quelques unes des inadvertances de cette *Histoire générale*. Je vous en dois davantage pour la *Vie d'Érasme*[1] et pour celle de Grotius, que vous voulez bien me promettre. Par qui pouvaient-ils être mieux célébrés que par un homme qui a toute leur science et tous leurs sentiments? J'ai vu un petit manuscrit de M. de Pouilli (que je regretterai toujours[2]) sur Grotius; mais c'était un ouvrage très court, et qui entrait dans fort peu de détails.

J'attends avec impatience le présent dont vous

et 1758. Les dix-huit marroniers composant une courte avenue entre la belle maison actuelle et un petit pavillon octogone sont du temps de Voltaire, ainsi que ce pavillon, où le philosophe récita plus d'une fois ses rôles. (Clog.)

[1] Cet ouvrage parut en 1757, 2 vol. in-12. Lévesque de Burigni, son auteur, avait publié la *Vie de Grotius* en 1750. (Clog.)

[2] L. J. Lévesque de Pouilli était mort en 1750, laissant ses manuscrits à son frère de Burigni. (Clog.)

avez la bonté de m'honorer. Je ne vous enverrai l'*Histoire générale* qu'avec les corrections dont je vous ai l'obligation. On en fait usage dans une seconde édition, mais il faut laisser écouler la première. Les libraires à qui j'en ai fait présent se sont avisés d'en tirer sept mille exemplaires pour une première édition que je ne regarde que comme un essai, et comme une occasion de recueillir les avis des hommes éclairés. La Vie d'Érasme et celle de Grotius serviront beaucoup à me remettre dans la bonne voie.

LETTRE MMCCLXXXVI.

A M. PALISSOT.

A Monrion, près de Lausanne.

Votre dernière lettre, monsieur, est remplie de goût et de raison. Elle redouble l'estime et l'amitié que vous m'avez inspirées. Il est vrai qu'il y a bien des charlatans de physique et de littérature dans Paris; mais vous m'avouerez que les charlatans de politique et de théologie sont plus dangereux et plus haïssables. L'homme [1] dont vous me parlez est du moins un philosophe; il est très savant, il a été persécuté : il est au nombre de ceux dont il

[1] Diderot, enfermé à Vincennes le 24 juillet 1749. (CLOG.)

faut prendre le parti contre les ennemis de la raison et de la liberté.

Les philosophes sont un petit troupeau qu'il ne faut pas laisser égorger. Ils ont leurs défauts comme les autres hommes; ils ne font pas toujours d'excellents ouvrages; mais, s'ils pouvaient se réunir tous contre l'ennemi commun, ce serait une bonne affaire pour le genre humain. Les monstres, nommés jansénistes et molinistes, après s'être mordus, aboient ensemble contre les pauvres partisans de la raison et de l'humanité. Ceux-ci doivent au moins se défendre contre la gueule de ceux-là.

On m'avertit que le libraire Lambert achève d'imprimer un énorme fatras; et dans ce chaos il y a quelque germe de philosophie. Je me flatte qu'il vous le présentera : il me fera un très grand plaisir de vous donner cette faible marque des sentiments que je vous dois. Cette philosophie dont je vous parle exclut les formes visigothes de *votre très humble*. Je vous embrasse.

LETTRE MMCCLXXXVII.

A M. SAURIN [1].

J'entre dans vos peines, monsieur, et je les partage d'autant plus que je les ai malheureusement renouvelées, en cherchant la vérité. Le doute par lequel je finis l'article de *La Motte* n'est point une accusation contre feu monsieur votre père; au contraire, je dis expressément qu'il ne fut jamais soupçonné de la plus légère satire, pendant plus de trente années écoulées depuis ce funeste procès. J'aurais dû dire qu'il n'en fut jamais soupçonné dans le public, car je vous avouerai, avec cette franchise qui règne dans mon *Histoire* [2], et je vous confierai à vous seul, qu'il me récita des couplets contre La Motte. Voici la fin d'un de ces couplets dont je me souviens :

De tous les vers du froid La Motte,

[1] * Bernard-Joseph Saurin, né à Paris en mai 1706; auteur de la tragédie de *Spartacus*, qui lui ouvrit les portes de l'Académie française en 1761, et dont Voltaire lui rappelle des vers en plusieurs de ses lettres de 1760 à 1777. Voyez, relativement à son père, mort à la fin de 1737, les articles LA MOTTE, ROUSSEAU, et SAURIN, tome I du *Siècle de Louis XIV*; voyez aussi la lettre du 27 décembre 1758 adressée à B. Jos. Saurin lui-même. (CLOG.)

[2] * L'*Essai sur l'Histoire générale*, dans lequel se trouvait le *Siècle de Louis XIV*. (CLOG.)

Que le fade de Bousset[1] note,
Il n'en est qu'un seul de mon goût;
Quel? *qui sait être heureux sait tout.*

Je ne ferai jamais usage de cette anecdote, mais vous devez sentir que mon doute est sincère; et il faut bien qu'il le soit, puisque je l'expose à vous-même. Vous devez sentir encore de quel poids est le testament de mort du malheureux Rousseau. Il faut vous ouvrir mon cœur; je ne voudrais pas, moi, à ma mort, avoir à me reprocher d'avoir accusé un innocent; et, soit que tout périsse avec nous, soit que notre ame se réunisse à l'Être des êtres, après cette malheureuse vie, je mourrais avec bien de l'amertume, si je m'étais joint, malgré ma conscience, aux cris de la calomnie.

Il y a ici une autre considération importante. On m'avait assuré votre mort, il y a quelques années, et je vous avais regretté bien sincèrement. J'ai peu de correspondance à Paris, que je n'ai jamais aimé, et où j'ai très peu vécu. Je n'ai appris que par votre lettre que vous étiez encore en vie. Je me trouve dans la même ville où monsieur votre père habita long-temps; car je passe mes étés dans une petite terre auprès de Genève, et mes hivers à Lausanne. Je vois de quelle conséquence il est pour vous que les accusations consi-

[1] J. B. de Bousset, compatriote de Rameau; mort à Paris en 1725. (Clog.)

gnées contre la mémoire de monsieur votre père, dans le Supplément au Bayle, dans le Supplément au Moréri, et dans les journaux, soient pleinement réfutées. Le temps est venu où je peux tâcher de rendre ce service, et peut-être n'y a-t-il point d'ouvrage plus propre à justifier sa mémoire qu'une Histoire générale aussi impartiale que la mienne. On en fait actuellement une seconde édition[1]; et, quoique le septième volume soit imprimé, je me hâterai de faire réformer la feuille qui renferme l'article de *M. Joseph Saurin*. Il y a encore, à la vérité, quelques vieillards à Lausanne qui sont bien rétifs, mais j'espère les faire taire; et le témoignage d'un historien qui est sur les lieux sera de quelque poids.

Il ne s'agit ici d'accuser personne; il s'agit de justifier un homme dont la famille subsiste, et dont le fils mérite les plus grands égards; mais je ne ferai rien sans savoir si vous le voulez, et si les mêmes considérations qui ont retenu votre plume ne vous portent pas à arrêter la mienne. Parlez-moi avec la même liberté que je vous parle. Si vous avez quelque chose de particulier à me faire connaître sur l'affaire des *couplets*, instruisez-moi, éclairez-moi, et mettez mon cœur à son aise.

[1]* Ce fut dans cette seconde (ou prétendue seconde) édition que Voltaire fit insérer, à l'article SAURIN, un certificat du 30 mars 1757, signé par trois pasteurs de Lausanne. (CLOG.)

Boindin était un fou atrabilaire. Le complot qu'il suppose entre un poëte, un géomètre, et un joaillier est absurde; mais la déclaration de Rousseau, en mourant est quelque chose. Je voudrais savoir si monsieur votre père n'en a pas fait une de son côté. En ce cas, il n'y aurait pas à balancer entre son testament soutenu d'une sentence juridique, et le testament d'un homme condamné par la même sentence. Enfin tous deux sont morts, et vous vivez; c'est votre repos, c'est votre honneur qui m'intéresse.

On me mande que le libraire Lambert travaille à une édition de l'*Essai sur l'Histoire générale;* vous pourriez vous informer de ce qui en est. J'enverrais à Lambert un article sur monsieur votre père. Comptez que ce sera une très grande satisfaction pour moi de pouvoir vous marquer les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE MMCCLXXXVIII.

A M. THIERIOT.

A Monrion, 26 mars.

Mon cher et ancien ami, de tous les éloges dont vous comblez ce faible *Essai sur l'Histoire générale,* je n'adopte que celui de l'impartialité, de l'amour

extrême pour la vérité, du zèle pour le bien public, qui ont dicté cet ouvrage.

J'ai fait tout ce que j'ai pu toute ma vie, pour contribuer à étendre cet esprit de philosophie et de tolérance qui semble aujourd'hui caractériser le siècle. Cet esprit qui anime tous les honnêtes gens de l'Europe, a jeté d'heureuses racines dans ce pays où d'abord le soin de ma mauvaise santé m'avait conduit, et où la reconnaissance et la douceur d'une vie tranquille m'arrêtent.

Ce n'est pas un petit exemple du progrès de la raison humaine, qu'on ait imprimé à Genève, dans cet *Essai sur l'Histoire*, avec l'approbation publique, que Calvin avait une ame atroce [1] aussi bien qu'un esprit éclairé.

Le meurtre de Servet paraît aujourd'hui abominable; les Hollandais rougissent de celui de Barneveldt.

Je ne sais encore si les Anglais auront à se reprocher celui de l'amiral Byng.

Mais savez-vous que vos querelles absurdes, et enfin l'attentat de ce monstre Damiens, m'attirent des reproches de toute l'Europe littéraire? Est-ce là, me dit-on, cette nation que vous avez peinte

[1] * Le chap. CXXXIV de l'*Essai sur les mœurs* contient des expressions équivalentes à celle-ci, mais non ces propres termes. La lettre de Voltaire à Thieriot fournit à Jacob Vernet, quelques mois plus tard, l'occasion de chercher querelle à l'auteur de l'*Essai*. (Clog.)

si sage? A cela je réponds, comme je peux, qu'il y a des hommes qui ne sont ni de leur siècle ni de leur pays. Je soutiens que le crime d'un scélérat et d'un insensé de la lie du peuple n'est point l'effet de l'esprit du temps. Châtel et Ravaillac furent enivrés des fureurs épidémiques qui régnaient en France : ce fut l'esprit du fanatisme public qui les inspira ; et cela est si vrai, que j'ai lu une *Apologie*[1] *pour Jean Châtel* et ses fauteurs, imprimée pendant le procès de ce malheureux. Il n'en est pas ainsi aujourd'hui : le dernier attentat a saisi d'étonnement et d'horreur la France et l'Europe.

Nous détournons les yeux de ces abominations dans notre petit pays roman, appelé autrement le pays de Vaud, le long des bords du beau lac Léman ; nous y fesons ce qu'on devrait faire à Paris, nous y vivons tranquilles, nous y cultivons les lettres sans cabale.

Tavernier[2] disait que la vue de Lausanne sur le lac de Genève ressemble à celle de Constantinople ; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est l'a-

[1]* Cette *Apologie pour Jean Châtel, et pour les Pères de Jésus* (1595, in-8°), est de J. Boucher, qui fut successivement, selon la *Biographie universelle*, recteur de l'Université, prieur, docteur de Sorbonne, et curé de Saint-Benoît, à Paris, sa ville natale. (Clog.)

[2]* J.-B. Tavernier, né à Paris en 1605 ; célèbre voyageur. (Clog.)

mour des arts qui anime tous les honnêtes gens de Lausanne.

On ne vous a point trompé quand on vous a dit qu'on y avait joué *Zaïre*, *l'Enfant prodigue*, et d'autres pièces, aussi bien qu'on pourrait les représenter à Paris; n'en soyez point surpris; on ne parle, on ne connaît ici d'autre langue que la nôtre; presque toutes les familles y sont françaises, et il y a ici autant d'esprit et de goût qu'en aucun lieu du monde.

On ne connaît ici ni cette plate et ridicule *Histoire de la guerre de* 1741, qu'on a imprimée à Paris sous mon nom, ni cette infame rapsodie, intitulée *la Pucelle d'Orléans*, remplie des vers les plus plats et les plus grossiers que l'ignorance et la stupidité aient jamais fabriqués, et des insolences les plus atroces que l'effronterie puisse mettre sur le papier.

Il faut avouer que depuis quelque temps on a fait à Paris des choses bien terribles avec la plume et le canif.

Je suis consolé d'être loin de mes amis, en me voyant loin de toutes ces énormités; et je plains une nation aimable qui produit des monstres.

LETTRE MMCCLXXXIX.

A M. PICTET,

PROFESSEUR EN DROIT.

Monrion, 27 mars.

Vous voilà donc, mon très cher voisin, dans votre charmante retraite. L'appellerons-nous *Carite*, *Favorite*, *Mon-Plaisir*, ou *Plaisance?* Il faudra bien la baptiser, et ne pas souffrir qu'un saint[1] donne son nom à notre petit canton. Pour moi, je la nommerai *Lolotte*. Le nom de votre fille me plaît plus que tous les noms du calendrier.

Vous avez eu à Lyon un plus beau théâtre que le nôtre, mais certainement nous avons de meilleurs acteurs à Lausanne qu'à Lyon. Je ne m'attendais pas à la perfection avec laquelle plusieurs pièces ont été jouées dans notre pays roman. Quand je parle de perfection, je parle de l'art de

[1]* *Saint-Jean* est le nom du plateau de la colline sur laquelle était située l'habitation acquise, aux portes de Genève, par Voltaire en février 1755, et qu'il appela bientôt après les *Délices*, en y fesant des changements et des augmentations considérables. La maison que Pierre Pictet fit bâtir en 1757, sur la même colline, entre les Délices et la rive droite du Rhône, subsiste encore. Elle appartient aujourd'hui à M. Charles de Constant, cousin-germain de M. Benjamin Constant; et, comme elle est à une hauteur considérable au-dessus du fleuve, on y jouit, sous quelques rapports, d'un point de vue encore plus beau que celui des Délices. (Clog.)

faire verser des larmes à des yeux qui pleurent difficilement. Une tragédie nouvelle[1] jouée à Lausanne, et peut-être mieux jouée qu'elle ne le sera à Paris, est un phénomène assez singulier. Ce qui l'est encore davantage, c'est que nous avons eu douze ministres du saint Évangile, avec tous les petits proposants[2], à la première représentation. Il faut avouer que Lausanne donne d'assez bons exemples à Genève.

Je suppose que les frères Cramer vous ont fait tenir ce faible *Essai sur l'Histoire générale* dont vous me faites l'honneur de me parler. Nous nous flattons de revoir incessamment les Délices, et de trouver votre maison bien avancée. *Vale, et me ama.*

Tuus semper. V.

LETTRE MMCCXC[3].

A M. DE MONCRIF.

A Monrion, 27 mars.

Mon cher confrère, j'ai été enchanté de votre souvenir, et affligé de la bienséance qui empêche

[1]* *Zulime*, que Vol aire intitulait alors *Fanime*, après l'avoir refaite en grande partie. Voyez la *Notice* de M. Louis du Bois, sur *Zulime*, *Théâtre*, tome III. (Clog.)

[2]* Noms que les calvinistes donnent aux jeunes gens qui étudient la théologie pour être pasteurs. (Clog.)

[3]* Il y a une lacune de onze années entre cette lettre et celle qui

le maître[1] du château d'écrire un petit mot; mais je conçois qu'il aura été excédé de la multitude des lettres inutiles et embarrassantes auxquelles on n'a que des choses vagues à répondre. Il est toujours bon qu'il sache qu'il y a deux espèces de Suisses qui l'aiment de tout leur cœur. Tavernier, qui avait acheté la terre d'Aubonne, à quelques lieues de mon ermitage, interrogé par Louis XIV pourquoi il avait choisi une terre en Suisse, répondit, comme vous savez: *Sire, j'ai été bien aise d'avoir quelque chose qui ne fût qu'à moi.* Je n'ai pas tant voyagé que Tavernier, mais je finis comme lui.

Vous avez donc soixante-neuf ans, mon cher confrère: qui est-ce qui ne les a pas à-peu-près? Voici le temps d'être à soi, et d'achever tranquillement sa carrière. C'est une belle chose que la tranquillité! Oui, mais l'ennui est de sa connaissance et de sa famille. Pour chasser ce vilain parent, j'ai établi un théâtre à Lausanne, où nous jouons *Zaïre, Alzire, l'Enfant prodigue*, et même des pièces nouvelles. N'allez pas croire que ce soient

porte le n° MCCCXLVIII. Cependant Voltaire, tout en ralentissant ses relations avec Moncrif, ne cessa pas entièrement de lui écrire, pendant ce long intervalle, comme le prouve, entre autres, la fin du premier alinéa de sa lettre MDCCCCXLI. (CLOG.)

[1] Le comte d'Argenson, exilé à son château des Ormes, où Moncrif était alors, et où il alla visiter, tous les ans, un bienfaiteur devenu son ami. (CLOG.)

des pièces et des acteurs suisses : j'ai fait pleurer, moi bon homme Lusignan, un parterre très bien choisi ; et je souhaite que les Clairon et les Gaussin jouent comme madame Denis. Il n'y a dans Lausanne que des familles françaises, des mœurs françaises, du goût français, beaucoup de noblesse, de très bonnes maisons dans une très vilaine ville. Nous n'avons de suisse que la cordialité ; c'est l'âge d'or avec les agréments du siècle de fer.

Je suis histrion les hivers à Lausanne, et je réussis dans les rôles de vieillard : je suis jardinier au printemps, à mes Délices, près de Genève, dans un climat plus méridional que le vôtre. Je vois de mon lit le lac, le Rhône, et une autre rivière[1]. Avez-vous, mon cher confrère, un plus bel aspect? avez-vous des tulipes au mois de mars? Avec cela, on barbouille de la philosophie et de l'histoire ; on se moque des sottises du genre humain et de la charlatanerie de vos physiciens qui croient avoir mesuré la terre, et de ceux qui passent pour des hommes profonds, parcequ'ils ont dit qu'on fait des anguilles[2] avec de la pâte aigre.

[1]* L'Arve, sur laquelle on a construit, il y a peu d'années, un beau pont en marbre du Jura, au moyen de quoi Carouges, ancien petit village du temps de Voltaire, et aujourd'hui ville peuplée de six à sept mille habitants, peut être considéré comme le principal faubourg de Genève. (Clog.)

[2]* Le jésuite Needham, vers 1745, année où il publia le résultat de ses premières observations microscopiques, avait cru découvrir

On plaint ce pauvre genre humain qui s'égorge dans notre continent à propos de quelques arpents de glace en Canada. On est libre comme l'air depuis le matin jusqu'au soir. Mes vergers, et mes vignes, et moi, nous ne devons rien à personne. C'est encore là ce que je voulais, mais je voudrais aussi être moins éloigné de vous; c'est dommage que le pays de Vaud ne touche pas à la Touraine.

Adieu, Tithon et l'Aurore. Avez-vous gagné vos soixante et neuf ans au métier de Tithon? Je vous embrasse tendrement. Le Suisse VOLTAIRE.

LETTRE MMCCXCI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

6 avril.

Vous savez, il y a du temps, mon *héros*, la glorieuse victoire que l'ancien ministère anglais a remportée sur l'amiral Byng à Portsmouth; mais vous ne savez peut-être pas avec quelle hauteur la plus saine partie de la nation joint les cris de l'indignation et de la pitié à ceux de toute l'Europe. On cite votre témoignage comme la preuve la plus

des animalcules semblables à de petites anguilles, dans de la farine de blé viciée; voilà pourquoi Voltaire, en 1765, donna à Needham, dans ses *Questions sur les Miracles* (*Facéties*), le surnom de *jésuite des anguilles*. (CLOG.)

authentique de l'innocence de Byng; et vous avez la gloire d'avoir vaincu les Anglais et de les faire rougir. Je m'attendais que vous ne vous en tiendriez pas là; et, quoique l'exercice d'année de premier gentilhomme de la chambre soit une très belle chose, j'espérais que les bords de l'Elbe pourraient être aussi glorieux pour vous que la Méditerranée. Le roi de Prusse paraît toujours fort gai; il disait que les Français lui envoyaient vingt-quatre mille perruquiers : il se trouve qu'on lui en dépêche cent mille. Il y a là de quoi se peigner, à ce que disent les polissons. Pour moi, je ne me mêle que des héros de théâtre : nous avons fait à Lausanne une troupe excellente, et je vous souhaite d'aussi bons acteurs. M. d'Argental prétend toujours que la comédie est un des premiers devoirs d'un honnête homme. Le maréchal de Villars aima les spectacles jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans : faites-en autant, monseigneur; et que l'héroïsme que vous voyez à Versailles, de quelque côté que vous tourniez les yeux, ne vous fasse pas négliger les grands hommes de l'antiquité.

Les deux Suisses, plus Suisses que jamais, vous renouvellent leurs hommages. Vous connaissez le très tendre respect du Suisse V.

LETTRE MMCCXCII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Près de Lausanne, 6 avril.

Quand je sais quelque chose, madame, j'écris; quand je ne sais rien, je me tais. Hors la maladie dont est mort *monsieur*[1] Damiens, il n'est rien parvenu à ma connaissance. Si vous savez quelques bagatelles du Rhin, de l'Elbe, du Niémen, ayez la bonté d'en faire part aux solitaires des Délices. Il faut regarder tous ces événements comme une tragédie que nous voyons d'une bonne loge où nous sommes très à notre aise. Restez long-temps dans

[1] Quand Louis XV parlait de Damiens, dit madame du Hausset, il le désignait par ces mots: « le *monsieur* qui a voulu me tuer. » — Damiens fut tiré à quatre chevaux, dans la soirée du 28 mars, et ne perdit la vie qu'avec le dernier de ses membres. Plusieurs belles dames, croyant faire preuve de royalisme, assistèrent à son long supplice. L'une d'elles, madame de Préaudeau, fort jolie et fort à la mode, avait loué une ou deux croisées douze louis, sur la Grève. Voyant, au bout de plus d'une heure, que les chevaux, d'ailleurs jeunes et vigoureux, n'avaient encore arraché ni bras ni cuisse au patient, elle s'écria avec sensibilité: *Ah! les pauvres chevaux, que je les plains!* Louis XV, apprenant cela, mit les deux mains sur ses yeux, en s'écriant: *Fi la vilaine!* — Madame de Préaudeau, femme d'un fermier-général, était nièce du financier Bouret, autre fermier-général bien plus connu. (Clog.)

la vôtre avec votre digne amie. Conservez-moi vos bontés, et priez toutes deux pour Marie*.

LETTRE MMCCXCIII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 20 avril.

Mon *héros*, il y a long-temps que j'ai l'honneur d'être de votre avis sur bien des choses, et j'en serai sans doute encore sur tous vos acteurs tragiques. Je les crois très médiocres; mais Le Kain leur est fort supérieur, à ce que dit le public. Il y a, sur de plus grands et de plus nobles théâtres, des acteurs qui ne valent pas mieux, et qui sont employés et récompensés. Ce siècle-ci est plus fécond en loteries qu'en grands hommes : il y aura toujours des jeunes gens qui rempliront les grandes places, il n'y en aura pas qui aient votre gloire. C'est sur-tout chez les étrangers que cette gloire est mise à son prix : la cabale et l'envie ne peuvent séduire ceux qui sont sans intérêt, et qui n'en croient que les faits et la renommée. Je voudrais que vous entendissiez les voyageurs que je vois quelquefois dans mes ermitages allobroges et suisses, vous seriez content d'eux et de vous; mais quoique vous puissiez avoir quelques jaloux en France, vous devez y avoir bien peu de rivaux, et

* Marie-Thérèse.

je doute qu'il y ait beaucoup d'hommes que le public ose placer à vos côtés. Vous prétendez qu'il n'y a de bon que la santé; je sens mieux que vous, mon *héros*, de quel prix elle est, puisque je l'ai perdue; mais, de grace, comptez la gloire dont vous jouissez pour quelque chose. Achille, dans Homère, dit que la gloire est une chimère, quand il est en colère; mais, dans le fond de son cœur, il l'aime à la folie.

Le *Salomon du Nord* en aura beaucoup, je parle de gloire et non de folie, s'il se tire du précipice sur le bord duquel il s'est mis; il y est avec plus de deux cent mille hommes, et c'en est assez pour attendre les événements. Les Russes ne paraissent point: il semble fort difficile aux Autrichiens de pénétrer dans les défilés de la Silésie, de la Lusace, et de la Saxe. Je crois que vos troupes pourront aller sans obstacles jusqu'au fond de la Westphalie, et c'est assurément une grande perte pour lui. Il vous attend peut-être à Magdebourg: s'il vous donne bataille dans les plaines, auprès de cette ville, il paraît qu'alors il joue un jeu avantageux; car, s'il est battu, il couvre tout son pays par-delà Magdebourg; et, s'il vous arrive un malheur, où sera votre retraite?

Il faut que j'aie une terrible confiance en vos bontés, pour oser vous dire les rêveries qui me passent par la tête. Pardon, monseigneur, si, moi

qui ne connais que les événements passés, et encore assez mal, j'ose parler ainsi du présent devant vous. C'est à celui qui a fait de grandes choses à juger de la grande scène qui s'ouvre. La pièce est belle et bien intriguée; si vous étiez acteur, je répondrais du cinquième acte.

Madame Denis et moi nous sommes réunis toujours dans nos transports pour vous : recevez les tendres respects du Suisse, etc.

LETTRE MMCCXCIV.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

Aux Délices, 8 mai.

Votre roman, mon cher Catilina, fait les délices des Délices. Nous l'avons reçu contre-signé Trudaine [1], et nous l'avons dévoré. Madame Denis serait bien plus propre que moi à vous détailler tout ce qui nous a fait plaisir. Les nièces entendent mieux que les oncles à rendre compte des sentiments; elles ont des délicatesses que les vieux oncles n'ont pas; elle vous écrirait vingt pages, si elle n'était pas un peu malade. Pour moi, je m'imagine que vous viendriez faire un second roman aux Délices, si vous n'étiez pas enchaîné à

[1] * Daniel-Charles de Trudaine, intendant des finances depuis 1734, mort au commencement de 1769. (Clog.)

Neuilli : vous verriez si les bords du lac Léman, tout Léman qu'il est, ne valent pas bien ceux de la Seine. Au reste, croyez que je n'ai pas plus d'envie de me mêler des affaires de votre théâtre que de celles de la Bohême, et j'espère que M. d'Argental secondera, par sa sagesse, mon goût pour le repos. Je n'ai que trop été livré au public, et j'aime mieux m'amuser sans regret avec mes Suisses, que de m'exposer à votre parterre. Il faut avoir l'esprit de son âge, et finir tranquillement sa carrière. Jouissez des plaisirs de la vôtre, et tandis qu'on se bat en Amérique et en Europe, sur l'Océan et sur la Méditerranée, vivez gaiement à Neuilli; continuez à mettre dans vos ouvrages les agréments de votre vie. Les deux ermites des Délices s'intéressent à vos plaisirs; mais ma compagne vous le dira mieux que moi.

LETTRE MMCCXCV.

A M. LÉVESQUE DE BURIGNI.

Aux Délices, 10 mai.

Je ne puis trop vous remercier, monsieur, de votre présent. Vous vous associez à la gloire d'Érasme et de Grotius, en écrivant si bien leur histoire. On lira plus ce que vous dites d'eux que leurs ouvrages. Il y a mille anecdotes dans ces

deux *Vies*, qui sont bien précieuses pour les gens de lettres. Ces deux hommes sont heureux d'être venus avant ce siècle; il nous faut aujourd'hui quelque chose d'un peu plus fort; ils sont venus au commencement du repas; nous sommes ivres à présent, nous demandons du vin du Cap et de l'eau des Barbades.

J'espère vous présenter dans un an, si je vis, cette histoire *des mœurs* dont vous avez souffert l'esquisse. Je n'ai pas peint les docteurs assez ridicules, les hommes d'état assez méchants, et la nature humaine assez folle. Je me corrigerai, je dirai moins de vérités triviales, et plus de vérités intéressantes. Je m'amuse à parcourir les Petites-Maisons de l'univers; il y a peut-être de la folie à cela, mais elle est instructive. L'histoire des dates, des généalogies, des villes prises et reprises, a son mérite, mais l'histoire des mœurs vaut mieux, à mon gré; en tout cas, j'écrirai sur les hommes moins qu'on n'a écrit sur les insectes [1].

Je finis pour reprendre l'histoire de Grotius, et pour avoir un nouveau plaisir. Conservez-moi vos bontés, monsieur, et soyez persuadé de la tendre estime de votre, etc.

[1] * De 1734 à 1742, Réaumur avait publié 6 volumes in-4° de *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*. L'*Essai sur les mœurs* est en six volumes, dans notre édition, et ils ne sont pas forts. (CLOG.)

LETTRE MMCCXCVI.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN [1].

Mai.

Mon cher surintendant des chars de Cyrus, j'ai oublié de vous dire qu'un petit coffre sur le char, avec une demi-douzaine de doubles grenades, ferait un ornement fort convenable. J'ai honte, moi barbouilleur pacifique, de songer à des machines de destruction; mais c'est pour défendre les honnêtes gens qui tirent mal, contre les méchants qui tirent trop bien. On verra malheureusement, et trop tard, qu'il n'y a pas d'autre ressource.

[1] * Philippe-Antoine de Claris de Florian, naquit à Sauve, en Languedoc, le 8 novembre 1707. Capitaine de cavalerie, dès le 21 janvier 1740, il fut fait chevalier de Saint-Louis en 1745. Il était retiré du service depuis quelques années, lorsque, le 7 mai 1762, il épousa la nièce de Voltaire, Marie-Élisabeth Mignot, veuve de Nicolas-Joseph de Dompierre de Fontaine. Il se maria, dix ans plus tard, en secondes noces, à madame Rillet, et conclut un troisième mariage avec une demoiselle Joli en 1774. Voilà pourquoi Voltaire, dans sa lettre du 22 janvier 1775, au chevalier de Florian, neveu du marquis, lui disait: « M. de *Florianet* a eu bien des tantes. »

Le marquis de Florian, frère aîné du père de l'auteur d'*Estelle*, était encore en correspondance avec Voltaire en 1778, comme le prouve une lettre que ce philosophe lui adressa de Paris à *Bijou-Fernei*, le 15 mars de la même année. (CLOG.)

On disait aujourd'hui Prague[1] prise; je n'en veux rien croire. On m'assure que Frédéric a désarmé Nuremberg, et qu'il en exige huit cent mille florins d'Empire; ce n'est pas là faire la guerre à ses dépens. Il est sûr que les Russes marchent. Voilà la plus singulière position, depuis la chute de l'empire romain.

Il y aura toujours des fous qui se feront égorger, des fous qui se ruineront, et des gens habiles qui en profiteront; mais les plus habiles, à mon sens, sont ceux qui restent chez eux.

Conservez votre amitié à V.

LETTRE MMCCXCVII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, 18 mai.

J'ai admiré, mon cher et ancien ami, la bonté de votre ame, dans le compte que vous avez daigné me rendre des aventures de mademoiselle de Ponthieu[2]; mais je n'ai pas été moins surpris de

[1]* Frédéric venait (6 mai) de gagner une grande bataille contre les Autrichiens, sous les murs de Prague. Son feld-maréchal Christophe, comte de Schwerin, qui avait gagné pour lui, en 1741, celle de Molwitz, fût tué à celle du 6 mai 1757, sous un drapeau qu'il tenait à la main en chargeant l'ennemi. (CLOG.)

[2]* *Adèle de Ponthieu*, tragédie représentée, pour la première fois, le 28 avril 1757. — P. Ant. de La Place, auteur de cette pièce,

la netteté de votre exposé dans un sujet si embrouillé. On ne peut mieux rapporter un mauvais procès; vous auriez été un excellent avocat-général. J'ai tardé trop long-temps à vous remercier.

Je n'ai nulle envie de me mettre actuellement dans la foule de ceux qui donnent des pièces au public : il est inutile d'envoyer son plat à ceux qu'on crève de bonne chère. Je ne veux présenter mes oiseaux du lac Léman que dans des temps de jeûne. Vous savez d'ailleurs qu'on n'est pas oisif pour être un campagnard; il vaut bien autant planter des arbres, que faire des vers. Je n'adresse point d'*Épître à mon jardinier*[1] Antoine; mais j'ai assurément une plus jolie campagne que Boileau, et ce n'est point *la fermière qui ordonne*[2] nos soupers.

s'imaginant, dit M. Weiss (*Biographie universelle*, xxxv, 7), que Voltaire, jaloux du succès de sa première tragédie (*Venise sauvée*, 1747), cherchait à l'éloigner du théâtre, s'adressa au maréchal de Richelieu qui fit enfin apprendre et jouer *Adèle de Ponthieu*. La première représentation en avait été effectivement différée pendant dix-huit mois, mais très à l'insu de Voltaire. L'orgueil de La Place, qui croyait ce grand poète jaloux de lui, rappelle la naïve présomption de l'abbé Pellegrin en 1743. Quelqu'un s'étant avisé de dire, au café Procope, après la première représentation de *Mérope* : « En vérité « Voltaire est le roi des poëtes; » l'abbé Pellegrin, qui y était, s'écria en se levant avec une brusque impatience : « Eh! qui suis-je donc, « moi? » *Adèle de Ponthieu* est aussi le titre d'un opéra du marquis de Saint-Marc. (CLOG.)

[1]* Titre de la XIe des *Épîtres* de Boileau. (CLOG.)

[2]* Voyez l'*Épître* VI (de Boileau) *à M. de Lamoignon*, v. 37. —

J'ai eu la curiosité autrefois de voir cette maison de Boileau; cela avait l'air d'un fort vilain petit cabaret borgne: aussi Despréaux s'en défit-il, et je me flatte que je garderai toujours mes Délices.

J'en suis plus amoureux, plus la raison m'éclaire.

Je n'ai guère vu ni un plus beau plain-pied ni des jardins plus agréables, et je ne crois pas que la vue du Bosphore soit si variée. J'aime à vous parler campagne; car, ou vous êtes actuellement à la vôtre[1], ou vous y allez. On dit que vous en avez fait un très joli séjour; c'est dommage qu'il soit si éloigné de mon lac. Je me flatte que la santé de M. l'abbé du Resnel est raffermie, et que la vôtre

Quant à la maison du législateur du Parnasse, à Auteuil, elle appartenait en 1750 au médecin Gendron, qui y mourut le 3 septembre de la même année. On prétend que Voltaire, encore jeune, étant allé voir ce docteur à Auteuil, lui adressa ces vers qu'il désavoua en 1773, dans une note sur le *Dialogue de Pégase et du Vieillard* (*Poésies*, II, 304):

« C'est ici le vrai Parnasse
« Des vrais enfants d'Apollon.
« Sous le nom de Boileau ces lieux virent Horace;
« Hippocrate y paraît sous celui de Gendron. »

Le tome I de l'*Histoire des environs de Paris*, par M. Dulaure, contient une jolie gravure de cette même maison devenue, de nos jours, la propriété d'une dame Foster. (CLOG.)

[1] Le petit château de Launai, non loin de la rive droite de la Seine, au-dessous de Rouen. (CLOG.)

n'a pas besoin de l'être. C'est là le point important, c'est le fondement de tout, et l'empire de la terre ne vaut pas un bon estomac. Je souffre ici bien moins qu'ailleurs, mais je digère presque aussi mal que si j'étais dans une cour: sans cela, je serais trop heureux; mais madame Denis digère, et cela suffit: vous m'avouerez qu'elle en est bien digne, après avoir quitté Paris pour moi.

Bonsoir, mon cher et ancien ami. J'ai toujours oublié de vous demander si les trois Académies, dont Fontenelle était le doyen, ont assisté à son convoi. Si elles n'ont pas fait cet honneur aux lettres et à elles-mêmes, je les déclare barbares[1].

LETTRE MMCCXCVIII.

A M. D'ALEMBERT.

Aux Délices, 24 mai.

Voici, mon cher et illustre philosophe, l'article

[1]* Fontenelle étant mort quatre jours après l'attentat de Damiens, l'attention publique, dirigée toùt entière du côté de Versailles, fut à peine distraite un moment, à Paris, par la perte du Nestor des lettrés et des savants des *Académies* française, des sciences, des inscriptions. Quant à Voltaire, qui, pour me servir de l'expression de M. Walckenaer (*Biographie universelle*), *n'eut pas à se louer de Fontenelle*, il l'avait inscrit, de son vivant, dans le *Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV*, après lui avoir consacré douze vers dans *le Temple du Goût*, dès 1733, bien que M. Walckenaer dise que ce ne fut qu'*après sa mort*. (Cloc.)

Mages[1] de mon prêtre. Ce premier pasteur de Lausanne pourrait bien être condamné par la Sorbonne. Il traite l'étoile des mages fort cavalièrement. Il me semble que son article est entièrement tiré des prolégomènes de dom Calmet, et que mon prêtre n'y ajoute guère qu'un ton goguenard. Vous en ferez l'usage qu'il vous plaira. Il y a quelques articles dans le *Dictionnaire* qui ne valent pas celui de mon prêtre.

Je suis fâché de voir que le chevalier de Jaucour, à l'article *Enfer*[2], prétende que l'enfer était un point de la doctrine de Moïse; cela n'est pas vrai, de par tous les diables. Pourquoi mentir? L'enfer est une fort bonne chose, mais il est bien évident que Moïse ne l'avait pas connu. C'est ce monde-ci qui est l'enfer, Prague en est actuellement la capitale, la Saxe en est le faubourg; les Délices seront le paradis quand vous y reviendrez. Vous avez des articles de théologie et de métaphysique qui me font bien de la peine; mais vous rachetez ces petites orthodoxies par tant de beautés et de choses utiles, qu'en général le livre sera un service rendu au genre humain.

Madame Denis vous fait mille compliments.

[1] * Cet article, dont une partie pouvait être de Polier de Bottens, ne se trouve pas dans le *Dictionnaire philosophique*. (CLOG.)

[2] * M. Beuchot dit plus bas, lettre MMCCCXIV, que cet article est d'Edme Mallet. (CLOG.)

LETTRE MMCCXCIX.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, 26 mai.

Feu l'amiral Byng vous assure de ses respects, de sa reconnaissance, et de sa parfaite estime; il est très sensible à votre procédé, et meurt consolé par la justice que lui rend un si généreux soldat, *so generous a soldier;* ce sont les propres mots dont il a chargé son exécuteur testamentaire; je les reçois dans le moment, en arrivant à Monrion, avec les pièces inutilement justificatives de cet infortuné.

C'est là, mon *héros,* tout ce que je puis vous dire de l'Angleterre, où les amis et les ennemis de l'amiral Byng rendent justice à votre mérite.

Je crois qu'on ne se doutait pas en France de la campagne à la Turenne que fait le roi de Prusse. Faire accroire aux Autrichiens qu'il demande des palissades, sous peine de l'honneur et de la vie, pour mettre Dresde hors d'insulte; entrer en Bohême par quatre côtés, à la même heure; disperser les troupes ennemies, s'emparer de leurs magasins; gagner une victoire signalée[1], sans

[1] * Celle du 6 mai, où le comte de Brown, feld-maréchal au service d'Autriche, reçut une blessure des suites de laquelle il mourut le 26 juin suivant. (CLOG.)

laisser aux Autrichiens le temps de respirer! vous avouerez, monseigneur, vous qui êtes du métier, que la belle campagne du maréchal de Turenne ne fut pas si belle. Je ne sais jusqu'à quel point de si rapides progrès pourront être poussés; mais on prétend qu'il envoie vingt mille hommes au duc de Cumberland, et que bientôt on verra les Prussiens se mesurer contre les Français. Tout ce que je sais, c'est qu'il en a toujours eu la plus forte envie. S'il y a une bataille, il est à croire qu'elle sera bien meurtrière.

Parmi tant de fracas, conservez votre bonne santé et votre humeur. Daignez, monseigneur, ne pas oublier les paisibles Suisses, et recevez avec votre bonté ordinaire les assurances de mon tendre et profond respect. V.

LETTRE MMCCC.

A MADAME DE FONTAINE.

Aux Délices, 31 mai.

Je vous dirai d'abord, ma chère nièce, que vous avez une santé d'athlète, dont je vous fais de très sincères compliments; et que si jamais votre vieux malingre d'oncle se porte aussi bien que vous, il viendra vous trouver à Hornoi[1]: ensuite vous sau-

[1] * Château situé dans la commune du même nom, à huit lieues

rez que madame Denis était chargée d'envoyer trois cents livres à Daumart, dans sa province du Maine, quand il a débarqué chez vous, lui, son fils, et deux bidets. Je vous prie de lui dire que je lui donnerai trois cents livres tous les ans, à commencer à la Saint-Jean prochaine. Je vous enverrai un mandat à cet effet sur M. Delaleu, ou vous pourrez avancer cet argent sur les revenus du pupille, et sur la rente qu'il me fait : cela est à votre choix. J'ignore ce qui convient au jeune Daumart[1]; je sais seulement que cent écus lui conviendront. Trouvez bon que je m'en tienne à cette disposition que j'avais déja faite.

Madame Denis embellit tellement le lac de Genève, qu'il reste peu de chose pour les arrière-cousins. Quant à ma bâtarde de *Fanime*, son protecteur, M. d'Argental, vous dira que je ne prétends pas que cette amoureuse créature se produise sitôt dans le monde. Mademoiselle de Ponthieu[2] y fait

d'Amiens. Il appartient encore aujourd'hui à M. Dompierre d'Hornoi, membre actuel de la chambre des députés, et petit-fils de la nièce de Voltaire. (CLOG.)

[1]* J'ai dit un mot de cet *arrière-cousin* maternel de Voltaire dans la *Note sur la naissance* de ce philosophe, tome I de notre édition, page 478. Daumart fils, affligé d'une cruelle maladie, reçut quelque temps après des secours plus directs aux Délices, et c'est lui que Voltaire nomme dans le quatrième alinéa de sa lettre du 5 mai 1759 à madame de Fontaine. (CLOG.)

[2]* *Adèle de Ponthieu*, jouée un peu plus d'un mois avant *Iphigénie en Tauride*, de Goimond de La Touche. (CLOG.)

un si grand rôle, et ses compagnes se présentent avec tant d'empressement, qu'il faut ne se pas prodiguer. Quand même la pièce vaudrait quelque chose, ce ne serait pas assez de donner du bon, il faut le donner dans le bon temps.

A vous maintenant, monsieur le capitaine des chariots de guerre de Cyrus [1]. Vous pouvez être sûr que je n'ai jamais écrit de ma vie à M. le maréchal d'Étrées, et que, s'il a été instruit de notre invention guerrière, ce ne peut être que par le ministère. J'aurais souhaité, pour vous et pour la France, que mon petit char eût été employé : cela ne coûte presque point de frais; il faut peu d'hommes, peu de chevaux; le mauvais succès ne peut mettre le désordre dans une ligne; quand le canon ennemi fracasserait tous vos chariots, ce qui est bien difficile, qu'arriverait-il? ils vous serviraient de rempart, ils embarrasseraient la marche de l'ennemi qui viendrait à vous. En un mot, cette machine peut faire beaucoup de bien, et ne peut faire aucun mal : je la regarde, après l'invention de la poudre, comme l'instrument le plus sûr de la victoire.

Mais, pour saisir ce projet, il faut des hommes actifs, ingénieux, qui n'aient pas le préjugé grossier et dangereux du train ordinaire. C'est en s'é-

[1] Le marquis de Florian. (CLOG.)

loignant de la route commune, c'est en fesant porter le dîner et le souper de la cavalerie sur des chariots, avant qu'il y eût de l'herbe sur la terre, que le roi de Prusse a pénétré en Bohême par quatre endroits, et qu'il inspire la terreur.

Soyez sûr que le maréchal de Saxe se serait servi de nos chars de guerre.

Mais c'est trop parler d'engins destructeurs, pour un pédant tel que j'ai l'honneur de l'être.

On a imprimé dans Paris une thèse de médecine où l'on traite notre Esculape-Tronchin de charlatan et de coupeur de bourse. Il y a répondu par une lettre au doyen [1] de la Faculté, digne d'un grand homme comme lui. Il y répond encore mieux par les cures surprenantes qu'il fait tous les jours.

Une jeune fille fort riche a été inoculée ici par des ignorants, et est morte. Le lendemain vingt femmes se sont fait inoculer sous la direction de Tronchin, et se portent bien.

Je vous embrasse tous du meilleur de mon cœur.

[1] * Winslow était doyen d'âge en 1757. (Clog.)

LETTRE MMCCCI.

A M. THIERIOT.

A Monrion, 2 juin.

Je reçois, mon ancien ami, votre très agréable lettre du 25 de mai dans mon petit ermitage de Monrion, auquel je suis venu dire adieu. On joue si bien la comédie à Lausanne, il y a si bonne compagnie, que j'ai fait enfin l'acquisition d'une belle maison [1] au bout de la ville; elle a quinze croisées de face, et je verrai de mon lit le beau lac Léman et toute la Savoie, sans compter les Alpes. Je retourne demain à mes Délices, qui sont aussi gaies en été que ma maison de Lausanne le sera en hiver. Madame Denis a le talent de meubler des maisons et d'y faire bonne chère, ce qui, joint à ses talents de la musique et de la déclamation, compose une

[1]* Cette maison est située, à Lausanne, rue du *Grand-Chêne*, n° 6, en montant à gauche, du côté de la promenade de Montbenon. Quand je la visitai, pour la première fois, en septembre 1825, M. Seigneux l'occupait avec son pensionnat. En juillet 1827 des dames anglaises y étaient logées depuis quelques mois, et elles furent agréablement surprises, lorsque je leur appris que cette maison avait été habitée par Voltaire, à divers intervalles, de 1757 à 1759. Le philosophe vante beaucoup encore, mais sans aucune exagération, la superbe exposition de son habitation du *Chêne*, dans ses lettres des 5 et 8 janvier 1758 à madame de Lutzelbourg et à d'Argent. (CLOG.)

nièce qui fait le bonheur de ma vie. Je ne vous dirai pas

« Omitte mirari beatæ
« Fumum et opes strepitumque Romæ ; »
Hor., lib. III, od. xxix.

car vous êtes trop *admirator Romæ et præstantissimæ Montmorenciæ*.

Ne manquez pas, je vous prie, à présenter mes très sensibles remercîements à madame la comtesse de Sandwich. Il faut qu'elle sache que j'avais connu ce pauvre amiral Byng à Londres[1] dans sa jeunesse; j'imaginais que le témoignage de M. le maréchal de Richelieu en sa faveur pourrait être de quelque poids. Ce témoignage lui a fait honneur, et n'a pu lui sauver la vie. Il a chargé son exécuteur testamentaire de me remercier, et de me dire qu'il mourait mon obligé, et qu'il me priait de présenter à M. de Richelieu, qu'il appelle *a generous soldier*, ses respects et sa reconnaissance. J'ai reçu aussi un Mémoire justificatif très ample, qu'il a donné ordre en mourant de me faire parvenir. Il est mort avec un courage qui achève de couvrir ses ennemis de honte.

Si j'osais m'adresser à madame la duchesse d'Aiguillon[2], je la prierais de venger la mémoire du cardinal de Richelieu du tort qu'on lui fait en lui

[1]* De 1726 à 1728. (Clog.)
[2]* Mère du duc d'Aiguillon, qui, selon La Chalotais, se couvrit,

attribuant le *Testament politique*. Si elle voulait faire taire sa belle imagination, et écouter sa raison, qui est encore plus belle, elle verrait combien ce livre est indigne d'un grand ministre. Qu'elle daigne seulement faire attention à l'état où est aujourd'hui l'Europe; qu'elle juge si un homme d'état, qui laisserait un testament politique à son roi, oublierait de lui parler du roi de Prusse, de Marie-Thérèse, et du duc de Hanovre. Voilà pourtant ce qu'on ose imputer au cardinal de Richelieu. On avait alors la guerre contre l'empereur, et l'armée du duc de Weimar était l'objet le plus important. L'auteur du *Testament politique* n'en dit pas un mot, et il parle du revenu de la Sainte-Chapelle, et il propose de faire payer la taille au Parlement. Tous les calculs, tous les faits, sont faux dans ce livre. Qu'on voie avec quel mépris en parle Auberi, dans son *Histoire du cardinal Mazarin* [1]. Je sais qu'Auberi est un écrivain médiocre et un lâche flatteur; mais il était fort instruit, et il savait bien

non de gloire, mais de *farine*, en septembre 1758, dans un moulin, en combattant contre les Anglais à Saint-Cast. (CLOG.)

[1] « C'est dans le chap. II du liv. VIII de cette Vie, dit M. Beu« chot (*Biographie universelle*, III, 6), qu'Auberi avance *que le Tes« tament politique du cardinal de Richelieu est supposé*; ce qui a fait « dire à Voltaire qu'Auberi fut le premier qui fit connaître la four« berie de son auteur. » Voyez l'article AUBERI, dans le *Catalogue* des écrivains du siècle de Louis XIV, et les *Mélanges historiques*.

(CLOG.)

que le *Testament politique* n'était pas du grand et méchant homme à qui on l'attribue.

Présentez, je vous prie, mes applaudissements et mes remercîments à *Gamache le riche*[1], qui fait de si belles noces. Il donne de grands exemples, qui seront peu imités peut-être par ses cinquante-neuf confrères. Je suis très flatté que mon fatras historique ne lui ait pas déplu. Il est bon juge en prose comme en vers, par la raison qu'il est bon teseur. Son suffrage m'encouragera beaucoup à fortifier cet *Essai* de bien des choses qui lui manquent. Les Cramer se sont trop pressés de l'imprimer. On ne sait pas à quel point le genre humain est sot, méchant, et fou; on le verra, s'il plaît à Dieu, dans une seconde édition.

Vous me dites que cet Essai a trouvé grace devant mesdames d'Aiguillon et de Sandwich. La dernière est sans aucun préjugé, la première n'en

[1] Le chap. XX du fameux roman de Cervantes, part II (édition de l'Académie royale espagnole), a pour titre: *donde se cuentan las bodas de* CAMACHO EL RICO, etc. Voltaire y fait allusion ici, de même qu'à l'opulence du fermier-général le Riche de La Popelinière. On a vu, dans les lettres d'octobre et de novembre 1756 à Thieriot, que La Popelinière devint veuf à cette époque; mais, comme il ne contracta son second mariage avec mademoiselle de Mondran de Toulouse qu'en 1760, il paraît certain que les *belles noces* dont parle Voltaire n'étaient pas celles du financier lui-même. Tous les ans, dit la *Biographie universelle*, tome XXXV, page 404, ce fermier-général *mariait quelques jeunes filles, et les gratifiait d'une légère dot*; c'est ce qui explique ici le mot de Voltaire. (CLOG.)

a que sur le grand-oncle de son oncle; elle devrait bien m'en croire sur ce maudit *Testament*. J'ai examiné tous les testaments, j'y ai passé ma vie, je sais ce qu'il en faut penser.

Ce qu'on m'avait dit de l'*atroce*[1] est une mauvaise plaisanterie qu'on a voulu faire à deux bonnes gens à qui on prétendait faire accroire qu'ils devaient pleurer sur leur patriarche; mais ils l'ont abandonné comme les autres. Nos calvinistes ne sont point du tout attachés à Calvin. Il y a ici plus de philosophes qu'ailleurs. La raison fait, depuis quelque temps, des progrès qui doivent faire trembler les ennemis du genre humain. Plût à Dieu que cette raison pût parvenir jusqu'à faire épargner le sang dont on inonde l'Allemagne ma voisine!

P. S. J'arrive aux Délices. Il faut que je vous dise un mot de *Jeanne*. Je vous répète que cette bonne créature n'est connue de personne; elle nous amusera sur nos vieux jours. Je n'y pense guère à présent. Il faut songer à son jardin et au temporel. Malheureusement, cela prend un temps bien précieux. Je vous embrasse de tout mon cœur.

[1] Ceci concerne Calvin. Voyez plus haut la lettre MMCCLXXIII. (CLOG.)

LETTRE MMCCCII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 juin.

Ma conscience m'oblige, monseigneur, de vous présenter les *remontrances* de mon parlement: ce parlement est le parterre. Je suis assassiné de lettres qui disent que Le Kain est le seul acteur qui fasse plaisir, le seul qui se donne de la peine, et le seul qui ne soit pas payé. On se plaint de voir des moucheurs de chandelles qui ont part entière, dans le temps que celui qui soutient le théâtre de Paris n'a qu'une demi-part. On s'en prend à moi; on dit que vous ne faites rien en ma faveur, et on croit que je ne vous demande rien; cependant, je demande avec instance. Je conviens que Baron avait un plus bel organe que Le Kain, et de plus beaux yeux; mais Baron avait deux parts; et faut-il que Le Kain meure de faim, parcequ'il a les yeux petits et la voix quelquefois étouffée? Il fait ce qu'il peut; il fait mieux que les autres: les amateurs font des vers à sa louange; mais il faut que son métier lui procure des chausses; il n'a que la moitié d'un cothurne, je vous conjure de lui donner un cothurne tout entier.

J'aimerais mieux vous écrire en faveur de quel-

que Prussien que vous auriez fait prisonnier de guerre vers Magdebourg; mais puisqu'à présent vous êtes occupé d'emplois pacifiques, souffrez que je vous parle en faveur d'Orosmane, de Mahomet, et de Gengis-kan. Les *héros* doivent-ils laisser mourir de faim les héros? On dit que vos chevaux manquent de fourrage en Westphalie, et qu'on leur donne du jambon. Pour Dieu, faites donner à dîner à Le Kain, tout laid qu'il est.

Vous avez dû recevoir les dernières volontés de l'amiral Byng : les miennes sont que je vous serai attaché toute ma vie avec le plus tendre respect.

LETTRE MMCCCIII.

A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, près de Genève, 4 juin.

Que Dieu protége Marie et qu'il vous rende sœur Broumath! Ne soyez pas surprise, madame, que Frédéric ait eu tant d'avantage sur l'Irlandais [1] Brown et sur le prince Charles. *Le Conseil des Rats* [2] est détruit par le chat Raminagrobis [3]. Si le maréchal d'Étrées ne prévient pas le duc de Cumber-

[1] * Ulysse-Maximilien, comte de Brown, était d'origine irlandaise, il est vrai, mais il naquit à Bâle en 1705. (Clog.)

[2] * La Fontaine, liv. II, fab. II. (Clog.)

[3] * La Fontaine, liv. XII, fab. V et XXV. (Clog.)

land, soyez sûre que le Raminagrobis enverra vingt mille de ces grands coquins qui tirent sept coups par minute, et qui étant plus grands, plus robustes, mieux exercés que nos petits soldats, et de plus, ayant des fusils d'une plus grande longueur, auront autant d'avantage avec la baïonnette qu'avec la tiraillerie.

Que faire à tout cela, madame? Cultiver son champ et sa vigne, se promener sous les berceaux qu'on a plantés, être bien logé, bien meublé, bien voituré, faire très bonne chère, lire de bons livres, vivre avec d'honnêtes gens au jour la journée, ne penser ni à la mort, ni aux méchancetés des vivants. Les fous servent les rois, et les sages jouissent d'un repos précieux. Mille tendres respects. V.

LETTRE MMCCCIV.

A DOM FANGEST [1],

A SENONES.

Aux Délices, 14 juin.

J'admire la force du tempérament de monsieur votre oncle; elle est égale à celle de son esprit. Il a

[1] * Cette lettre, introduite en 1818 dans la *Correspondance générale* de Voltaire, par les éditeurs de l'édition en 42 volumes, avait été publiée en 1779 dans l'*Année littéraire*, où elle porte la date du 15 *juin*. Dom Augustin Fangest est mal-à-propos appelé *Faugères*,

résisté en dernier lieu à une maladie à laquelle toute autre constitution eût succombé. Personne au monde n'est plus digne d'une longue vie[1]. Il a employé la sienne à nous fournir les meilleurs secours pour la connaissance de l'antiquité. La plupart de ses ouvrages ne sont pas seulement de bons livres, ce sont des livres dont on ne peut se passer. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien lui dire qu'il n'y a personne au monde qui ait pour lui plus d'estime que moi.

LETTRE MMCCCV.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 18 juin.

Il est bien vrai que mon cher d'Argental, le grand amateur du *tripot*, devait montrer à mon *héros* certain *histrionage;* mais vraiment, monseigneur, vous avez d'autres troupes à gouverner que celle de Paris, et ce n'est pas le temps de vous parler de niaiseries. Je voudrais bien pouvoir faire incessamment un petit voyage vers l'Alsace ou dans

par les éditeurs de Kehl, et *Fangé*, par nos autres prédécesseurs. Ce bénédictin était neveu et coadjuteur de dom Calmet auquel il succéda. (L. D. B.)

[1] * Dom Calmet mourut le 25 octobre 1757. (Clog.)

le Palatinat. Je n'aime plus à voyager que pour avoir la consolation de voir mon *héros;* mais vous ne sauriez croire combien je suis devenu vieux. Toutes mes misères ont augmenté, et un apothicaire est beaucoup plus nécessaire à mon être qu'un général d'armée. J'espère cependant que les grandes passions, qui font faire de grands efforts, me donneront du courage.

Donnez-vous le plaisir, je vous en prie, de vous faire rendre compte par Florian[1] de la machine dont je lui ai confié le dessin. Il l'a exécutée; il est convaincu qu'avec six cents hommes et six cents chevaux on détruirait en plaine une armée de dix mille hommes.

Je lui dis mon secret au voyage qu'il fit aux Délices l'année passée. Il en parla à M. d'Argenson, qui fit sur-le-champ exécuter le modèle. Si cette invention est utile, comme je le crois, à qui peut-on la confier qu'à vous? Un homme à routine, un homme à vieux préjugés, accoutumé à la tiraillerie et au train ordinaire, n'est pas notre fait. Il nous faut un homme d'imagination et de génie, et le voilà tout trouvé. Je sais très bien que ce n'est pas à moi de me mêler de la manière la plus commode de tuer des hommes. Je me confesse ridicule; mais enfin, si un moine[2], avec du charbon, du

[1] * Voyez plus haut la lettre MMCCXCVI. (CLOG.)

[2] * Voyez, dans l'*Essai sur les mœurs*, chap. LXXV, ce que Vol-

soufre, et du salpêtre, a changé l'art de la guerre dans tout ce vilain globe, pourquoi un barbouilleur de papier comme moi ne pourrait-il pas rendre quelque petit service *incognito?* Je m'imagine que Florian vous a déja communiqué cette nouvelle cuisine. J'en ai parlé à un excellent officier qui se meurt, et qui ne sera pas par conséquent à portée d'en faire usage. Il ne doute pas du succès; il dit qu'il n'y a que cinquante canons, tirés bien juste, qui puissent empêcher l'effet de ma petite drôlerie, et qu'on n'a pas toujours cinquante canons à-la-fois sous sa main dans une bataille.

Enfin, j'ai dans la tête que cent mille Romains et cent mille Prussiens ne résisteraient pas. Le malheur est que ma machine n'est bonne que pour une campagne, et que le secret connu devient inutile; mais quel plaisir de renverser à coup sûr ce qu'on rencontre dans une campagne! Sérieusement, je crois que c'est la seule ressource contre les Vandales victorieux. Essayez, pour voir, seulement deux de ces machines contre un bataillon ou un escadron. J'engage ma vie qu'ils ne tiendront pas. Le papier me manque; ne vous moquez point de moi; ne voyez que mon tendre respect

taire dit du bénédictin Berthold Schwartz, et de Roger Bacon, frère mineur, au sujet de la poudre à canon, sur l'invention de laquelle M. Daunou, notre savant et vénérable collaborateur, donne des explications. (CLOG.)

et mon zèle pour votre gloire, et non mon outrecuidance, et que mon *héros* pardonne à ma folie.

LETTRE MMCCCVI.

A MADAME DE FONTAINE,

A PARIS.

Le.... juin.

Votre idée, ma chère nièce, de faire peindre de belles nudités d'après Natoire[1] et Boucher, pour ragaillardir ma vieillesse, est d'une ame compatissante, et je suis reconnaissant de cette belle invention. On peut aisément, en effet, faire copier à peu de frais; on peut aussi faire copier, au Palais-Royal, ce qu'on trouvera de plus beau et de plus immodeste. M. le duc d'Orléans accorde cette liberté. On peut prendre deux copistes au lieu d'un. Si par hasard quelque brocanteur de vos amis avait deux tableaux, je vous prierais de les prendre, ce serait autant d'assuré.

[1] * Quand Charles Natoire (né à Nimes, comme son ami intime l'abbé de Caveirac) devint vieux, il suivit l'exemple du diable, et se fit... *jésuite*. Natoire, dit M. Vincens-Saint-Laurent (*Biographie universelle*, XXX, 593), ayant osé expulser de l'Académie de peinture un pensionnaire du roi, nommé Mouton, pour n'avoir pas fait ses pâques, ou, en d'autres termes, pour n'avoir pas mangé l'*Agneau pascal*, le jeune artiste lui intenta un procès à la suite duquel, tout en le couvrant de ridicule, il le fit condamner à 20,000 francs de dommages-intérêts. (CLOG.)

Vous ornerez ma maison du *Chêne*[1] comme vous avez orné celle des Délices. La maison du Chêne est plus grande, plus régulière, elle a même un plus bel aspect; mais c'est le palais d'hiver, c'est pour le temps de nos spectacles; les Délices sont pour le temps des fleurs et des fruits. Ce n'est pas mal partager sa vie pour un malingre.

M. Tronchin dit que vous êtes fort contente de votre santé, et se vante toujours de la mienne; mais c'est une gasconnade.

Votre sœur est actuellement tout occupée des meubles pour la maison du Chêne. Elle insiste beaucoup sur une boule de lustre qu'elle prétend vous avoir demandée. Elle sera occupée en hiver de ses habits de théâtre. Nous espérons que vous viendrez voir encore nos douces retraites; elles valent bien la vie de Paris, quand on a passé le temps des premières illusions; et, en vérité, Paris n'a jamais été moins regrettable qu'aujourd'hui.

Je suis toujours en peine des succès du char assyrien. Il y a certaines plaines dans le monde où il ferait un effet merveilleux. Je m'y intéresse plus qu'à *Fanime*.

Si vous voulez vous amuser conduisez cette *Fanime* avec le fidèle d'Argental. Encore une fois,

[1] C'est-à-dire de la rue du *Chêne*, ou du *Grand-Chêne*, faubourg de Lausanne, sur la route de Genève, au-dessus de Monrion, qui n'en est séparé que par des vignes en amphithéâtre. (CLOG.)

tout ce que je souhaite, c'est que mademoiselle Clairon soit aussi touchante dans ce rôle[1] que l'a été madame Denis. Si la pièce est bien jouée, elle pourra amuser votre Paris, tout autant que l'histoire de M. Damiens, que le Parlement va donner au public en trois[2] volumes in-4°.

Vous ferez comme il vous plaira avec Le Kain et Clairon pour l'impression, si on imprime cette élégie amoureuse en dialogues; car après tout *Fanime* n'est que cela; mais de l'amour est quelque chose.

Il y a donc un Pagnon[3] de moins sur le globe. Ces gros petits crapoussins-là s'imaginent qu'il n'y a qu'à boire et manger; ils crèvent comme des mouches, et nous maigrelets, nous vivons.

Vivez, aimez-moi. Mille compliments à frère, à fils, au conducteur du char d'Assyrie. Bonjour.

[1]* *Zulime*, refaite en grande partie sous le titre de *Fanime*, et ensuite sous celui de *Médime*, ne fut jamais jouée à Paris avec l'un ou l'autre de ces deux derniers titres. Quand cette pièce fut reprise à la Comédie française, en décembre 1761, sous son premier titre, ce fut mademoiselle Clairon qui en remplit le principal rôle. (Clog.)

[2]* Les *Pièces originales* du procès fait à Damiens, publiées, en 1757, par Le Breton, greffier criminel du parlement de Paris, sont en 1 vol. in-4°, et en 4 vol. in-12. (Clog.)

[3]* Son vrai nom était *Paignon*. Ce membre de la famille dont il est question dans la lettre CLVII, était secrétaire du roi depuis 1722. (Clog.)

LETTRE MMCCCVII.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW *,

CHAMBELLAN DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, A MOSCOU.

Aux Délices, 24 juin.

Monsieur, j'ai reçu les cartes que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer. Vous prévenez

* Ce chambellan d'Élisabeth est probablement celui auquel la *Biographie universelle classique* a donné le nom de *Jean*, en le confondant d'ailleurs avec son neveu *André*, à l'article *Schouvalof*. Jean, comte de Schowalow, selon cette *Biographie*, naquit à Moscou en 1727, date qui s'accorde assez avec ce que Voltaire fait présumer de l'âge du comte de Schowalow, dont il s'agit ici, dans les lettres adressées par lui à ce dernier, le 1er auguste 1758 et le 15 mars 1762. Dans la première, Voltaire lui écrit : « J'apprends que vous n'avez « que *vingt-cinq ans*, » et dans la seconde il lui dit : « Vous êtes jeune. » — Quoi qu'il en soit, le comte de Schuwalow, auquel fut adressée la lettre ci-dessus, est celui qui fournit à Voltaire la plupart des mémoires et renseignements pour son *Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre-le-Grand*, de 1757 à 1759, quant au premier volume, et de 1760 à 1762, relativement au second. C'est, par conséquent, ce même comte de Schowalow que Voltaire, dans sa *Préface historique et critique* de cette *Histoire*, cite comme l'*homme de l'empire peut-être le plus instruit*. — Le philosophe historien commença, comme on le voit, à correspondre avec le chambellan de l'impératrice Élisabeth en 1757, et il est probable que l'un et l'autre s'écrivaient encore en 1774, mais la dernière lettre de Voltaire à ce seigneur russe, parmi celles que nos prédécesseurs ont recueillies, est du 1[illegible] décembre 176[illegible]. En 1763, le comte de Schowalow, qui n'était plus chambellan, depuis la mort d'Élisabeth (5 janvier 1762, nouveau style), commença à voyager,

mes desirs, en me facilitant les moyens d'écrire une Histoire de Pierre-le-Grand, et de faire connaitre l'empire russe. La lettre dont vous m'honorez redouble mon zèle. La manière dont vous parlez notre langue me fait croire que je travaillerai pour mes compatriotes, en travaillant pour vous et pour votre cour. Je ne doute pas que sa majesté l'impératrice n'agrée et n'encourage le dessein que vous avez formé pour la gloire de son père.

Je vois avec satisfaction, monsieur, que vous jugez comme moi que ce n'est pas assez d'écrire les actions et les entreprises en tout genre de Pierre-le-Grand, lesquelles, pour la plupart, sont connues : l'esprit éclairé, qui regne aujourd'hui dans les principales nations de l'Europe, demande qu'on approfondisse ce que les historiens effleuraient autrefois à peine.

On veut savoir de combien une nation s'est accrue, quelle était sa population avant l'époque dont on parle ; quel est, depuis cette époque, le nombre de troupes régulières qu'elle entretenait, et celui qu'elle entretient ; quel a été son commerce et comment il s'est étendu, quels arts sont nés

et visita sans doute Voltaire à Fernei, où il passa aussi quelques jours du mois de mars 1774. — Ce fut au comte de Schowalow, l'oncle, et non à son neveu, André de Schowalow, auteur d'une *Épitre à Ninon*, que Voltaire dédia ou voulut dédier sa tragédie d'*Olympie* (Clog.

dans le pays; quels arts y ont été appelés d'ailleurs, et s'y sont perfectionnés; quel était à-peu-près le revenu ordinaire de l'état, et à quoi il monte aujourd'hui, quelle a été la naissance et le progrès de la marine; quelle est la proportion du nombre des nobles avec celui des ecclesiastiques et des moines, et quelle est celle de ceux-ci avec les cultivateurs, etc.

On a des notions assez exactes de toutes ces parties qui composent l'état, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne; mais un tel tableau de la Russie serait bien plus intéressant parcequ'il serait plus nouveau, parcequ'il ferait connaître une monarchie dont les autres nations n'ont pas des idées bien justes, parcequ'enfin ces détails pourraient servir à rendre Pierre-le-Grand l'impératrice sa fille, et votre nation, et votre gouvernement, plus respectables. La réputation a toujours été comptée parmi les forces véritables des royaumes. Je suis bien loin de me flatter d'ajouter à cette réputation : ce sera vous, monsieur, qui ferez tout en m'envoyant les mémoires que vous voulez bien me faire espérer, et je ne serai que l'instrument dont vous vous servirez pour travailler à la gloire d'un grand homme et d'un grand empire.

Je vous avoue, monsieur, que les medailles sont de trop. Je suis confus de votre générosité et je

ne sais comment m'y prendre pour vous en témoigner ma reconnaissance. Je sens tout le prix de votre présent; mais un présent non moins cher sera celui des mémoires qui me mettront nécessairement en état de travailler à un ouvrage qui sera le vôtre.

LETTRE MMCCCVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 25 juin.

Mon cher ange, je serais bien homme à courir à Plombières pour y faire ma cour à la moitié de mon ange; mais pourquoi madame d'Argental met-elle son salut dans des eaux? Le grand Tronchin prétend qu'elles ne valent rien, et que la nature n'a point fait nos corps pour s'inonder d'eaux minérales. Madame de Mui, qui était mourante, est venue dans notre temple d'Épidaure, et s'en est retournée jeune et fraiche. C'est le lac qui est la fontaine de Jouvence; ce n'est pas le précipice de Plombières.

Vous n'allez donc point aux eaux! Vous jugez à Paris, vous y voyez des *Iphigénie*[1] et des *Astarbé*[2];

[1] * *Iphigénie en Tauride*, jouée avec un succès prodigieux le 4 juin et jours suivants. Guimond de La Touche en adressa un exemplaire à Voltaire vers la fin de 1757. (Clog.

[2] * Tragédie de Colardeau, représentée pour la première fois le 27 février 1758 (Clog.)

mais, je vous en conjure, mettez au cabinet les *Fanime*, ou du moins ne donnez cette nourriture légère qu'en temps de disette.

Je doute fort que mon *héros* passe par Plombières pour aller se battre en Allemagne; cela n'aurait pas bon air pour un général d'armée. Il faut qu'un *héros* se porte bien [1], et ne prenne ni ne fasse semblant de prendre les eaux; mais, s'il y va, il sera le second objet de mon voyage. Ce sera apparemment sur la fin d'auguste, à la seconde saison, que madame d'Argental ira boire. Je me flatte que ma santé, toute faible qu'elle est, mes travaux qui ne sont que petits, et les soins de la campagne me permettront cette excursion hors de ma douce retraite.

Je n'ai point encore reçu la *Vie* de M. Damiens dont vous m'aviez flatté, mais je viens d'en lire un exemplaire qu'on m'a prêté. L'ouvrage est bien ennuyeux; mais il y a une douzaine de traits singuliers qui sont assez curieux : au bout du compte, cet abominable homme n'était qu'un fou.

Vous n'êtes pas trop curieux, je crois, de nouvelles allemandes; et comme vous ne m'en dites jamais de françaises, je devrais vous épargner mes rogatons tudesques. Cependant je veux bien que vous sachiez que dans la pauvre armée du comte

[1] Le maréchal de Saxe se portant très *mal* à la bataille de Fontenoi, mais cela ne l'empêcha pas de la gagner. (CLOG.)

de Daun, il y a treize mille hommes qui n'ont ni culottes ni fusils, et que l'impératrice leur en fait faire à Vienne. En attendant, ils montrent leur cul[1] au roi de Prusse; mais il y a cul et cul. A l'égard de ceux qui sont dans Prague, mal nourris de chair de cheval, je ne sais pas ce qu'on en fera. Il n'y a pas d'apparence que le prince Charles imite la retraite des *dix-mille* du maréchal de Belle-Ile. Le pain n'est pas à bon marché dans votre armée de Westphalie. Vous me croyiez un auteur tragique[2], et je ne suis qu'un gazetier. Mon très cher ange, je vous aime de tout mon cœur, et je me dépite bien souvent d'être si loin de vous.

[1] * L'anagramme de ce mot peu honnête se trouve plus bas, lettre MMC CXIII, comme surnom de Frederic II. (CLOG.)

[2] * A cette époque, le bruit se répandit à Paris que Voltaire avait composé une nouvelle tragédie intitulée *Saladin*; mais il n'en était rien. (CLOG.)

FIN DU NEUVIÈME VOLUME
DE LA CORRESPONDANCE.



